

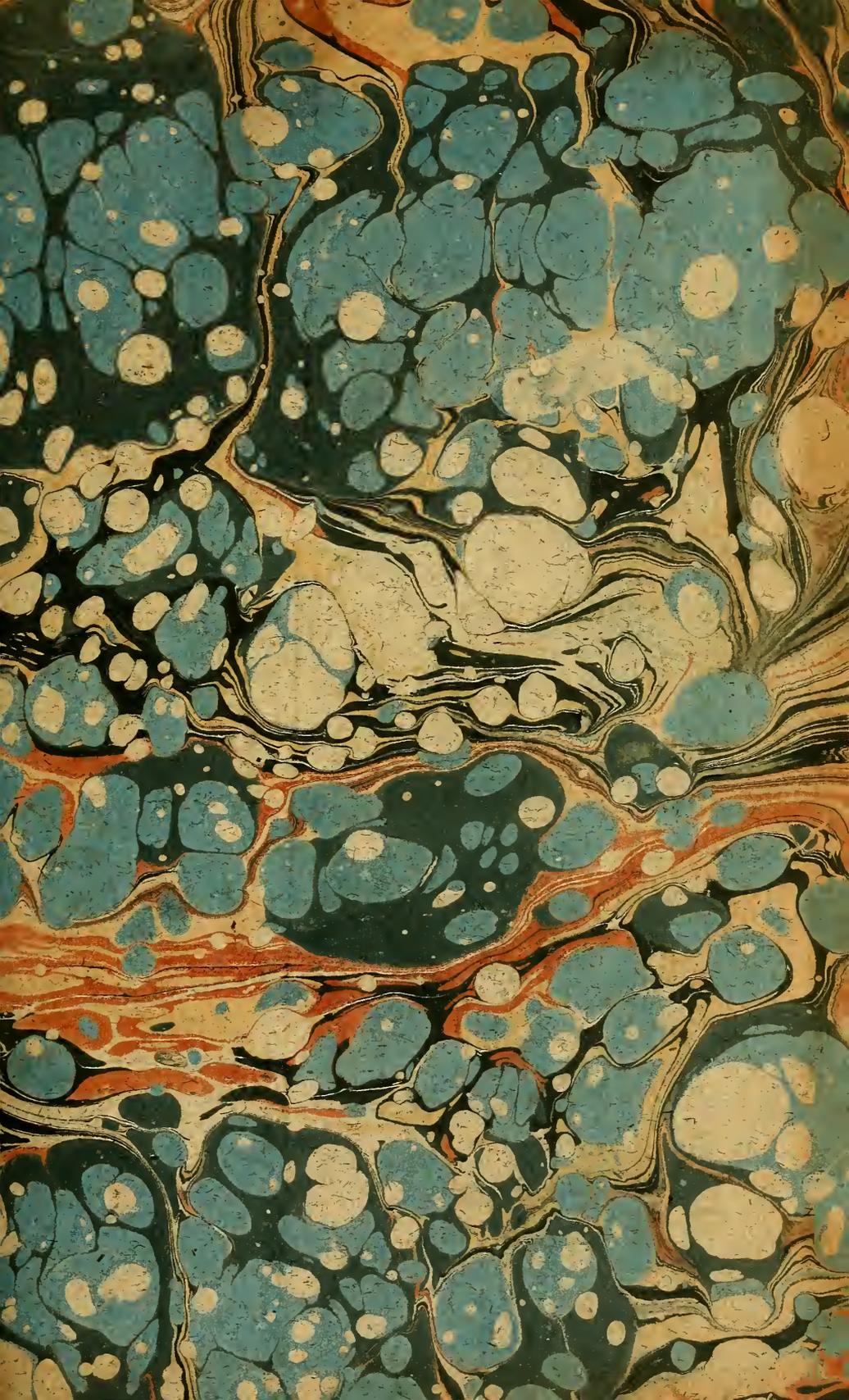


CAMBRIDGE
PUBLIC LIBRARY

PRESENTED BY
MORRILL WYMAN, M. D.,
OF CAMBRIDGE, MASS.

PROPERTY OF THE CAMBRIDGE PUBLIC LIBRARY
Deposited in the Boston Medical Library
by order of the Trustees.

Date PR 28/19



BOSTON MEDICAL LIBRARY
in the Francis A. Countway
Library of Medicine ~ *Boston*

70 ~~111 635 317~~

7

~~M 635 27~~

NOUVEAU RECUEIL DE PIÈCES

Relatives au Traitement des Vapeurs ;

OU

SUPPLÉMENT AU TRAITÉ

Des Affections Vaporeuses des deux Sexes ;

DANS lequel on trouve la Réponse à toutes les Objections que l'on a faites contre la Méthode humectante, & des nouvelles Observations pratiques qui en démontrent la sûreté.

Par M. POMME, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Médecin Consultant du Roi, & de la Grande Fauconnerie.

Veritatem dies aperit. SENEC. de Irá, libr. II.

Prix 4th broché,



A PARIS, rue Saint-Jacques,

De l'Imprimerie de J. TH. HERRISSANT, Pere, Imprimeur
du Cabinet du Roi, & Maison de Sa Majesté.

M. DCC. LXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



A M O N S I E U R

T I S S O T ,

Docteur en Médecine de l'Université de
Montpellier , de la Société Royale
de Londres, de l'Académie Médico-
Physique de Basse, de la Société
Économique de Berne, & de celle
de Physique expérimentale de Rot-
terdam, &c. &c. &c....

*L*E Public a su par vous , Monsieur,
que j'étois votre ami (Tissot, de Valetud.
Litterat. pag. 14.) ; mes Critiques vous
ont compté , depuis , avec une sorte
de satisfaction , au nombre de mes

*adversaires (Idem , Essais sur les
maladies des Gens du monde) ; ils ap-
prendront aujourd'hui , non sans étonne-
ment , que vous êtes mon Mécène.*

*Oui , Monsieur , c'est à vous que je dédie
cet Ouvrage : c'est vous que je choisis pour
juge du procès qui partage les Médecins.
L'humanité vous doit trop pour craindre
qu'on vous récuse ; je l'aime trop aussi
pour ne l'avoir pas consultée sur ce choix.*

*. . . . Si je n'ose me flatter de mériter
votre suffrage , suis-je du moins très-
assuré de gagner beaucoup à votre juge-
ment , puisqu'il servira à m'éclairer sur
mes erreurs.*

*Je l'attends avec confiance , & suis
très-sincèrement , Monsieur ,*

*Votre ami , & votre serviteur ,
P O M M E .*

AVANT-PROPOS.

LES disputes littéraires intéressent les sciences ; mais celles qui s'élèvent entre les Médecins intéressent encore plus les hommes , puisque par elles on parvient à la découverte des vérités utiles.

Si l'on ouvre les Annales de la Médecine , on verra que chaque nouveauté a subi les mêmes contestations ; & , en suivant l'ordre chronologique des temps , on verra aussi que la chaîne qui les lie n'a jamais été interrompue jusqu'à nous.

Hippocrate & Galien , a-t-on dit , ne furent pas toujours d'accord. La découverte de la circulation coûta plus à faire adopter , qu'elle n'avoit coûté de peines & de réflexions à l'immortel Harvée : Rioland , Primerose , Emilius Parisanus & Gaspard Hoffman en nièrent formellement l'existence. Sydenham & Boer-

have ont pensé bien différemment sur la colique hystérique ; & leurs disciples ont été divisés jusqu'ici dans la discussion de ce fait.

Avant ces deux grands hommes , & après eux les Anatomistes & les Physiologistes furent toujours partagés dans leur systême ; les premiers le furent même jusques dans leurs découvertes.

Gui Patin ameuta ses Confrères & toute la Capitale contre l'antimoine , & nous savons ce qui en résulta. De nos jours , enfin , on cherche la vérité à travers les mêmes nuages ; & par une suite inévitable , le choc des différentes opinions ne peut pas se faire sans bruit.

La dispute élevée au sujet de l'inoculation de la petite vérole , celle qui doit fixer le traitement de la colique de Poitou , celle qui attaque les naissances tardives , & enfin celle que le traitement des Vapeurs à fait naître , autorisent mon assertion ; & nous prouvent que les

Médecins de ce siècle imitent leurs aïeux.

Est-ce la tension des nerfs qui est la cause des Affections Vaporeuses, est-ce au contraire le relâchement, ou bien ces deux causes opposées agissent-elles de concert pour produire un même effet? Tel est l'état actuel de la dispute.

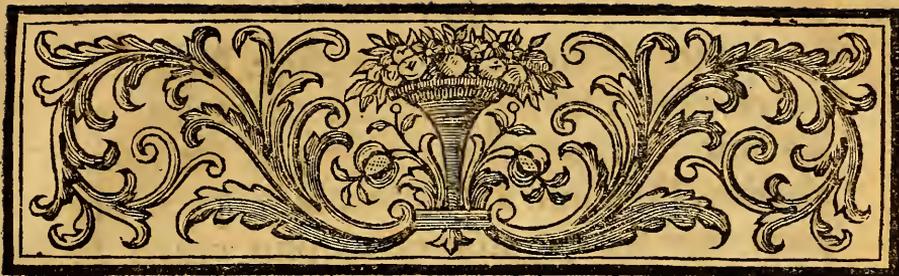
On a déjà convenu que la tension produisoit la maladie, ce qui devoit suffire pour exclure le relâchement; & dans ce cas, mon opinion prévaudroit sur celle de mes antagonistes. Mais non, la victoire ne m'appartiendra pas sitôt; car on me prouvera que les deux causes contradictoires peuvent être également admises, & ce sera par de prétendues raisons, & jamais par des faits.

Pour moi, toujours plus animé d'un zèle que le seul amour du vrai m'inspire, j'opposerai encore de nouvelles armes à celles de mes adversaires; & après avoir prouvé, par une théorie saine, que la

tension des nerfs est ici la seule cause à combattre ; je le démontrerai par de nouvelles expériences : je me servirai même de celles que l'on m'a présentées en contradiction.

Pour donner un ordre à ce Recueil, je publierai d'abord les Objections que l'on m'a faites ; & à chacune je joindrai ma Réponse. De nouvelles Observations-pratiques, & les Conclusions que je tire de cet ensemble, termineront cet Ouvrage.





NOUVEAU RECUEIL DES PIÈCES

Publiées pour l'Instruction du Procès que le
traitement des Vapeurs a fait naître parmi
les Médecins ;

*Dans lequel on trouve la Réponse à toutes
les objections que l'on a faites contre la
Méthode humectante , & des nouvelles
Observations pratiques qui en démontrent
la sûreté.*

IL y a dix ans que j'osai me montrer en
Public pour la première fois , en publiant
mon Essai sur les Affections Vaporeuses des
deux sexes. L'amour de mon état , & le desir
de me rendre utile , furent les seuls motifs
qui m'engagèrent à communiquer mes idées
sur ces maladies. Les nouveautés que je pré-
sentai révoltèrent les Médecins , & mon livre
n'eut de succès que chez un petit nombre de

personnes qui furent en faire usage. La lecture de ce petit Ouvrage séduisit cependant un homme de réputation ; ce fut M. de Franchelins, Président à Mâcon, qui, éprouvant pour lors les symptômes les plus cruels de l'Affectation Vaporeuse, se décida de m'appeller auprès de lui.

Jusques-là mes succès n'étoient connus que dans Arles ma patrie ; ils le furent dès-lors à Mâcon, puisque j'eus la satisfaction de réussir dans cette première entreprise. Cette cure fit du bruit dans les villes voisines, & sur-tout à Lyon, où bientôt après on m'en proposa une seconde. Ce fut celle de Madame de Cligny, détenue dans son lit depuis 27 ans. Le défi qu'on m'en faisoit ranima mon zèle, & le succès le plus brillant couronna mon courage : Madame de Cligny marcha, & guérit si parfaitement, qu'elle vint me voir à Arles.

Cette seconde cure m'attira les regards des Médecins, & la haine de tout le corps Pharmaceutique, qui ne tarda pas à s'armer contre moi par un Libelle, auquel M. Brun, mon ami, répondit malgré moi.

Enhardi par ces succès, & plus encore par les injures de l'Anonyme, je publiai mon Traité des Vapeurs. Le Public prévenu le reçut avec complaisance, & l'édition disparut

à l'instant ; ce qui en valut une seconde à mon Libraire. De nouvelles critiques lui en valurent une troisième , & les cris répétés de tous mes adverfaires donnèrent lieu à la quatrième.

Tel fut le sort de cet Ouvrage , que dans l'espace de six ans il a fait la fortune de mon Libraire , fans faire la mienne : mais il m'a valu l'estime & la reconnoissance de ceux que j'ai voulu instruire ; & c'est beaucoup.

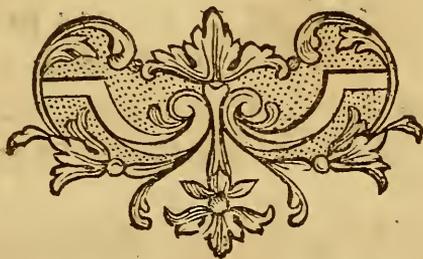
Cet acte de générosité parvint jusqu'à Versailles. La Reine m'y appella pour un homme de sa Maison , que je trouvai incurable (a) ; & je vins à Paris, lieu destiné pour constater les faits par de nouvelles expériences. Ma première entreprise dans cette ville, fut celle de deux maladies invétérées : leur traitement fut long & très - pénible , par mille contre-temps qui vinrent le traverser ; néanmoins elles cédèrent à ma constance ; ce qui mit le sceau à l'évidence des preuves que j'avois déjà données en faveur de ma méthode.

Mais la vérité perce plus difficilement que l'erreur ; les Médecins de tous les temps se sont montrés contr'elle ; & jamais on ne les

(a) On-avoit cru que M. Gentil étoit dans le cas de l'affection nerveuse spasmodique , & on s'étoit trompé.

vit si divisés entr'eux, ce qui a donné lieu à de nouveaux écrits.

A quoi bon tant de disputes, si elles ne servent à fixer un jour le traitement des Affections Vaporeuses ? C'est dans cette vue que je rassemble ici toutes les pièces du procès, afin que le Public instruit puisse le juger lui-même ; & comme je ne veux point lui paroître suspect, je ne retrancherai rien de tout ce qui a paru pour & contre. Je ne toucherai pas même aux invectives ni aux personnalités, ne fût-ce que pour faire rougir ceux qui n'ont pas craint de fouiller ainsi leur nom. M. le Camus en ouvrira la liste.



EXTRAIT

DE LA

MÉDECINE PRATIQUE

*De Monsieur le Camus, Médecin de Paris ;
Article Vapeurs.*

» IL faut distinguer les Vapeurs en idiopa-
 » thiques & en sympathiques, (*nous dit Mon-*
 » *sieur le Camus ;*) dans les idiopathiques,
 » l'ame a agi sur le corps ; l'imagination tou-
 » jours occupée d'une même idée , a bandé
 » les ressorts de la tête , de forte qu'ils sur-
 » passent les efforts des autres viscères , &
 » qu'ils ne sont plus contrebalancés par les
 » forces opposées , qui doivent maintenir
 » l'économie animale dans une espèce d'é-
 » quilibre.

» C'est ici qu'il faut se rappeler ce que
 » nous avons dit sur l'antagonisme des quatre
 » grands districts du corps humain. En effet ,
 » dans les Vapeurs , il y a à l'origine des
 » nerfs une trop grande tension, ou une trop
 » grande irritabilité, mère de tous les symp-
 » tômes qui affectent tous les malades ; com-

» me défaut de sommeil , sensibilité extrême ,
 » réflexions suivies sur un même objet ; ima-
 » gination vive & rapide , caprice , &c. Tandis
 » que les autres organes sont trop foibles
 » pour soutenir l'effort impétueux du cer-
 » veau : delà le spasme , les convulsions , les
 » suffocations.

» Nous ne prétendons pas pour cela qu'il
 » y ait du relâchement dans les nerfs qui se
 » distribuent à ces organes , puisqu'ils font
 » toutes leurs fonctions comme dans l'état
 » de la meilleure santé. (a) Nous disons seu-
 » lement que leur ton est inférieur à celui du
 » cerveau , qui est augmenté. Rapportons-
 » nous-en à l'expérience qui nous fait voir
 » que les remèdes toniques réussissent mieux
 » dans ces cas par la force qu'ils donnent à
 » tous les viscères , force qui les empêche
 » d'être accablés par les irruptions de l'en-
 » nemi supérieur.

» Selon cette théorie , il se présente dans
 » les Vapeurs idiopathiques deux indications
 » à remplir : la première , d'éloigner la cause
 » du mal ; la seconde , de fournir aux autres

(a) Par cette première assertion , M. le Camus se déclare le partisan de mon système , puisqu'il admet avec moi la tension , ou une trop grande irritabilité pour cause de vapeurs , & qu'il exclut aussi toute idée de relâchement.

» organes assez de force pour résister à l'im-
 » pulsion qui part du cerveau.

» Pour satisfaire à la première indication,
 » il faut que la personne malade se prête aux
 » distractions & à la dissipation; car ce seroit
 » en vain qu'on chercheroit à détruire l'effet,
 » si on ne combattoit pas la cause.

» La promenade, les voyages, l'équita-
 » tion, l'exercice en plein air, la danse, les
 » spectacles, les lectures amusantes, les occu-
 » pations qui peuvent faire oublier l'idée
 » chérie, sont des moyens propres à ramener
 » l'ame dans cette situation tranquille qui
 » entretient l'équilibre & la paix dans tous
 » les départemens.

» Pour remplir la seconde indication, on
 » fera usage des médicamens toniques; du
 » quinquina, de l'aloës, du safran, du casto-
 » reum, du camphre; sous la forme de
 » poudre, d'opiat, de pilules, suivant la
 » prudence du Médecin (b), & le goût du
 » malade; on employera les infusions cépha-
 » liques, telles que le caille-lait, la fleur de
 » tilleul, la mélisse, la fauge, la menthe, la
 » véronique, &c. l'eau de fleur d'orange,
 » l'eau de la Reine d'Hongrie, l'eau de mé-
 » lisse magistrale, l'éther, &c.

(b) Si ce n'est pas l'imprudence.

» Dans le temps des accès , on se servira ,
 » pour les dissiper , de ces mêmes eaux spiri-
 » tueuses , ou de la vapeur de différens corps
 » fœtides , telles que la fumée de papier
 « brûlé , de vieilles savates brûlées , de corne
 » brûlée , de plumes de perdrix rouges brû-
 » lées (c) ; en un mot , de tout ce qui peut
 » faire impression sur les nerfs de l'odorat .

» Evitez cependant les odeurs suaves , tel-
 » les que celles de rose , de jasmin , de musc ,
 » d'ambre , ou de civette : les vaporeux ne
 » s'en accommodent pas , & ces odeurs ne
 » tardent pas à rappeler les paroxismes .

» Evitez encore les commotions brusques ,
 » les mouvemens qui peuvent surprendre , les
 » bruits subits ; le système nerveux est si irri-
 » table , que par de pareils procédés vous
 » risqueriez de faire dégénérer les Vapeurs
 » en épilepsie .

» Nous ne croyons pas les saignées
 » multipliées , ni les vomitifs nécessaires pour
 » combattre les affections vaporeuses idiopa-
 » thiques . Il n'y a aucune fièvre , aucune
 » inflammation , aucun vice dans les organes
 » qui exigent des remèdes aussi décisifs , &

(c) M. le Camus ne se tromperoit-il pas ? J'ai oui-dire que les plumes de perdrix grises étoient meilleures , & qu'elles ne manquoient jamais leurs effets .

» portant d'aussi grands coups à l'économie
 » animale : toutes les fonctions se font bien,
 » & les déranger, ce seroit ajouter un mal à
 » un autre mal.

» On réservera donc ces secours pour des
 » occasions qui en démontreront la nécessité.

» Nous avons souvent vu la saignée rap-
 » procher les accès, & les rendre plus fré-
 » quens : nous avons vu aussi l'émétique
 » rendre les accès plus violens.

» Cette théorie ne se trouve pas d'accord
 » avec celle de M. Pomme qui veut que,
 » dans tous les cas de vapeurs, on insiste
 » sur les délayans & sur les relâchans. Cette
 » méthode qui peut être bonne dans bien
 » des circonstances, ne conviendrait pas dans
 » le cas proposé.

» M. Pomme ne se contrediroit-il pas lui-
 » même en prescrivant les bains-froids, aux-
 » quels il donne la palme dans le traitement
 » des vapeurs ? (d) Les bains-froids donnent

(d) Cette imputation est fautive dans tous les points : 1.° Je n'ai point donné la palme, pour me servir de l'expression de M. le Camus, au bain-froid ; je la réserve pour les martyrs de sa méthode ; 2.° & quand j'ordonne ce remède dans certains cas particuliers ; je le donne comme tonique, & non comme relâchant, ainsi que je me suis expliqué tant de fois à ce sujet ; & c'est dans le cas où la raréfaction des liqueurs domine sur la tension des solides. C'est en effet le seul tonique que j'emploie extérieurement & intérieurement, parce que son effet est passager, & qu'il ne laisse après lui aucune trace d'irritation comme font tous les anti-spasmodiques.

» certainement beaucoup de ressort aux tégu-
 » mens , & si le médecin d'Arles a guéri
 » plusieurs vaporeux par ce moyen, c'est que,
 » contre son sentiment, il a insisté sur un
 » remède qui est un des plus puissans toniques:
 » il donnoit à la peau & aux viscères une
 » force qui contrebalançoit celle du cerveau.

» Nous nous ressouvenons d'avoir lu dans
 » Pline quelque chose de semblable à la pra-
 » tique de M. Pomme : après avoir parlé de
 » Theffalus, de Crinas de Marseille, il
 » dit : *tels étoient les médecins qui régloient*
 » *alors les destinées , lorsque parut tout-à-*
 » *coup dans la ville un certain Charmis, de*
 » *Marseille aussi , qui blâmoit non-seulement*
 » *les procédés des autres médecins ses de-*
 » *vanciers , mais aussi les étuves : il per-*
 » *suada qu'il falloit se baigner à l'eau*
 » *froide , même dans la plus grande rigueur*
 » *de l'hiver ; il plongeoit ses malades dans*
 » *les lacs ; & nous avons vu des vieux Con-*
 » *suls qui , quoique transis de froid , y*
 » *restoient par fanfaronnade.*

» Nous avons sur ce fait encore le témoi-
 » gnage & l'approbation de Seneque. Il n'est
 » pas douteux que tous ces gens qui cher-
 » chent à s'attirer de la réputation par la
 » nouveauté, ne fassent trafic de la vie des
 » hommes. L'art est tous les jours changé

» par ces rapetasseurs de santé ; & quand
 » nous y sommes poussés par les vents des
 » esprits de la Grèce. Plin. *Histor. Natur.*
 » Libr. 29. Cap. I.

» Comme l'erreur de M. Pomme, de traiter
 » les vapeurs avec l'eau de poulet, le petit
 » lait & les relâchans, s'est répandue avec
 » célébrité dans Paris, où toutes les nou-
 » veautés son reçues avec avidité, nous allons
 » entrer dans un plus grand détail sur les
 » causes & les symptômes des vapeurs, afin
 » de faire voir que notre théorie est fondée ;
 » ensuite nous ferons voir que telle a été la
 » pratique & le sentiment des plus célèbres
 » & des plus heureux praticiens. Nous n'ar-
 » gumenterons que par les faits & l'expé-
 » rience, & nous ne nous contenterons pas
 » d'une méthode dont les principes sont
 » seulement établis sur quatre ou cinq Ob-
 » servations (e) qui bien discutées n'entrent
 » peut-être pas dans l'ordre où on veut les
 » placer, & ne prouvent rien pour la thèse
 » générale qu'on soutient.

(e) Le feu du combat entre les *départemens supérieurs & inférieurs de M. le Camus*, (*Voyez sa Méd. prat.*) a dérangé sans doute son organe pensant ; & a donné lieu ici à une erreur de calcul, dans le nombre d'Observations qu'il vient de citer ; car au lieu de cinq, il a voulu dire cinq mille : l'hyperbole sera plus supportable que le rabais.

» 1.° Nous l'avons déjà dit, les grandes
 » passions sont souvent les causes procatar-
 » tiques des Vapeurs idiopathiques. Or, les
 » grandes passions sont les machines qui re-
 » muent le plus puissamment les ressorts de
 » l'organe destiné aux fonctions animales,
 » comme on peut le prouver par les inquié-
 » tudes, les alarmes, les insomnies, l'ima-
 » gination plus vive & plus fertile en ressour-
 » ces; par le resserrement des meninges, par
 » cette douleur fixe au sommet de la tête;
 » qu'on appelle *hystérique* : mais en même-
 » temps que ces machines bandent davan-
 » tage les ressorts de la tête, elles n'élèvent
 » pas en proportion le ton des organes, de
 » sorte qu'il n'y a plus équilibre de forces
 » dans l'économie animale; au contraire,
 » les autres viscères perdent une partie de
 » leur activité. Lorsque la tête est trop oc-
 » cupée ou préoccupée, l'appétit languit,
 » les digestions s'affoiblissent, la sécrétion
 » de la bile est suspendue; &c. Si l'on insiste
 » trop sur les relâchans dans ces circonf-
 » tances, le ressort de la tête prévaudra
 » encore davantage, parcequ'on affoiblira
 » les ressorts antagonistes.

» 2.° Les Vapeurs idiopathiques sont sou-
 » vent produites par un épuisement procuré
 » par des saignées répétées, par des évacua-

» tions trop abondantes, par des pertes de
 » sang à la suite des couches, par une mala-
 » die longue & épineuse, &c. Seroit-ce là
 » le cas de placer l'eau de veau ou de poulet ?
 » Nous ne le pensons pas ; nous serions
 » plutôt de l'avis de Sydenham, qui conseil-
 » loit quelques verres de vin d'Espagne, ou
 » une rotie au vin & au sucre (f).

» 3.^o La vie sédentaire & oisive est la cause
 » la plus générale qui occasionne les vapeurs,
 » suivant M. Pomme lui-même. On ne voit
 » pas les femmes occupées, ou celles qui sont
 » obligées de travailler pour gagner leur
 » pain, être assaillies des bizarres symptômes
 » d'une maladie faite pour donner de l'occu-
 » pation à celles qui n'en ont point : or,
 » chacun fait que l'oïveté & la nonchalance
 » affoiblissent tous les ressorts de la machine
 » humaine, & que pour remédier au délabre-
 » ment procuré par ces causes, il faut avoir
 » recours au travail, à l'exercice, à la pro-
 » menade, à l'équitation & non pas aux ré-
 » lâchans.

(f) C'est ici où les lavemens d'eau froide, les fomentations froides, & les boissons à la glace, remplacent parfaitement le vin d'Espagne de Sydenham. Elles réussissent mieux par la raison, que si on relève les forces abattues par des cordiaux, il faudra ensuite une plus longue boisson d'eau de poulet ou de veau, pour éteindre le feu.

» 4.^o La négligence ou l'impossibilité d'of-
 » frir à Vénus des sacrifices qu'elle exige,
 » ouvre la porte aux insultes des vapeurs.
 » Combien de jeunes filles bien nourries
 » vers l'âge de puberté, combien de jeunes
 » veuves nées pour les plaisirs, combien de
 » religieuses au teint fleuri, destinées par la
 » nature plutôt pour le mariage, que pour
 » le célibat, ne pourroient assigner d'autre
 » cause de leurs spasmes & de leurs synco-
 » pes? (g) Nous l'avons déjà dit, c'est la
 » tête qui est l'organe immédiat de la géné-
 » ration. Lorsqu'elle ne dépense pas dans
 » des temps de surabondances une portion
 » des fucs qui entretiennent la vie, & qui
 » doivent la communiquer à d'autres, elle
 » devient trop riche & trop puissante, &

(g) Cette imputation à la virginité est aussi indécente que dénuée de preuves ; car l'expérience la plus générale nous apprend que l'acte conjugal est tout-à-fait contraire au tempérament vaporeux. Je citerai pour exemple les filles prostituées qui en sont tourmentées, & ce nombre de femmes que le mauvais état de leurs nerfs oblige de s'en priver. Comment cette nouvelle irritation de la matrice, & l'ébranlement des nerfs qui la suit, ne contrarieroiient-elles pas la cause établie par M. le Camus ? On a vu cependant des filles vaporeuses guéries par le mariage. Mais n'est-ce pas le remède de l'esprit qu'elles ont trouvé au lieu de celui du corps ? L'ignorance, & plus encore la dissolution des mœurs, ont donné lieu à cette erreur. Les Médecins l'ont adoptée & publiée dans leurs écrits, oubliant le sage précepte de Juvenal, (*Maxima debetur puero reverentia,*) Rioland est celui qui a donné l'exemple. M. le Camus n'imitera donc les grands hommes que dans leurs écarts ?

» son pouvoir accable la domination des
 » provinces limitrophes.

» Il n'y a que la copulation seule qui puisse
 » remédier à tant de maux , parcequ'elle
 » affoiblit directement la tête. La moindre
 » perte de la liqueur prolifique jette tout-à-
 » coup dans l'abattement. *Tantillo emisso*
 » *imbecilles reddimur* , dit Hippocrate.

» Nous ne dissimulons pas que si dans les
 » circonstances proposées , on s'abstient du
 » remède indiqué , les bains tièdes & tous
 » les relâchans seront profitables ; parceque
 » les Vapeurs sont non-seulement idiopathi-
 » ques , mais aussi simpatiques ; elles dépen-
 » dent en partie de l'orgasme des parties
 » naturelles qui tendent à remplir les devoirs
 » auxquels elles ont été assujetties au moment
 » de la création.

» Ecoutons maintenant les Vaporeuses se
 » plaindre : ne leur accordons cependant que
 » quelques instans ; car quand elles font une
 » fois à raconter l'histoire de leur maladie ,
 » elles ne cessent pas (h). Il est vrai qu'elles
 » parlent avec beaucoup d'art , & qu'elles
 » entrent dans les plus petits détails , rendus

(h) M. le Camus veut sans doute envoyer ses Vaporeuses se plaindre en l'autre monde , pour s'éviter la peine de les entendre dans celui-ci. Je ne porte pas mes vues si loin ; plus humain que lui , j'écoute mes malades avec confiance , tant

» intéréssans par leur manière de raconter ,
 » ce qui marque déjà une imagination affectée , & trop attentive sur des objets de peu
 » de conséquence. Les premiers symptômes
 » dont se plaignent ces femmes , c'est une
 » foiblesse générale , un anéantissement qui
 » leur fait craindre de perdre à chaque instant
 » la vie ; de syncopes fréquentes , une inapti-
 » tude réelle à se prêter à la dissipation , &
 » aux soins les plus essentiels. C'est le domaine
 » du cœur qui languit , à raison du district du
 » cerveau , comme nous allons le dire : aussi
 » ne se tirent-elles de cet état de langueur ,
 » qu'en buvant un peu de vin , un peu d'eau
 » de fleur d'orange , d'eau de mélisse , d'eau
 » de Cologne , de café , &c. remèdes qui ne
 » font que pallier le mal , il est vrai (i) , &
 » dont l'effet est passager ; mais qui montrent
 » la route qu'on doit tenir dans la curation.

qu'ils attendent la guérison , & ne les prie de se taire que lorsqu'ils l'ont obtenue.

*L'aspect des misères humaines
 Est plus touchant qu'il n'est affreux :
 Craint-on de voir les malheureux ,
 Quand on peut soulager leurs peines ?*

Poëme des Saisons. *Chant IV.*

(i) Nouvel aveu de M. le Camus , & quel aveu ! Il fera donc dit après moi , par M. le Camus , que les anti-spasmodiques ne font que pallier le mal.

» Que

» Que le domaine du cœur languisse
 » secondairement dans ces affections, c'est
 » ce qu'il est facile de prouver par d'autres
 » symptômes qui surviennent aux Vaporeuses.
 » Examinez leur pouls; vous le trouverez
 » dans un état de foiblesse; il s'éteint même
 » dans l'accès; (j) & l'on penseroit que la
 » personne est morte ou prête à mourir; si
 » la respiration, la face bien colorée, ou
 » d'autres signes ne témoignent qu'elle
 » tient encore à la vie.

» Les pâles-couleurs, germe fécond des
 » Vapeurs, ce froid glacial & effrayant
 » répandu sur toute l'habitude du corps,
 » prouvent assez une circulation si foible,
 » qu'à peine le sang peut parvenir aux ex-
 » trémités capillaires des vaisseaux, & que
 » la vie s'éteindroit bien vite, si elle n'étoit
 » soutenue par l'empire des nerfs; empire qui
 » manifeste alors si bien son étendue par la
 » grande sensibilité, par l'irritabilité: de-là les
 » ris déplacés, les pleurs involontaires, les
 » craintes continuelles, les terreurs paniques,
 » les soupçons jaloux, les tremblemens, &c.

» Après ces réflexions, on nous accordera
 » aisément que le domaine du cœur est op-

(j) Notre Médecin a voulu dire sans doute que le pouls se concentre.

» primé; mais qu'il n'en est pas de même
 » des districts de l'estomac & des tégumens.
 » Un coup d'œil sur quelques accidens qui
 » accompagnent ordinairement les Vapeurs;
 » mettra bientôt le fait en évidence.

» Beaucoup de Vaporeuses perdent l'ap-
 » pétit, elles ne mangent souvent que par
 » caprice; les alimens séjournent long-temps
 » dans leur estomac, leur donnent fréquem-
 » ment des renvois qui dénotent qu'ils n'ont
 » pas encore subi d'altération & que la diges-
 » tion est lente; ils pèsent sur toute la suite
 » des intestins & des viscères; ils occasion-
 » nent des tiraillemens dans tous les *plexus*
 » *nerveux*; de-là tous ces méfaises, ces bâil-
 » lemens, cet abattement, ces inquiétudes
 » que les femmes sujettes aux Vapeurs éprou-
 » vent au moment de la digestion (*k*). Enfin,
 » après un long travail, les alimens presque
 » digérés ont-ils passé le pilore pour subir
 » une nouvelle élaboration dans le *duodenum*,
 » que ce sont de nouveaux tourmens à
 » essuyer.

» L'air se dégage de la masse alimentaire;
 » il dilate les parois des intestins, qui n'ont

(*k*) Tous ces symptômes sont contradictoires avec la faim canine, qui cependant se rencontre aussi souvent que la perte de l'appétit; &, dans ce cas, que devient l'hypothèse de notre Auteur?

» pas assez de force pour résister à son élas-
 » ticité : de-là cette distension incommode ,
 » ces borborignes, ces rots fréquens, ces
 » vents importuns qu'éprouvent les consti-
 » tutions Vaporeuses dans le moment des
 » secondes digestions.

» Les vomissemens d'une bile tantôt jaune,
 » tantôt porracée, les diarrhées & les autres
 » excréctions symptômatiques du bas-ventre,
 » feront voir assez clairement l'état actuel
 » de la foiblesse des viscères contenus dans
 » cette capacité. Le défaut de transpiration
 » & ce froid cadavereux de la peau qu'éprou-
 » vent quelquefois les Vaporeuses, ainsi que le
 » froid continuel des extrémités, prouve la
 » foiblesse du ressort des tégumens incapables
 » de contrebalancer la vigueur & les irrup-
 » tions des domaines du cœur.

» De-là naissent ce ptialisme importun,
 » ces envies si fréquentes d'uriner de cer-
 » taines Vaporeuses. Une portion de la séro-
 » sité du sang devant s'échapper par la trans-
 » piration, est reportée vers les glandes sali-
 » vaires, ou vers les reins, & enfante ces
 » accidens.

» C'est ainsi que ceux qui ne transpirent
 » pas dans le temps des onctions mercurielles
 » sont bientôt surpris par la salivation; c'est
 » ainsi que ceux qui transpirent librement

» dans un atmosphère échauffé, passant dans
 » un endroit où l'air est plus froid, éprou-
 » vent le même besoin d'uriner fréquem-
 » ment.

» Les causes & les symptômes des Vapeurs
 » concourent donc à prouver que les forces
 » du domaine de la tête prévalent sur celles
 » des trois autres domaines, quand même
 » les forces des trois domaines seroient réu-
 » nies & seroient liguées entre elles pour
 » soutenir l'effort de la puissance qui les
 » opprime.

» Ces causes & ces symptômes tendent
 » encore à prouver, que pour parvenir à
 » une guérison radicale des Vapeurs idiopa-
 » thiques, il faut établir une balance égale
 » entre toutes les puissances auxquelles est
 » soumise l'économie animale : on n'y par-
 » viendra dans le cas proposé, qu'en deux
 » manières: 1°. en affoiblissant la puissance du
 » cerveau & l'égalant à la force des autres
 » districts; ou 2°. en élevant la puissance des
 » autres trois domaines & les égalant à celle
 » du cerveau. (1)

» La première manière ne paroît pas tou-

(1) Ce projet politique, tout digne qu'il est d'un grand mi-
 nistre de la santé, tel que M. le Camus, le seroit encore d'un
 plus grand Ministre d'Etat.

» jours praticable , parcequ'il n'y a pas de
 » moyens connus jusqu'à présent, excepté la
 » copulation modérée, qui affoiblisse jusqu'à
 » un certain point la tête & ses organes, sans
 » porter une lésion manifeste aux fonctions
 » animales, à la fanté & à la vie.

» Il ne reste donc plus que la seconde
 » manière à tenter ; & c'est ce qu'ont fait
 » jusqu'à nos jours les praticiens les plus
 » sensés, par le moyen des toniques, & non
 » par les délayans & les relâchans, qui ag-
 » gravent le mal, suivant l'observation la plus
 » constante.

» Si nous voulions nous servir d'une foule
 » d'autorités, difficiles à rejeter par le poids
 » dont elles sont dans la pratique, c'est ici
 » où nous pourrions les accumuler. Ou-
 » vrons les livres du sage Sydenham, nous
 » y lirons qu'après avoir évacué les humeurs
 » viciées par la longueur du mal, autant
 » que les forces du malade le permettront ,
 » il faut fortifier le sang, *corroborare sangui-*
 » *nem*; ce sont ses propres paroles : que c'est
 » là la principale indication. Pour y parvenir,
 » il employoit les martiaux, les eaux miné-
 » rales acidules, la thériaque, le quinquina, le
 » castoreum, les gommés fétides ; il alloit
 » même jusqu'à interdire l'usage fréquent des
 » lavemens.

» Il en est de même de cette affection,
 » que des fièvres intermittentes. Lorsqu'une
 » fièvre à accès a été assoupie par les toni-
 » ques, elle reparoit si l'on abuse des émol-
 » liens & des relâchans : un seul lavement
 » à l'eau simple est capable de la rappeler ;
 » ce qui est une suite nécessaire de mes prin-
 » cipes.

» Dans la fièvre, c'est le district du cœur
 » qui domine. Or, il est nécessaire que le
 » balancier aille plus vite lorsque la résistance
 » des rouages diminue. Le cœur est le ba-
 » lancier; les viscères sont les rouages. (*m*)
 » Nous nous expliquerons plus amplement
 » sur cette matière, quand nous parlerons
 » du domaine du cœur : nous ajouterons
 » seulement que nous avons connu une
 » femme âgée de trente-cinq ans, qui avoit
 » la manie de prendre tous les jours plusieurs
 » lavemens sans aucune nécessité. Le plaisir
 » de conserver la fraîcheur de son teint la
 » conduisoit peut-être; elle étoit rongée de
 » Vapeurs; & plus elle prenoit de lavemens,
 » plus elle en étoit accablée. Consulté sur
 » son état, j'interdis l'usage des lavemens ;

(*m*) Nous avons vu M. le Camus emprunter , pour étayer sa brillante hypothèse , le caractère noble d'un Ministre & d'un homme politique ; le voici à présent sous l'habit d'un horloger.

» elle s'en abstint , & fut guérie par cette seule
» abstinence (n).

» Consultons Hoffman , ce sage Médecin ,
» qui établissoit si prudemment ses indica-
» tions avant de traiter , & qui les suivoit si
» scrupuleusement dans la curation ; auteur
» que M. Pomme cite lui-même , & dans
» lequel il pouvoit lire la condamnation de
» son systême , s'il n'eût pas été prévenu pour
» une méthode exclusive de tous les toni-
» ques : *Natura languescenti per apropiata*
» *quædam interna succurendum est* , dit-il :
» Sect. I. cap. 5. *de malo hysterico* ; Thes.
» *therapeuticae*.

» Quels sont ces remèdes appropriés ?
» L'essence de castor mêlée avec la liqueur
» anodine , les pilules anti-spasmodiques
» faites avec la myrrhe , le sagapenum , l'opo-
» ponax , l'*assa fœtida* , le *castoreum* , le sa-
» fran , la thériaque , les diaphorétiques , tels
» que l'esprit de corne de cerf simple ou
» succiné , l'esprit bézoardique de Bussius ,
» tous les esprits volatils , les poudres anti-
» épileptiques ; sont-ce là des remèdes relâ-
» chans (o) ? Cependant cet illustre Prati-

(n) On observera que cette belle cure est la seule que M. le Camus me présente ; & on se doutera bien qu'il n'en avoit point d'autres.

(o) Ces remèdes cités par Hoffman , sont réellement des

» cien , qui nous paroît de bonne foi , nous
 » assure qu'il a guéri plusieurs de ses malades
 » avec ce traitement , contre toute espérance ,
 » & malgré la défiance qu'il avoit de leur
 » guérison (*p*).

» A quoi bon d'accumuler ici les auto-
 » rités , vis-à-vis d'une personne qui les récuse ,
 » & qui traite charitablement les Médecins
 » d'aveugles volontaires , qui refusent de se
 » laisser deffiller les yeux ; de jaloux , qui
 » rejettent une méthode parcequ'ils ne l'ont
 » pas enfantée ; de gens asservis au préjugé
 » & à la routine ; d'hommes dangereux ,
 » qui ne prêtent que des secours avides &
 » meurtriers ; d'empiriques , qui sous prétexte
 » qu'aux maux violens , il faut des remèdes
 » violens , ne leur opposent que des pré-
 » tendus spécifiques dont les effets sont fu-
 » nestes , &c ?

» Il nous semble entendre les propos de
 » Charmis , cherchant à déprimer tous ceux
 » qui avoient paru avant lui dans la ville de
 » Marseille , afin de passer pour le seul Mé-

anti-spasmodiques , reconnus pour tels , & les plus forts incen-
 diaires de la Pharmacie ; mais l'illustre Tissot a rangé dans la
 même classe les bains , le lait , le petit-lait , & les aqueux :
 (voyez Tissot , *Traité de l'Epilepsie* , pag. 257.) que faut-il en
 conclure ?

(*p*) Je croirois à cette assertion , si l'on disoit qu'Hoffman a
 soulagé ces malades ; car il ne les a pas guéri.

» decin dans lequel on devoit avoir con-
 » fiance. Nous remercions M. Pomme de
 » tous ses complimens; quant à notre part
 » & au nom de tous nos confrères, cela ne
 » nous empêchera pas de conclure que la
 » méthode de traiter les Vapeurs idiopathi-
 » ques par les relâchans n'est pas celle qu'on
 » doit suivre.

» Nous appellons *Vapeurs sympathiques*,
 » celles qui sont produites par la sympathie
 » que quelques organes, tels que l'estomac,
 » le foie & la matrice, ont avec le cerveau.
 » Nous détaillerons la curation de ces Va-
 » peurs lorsque nous parlerons de ces districts.
 » Ce sera alors que nous ferons voir qu'il est
 » quelquefois nécessaire d'employer dans ces
 » circonstances les saignées, les purgatifs,
 » les bains tièdes, en un mot, tous les relâ-
 » chans, avant de se livrer aux apéritifs,
 » aux martiaux, aux emménagogues, &c.
 » qu'on employeroit d'abord sans fruit &
 » peut-être avec beaucoup de danger, si
 » l'on n'avoit attention de préparer aupara-
 » vant les malades par cette méthode.

» Joignez encore à ces Vapeurs, toutes
 » celles occasionnées par des causes qui
 » n'affectent le cerveau que secondairement.
 » Nous en avons fait mention de plusieurs
 » en parlant de la folie; ainsi ce sera à cet

» article qu'on trouvera le traitement qui
 » convient aux Vapeurs produites par ces
 » causes.

» Observez que les Vapeurs & la mélan-
 » colie dégènèrent souvent en folie; (*q*) que
 » la folie, ainsi que les deux affections pré-
 » cédentes, dégènèrent quelquefois en apo-
 » plexie & en léthargie : ce sont des maladies
 » congénères qui affectent le même organe,
 » qui reconnoissent les mêmes causes & qui
 » demandent le même traitement ; ce qui
 » prouve la connexion & la vérité de ces
 » principes & de notre méthode.

» Observez encore que plusieurs personnes
 » qui avoient joui de la meilleure santé & de
 » la raison la plus saine, restent comme im-
 » bécilles après quelques menaces ou attaques
 » d'apoplexie, ou au moins Vaporeuses & hy-
 » pocondriaques, le reste de leurs jours..&c...

Réponse. Je viens de parcourir votre
 Médecine-pratique, Monsieur ; & m'ar-
 rêtant par préférence sur l'article *Vapeurs*,
 j'y trouve une critique offensante, qui dé-
 grade votre ouvrage par l'indécence avec
 laquelle vous réfutez mon opinion; ce qui
 énerve vos argumens aux yeux même de
 mes antagonistes.

(*q*) Cela n'arrive que trop, quand on les traite d'après les
 principes de M. le Camus, & jamais autrement.

Quoi qu'il en soit de votre procédé ; vous permettrez que je vous renvoie à la quatrième édition de mon *Traité des Vapeurs* , pour la solution des difficultés qui vous embarrassent. Si après avoir lû attentivement les faits cités sur lesquels j'établis mon système , & après y avoir médité la manière d'agir du bain froid dans les cas particuliers où je l'emploie , vous persistez à vouloir me prouver que ce remède est tout-à-fait opposé à mes principes , je tâcherai de m'expliquer plus clairement , & défendrai ma cause sans en venir , comme vous , aux personnalités.

Il vous reste encore à prouver , par des expériences contraires aux miennes , que la tension des nerfs que vous admettez avec moi pour cause générale des Vapeurs , peut être combattue par des irritans , tels que l'aloës & autres , ou par des anti-spasmodiques tels , que le musc , le castor , & ses semblables.

Je ne me contente pas de citations d'auteurs , vous le savez , j'en connois le défaut ; mais je demande depuis long - temps des expériences qui vous soient propres , c'est-à-dire , des cures réelles opérées par ces remèdes ; ce qui ne doit pas être oublié dans un ouvrage de pratique.

Jusques-là vos objections, auxquelles j'ai répondu tant de fois, resteront sans valeur, & vos investives prouveront que ce n'est point aux médecins en général que j'ai adressés les reproches qui vous choquent tant dans mon ouvrage ; (je les respecte trop) mais à ceux qui s'efforcent comme vous à entretenir l'erreur ; & puisque vous le voulez , je leur répéterai encore , que ce sont des aveugles volontaires qui refusent de se laisser dessiller les yeux ; des jaloux qui rejettent une méthode nouvelle, parcequ'ils ne l'ont pas enfantée ; des gens asservis au préjugé & à la routine ; des hommes dangereux, qui ne prêtent que des secours avides & meurtriers ; des empiriques enfin, qui sous prétexte qu'aux maux violens il faut de violens remèdes , ne leur opposent que des prétendus spécifiques dont les effets sont funestes.

C'est à cette secte pharmaceutique , dont vous vous déclarez le défenseur , que je ne cesserai d'adresser ces reproches ; & non aux médecins en général , puisque le plus grand nombre mérite d'être excepté.

Je n'ai donc point cherché à déprimer mes confrères, à l'exemple de Charmis ; j'ai loué , au contraire , nombre d'auteurs vivans , & me suis déclaré le disciple de ceux

qui m'ont précédé. Je ne dois pas ma réputation à la nouveauté, & je n'ai jamais fait trafic de la vie des hommes, puisqu'on ne connoît encore que des guérisons opérées par le nouveau traitement.

Je mérite bien peu le titre injurieux que vous donnez à Charmis, mais bien celui de réparateur des fautes, pour ne pas dire des meurtres que l'empirisme commet journellement.

Je me serois bien dispensé d'ajouter tout ceci à mes premières plaintes ; vous m'y forcez par votre indiscretion. Quand est-ce que je pourrai vous exalter & vous louer avec usure ? Il me tarde très-fort d'en être là. Ce sera quand vous me réfuterez avec décence ; que vous proposerez vos doutes avec candeur, ou bien, quand, à l'exemple de ce nombre d'agresseurs effrénés qui vous a précédé, vous prendrez le parti du silence.

Réflexions. Les premiers de nos adversaires ont soutenu avec chaleur, que la tension des nerfs & le relâchement étoient contradictoirement la cause prochaine des Vapeurs : & de-là la nécessité d'employer des toniques & des anti-spasmodiques La force des expériences contraires a obligé les seconds d'avouer que la tension domi-

noit sur le relâchement.... M. le Camus vient enfin se ranger aujourd'hui sous nos loix, en rejetant tout-à-fait le relâchement dont il s'agit. En effet, dit-il, *dans les Vapeurs, il y a à l'origine des nerfs une trop grande tension & une trop grande irritabilité, mère de tous les symptômes chez tous les malades.* (Voyez la *Médecine-Pratique*, pag. 212.) Mais il conclut toujours, par des raisons à lui connues, en faveur des toniques, & se promet de m'injurier jusqu'à ce que j'aie avoué ma prétendue erreur, sans s'apercevoir que je suis bien au-dessus des injures, & qu'il m'appartient plus qu'à lui de m'appliquer les sentimens dont il fait ostentation dans la *Préface* de son livre intitulé *la Médecine de l'Esprit*, dans laquelle on lit ce qui suit, « tous les avis ont été bien reçus de ma part, lorsqu'ils étoient fondés en raison & donnés avec les égards que se doivent les gens de lettres. Quant à ceux qui ne cherchent qu'à répandre leur fiel sur tous les objets qui s'offrent à leurs regards, j'ai souffert qu'ils me salissent de leur venin sans murmurer; j'ai encore assez d'humanité pour croire que cela a pu les soulager; je croirai encore leur répondre assez amèrement en sçachant me taire. » Voyez la *Médecine de l'Esprit* par M. le Camus. Préf. page x.

Laiſſons M. le Camus enveloppé dans la *Préface* de ſon livre de *l'Esprit* & dans ſa *Médecine Pratique*, & paſſons à M. Roux de 1764, que je diſtingue de celui de 1769, ſans pouvoir le ſéparer ici, malgré l'ordre des matières, qui eût exigé de moi de le placer ailleurs.



E X T R A I T
DE LA PREMIÈRE ÉDITION
DU TRAITÉ DES VAPEURS,

Par M. ROUX, de 1764.

» IL y a près de quatre ans que M. Pomme
 » publia sur les affections Vaporeuses des
 » deux sexes, un Essai dont M. Vandermonde
 » rendit compte dans le *Journal de Méde-*
 » *cine* du mois de mars 1761 : il redonne
 » aujourd'hui ce même ouvrage considéra-
 » blement augmenté. Il y a non-seulement
 » beaucoup mieux développé ses idées; mais
 » encore il les a accompagnées d'un très-
 » grand nombre d'observations nouvelles,
 » qui tendent à démontrer l'excellence de
 » la méthode curative qu'il propose.

» On désigne sous le nom d'*Affections*
 » *Vaporeuses*, un genre de maladies qu'on
 » a regardé pendant long-temps comme
 » l'effet des Vapeurs qu'on croyoit s'élever
 » des parties inférieures vers le cerveau. Au-
 » jourd'hui que la physique du corps humain
 » est mieux connue, on convient que ces
 » maladies ont leur siège dans le système
 » nerveux;

» nerveux : c'est en effet ce que démon-
 » trent les défords dans les mouvemens,
 » soit volontaires, soit spontanés, dans les
 » sensations & dans l'imagination qui les
 » accompagnent dans ceux qui en sont atta-
 » qués. On ne s'accorde pas aussi parfaite-
 » ment sur la disposition particulière des
 » nerfs qui les produit; ce qui vient de ce
 » qu'on n'a pas encore d'idée bien distincte
 » de la manière dont ils agissent. Mais comme
 » on reconnoît généralement qu'ils ont be-
 » soin d'être arrosés continuellement par
 » une humeur tenue & lubrifiante qui entre-
 » tient leur souplesse, & les rend plus ou
 » moins propres à exercer leurs fonctions;
 » on est obligé de convenir que ces fonctions
 » doivent être dérangées, toutes les fois
 » qu'ils sont privés de cette humeur lubre-
 » fiante.

» C'est au défaut de cette humeur & au
 » dessèchement des nerfs, qui en est la suite,
 » que M. Pomme croit pouvoir attribuer
 » tous les phénomènes qui accompagnent
 » les affections Vaporeuses, tant dans les
 » hommes que dans les femmes; & il ne
 » regarde les engorgemens & les obstructions
 » des viscères, que comme les effets con-
 » comitans de la même cause qui produit
 » le dessèchement des nerfs. En conséquence

» de cette théorie , il a cru devoir substituer
 » à l'usage de tous les remèdes stimulan ,
 » avec lequel le commun des praticiens a
 » combattu jusqu'ici cette maladie , celui
 » des bains , des délayans & des adouciffans.
 » Nous n'entrerons pas dans un plus long
 » détail sur les caufes , ni sur la cure de ces
 » affections que M. Pomme propofe , elles
 » ont déjà été expofées par M. Vandermonde
 » dans l'extrait cité. Nous nous contente-
 » rons de faire connoître les observations
 » que notre auteur rapporte pour appuyer
 » fa doctrine ; c'eft la partie la plus confi-
 » dérable & la plus précieufe de fon ou-
 » vrage.

» M. Pomme a distribué ces observations
 » en trois claffes ; celles qui ont pour objet les
 » Vapeurs hystériques ; celles qui contien-
 » nent l'histoire des Vapeurs hypocondria-
 » ques ; enfin celles qu'il appelle *compliquées*.
 » Entrons en matière.

» La première de ces observations , que
 » l'auteur avoit déjà publiée avant qu'elle
 » ne parût dans fon Effai , n'est pas moins
 » fingulière par les fympômes affreux &
 » bizarres , dont la perfonne qui en fait le
 » fujet étoit affligée , que par la cure que
 » M. Pomme en a faite. Une fille de dix-neuf
 » ans , d'un tempérament bilieux & fanguin ,

» fut attaquée au gros orteil du pied droit
 » d'une douleur, à laquelle succédèrent des
 » foibleffes, qui firent recourir aux cordiaux.
 » Leur usage fut suivi de convulsions af-
 » freuses, que la moindre chose réveillait.
 » La saignée arrêta ces desordres, mais elle
 » jetta la malade dans le délire, & dans une
 » hémiplegie qui occupa tout le côté droit.
 » On eut recours aux bains qui dissipèrent le
 » délire. Dans la suite elle tomba dans des
 » paroxismes accompagnés des symptômes
 » les plus effrayans : elle étoit plongée dans
 » un assoupissement léthargique dont rien
 » ne pouvoit la tirer, mais qu'un saigne-
 » ment de nez copieux fit cesser : sa lan-
 » gue fut dépouillée de son épiderme, &
 » devint paralytique. Elle fut huit ans dans
 » cet état; on étoit obligé de la saigner cha-
 » que mois, ce qui lui procuroit constam-
 » ment un délire & des convulsions affreu-
 » ses : c'est dans ces circonstances que M.
 » Pomme fut chargé de la traiter. Il lui
 » étoit survenu une éruption semblable à la
 » rougeole avec la fièvre; ce qui l'engagea
 » à la faire saigner. Mais à peine la veine
 » fût-elle ouverte, que les facultés de l'oreille,
 » du nez, de la bouche & de la langue, lui
 » furent ravies par des convulsions qui agi-
 » tèrent tout le côté droit. Il eut recours

» aux bains, à l'eau de poulet pour calmer
 » ces accidens. Le deuxième jour de leur
 » usage, on entendit des éclats très-doulou-
 » reux dans les intestins; peu de temps après
 » dans la cuisse. M. Pomme les compare
 » au frottement d'un parchemin fort sec. Le
 » lendemain, le bras, en éclatant, commença
 » à se mouvoir contre les parois de la bai-
 » gnoire : au sortir du bain, sa cuisse & son
 » bras paralyfés étoient devenus flexibles ;
 » mais il survint un délire des plus singuliers.
 » Elle peignoit & brodoit avec une dexté-
 » rité incroyable avec la main gauche, la
 » droite étant paralyfée. Elle faisoit des vers
 » où l'on remarquoit autant de vivacité que
 » de délicatesse.

» L'été suivant, il survint un symptôme
 » nouveau, non moins singulier que les
 » précédens. Le sang qui n'avoit plus son
 » issue par la matrice, se fit jour par l'œil &
 » les vaisseaux cutanés du crâne, de l'oreille,
 » du nez, du nombril, du jarret & du pied,
 » du côté paralyfés. M. Pomme employa
 » contre cet hydre qui sembloit se reproduire
 » continuellement sous de nouvelles faces,
 » des glaçons qu'il lui faisoit mettre dans
 » la bouche, & des bains de dix à douze
 » heures par jour, pendant dix mois en-
 » tiers. Les convulsions & le délire cessèrent;

» mais les règles ne revenoient pas. Il faisoit
 » le moment où elles auroient dû paroître,
 » pour plonger la malade dans le bain ;
 » l'effet en fut si prompt, & l'évacuation
 » si abondante, que l'eau en fut teinte. L'har-
 » monie du violon acheva de rétablir les
 » fonctions du cerveau, de l'œil, de la mâ-
 » choire, de l'oreille & du nez ; & les rudes
 » secouffes d'une voiture choisie rendirent
 » au bras & à la jambe paralyfés la liberté
 » de leurs mouvemens. Cette malade jouit
 » pendant un an de la santé la plus parfaite
 » en apparence ; au bout de ce tems, il lui
 » survint une suppression d'urine, que rien
 » ne put soulager. Il fallut de toute nécessité
 » avoir recours à la sonde, pour écarter des
 » corps étrangers qui mettoient obstacle à
 » son écoulement. Les urines devinrent
 » bourbeuses, elles charièrent des graviers
 » & des morceaux de membranes. Les dou-
 » leurs augmentèrent ; il se présenta au pas-
 » sage une pierre, dont on favorisa la sortie
 » par tous les moyens que l'art fournit ; elle
 » sortit enfin enveloppée d'un *kiste*. La
 » membrane interne de la vessie, celle de
 » l'uretère droit s'exfolièrent. Il en fut de
 » même d'une grande partie du canal in-
 » testinal & de l'œsophage. Malgré tous
 » ces accidens , la malade recouvra une

» santé que rien n'a altéré depuis.

» Pour mieux faire sentir la supériorité de sa
 » méthode sur celle qu'on suit communément,
 » M. Pomme a inséré à la suite de cette obser-
 » vation, l'histoire d'une maladie spasmodi-
 » que, publiée dans le *Journal de Médecine*
 » du mois de juillet 1761, pag. 20; nous y
 » renverrons nos lecteurs. Il y a joint celle
 » d'une dame d'Arles, qui ayant été attaquée
 » de Vapeurs hystériques, ne fut traitée
 » qu'avec des cordiaux & des élixirs, &
 » mourut à la fin scorbutique, comme celle
 » qui fait l'objet de l'histoire insérée dans le
 » *Journal de Médecine*.

» La colique hystérique, c'est-à-dire, celle
 » qui reconnoît pour cause le dérangement
 » du flux menstruel, fait le sujet de la se-
 » conde observation; l'application d'un linge
 » trempé dans l'eau froide sur toute la capa-
 » cité de l'*abdomen*, renouvelée aussi souvent
 » qu'il le faut pour le maintenir dans une
 » certaine froidure, dit M. Pomme; une
 » copieuse boisson d'eau froide, & des lave-
 » mens froids très-fréquens, sont les seuls
 » spécifiques que je connoisse pour appaiser
 » les douleurs, & pour provoquer en même-
 » temps le flux menstruel, d'où dépend
 » toute la cure. Il rapporte les aurores d'*A-*
 » *maïus* & de *Zacutus-Luzitanus*, de *Sep-*

» *talius*, de Frédéric Hoffman, & de Ba-
 » glivi, qui ont proposé les mêmes moyens
 » pour guérir cette maladie. Il y ajoute l'his-
 » toire de deux personnes guéries par cette
 » même méthode; l'une desquelles avoit em-
 » ployé inutilement les saignées, les remèdes
 » adoucissans & les narcotiques; des fomen-
 » tations froides rétablirent l'écoulement
 » des règles, mais il fallut les continuer tout
 » le temps qu'elles coulèrent.

» Les suffocations & les hémorrhagies
 » hystériques, c'est-à-dire, produites par le
 » dérangement des règles, ne demandent,
 » selon notre auteur, d'autres secours que
 » les bains des pieds dans l'eau froide, les
 » bains continués pendant long-temps, &
 » seulement pendant cinq ou six heures de
 » suite & même davantage. Il appuye cette
 » méthode de quatre Observations dans les-
 » quelles elle a réussi.

» Le sang menstruel, dérangé dans son
 » cours, ne se porte pas seulement à la poi-
 » trine; on le voit pour le moins aussi sou-
 » vent refluer vers la tête, & y produire
 » des épilépsies, qui sont toujours périodi-
 » ques, & surviennent principalement vers
 » le temps des règles. Il produit aussi le dé-
 » lire maniaque. Une demoiselle de dix-huit
 » ans fut attaquée tout-à-coup, à l'approche

„ de ses règles, d'un assoupissement léthargi-
 „ que, pour lequel on la saigna, & ce symp-
 „ tôme s'évanouit. Au période suivant l'af-
 „ soupissement reparut avec plus de force :
 „ on la saigna deux fois ; ensuite on la livra
 „ aux seuls efforts de la nature, l'assoupisse-
 „ ment périodique augmenta à chaque retour
 „ des règles. Il lui succéda un délire qui aug-
 „ menta à son retour à tous les périodes, au
 „ point que cette infortunée, délaissée des
 „ médecins, devint tout-à-fait maniaque &
 „ furieuse. M. Pomme la fit plonger dans le
 „ bain tiède ; où on la retint pendant douze
 „ heures la première fois ; sa voix enrouée
 „ par les cris s'éclaircit, & devint naturelle :
 „ elle consentit à prendre des alimens. Huit
 „ heures de bain par jour, l'application conf-
 „ tante d'un linge sur la tête, trempé dans
 „ l'eau froide, renouvelée à chaque instant,
 „ emportèrent le délire dans l'espace de deux
 „ mois ; les règles reparurent alors, & la ma-
 „ lade fut entièrement rétablie. Elle eut une
 „ rechûte sans qu'on put trop découvrir qui
 „ y avoit donné lieu ; les mêmes remèdes
 „ la rétablirent une seconde fois.

„ Tous les nerfs sont également exposés
 „ aux spasmes hystériques. La femme d'un
 „ savetier, Vaporeuse à l'excès, fut saisie, à
 „ la fin d'une grossesse, d'une douleur aux

„ dents des plus cruelles; elle fut saignée &
 „ resaignée en conséquence; elle eut recours
 „ aux narcotiques les plus puissans, & aux
 „ remèdes les plus vantés; ils furent sans
 „ succès. Les suites de sa couche, qui se
 „ passèrent très-bien, ne la délivrèrent pas
 „ de ses douleurs; elle se fit arracher cinq
 „ dents sans se trouver soulagée : à la fin on
 „ s'adressa à M. Poimme, qui lui prescrivit les
 „ bains tièdes, plusieurs lavemens, & qui lui
 „ fit laver la bouche avec de l'eau fraîche
 „ & quelques gouttes de vinaigre; ce qui
 „ calma ses douleurs. La femme d'un apo-
 „ thicaire fut délivrée, par l'usage des bains
 „ tièdes, d'une douleur semblable & d'une
 „ perte. Une femme âgée de trente-cinq ans,
 „ d'un tempéramment robuste & sanguin, &
 „ qui n'avoit jamais été bien réglée, étoit
 „ travaillée d'un vomissement hystérique si
 „ violent, qu'elle rejettoit tout liquide avec
 „ des efforts si affreux, qu'ils amenoient le
 „ sang avec eux. On eut recours à une potion
 „ anti-hystérique, dans laquelle entroit le
 „ *castoreum* & le laudanum liquide. Son
 „ usage fut suivi d'une difficulté d'avalér
 „ invincible : les bains la mirent en sept jours
 „ de temps en état d'avalér, & la rétablirent
 „ à la fin entièrement.

„ Une jeune religieuse d'une complexion

„ des plus robustes, fut attaquée subitement
 „ (après les chaleurs excessives de l'été &
 „ après avoir fait un usage immodéré du
 „ café) d'une cardialgie des plus cruelles;
 „ avec des évanouissemens convulsifs : on
 „ eut recours aux cordiaux : les évanouisse-
 „ mens devinrent plus fréquens, ils disparu-
 „ rent enfin par l'effet de deux lavemens
 „ froids; la cardialgie revint avec une nou-
 „ velle force, accompagnée de coliques,
 „ de hoquets, de borborigmes, de vomisse-
 „ mens, &c. La tisane de poulet, que la
 „ malade préféra à toute autre boisson, lui
 „ procura le sixième jour une diarrhée bi-
 „ lieuse, qui fit cesser tous ces accidens.

„ Une fille de dix-huit ans, d'un tempé-
 „ rament bilieux & très-ardent, fut atta-
 „ quée, à l'arrivée de ses règles, d'une coli-
 „ que hystérique & convulsive, qui fut suivie
 „ d'une tension douloureuse au ventre, de
 „ suffocation, & d'autres symptômes hysté-
 „ riques. Elle fut saignée plusieurs fois du
 „ bras & du pied sans être soulagée; il sur-
 „ vint une insomnie & une perte d'appétit,
 „ telle qu'elle resta pendant des temps con-
 „ sidérables sans prendre aucun aliment. Elle
 „ maigrit, & au retour périodique de ses
 „ règles, il survint des crachemens de sang
 „ & des vomissemens très-considérables, joints

„ à une foule d'autres accidens hystériques,
 „ Huit mois s'écoulèrent dans cet état. A
 „ ces différens fympômes se joignit une sup-
 „ pression d'urine & des selles. M. Pomme,
 „ qui fut appelé pour lors, fit sonder la
 „ malade ; mais on ne trouva jamais une
 „ goutte d'urine dans la vessie. Ce fympôme
 „ lui parut provenir de la sécheresse du sang,
 „ d'où il ne se séparoit point d'urine. En
 „ conséquence, il lui prescrivit les bains tiè-
 „ des : au bout d'un mois elle rendit dans
 „ l'eau une grande quantité d'excrémens
 „ fœtides avec des vers, & des grumaux de
 „ sang, mais sans urine. Elle continua de
 „ faire usage de ces mêmes bains pendant
 „ deux mois entiers, sans en ressentir aucun
 „ effet. Pendant cet espace de temps elle
 „ prit deux lavemens par jour sans en rendre
 „ aucun. La boisson fut toujours composée
 „ d'eau de poulet : elle fit usage de plusieurs
 „ apozèmes laxatifs & rafraîchissans, des
 „ potions huileuses, & ne se nourrit que des
 „ alimens les plus humectans. M. Pomme
 „ imaginant, comme on étoit alors en été,
 „ que la transpiration naturelle emportoit la
 „ matière des urines, substitua les bains froids
 „ aux bains tièdes ; le succès le plus complet
 „ suivit leur usage. Les fonctions de cette

» fille se rétablirent par degrés, & elle guérit
 » parfaitement.

» Un des morceaux qui mérite le plus
 » d'attention dans l'ouvrage de M. Pomme,
 » c'est ce qu'il dit des fièvres spasmodiques.
 » De tous les temps les médecins ont reconnu
 » une espèce de fièvre, qu'ils ont distinguée
 » de celles qui sont produites par la dépra-
 » vation de quelques humeurs, & qu'ils ont
 » appelée, par cette raison, *non humorale*.
 » En effet, si la fièvre n'est que l'accéléra-
 » tion du pouls, ou ce qui est la même
 » chose, du mouvement du sang, produit
 » par quelque *stimulus* plus fort que celui
 » qui a coutume d'exciter les mouvemens
 » du cœur & des artères, il est bien évident
 » que ce mouvement sera également accé-
 » léré, si la sensibilité de ces organes aug-
 » mente, quoique le *stimulus* soit toujours
 » le même. Or, c'est le cas des femmes
 » hystériques & des hommes hypocondria-
 » ques. On sçait que chez eux la sensibilité
 » est au dernier période. La cure de cette
 » fièvre demande donc des secours différens
 » de ceux qu'exigent les fièvres humorales,
 » c'est-à-dire, qu'on bannira les saignées, les
 » purgatifs, & tous les stimulans, pour n'em-
 » ployer que les remèdes les plus propres à

5, diminuer la sensibilité, tels que les adou-
 ,, ciffans, les humectans, les bains: ce sont
 ,, les moyens que M. Pomme propose, après
 ,, les avoir employés avec succès; moyens
 ,, qu'Hippocrate, Galien, Celse, Alexandre
 ,, de Tralles, avoient déjà indiqués.

,, M. Pomme démontre par une foule
 ,, d'autres observations, l'efficacité de la même
 ,, méthode dans les affections hypocondria-
 ,, ques, le flux hémorroïdal excessif, ou sup-
 ,, primé, la jaunisse hypocondriaque, qu'il
 ,, faut bien se garder de confondre avec celle
 ,, qui dépend d'un engorgement du foie ;
 ,, dans la toux convulsive, dans le vomisse-
 ,, ment, le hoquet, les aigreurs & les rap-
 ,, ports, l'hémiplégie spasmodique que M.
 ,, Hoffman paroît avoir connue le premier,
 ,, ainsi que M. Pomme l'avoue, &c. Il prouve
 ,, très-bien aussi, & toujours par des obser-
 ,, vations & des expériences, que toutes les
 ,, fois qu'il y a quelque chose de Vaporeux
 ,, compliqué avec la fièvre putride & même
 ,, intermittente, la vérole, les écrouelles,
 ,, l'affection scorbutique, la leucophlegmatie,
 ,, la tympanite, les pertes blanches & rouges,
 ,, la suppression des lochies, il est essentiel
 ,, d'associer les délayans, les humectans, &
 ,, les adouciffans aux remèdes appropriés à
 ,, chacune de ces maladies.

„ Si tant d'observations ne lèvent pas
„ tous les doutes qu'on pouvoit former
„ sur la généralité de la théorie que M.
„ Pomme propose, elles paroîtront certai-
„ nement plus que suffisantes pour constater
„ l'efficacité de la méthode avec laquelle
„ il combat ce genre de maladies. Nous
„ croyons même que tous les médecins
„ éclairés, lui donneront la préférence sur
„ les remèdes anti-spasmodiques, anti-hysté-
„ riques & anti-hypocondriaques les plus
„ vantés, en faveur desquels il seroit difficile
„ de rassembler un aussi grand nombre de
„ faits, & aussi concluans que ceux dont
„ M. Pomme a enrichi son livre. Voyez le
Journal de Médecine, Septembre 1764.



SECOND EXTRAIT DU TRAITÉ DES VAPEURS.

Par M. ROUX, de 1769.

„ C E T T E quatrième édition de l'ouvrage
„ de M. Pomme ne diffère des précédentes,
„ que par un nouvel avertissement qu'il a
„ mis à la tête du premier volume, dans
„ lequel il annonce les cures qu'il a faites à
„ Paris, & en particulier, celle de M^{me} la
„ marquise de Besons, & celle de M^{me} de la
„ Coré; par une réponse de M. Brun à une
„ nouvelle critique de l'ouvrage de M.
„ Pomme, & par un recueil de différentes
„ pièces qui ont été publiées dans le *Journal*
„ de Médecine, pour & contre l'usage des hu-
„ mectans dans les affections Vaporeuses :
„ Recueil qui forme le second volume pres-
„ qu'en entier, & auquel M. Pomme n'a
„ ajouté que quelques notes. Je me serois
„ donc contenté de l'annoncer à l'article
„ des livres nouveaux, si deux imputations
„ également dénuées de fondement, mais
„ dont l'une seroit aussi honorable pour moi
„ que l'autre seroit injurieuse, ne me met-

„ toient dans la nécessité de faire *mon apo-*
 „ *logie*. Il n'est pas permis à un homme un
 „ peu jaloux de sa réputation, de souffrir,
 „ ni qu'on lui attribue un ouvrage qu'il n'a
 „ pas fait, sur-tout lorsque cet ouvrage peut
 „ honorer son auteur, & qu'il a mérité les
 „ suffrages des gens de l'art, seuls juges non
 „ recusables; ni qu'on ose l'accuser de par-
 „ tialité dans une matière qui intéresse la vie
 „ & la santé des citoyens.

„ On lit dans une note qui se trouve *pag.*
 „ 261. du second volume de la quatrième
 „ édition du *Traité de M. Pomme: Le Jour-*
 „ *naliste de médecine est à la tête de mes*
 „ *redoutables adversaires. La partialité*
 „ *qu'il a montrée depuis long-temps dans*
 „ *la contestation présente, quoiqu'il s'en*
 „ *fût érigé le juge, dévoile parfaitement ses*
 „ *intentions à cet égard; & s'il faut en*
 „ *fournir les preuves, les voici, &c.*

„ 1.^o Il annonce dans son Journal la tra-
 „ duction de l'ouvrage de Robert Whytt,
 „ mon antagoniste, une année avant qu'on eût
 „ trouvé un traducteur. Voyez le Journal du
 „ mois d'octobre 1765, & celui de janvier
 „ 1767.

„ 2.^o S'il annonce ma troisième édition,
 „ il me fait le censeur ridicule de l'épigra-
 „ phe placée à la tête de l'ouvrage de Ro-
 bert

» bert Whytt ; tandis que je censure tout
 » l'ouvrage & la doctrine meurtrière de cet
 » auteur. Voyez le Journal du mois d'a-
 » vril 1767.

» 3.^o Il annonce une nouvelle critique
 » anonyme de mon Traité des Vapeurs, sans en
 » avoir obtenu la permission ; & s'il est
 » obligé ensuite, pour réparer sa faute, d'in-
 » sérer dans son Journal ma réponse à cette
 » critique, il le fait en y ajoutant une apos-
 » tille humiliante, & encore une réplique
 » injurieuse de ce même anonyme. Voyez
 » le Journal de janvier & février 1768.

» 4.^o Il m'a enfin avoué lui-même qu'il
 » avoit été chargé de faire imprimer ce nou-
 » veau libelle ; ce qui ne laisse plus douter
 » qu'il n'en soit l'auteur, ou tout au moins
 » l'adjoïnt :

Un écrit clandestin n'est pas d'un honnête homme,
 Quand j'attaque quelqu'un, je le dois & me nomme.

Le mechant : coméd. par Gresset. (a)

(a) Toutes ces assertions sont sans réplique, c'est pourquoi j'épargnerai au lecteur la réfutation que M. Roux veut en donner ; je l'arrêterai même à l'entrée de sa course, en révélant au public ce que j'avois tu jusqu'ici : c'est que M. Roux a rejeté depuis deux ans toutes les pièces qui lui ont été adressées en faveur de ma méthode, & si on en trouve quelques-unes dans son *Journal*, elles y ont été insérées par ordre du sage Magistrat qui veille sur lui, d'après les plaintes que je lui ai porté moi-même. Voyez le *Journal de Médecine*, mois de Février, 1771, pag. 141.

Passons à la partie essentielle de son second Extrait, qui seule doit figurer ici : on la trouve ci-après “ Je répondrai à M. „ Pomme, continue notre auteur, que mon „ *Journal* a été approuvé par un censeur „ royal, & que je n'ai pas besoin d'autre „ permission pour annoncer tous les livres „ relatifs à la médecine ; ainsi s'il prenoit „ fantaisie à M. Pomme de refondre son ou- „ vrage, de substituer à une théorie fausse „ & imaginaire une description exacte & pré- „ cise des différentes espèces de maladies ner- „ veuses, & des affections qui peuvent se „ compliquer avec elles, ou auxquelles elles „ peuvent survenir ; à un traitement pure- „ ment empirique, une méthode raisonnée, „ appliquée aux différens degrés de ces ma- „ ladies. Enfin, s'il entreprendoit jamais de „ corriger tous les défauts de son ouvrage, „ & de restreindre sa méthode dans de „ justes bornes, en faisant connoître les cas „ où elle est applicable, ceux où elle est insuf- „ fisante, & ceux où elle est nuisible ; il peut „ s'adresser à moi avec toute confiance, je „ lui promets d'annoncer son projet, & j'ose „ lui assurer d'avance que ses critiques „ mêmes applaudiront à ses efforts, &c.

Réponse. J'avois promis, Monsieur, de ne plus reprendre la plume, & j'osois me

flatter d'avoir fini pour jamais avec vous. Mais l'Extrait que vous venez de donner de la quatrième édition de mon *Traité des Vapeurs* m'oblige de rompre le silence : en vous excusant sur les justes reproches que je vous ai faits, au sujet de la partialité que vous montrez dans le jugement du procès que mon système a fait naître, vous rejetez les faits; ce qui mérite d'être éclairci.

Je les reprends, & je répète, 1.^o que le premier acte de partialité de votre part, dans le recueil des pièces publiées pour & contre mon système, est l'annonce précoce de la traduction de l'ouvrage de Robert Whytt; les dates citées en font foi, & on ne peut regarder cette démarche que comme une de celles qu'un intérêt particulier peut produire. 2.^o J'ai avancé ensuite que vous m'aviez fait le censeur ridicule de l'épigramme, placée à la tête de cet ouvrage anglois. En effet, pourquoi dire dans votre Extrait que je me plains de cette épigramme, tandis que je m'en prends uniquement à la doctrine meurtrière de cet auteur, & que je ne cite son épigramme, que pour me l'approprier. 3.^o J'ai trouvé très-partial que vous ayez annoncé une nouvelle critique anonyme, sans en avoir obtenu la permission; & que vous ayez ajouté à ma réponse une

apostille humiliante, & encore une réplique injurieuse de ce même anonyme. Je reprends les trois articles de cette plainte, & je répète *que vous avez annoncé sans permission* : cela est si vrai, que cette annonce avoit paru dans votre *Journal*, avant que le Magistrat qui veille sur la littérature, vous eût rendu la brochure en question, & qu'il l'eût examinée. Je dis plus, [& je le tiens de vous] je dis, que vous l'avez envoyée en Province avant qu'elle parût à Paris, dans la crainte sans doute qu'elle y fût supprimée. *Vous avez ajouté à ma réponse une apostille humiliante* : quoi de plus humiliant, en effet, que ces instantes prières que vous dites que je vous ai faites pour vous engager à insérer ma réponse ; ce que vous avez voulu prouver par mes trois lettres, lesquelles prouvent, tout au plus, que j'ai voulu par là adoucir la violence qu'on vous a faite, en vous obligeant de l'insérer malgré vous. Quant à la réplique injurieuse, la voici : *M. Pomme effrayé de la difficulté de répondre aux réflexions sur les Vapeurs, &c.*

Qu'est-ce que cet effroi ? quelles sont ces objections si frappantes ? sont-elles au-dessus de celles auxquelles j'ai répondu tant de fois ? Non ; mais elles sont indécentes, pour ne rien dire de plus ; puisque notre anonyme

ajoute : *Si M. Pomme peut indiquer dans son Traité des Vapeurs la solution d'une seule des objections contenues dans les réflexions dont il s'agit ; s'il fait voir qu'il se soit lavé du reproche de n'avoir pas connu les maladies dont il donne les observations , ni les moyens dont il s'est servi pour les traiter ; d'avoir confondu avec les Vapeurs des maladies de toute espèce , qui n'ont avec elles le moindre rapport , &c.* à quoi il pouvoit ajouter que toutes les cures de M. Pomme, & celles de ses profélytes, sont toutes dues au hafard ; & alors l'indécence tombe pour faire place à une absurdité vraiment digne des talens de cet anonyme. 4.^o Dans ma quatrième plainte , je vous rappelle l'aveu que vous m'avez fait d'avoir fait imprimer vous-même ce libelle ; ce que vous n'osez pas contester dans votre Extrait. Vous vous étayé ensuite de l'approbation d'un censeur royal. Où est-elle cette approbation ? seroit-elle tacite ? en ce cas votre censeur est plus prudent que vous, il garde *l'incognito*. Mais pourquoi avez-vous été si alarmé quand il a été question de dépouiller ce libelle de toutes ses ordures ? Quelles démarches n'avez-vous pas faites à ce sujet ? Que de plaintes en public & à moi ? N'est-ce pas là le partial d'un homme vivement intéressé ?

cette pièce anonyme. 5.^o Je m'étois tu à dessein de vous épargner une nouvelle preuve; mais l'intérêt du Public m'oblige à la divulguer, la voici Dans le premier extrait que vous avez donné de mon *Traité des Vapeurs*, dans votre *Journal* de septembre 1764. pag. 194. vous dites: » *Il y a quatre ans que M. Pomme publia sur les Affections Vaporeuses des deux sexes, un essai dont M. Vandermonde rendit compte dans le Journal de Médecine du mois de mars 1761; il redonne aujourd'hui le même ouvrage considérablement augmenté. Il y a non-seulement beaucoup mieux développé ses idées; mais encore il les a accompagnées d'un très-grand nombre d'observations nouvelles qui tendent de plus en plus à démontrer l'excellence de la méthode qu'il propose; & après avoir fait une analyse apologétique de toutes les observations insérées dans cet ouvrage, vous finissez par dire: „ M. Pomme démontre, par une foule d'autres observations, l'efficacité de la même méthode dans l'affection hypocondriaque, le flux hémorroïdal supprimé ou excessif, la jaunisse hypocondriaque, qu'il faut bien se garder de confondre avec celle qui dépend d'un engorgement primitif du foie, dans la toux convulsive, dans le vomissement,*

le hoquet , les aigreurs & les rapports ; l'hémiplégie spasmodique , que M. Hoffmann paroît avoir connu le premier. Il prouve très-bien aussi , & toujours par des observations & des expériences , que toutes les fois qu'il y a quelque chose de vaporeux compliqué avec la fièvre putride , & même intermittente , la vérole , les écrouelles , l'affection scorbutique , la leucophlegmatie ; la tympanite , les pertes blanches & rouges , la suppression des lochies ; il est essentiel d'associer les humectans & les adoucissans avec les remèdes appropriés à chacune de ces maladies. Si tant d'observations ne lèvent pas tous les doutes que l'on pourroit former sur la généralité de la théorie que M. Pomme propose , elles paroîtront certainement plus que suffisantes pour constater l'efficacité de la méthode avec laquelle il combat ce genre de maladies ; nous croyons même que tous les médecins éclairés lui donneront la préférence sur les remèdes anti-spasmodiques les plus vantés , en faveur desquels il seroit difficile de rassembler un aussi grand nombre de faits aussi concluans , que ceux dont M. Pomme a enrichi son livre.

Mais voici ce que je défie que jamais on puisse concilier avec ces idées. Dans le se-

cond Extrait que vous avez donné de la quatrième édition de mon livre , inféré dans votre *Journal* du mois de juillet de cette année 1769. pag. 3 , vous dites en propres termes : « *S'il prenoit fantaisie à M. Pomme de refondre son ouvrage , de substituer à une théorie fausse & imaginaire , une description exacte & précise des différentes espèces de maladies nerveuses , & d'affections qui se compliquent avec elles , ou auxquelles elles peuvent survenir ; à un traitement purement empirique , une méthode raisonnée , appliquées aux différens degrés de ces maladies ; enfin , s'il entreprenoit de corriger tous les défauts de son ouvrage , & de restreindre sa méthode dans des justes bornes , en faisant connoître les cas où elle est applicable , ceux où elle est insuffisante , & ceux où elle est nuisible ; il peut s'adresser à moi avec toute confiance , &c. ,* »

Ici je demanderai volontiers si M. Roux, de 1764, auteur du *Journal de Médecine*, est le même que M. Roux de 1769. Oui, sans doute. Mais on saura qu'en 1764, il étoit l'apologiste de M. Pomme, médecin de Montpellier, résident à Arles en Provence, & qu'en 1769, il censure M. Pomme, médecin-consultant du Roi, appelé à Paris, y travaillant avec succès. Telles sont les preuves

'de mes accusations ; c'est d'après elles ; que
je vous ai déclaré juge partial du procès ;
& quel est ce procès ? celui qui décide de
la vie des hommes. Cette réflexion me
meneroit trop loin ; c'est pourquoi je finis ;
& vous promets de garder à l'avenir le plus
profond silence avec vous ; Monsieur, &
avec tous vos adjoints.



LES VRAIS PRINCIPES
DES VAPEURS,
O U
NOUVEAU TRAITÉ DES VAPEURS,

Par Monsieur PRESSAVIN.

„ LES humectans, les délayans & les raf-
 „ fraîchissans ont été depuis quelques années
 „ annoncés pour des remèdes si souverains
 „ dans la plupart des maladies, qu'il est dan-
 „ gereux de voir aujourd'hui leur abus dé-
 „ générer en abus très-pernicieux : déjà le
 „ plus grand nombre des citoyens aisés de
 „ nos villes, séduits par les avantages trop
 „ étendus que quelques médecins ont cru
 „ reconnoître dans ces remèdes, & qu'ils
 „ ont vantés avec un zèle inconsidéré, s'aban-
 „ donnent aveuglément à leur usage. Abus
 „ cruel, préjugé funeste, dont le vrai mé-
 „ decin gémit & s'indigne !

„ Je n'ai pu voir accréditer ce systême,
 „ sans être effrayé des suites pernicieuses
 „ qu'il peut entraîner. Si les humectans &

„ les délayans ont la propriété de diviser les
 „ humeurs, d'en adoucir l'âcreté, de détendre & de ramollir les solides ; si, en conséquence, ils conviennent aux tempéramens qui pèchent par trop d'acrimonie & d'épaississement dans les fluides, trop de rigidité & de sécheresse dans les solides ; il est aisé de comprendre qu'ils ne peuvent manquer de nuire à ceux qui se trouvent dans des dispositions toutes contraires ; puisque leur effet, dans ces derniers, fera d'affoiblir le ressort, & de diminuer la cohérence naturelle des fluides, d'où dépend la force du tempérament.

„ L'expérience confirme cette vérité. Combien de sujets que la nature sembloit avoir favorisés d'une santé robuste, dont la constitution paroissoit propre à résister aux travaux les plus pénibles, aux fatigues de la guerre & des voyages, sont devenus, par l'usage immodéré des humectans, si foibles & si délicats, qu'ils ne pourroient lutter avec des adolescens. On reproche, non sans raison, à la plupart des hommes d'avoir dégénéré, en contractant la mollesse, l'habitude & les inclinations des femmes : il ne leur manquoit que de leur ressembler par la constitution du corps.

„ L'usage abusif des humectans accélère-
 „ roit promptement la métamorphose, &
 „ rendroit les deux sexes presque aussi res-
 „ semblans dans le physique que dans le mo-
 „ ral.

„ Malheur à l'espèce humaine, si ce pré-
 „ jugé étend son empire sur le peuple! Plus
 „ de laboureurs, plus d'artisans, & plus de
 „ soldats; parcequ'ils feront bientôt dénués
 „ de la force & de la vigueur qui sont néces-
 „ saires dans leur profession.

„ C'est pour combattre la fausse opinion
 „ sur laquelle ce dangereux préjugé paroît
 „ fondé, que j'ai entrepris cet ouvrage; &
 „ comme c'est dans l'affection hypocondria-
 „ que que l'usage des humectans a reçu les
 „ plus grands éloges; je n'ai pu choisir une
 „ matière plus propre à exécuter mon pro-
 „ jet, que celle que fournit le traité de cette
 „ maladie, qui fait aussi l'objet principal de
 „ mon livre. Cependant, bien loin que je
 „ veuille proscrire ces remèdes, on verra que
 „ je les emploie avec la plus grande con-
 „ fiance; je connois leur efficacité dans
 „ plusieurs maladies; mais ne pouvant sup-
 „ porter l'excès & l'abus, j'ose leur fixer
 „ des bornes. Si je n'ai point atteint à mon
 „ but, comme je l'aurois désiré, je me flatte
 „ d'avoir ébauché un grand ouvrage, qu'il

est réservé à un autre de perfectionner: 2

*Est modus in rebus, sunt certi
Denique fines, quos ultra, citraque
Nequit consistere rectum.*

Horat. Sat. 1. libr. 1. vers. 106 & 107.

Réponse. Une préface aussi tranchante m'a fait naître d'abord l'idée d'y répliquer en la parodiant. Je dirai donc que les remèdes pharmaceutiques, tels que les cordiaux, les purgatifs, les stomachiques, les emménagogues, & principalement ceux à qui l'on a donné, si gratuitement, le nom pompeux d'*anti-spasmodique*, ont été de tous les temps annoncés pour être si souverains dans les maladies Vaporeuses, qu'il est dangereux de voir leur usage dégénérer en abus très-pernicieux. Le plus grand nombre des citoyens aisés de nos villes, séduits par les avantages trop étendus que les médecins ont cru reconnoître dans ces remèdes, d'après leurs effets momentanés & enchanteurs, s'abandonnent aveuglément à leur usage: abus cruel, préjugé funeste, dont le vrai médecin gémit & s'indigne!

Je n'ai pu voir accréditer cette erreur sans être effrayé des suites pernicieuses qu'elle peut entraîner. Si les toniques & les fortifiants ont la propriété d'augmenter le ressort de

la fibre nerveuse; si en conséquence ils conviennent aux tempéramens foibles & relâchés; il est aisé de comprendre qu'ils ne peuvent manquer de nuire à ceux qui se trouvent dans des dispositions contraires, puisque leur effet sera de roidir cette fibre déjà trop tendue, de la crisper ensuite, & de la racornir; & par surcroît incendieront-ils la masse des liqueurs, en la raréfiant outre mesure; ce qui favorisera la cause Vaporeuse, généralement reconnue de tous les médecins : je veux dire *la tension des nerfs*, *leur irritabilité*, & non leur relâchement, que nos adversaires voudroient absolument nous faire admettre, en faveur des remèdes ici pros crits.

L'expérience confirme cette vérité. Combien de sujets que la nature sembloit avoir favorisé d'une santé robuste, dont la constitution paroissoit propre à résister aux travaux les plus pénibles, aux fatigues de la guerre, sont devenus, par les effets de ce traitement meurtrier, des hommes foibles, exténués. Chaque ville en est malheureusement pourvue.

C'est pour achever de détruire la fausse opinion sur laquelle ce dangereux préjugé est fondé, que j'entreprends aujourd'hui de donner un supplément à mon *Traité des*

Vapeurs. Cependant bien loin que je veuille proscrire entièrement ces remèdes, on saura que je les emploie avec la plus grande confiance ; je connois leur efficacité dans plusieurs maladies ; mais ne pouvant supporter l'excès & l'abus, j'ose leur fixer des bornes.....
est modus in rebus, &c. Horat.

ANALYSE DE L'OUVRAGE.

LES écrits les plus médiocres portent communément des titres fastueux, & le Public est souvent la dupe de ces titres. C'est un magnifique portique qui conduit à des appartemens si misérables & si mesquins ; qu'on est tout-à-fait étonné du contraste. L'ouvrage dont il s'agit ici réalise cette comparaison, & pour ne pas le déprécier avant de le faire connoître, je citerai d'abord en preuve la contradiction que M. Pressavin établit entre la cause prochaine de la maladie, & le traitement qu'il nous propose pour la détruire.

L'altération des forces centrales, désignée par la foiblesse des forces épigastriques, (on entend par-là le diaphragme & tout le canal intestinal) est, selon notre auteur, la cause prochaine des Vapeurs hypocondriaques ; d'où il conclut en faveur des toniques & des

remèdes propres à relever le ton de ces organes; & les remèdes qu'il propose ensuite pour remplir cette première indication, sont pris dans la classe des contraires; ce sont les aqueux, les délayans, les humectans, les rafraîchissans & les adoucissans; tels que le bain, l'eau de veau & de poulet, celle de ris, d'orge, de mauve, &c. écoutons-le : « *L'expérience qui nous a montré l'avantage des bains dans l'Affection hypocondriaque; semble indiquer les bons effets qu'on doit attendre de l'usage abondant des boissons délayantes & adoucissantes; elles servent de bain intérieur, & produisent sur les premières voies, à-peu-près les mêmes effets que les bains sur la surface du corps; elles ont de plus l'avantage d'attaquer la cause des Vapeurs plus immédiatement.* (Voyez le *Nouveau Traité des Vapeurs* par M. Pressavin, pag. 29.) » & cette cause, je la répète ici avec M. Pressavin, est désignée par la foiblesse des forces centrales, ce qui ne peut signifier autre chose que le relâchement. Notre auteur ne veut pas même qu'on s'y trompe; car il nous dit expressément, que les anciens avoient si bien reconnu cette foiblesse organique pour cause des Vapeurs, qu'ils employoient les stimulans pour la dompter. (*Ibid.* pag. 242.)

Mais

Mais les Vapeurs hystériques, selon lui, reconnoissent une cause bien différente & diamétralement opposée à la foiblesse des forces centrales; c'est l'état spasmodique de la matrice, & l'irritation de ce viscère, par les difficultés qu'éprouve le sang menstruel dans son passage à travers les vaisseaux utérins retrécis par le spasme; (*Ibid. pag. 249.*) d'où il conclut, contradictoirement encore, en faveur des anti-spasmodiques; (*pag. 96. 253.*) à la tête desquels il place l'huile d'olive; qu'il nous donne pour un anti-spasmodique nouveau & le plus sûr.

Il se trouve pourtant, lui dira-t-on, des filles & des femmes réellement hystériques, qui n'ont jamais éprouvé de dérangement dans l'évacuation menstruelle; il s'en trouve d'autres qui n'ont jamais éprouvé ce dérangement, que par l'augmentation du flux menstruel; & dans ces deux cas, que devient votre système emménagogue? C'est ici où l'auteur se trouve embarrassé, à moins qu'il ne substitue promptement le relâchement à la tension, & la tension au relâchement; c'est ce qu'il a fait à l'exemple de tous ceux qui l'ont précédé, & dont il a suivi entièrement le plan; car il n'a pas manqué d'associer les toniques aux humectans dans le cas de l'affection hypocondriaque, & les humectans

aux toniques dans celui de l'hystéricité. Méthode surannée & meurtrière, qui, étant contradictoire en elle-même, n'a pour appui que des théories fausses & ridicules, reconnue insuffisante par ceux-mêmes qui l'emploient, avec laquelle on soulage quelquefois le malade que l'on est sûr de retrouver le lendemain; & on le conduit ainsi lentement au trépas.

On trouve dans le *Traité de l'Homme Physique & Moral*, toute la théorie de M. Pressavin, sous la brillante hypothèse des forces centrales; hypothèse que j'adopte volontiers dans le sens de son illustre auteur; mais qui ne peut trouver place ici que dans le sens contraire; ce qui est prouvé par les symptômes les plus caractéristiques de la maladie, tels que la toux convulsive, le hoquet, le vomissement, les borborigmes, la constipation, le spasme des entrailles, & cet étranglement de tout le canal intestinal, qui se perpétuant jusques dans l'œsophage, gêne souvent la déglutition; symptômes inséparables de tout état Vaporeux, quelles que soient les causes qui l'aient produit, & qui ne dénotent rien moins que la foiblesse des forces épigastriques.

L'œtiologie de la maladie a été prise chez M. de Sauvages, que notre chirurgien a

copié jufqu'au chapitre de la contracture; duquel il a fu retrancher l'article fuyant : *Hemiplegia fpafmodica*, Dom. Pomme, *an contractura*. (Voyez Sauvages, *Nofolog. method. tom. 3. pag. 364.*)

Sa pratique eft précifément celle qu'il censure avec tant d'aigreur dans fa préface. Elle fe réduit aux boiffons abondantes, aux bains tièdes & froids, aux lavemens d'eau froide, aux eaux minérales ferrugineufes, & à l'exercice; profcrivant, en outre, les purgatifs qu'il regarde comme des poifons; & s'il la défigurée, en y ajoutant des toniques puiffans, c'eft fans doute en faveur des contradictions qu'il a établies dans l'exposé de fes caufes.

Jufques-là M. Preflavin ne mérite pas d'être compté au nombre de mes antagoniftes décidés. Mais pour ne pas fe voir exclus d'une fecte qu'il honore, il a fait inférer depuis, dans le *Journal de Médecine* du mois de feptembre 1770, une pièce intéreffante, qu'il m'a adreffée fous le titre de réponfe, quoique je n'euffe pas alors l'honneur de connoître M. Preflavin, ni fon livre; & dans cette prétendue réponfe, il a ramaffé toutes les forces centrales de l'auteur du *Traité de l'Homme Physique & Moral* pour me ter-

raffer. Le lecteur jugera si cette pièce ci-après fait plus d'honneur à M. Pressavin que l'invention de son systême.

LETTRE de M. PRESSAVIN, insérée dans le Journal de Septembre 1770.

„ M. Pomme, avec qui j'avois résolu de
 „ garder le plus profond silence, me force
 „ aujourd'hui à le rompre par une sortie bien
 „ imprudente contre mon systême sur la cause
 „ prochaine des Vapeurs. Elle est insérée
 „ dans une lettre adressée à M. Tissot, dans
 „ le *Journal Encyclopédique* du mois de
 „ juin 1770, pag. 129. (a) M. Pomme se
 „ plaint amèrement dans cette lettre de la
 „ critique que M. Tissot a faite de son sys-
 „ tême sur les Vapeurs. (b) Sa défense le con-
 „ duit à faire des distinctions, & à restreindre
 „ sa méthode qu'on lui a si souvent repro-
 „ ché de trop généraliser, sans sentir les in-
 „ convéniens & les dangers dont elle est sus-

(a) Je répète ici que je n'avois pas l'honneur de connoître M. Pressavin, ni son livre, quand j'ai écrit cette lettre, & que c'étoit le Journaliste que j'ai voulu censurer, & non M. Pressavin, que je ne connoissois pas.

(b) La lettre en question paroîtra ci-après; on y verra que M. Pressavin en impose, quand il ose avancer que je me plains amèrement de M. Tissot.

„ceptible. (a) Mais quoique dans la prati-
 „que , il paroisse profiter des savantes le-
 „çons que plusieurs bons auteurs ont pris
 „la peine de lui donner , il continue néan-
 „moins de soutenir toujours , avec la même
 „opiniâtreté , sa mauvaise théorie , & de s'ef-
 „faroucher de tout ce qui est capable d'y
 „porter quelque atteinte (b).

„ J'ose , selon lui , entrer en lice avec des
 „armes bien foibles , lorsque je compare les
 „nerfs des adultes Vaporeux à ceux des
 „enfans.

„ *Les convulsions* , dit-il , *auxquelles ces*
 „ *derniers sont sujets ; viennent toujours*
 „ (c) *d'un vice dans le cerveau : celles , au*
 „ *contraire , qui surviennent dans les adultes*
 „ *dépendent d'un vice particulier de leurs*
 „ *nerfs , qu'il trouve dans leur prétendu ra-*
 „ *cornissement. C'est un avis qu'il veut bien*

(a) Si j'ai fait des distinctions , c'est pour apprendre à M. Prellavin que mon *Traité des Vapeurs* n'est point intitulé : *Traité des Maladies des Nerfs* , & que n'ayant embrassé que la première partie des maladies nerveuses , d'après la distinction qu'il en donne lui-même , ma méthode ne peut être adaptée à tous les cas.

(b) Je ne suis point effarouché de ce qui porte atteinte à mon système ; mais je prie M. Prellavin de croire que je le suis beaucoup du mal que les mauvais traitemens qu'on préconise peuvent produire.

(c) Lisez souvent , & le texte ne sera point altéré , parceque toujours n'y est point , & souvent a été oublié par le copiste.

donner à ceux qui ignorent de pareilles vérités.

„ Il faut l'avouer, de quelque côté qu'on
 „ envisage ces deux assertions, on n'y trouve
 „ qu'inconséquences, & qu'absurdités ; elles
 „ paroissent même si puériles, qu'on ne sauroit
 „ se déterminer à les combattre sérieusement ;
 „ cependant, comme de pareils principes, déjà trop
 „ accrédités parmi le vulgaire, peuvent devenir très-nuisibles
 „ dans la pratique qu'ils indiquent, je me crois
 „ obligé de les réfuter, & j'espère d'en démontrer
 „ si clairement l'erreur, que tous les gens de l'art,
 „ excepté M. Pommé, ne pourront la méconnoître.

„ Dans mon traité des maladies des nerfs, j'indique
 „ pour cause prochaine des Vapeurs la foiblesse des forces
 „ centrales, que je place dans la région épigastrique,
 „ jointe à une trop grande délicatesse du genre nerveux,
 „ qui le rend susceptible d'entrer à la plus petite
 „ cause dans des mouvemens irréguliers. Pour prouver
 „ que la délicatesse simple des nerfs, & le défaut de ressort
 „ dans les forces centrales, donnent lieu à tous les
 „ accidens qui affligent les Vaporeux, j'ai comparé l'état
 „ de leurs nerfs avec celui des enfans, que l'on fait être
 „ sujets aux convulsions. Je crois nécessaire de rappeler

» ici la manière dont je me suis expliqué
 » dans mon traité , pag. 203.

Nous y renvoyons le lecteur. Pour arriver à la fin de sa lettre , où il dit : « Reve-
 » nons actuellement à la proposition de M.
 » Pomme. J'ai tort , selon lui , d'attribuer à la
 » délicatesse du genre nerveux des enfans ,
 » la facilité avec laquelle ils entrent en con-
 » vulsion ; en sorte que la comparaison que je
 » fais de l'état de leurs nerfs à celui des adultes
 » Vaporeux ne fauroit avoir lieu , parceque ,
 » dit-il , les mouvemens convulsifs des der-
 » niers appartiennent réellement au vice
 » de la fibre , tandis que ceux des autres
 » trouvent *souvent* la cause dans leur cer-
 » veau. Comment M. Pomme a - t - il pu
 » avancer cette proposition sans en sentir
 » l'inconséquence ? M'étoit-il donc réservé
 » d'apprendre à cet auteur une vérité si con-
 » nue de tous les autres médecins , c'est-à-
 » dire , que tous les enfans sont sujets aux
 » convulsions , sans qu'on puisse en accuser
 » le vice de leur cerveau ? N'auroit-il jamais
 » vu des enfans tomber en convulsion par
 » l'irritation que causent trop souvent dans
 » leur estomac , & dans les premières voies ,
 » les vers , dont ils sont si souvent tourmen-
 » tés ; par les matières acides , dont les hu-
 » meurs , & principalement celles des pre-

„ mières voies font assez ordinairement im-
 „ pregnées , par une dentition difficile &
 „ douloureuse qui cause quelquefois dans
 „ ces petites victimes les plus cruels accidens ?
 „ Il est bien d'autres causes de convulsions
 „ dans les enfans , dont on ne fauroit , je le
 „ répète, accuser le vice du cerveau; mais
 „ je crois celles que je viens de citer, assez
 „ décisives, pour démontrer l'inconséquence
 „ de la proposition.

„ J'ai prouvé que les enfans sont plus su-
 „ jets aux convulsions que les adultes, par
 „ rapport à la grande délicatesse de leurs
 „ nerfs; puisque, comme je l'ai expliqué
 „ dans mon traité, la même cause qui excite
 „ cette maladie dans les enfans, ne fauroit
 „ la faire naître dans l'adulte, à moins que
 „ les nerfs n'aient acquis un degré de déli-
 „ catesse qui n'est point naturel à cet âge.
 „ Je viens de faire voir combien M. Pomme
 „ a tort de chercher dans un vice du cerveau
 „ la cause des convulsions des enfans; donc
 „ la comparaison que j'ai faite de l'état des
 „ nerfs de l'enfant, avec celui de l'adulte
 „ Vaporeux, n'a rien qui choque: l'argument
 „ restant dans sa force, on ne fauroit criti-
 „ quer les conséquences.

„ Pour ne pas répéter la plupart des bon-
 „ nes raisons qu'on a déjà employées contre

» son systême sur le racornissement des nerfs ;
 » qu'il se plaît à regarder comme la cause
 » prochaine des Vapeurs ; je me contenterai
 » de mettre sous ses yeux l'observation d'une
 » Dame que je traite actuellement. Son tem-
 » pérément est bien décidément humide , de
 » ceux qu'on nomme phlegmatiques san-
 » guins (a) : elle a beaucoup d'embonpoint
 » & de fraîcheur dans le tein ; rien n'annoncé
 » en elle le racornissement de la fibre , pas
 » même le premier degré de dessèchement :
 » cependant cette même personne a éprouvé
 » pendant six années tous les symptômes les
 » mieux caractérisés de l'Affection Vapo-
 » reuse , jusqu'aux spasmes , convulsions , &
 » syncopes fréquentes. Elle doit à ma méthode
 » curative , la cessation de la plus grande
 » partie des accidens qui l'ont si longtemps
 » tourmentée , & se trouve à la veille d'une
 » guérison complète. J'invite M. Pomme à
 » faire quelques réflexions sur cette obser-
 » vation (b) , de même que sur mon systême ;

(a) Le tempérament sanguin n'est point humide ; & le tempérament humide n'est point sanguin.

(b) Mes réflexions font que votre malade a la fibre tendue & non racornie , parcequ'elle n'est encore qu'au premier degré de l'Affection Vaporeuse. Mais en nous faisant connoître le nom de cette Dame , faites-nous savoir aussi quand sa guérison sera parfaite , & la quantité de bains que vous aurez employés , sans compter les boissons aqueuses.

» & s'il rencontre quelques contradictions ;
 » soit dans la théorie , soit dans la pratique ,
 » qu'il veuille bien me les faire connoître , je
 » recevrai avec empressement & docilité ses
 » leçons ; mais je le prie en même temps de
 » croire , que je ne me rends qu'à des raisons
 » qui au moins , ne blessent point le gros bon
 » sens (a).

Réponse. Avant que de répondre aux objections de M. Pressavin , j'établirai la proposition qui leur a donné lieu , en la dépouillant de tout ce qui lui a plû d'y ajouter. La voici. Cette maladie , (l'Affectation hystérique,) ne se trouve point chez l'enfant de neuf ans , ni chez celui de neuf mois : la fibre à cet âge n'a point encore contractée le vice en question ; on ne la trouve que chez les adultes. Les mouvemens convulsifs de ceux-ci appartiennent réellement au vice de la fibre , tandis que ceux des autres trouvent *souvent* leur cause dans le cerveau : (*Voyez* le Journal Encyclopéd. du mois de Mai 1770 , pag. 126 , & non celui de Juin que M. Pressavin a cité , ne fut-ce que pour ajouter une petite altération à une bien plus considérable , qui est le mot *toujours* , qu'il a substitué au mot *sou-*

(a) L'expression seroit noble , si elle n'étoit ordurière. C'est par respect pour M. Roux , & pour le Censeur de ses feuilles , que je ne l'ai pas supprimée.

vent , pour rendre la proposition plus favorable à la critique.)

Je la reprends , & je dis que l'affection hystérique ne se trouve point chez l'enfant de neuf ans , ni chez celui de neuf mois , parceque réellement à cet âge le corps n'a point subi d'altération assez forte pour enfanter la cause Vaporeuse ; mais au contraire on la trouve chez les adultes , parceque dans ceux-ci , plusieurs causes éloignées y donnent toujours lieu. J'ai ajouté ensuite que je n'avois pas fait cette distinction pour M. Tissot , (j'aurois cru l'offenser ,) mais bien pour ceux qui osent entrer en lice avec de telles armes. Et qui sont ces redoutables adversaires ? c'est M. Duffau & M. Roux. (Voyez le Journal de Médecine , tom. 30. pag. 273 , & le second cayer du Supplément , pag. 113) ; mais M. Pressavin veut absolument que ce soit lui , ce qui l'autorise à rompre le silence , quoiqu'il eût promis secrètement , dit-il , d'en garder un très-profond.

Quoi qu'il en soit , me voici vis - à - vis M. Pressavin , Chirurgien gradué en l'Université de Paris , & Démonstrateur en matière Médico-Chirurgicale à Lyon , sans que je m'en fusse douté : l'aspect est effrayant , j'en conviens , mais il ne m'en impose pas assez pour garder le silence.

J'entrerais donc en matière , & je tâcherais de prouver , que la comparaison que mon adversaire fait de l'état des nerfs des enfans avec celui des adultes Vaporeux , ne contredit point ma théorie , mais qu'elle en fait au contraire l'appui ; d'où s'en suit l'inconséquence de ses raisonnemens , & plus encore de ses forces centrales.

« Les enfans , les personnes du sexe , & les hommes d'un tempérament délicat , *ajoute notre adversaire* , ont naturellement le genre nerveux plus mobile & plus sensible ; ils sont en conséquence plus sujets aux maladies nerveuses que les adultes , & les hommes d'une constitution plus robuste. »

La proposition est vraie quant aux maladies nerveuses , mais non quant aux maladies Vaporeuses , ce qui n'infirmes pourtant pas la validité de l'objection : il s'agit seulement de donner le pourquoi ; je crois l'avoir trouvé dans la solution de la question suivante.

Pourquoi les enfans ont les nerfs si sensibles & si mobiles , & pourquoi les adultes Vaporeux ont aussi la même mobilité & la même sensibilité dans leurs nerfs : en un mot , le rapport de ces deux vérités ? telle est l'objection qu'on me fait. J'aurai recours aux *principes de l'Animalité de M. Pressavin* , pour la résoudre. Écoutons-le, (*page 28.*)

« Dirigeons nos démarches vers le pre-
 » mier mobile de la machine, qui est le point
 » fondamental de toute l'économie animale.
 » Il faut pour cela observer l'animal dans deux
 » états: en commençant par son origine, si
 » nous considérons les premiers linéamens,
 » nous les trouverons sous la forme d'un li-
 » quide de nature mucilagineuse. La substan-
 » ce qui doit composer la partie solide de son
 » corps, est en dissolution dans le fluide qui
 » doit remplir les vaisseaux, comme des cris-
 » taux salins le sont dans leur dissolvant. La
 » chaleur lui donne peu-à-peu une forme con-
 » crète. Dans cet état, elle renferme sous le
 » plus petit volume possible, les premiers li-
 » néamens de tous les organes de l'animal, qui
 » sont parfaitement homogènes; quant à la
 » nature de la fibre qui les compose; ils ne
 » diffèrent que par l'arrangement de cette
 » même fibre qui les rend susceptibles cha-
 » cuns d'une action particulière, & leur donne
 » une aptitude plus ou moins grande aux
 » mouvemens, selon l'usage que la nature
 » leur a destiné. Dans cet état, ils jouissent
 » au plus haut degré de la propriété élasti-
 » que, (*il auroit pu y ajouter, au plus haut*
 » *dégré de la sensibilité,*) que nous avons
 » remarqué dans la fibre animale; parceque
 » cette fibre, qui est alors de la plus grande

» nudité, n'est encore associée à aucune sub-
 » stance qui puisse en diminuer l'effet ; elle
 » est purement *nerveuse* ; Malpighi nous
 » l'annonce , l'observation le confirme ».

Nous voilà donc à considérer la fibre animale dans son principe ; elle est toute nue , sans alliage d'aucune autre substance , & par cette raison elle est fort élastique & fort sensible. L'enfant qui vient au monde , est donc en ce moment plus sensible que lorsqu'il a atteint l'âge mûr ? puisqu'alors il a perdu une partie de cette sensibilité & de cette élasticité vivante de M. Pressavin. Et quelle est cette substance qui vient se joindre dans la suite à cette fibre ? c'est le *mucus* , le *gluten* , le *suc nerveux* , que les Physiologistes ont reconnu être l'enveloppe des nerfs & leur propre aliment ; de sorte que plus la fibre avance en âge , plus elle sera enveloppée du *mucus* en question , plus celui-ci aura de consistance , & plus la fibre perdra de sa sensibilité , (a) ce qui la conduira jusqu'au terme de son parfait accroissement , qui est celui qui constitue la fibre forte. Les observations des Physiciens nous apprennent , en effet , que dans les animaux les plus robustes , ce corps *muqueux* est très-

(a) C'est précisément parcequ'ils avoient moins de suc moëlleux , nerveux , qu'ils ont été plus sensibles. (*Voyez le Cat. de l'Existence du fluide des nerfs, pag. 234.*)

considérable , & dans quelques-uns il se durcit. M. Daubenton l'a trouvé tel dans le lion.

Il suit delà que la grande sensibilité des nerfs des enfans est la cause des mouvemens convulsifs auxquels ils sont si sujets. En effet, la dentition laborieuse agissant sur des fibres ainsi constituées , produira des ébranlemens considérables , & ces ébranlemens répétés produiront la tension, le spasme & la convulsion. Des vers qui piquoteront la tunique nerveuse des intestins , peu fournie de cette enveloppe *muqueuse* , exciteront les mêmes spasmes. Le moindre dérangement qui se fera dans le cerveau , soit idiopatiquement , soit sympathiquement , excitera aussi les mêmes commotions, non par rapport à la délicatesse de ses fibres , mais par rapport à la sécrétion des esprits animaux , qui étant le principe de vie de la fibre nerveuse , & étant dérangée par ces ébranlemens répétés , produira les mêmes effets. Cet enfant sera donc exposé à tous ces différens spasmes, sans qu'on puisse accuser le racornissement de ses nerfs , mais bien leur nudité & leur trop grande sensibilité ?

Le Vaporeux adulte éprouvera les mêmes accidens par la même cause ; & comment ? La fibre, dira-t-on , est arrivée au terme de sa force , elle a été nourrie dès son enfance , &

le *mucus* qui l'enveloppe devoit la garantir des mêmes impressions que celles de l'enfant cité ? L'objection seroit en forme , s'il s'agissoit ici de la fibre saine ; mais cette fibre est malade ; elle a perdu son enveloppe , & ce *tissu muqueux* qui lui a été enlevé a réduit cette fibre dans son premier état ; c'est pourquoi l'on verra cet adulte Vaporeux sujet aux infirmités de l'enfance.

Si on demande ensuite comment cette fibre a pu rétrograder à son premier degré , on n'a qu'à considérer l'action physique des causes éloignées qui donnent lieu à la cause Vaporeuse. Faudra-t-il les citer ? excès en tous genres , passions , plaisirs , chagrins , contentions d'esprit , grandes évacuations , maladies aiguës , & par surcroît , l'action des remèdes pharmaceutiques , toujours prodigués , &c. Voilà ce qui dépouille cette fibre ; & ceci me rappelle la comparaison que j'ai donnée du parchemin sec & racorni ; je la rapporterai de nouveau pour l'instruction de notre Chirurgien : qu'on imagine un parchemin trempé , mol & flexible , (tels doivent être les nerfs dans leur état naturel ,) les Physiologistes savent que les tuyaux des glandes dispersées çà & là , séparent du sang le suc qui arrose le tissu des nerfs , pour entretenir leur souplesse , & cette flexibilité qui les rend propres à
exécuter

exécuter librement leurs fonctions ; par un défaut de ce suc le parchemin se roidit , & par une séchereffe totale , il se racornit. Tel est l'état des nerfs dans le cas dont il s'agit : vouloir les rétablir dans leur première situation , c'est leur rendre l'humide dont ils sont dépourvus.

Suivant cette comparaison , qu'aucun de nos antagonistes n'a encore osé rejeter , il est prouvé que les nerfs sont plus ou moins tendus , qu'ils sont plus ou moins arrosés & humectés : & quelle est cette humeur qui les arrose , les humecte , & entretient ainsi leur souplesse ? c'est sans contredit celle qui fournit le *mucus* en question. Quelle est enfin cette humeur qui leur est enlevée par l'effet des causes éloignées ? c'est encore le *mucus* en question : dans cet état la fibre se dessèche , elle se tend ; & son desséchement la rend égale à la fibre de l'enfant , en lui redonnant sa nudité & sa même sensibilité ; aussi devient-elle alors susceptible de convulsion & de spasme , tandis que celle de l'enfant n'en devient susceptible que par sa seule nudité. Cette fibre enfin continuellement agacée , & à laquelle on a enlevé peu à peu tout le *mucus* qui l'enveloppe & la nourrit , se desséchant toujours plus , se racornit , & fournit

ainfi le dernier degré de la cause Vaporeufe.

C'est ici où finit le terme de l'augmentation de fenfibilité de la fibre nerveufe ; parceque le tenant en partie de l'influence des efprits animaux , & cette influence dépendant de la liberté des conduits qui la transmettent à la fibre nerveufe , il faudroit fuppofer que ces conduits reftaffent dans le même état , ce qui n'eft pas poffible ; car ce racorniffement doit s'oppofer à la circulation du fluide nerveux , par le rétréciffement qu'il procure , & par des étranglemens qui bouchent entièrement les canaux , & alors la partie mufculeufe perd fa fenfibilité par degré , après avoir perdu le mouvement , ce qui produit la paralysie fpafmodique.

Pour étayer toujours plus ces idées physiques , je viens au traitement de la fibre dépouillée de fes enveloppes , que j'appellerai *glutineufes* ; & les falutaires effets des remèdes propres à lui reftituer le *gluten* en queftion , réaliferont ma théorie , ma comparaison , & l'ensemble de mon fyftême. Ces remèdes font les adouciffans , les aqueux , les mucilagineux , les délayans , les humectans , & tout ce qui ajoute au fang , aux liqueurs , & aux fibres , des parties analogues au *mucus* dont il s'agit , feules propres à le reproduire.

L'eau de veau , l'eau de poulet , ne porteroient-elles pas avec elles ce *mucus* animal , & ce mucilage fin que l'on chercheroit en vain ailleurs ? En effet , la manipulation de ce remède nous enseigne que par une courte ébullition , l'eau extrait de ces jeunes substances animales la partie mucilagineuse qu'elles contiennent , elle s'en charge , & nous donne par-là un remède si parfaitement indiqué pour la cause du mal , qu'il ne manque jamais de le détruire. Des bouillons d'agneau , de veau , de poulet , de grenouille , & ceux de tortue , fourniront aussi les mêmes substances ; & si dans ces derniers il s'y mêle quelque peu de volatil , ce seront des parties fines & propres à régénérer la source des esprits épuisés par la grande évaporation qui s'en est faite. Le bain tiède nous fournira cet humide nécessaire pour ramollir ce parchemin desséché , pour le rendre souple & perméable , ou pénétrable ; c'est lui qui restituera au sang son véhicule aqueux , qui dissoudra les sels dont il se trouve alors surchargé ; c'est enfin par ces remèdes que la fibre reviendra à son état de force & de plénitude qui lui fait perdre cette grande mobilité , que celui-ci appelle foiblesse , ou vibratilité , & cette sensibilité outrée , que celui-là appellera irritabilité , &c. : expressions que je n'emploie

qu'après les autres , sans prétendre donner lieu à des disputes de mots , qui n'ont servi jusqu'ici qu'à obscurcir la question au préjudice du fond.

La théorie du bain froid s'adaptera de même à la méthode relâchante , malgré la contradiction qu'elle présente aux yeux de nos adversaires ; ce qui achevera de résoudre le problème.

Le froid , en effet , n'a point d'action analogue aux indications jusqu'ici établies , & son effet est réellement contraire à la fibre *Vaporeuse*. Mais cette fibre est-elle seule à considérer dans le traitement ; & n'a-t-elle pas pour compagne de ses vices , ceux du sang & des autres liqueurs , avec qui elle est si intimement liée , qu'elle partage en santé comme en maladie leur action , leur réaction , disons mieux , tous leurs maux ? Ces liqueurs ainsi viciées par l'effet des mêmes causes physiques & morales , entrent donc ici pour cause ; & dans la masse générale de ces liqueurs , il y a encore un fluide à distinguer ; c'est l'air , & celui-ci ne nous demandera-t-il pas des remèdes à lui propres ? C'est dans ce cas que nous placerons le bain froid , dût-on l'employer au préjudice de la fibre. Et s'il faut établir pour cela une nouvelle indication , nous la trouverons dans la raréfaction de cet

air contenu dans les liqueurs , laquelle raréfaction en augmente prodigieusement le volume , & distendant ainsi les parois des vaisseaux , y produit une nouvelle tension , que l'on pourroit appeller tension aérienne , ou par raréfaction. Comment donc remédier à cette nouvelle cause , si ce n'est par le froid , & en condensant cet air raréfié ?

Si nous écoutons l'effet de ce remède , nous nous rendrons sans peine à cette vérité , car nous verrons que ce bain froid , ce lavement froid , ou cette fomentation froide tiédissent en peu de temps , par le seul contact immédiat de la chaleur du corps ; & alors ce tonique ne deviendra-t-il pas relâchant ? tandis qu'il aura absorbé une partie de cette chaleur interne , au préjudice , sans doute , de la cause , & au profit du traitement. Ce tonique est donc nécessaire ici , pour ne pas dire indispensable ; mais il le sera bien davantage dans ces paroxismes histériques , où le cours des esprits intercepté par le spasme , produira des symptômes si effrayans , qu'il exigera des vifs stimulans pour le rétablir. Et pourquoi ne pas appercevoir que ce remède est très-capable de remplacer ces anti-spasmodiques si vantés , & en même temps si funestes ?

Je n'aurois pas rempli ma tâche , si je ne répondois à la dernière objection , qui est

celle que mes adverfaires oppofent au racorniffement; c'eft celui des vieillards. Pour cet effet, je rappellerai l'explication que j'ai déjà donnée à ce fujet dans mon Traité des Vapeurs; & je répète que cette efpèce de racorniffement naturel diffère du nôtre, en tant qu'il eft le produit d'une diffipation journalière, mais égale & uniforme des fucs nourriciers, & que par cette raifon il n'attaque pas plus les nerfs que toutes les autres parties du corps, tant folides que fluides. Je dis plus, il ne fe fait point aux dépens des efprits animaux, & n'enlève pas par conféquent le *mucus* ou l'enveloppe des nerfs; & la preuve que j'en donne, c'eft qu'il n'eft jamais le produit des caufes éloignées, qui feules peuvent procurer la diffipation des efprits animaux, diffipation néceffaire au racorniffement nerveux. D'où je conclus qu'il ne doit pas être appellé racorniffement, dans le fens que nous le prenons ici; mais bien defféchement, & par cette raifon, il ne peut entrer en parallèle avec le nôtre.

Si M. Preflavin avoit pu concevoir ces idées phyfiques & pratiques, il fe feroit épargné la peine de compofer fon livre; il fe feroit auffi épargné la honte de s'être montré contre moi, dans la feule intention de m'offenfer par des expreffions hardies & groffières: il fe

feroit enfin épargné cette réfutation , à laquelle j'ajouterai encore quelque chose sous la forme du *Post-Scriptum* ci-après.

POST-SCRIPTUM. S'il falloit analyser M. Prellavin plus scrupuleusement ; je prendrois la liberté de lui dire que son chapitre de l'Apoplexie est aussi inutile que défectueux ; car on ne s'avise pas de traiter de cette maladie , dans un ouvrage destiné aux maladies des nerfs , sans faire mention de l'apoplexie nerveuse , ou spasmodique , & de la paralysie qui la suit : Apoplexie aujourd'hui très-commune , reconnue par Frédéric Hoffman , & décrite par moi. C'est par discrétion que je ne lui parle pas de son observation au sujet de la Demoiselle hystérique & hypocondriaque tout-à-la-fois ; (*pag.* 264.) je me contente de la lui présenter en opposition de sa doctrine. Mais je m'arrêterai sur une observation du même genre , (*pag.* 45.) c'est celle où il est fait mention d'un enfant de deux ans , attaqué d'un spasme général , que M. Prellavin a arraché , *dit-il* , des bras de la mort , en le plongeant courageusement dans un bain tiède , au grand étonnement de trois Médecins , qui , imbus des principes de notre Auteur , ne concevoient pas que la tension de la fibre pût avoir lieu à cet âge : mais ce qui

les surprit bien davantage, ce fut la rechute & la même guérison, par l'effet du bain froid, au préjudice *des forces centrales*, qui se trouvèrent ainsi contrariées par deux remèdes opposés.

Je finirai enfin par relever le fait de pratique le plus intéressant, qui auroit dû révolter le censeur de son livre; c'est l'usage des purgatifs, dont M. Pressavin fait double emploi dans le cas de la dentition, nous enseignant qu'il faut alors purger l'enfant & la nourrice, sans égard à la tension du ventre, ni aux mouvemens convulsifs, (*pag. 90.*) quelle pratique! & que l'humanité est à plaindre, quand elle tombe en des mains si meurtrières.



E S S A I

SUR LES MALADIES

DES GENS DU MONDE,

Par M. TISSOT, article X, page 166.

APRÈS les observations que M. Tissot a faites sur les moyens de prévenir & de guérir la délicatesse du tempérament, il passe aux moyens généraux de remédier aux différentes maladies. « Leurs causes principales sont, » dit-il, le dérangement des digestions, la » sensibilité des nerfs, un principe d'obstructions dans plusieurs viscères, une transpiration irrégulière, une disposition inflammatoire dans les humeurs; les indications que cet état présente, sont: 1.^o de rétablir l'estomac, 2.^o de calmer l'agitation nerveuse, » 3.^o de diminuer cette disposition à la fièvre, » en diminuant l'âcreté des humeurs, & en » facilitant la transpiration, dont la suppression entraîne ces fièvres catharales & souvent inflammatoires, qui conduisent aux » maux de poitrine les plus fâcheux.

» La première, celle de rétablir l'estomac ;
 » se présente tous les jours , mais rien n'est
 » plus fréquent que de se tromper sur le choix
 » des moyens qu'on emploie pour le remplir.
 » Plusieurs causes différentes empêchent les
 » digestions , & souvent elles sont diamétra-
 » lement opposées ; ce n'est cependant qu'en
 » attaquant la cause qu'on peut réussir à la
 » rétablir , & malheureusement on ne regarde
 » presque jamais que l'effet. On a cru qu'un
 » estomac qui ne digéroit point, étoit un esto-
 » mac relâché , & que pour le rétablir il n'y
 » avoit qu'à le fortifier ; delà cette multitude
 » de remèdes chauds , de poudres martiales ;
 » d'opiat aromatiques , de vins amers , d'eli-
 » xirs brûlans , de pilules desséchantes , & une
 » quantité d'autres drogues également van-
 » tées & dangereuses , qui ne seroient conve-
 » nables que dans les cas où il y auroit en effet
 » un trop grand relâchement dans les fibres
 » de l'estomac & des intestins , trop d'insipi-
 » dité dans la bile , & trop d'eau dans les li-
 » queurs que séparent les glandes gastriques
 » & intestinales ; mais très-souvent les maux
 » d'estomac dépendent de causes très-oppo-
 » sées. La salive & les suc stomachiques trop
 » peu abondans & trop épais ; des fibres roi-
 » dies & irritées par les veilles , le chagrin ,
 » l'ennui , plus commun dans les premiers

» rangs que dans les rangs inférieurs , les ali-
 » mens & les boiffons âcres , une bile inflam-
 » mée , un foie engorgé , occasionnent bien
 » plus ordinairement de mauvaises digestions
 » & de maux d'estomac que la foiblesse & le
 » relâchement de ce viscère. Voilà pourquoi
 » on ne peut souvent guérir ces maladies
 » qu'en faisant quitter les viandes , le régime
 » sec , le chocolat , les œufs , les fauces , tou-
 » tes les boiffons chaudes , pour vivre d'un
 » peu de viande blanche , de légumes , de
 » fruits , du petit lait , de tisanne d'orge , de
 » limonade , d'eau de poulet , d'eau simple ,
 » & en conseillant des lavemens , dont l'usage
 » trop fréquent est blâmé par quelques Mé-
 » decins avec trop de sévérité. Ils sont indi-
 » qués mieux qu'aucun autre remède , quand
 » plusieurs circonstances concourent à dis-
 » poser à la sécheresse , à la chaleur , & à l'in-
 » flammation même des entrailles. D'autres
 » fois ces maux exigent des purgatifs plus sou-
 » vent qu'on ne croît , la saignée fréquente ,
 » des bains tièdes qui rétablissent puissam-
 » ment l'appétit & les digestions , quand la
 » cause du mal est un principe d'échauffe-
 » ment , d'âcreté , de sécheresse , & de l'irri-
 » tation , ce qui n'est pas rare. La mobilité du
 » genre nerveux , cet état qui le rend trop
 » sensible à toutes les impressions , & suscep-

» tible de mouvemens faux & irréguliers, est
 » un des fléaux les plus cruels des gens du
 « monde; celui comme je l'ai dit, qui se pré-
 » sente le plus souvent, & dont malheureu-
 » sement le traitement est jusqu'à présent le
 » plus incertain, parcequ'on n'a pas encore
 » assez bien examiné les causes. On n'a point
 » encore assez vu qu'il y en avoit plusieurs
 » différentes, qui toutes exigeoient des re-
 » mède particuliers & souvent fort différens.
 » Cette partie de la médecine est encore trop
 » assujettie à l'esprit de systême; je crains pres-
 » que qu'on ne pût dire à celui de parti, ou
 » au moins à celui de mode (a).

» Plusieurs très-grands Médecins regardant
 » tous les maux de nerfs comme une suite du
 » relâchement des fibres & de la foiblesse des
 » digestions, veulent les guérir par des remè-
 » des chauds & fortifiants, des gommés, du
 » fer, des extraits amers, le camphre, le
 » castor, le musc, les teintures spiritueuses,
 » l'opium, &c. . . . C'est-là une erreur tout-à-

(a) M. Tissot traite ici des maux de nerfs en général, & il est bon de faire observer que sous le titre de maux de nerfs, on doit comprendre & distinguer ceux qui sont le produit du relâchement, & ceux au contraire qui proviennent de la tension de la fibre nerveuse. Tant qu'on ne fera pas cette distinction dans la nomination des maux de nerfs, on restera dans l'erreur, & les disputes des Médecins ne serviront qu'à jeter plus de confusion dans la théorie de ces maladies, & plus encore dans leur traitement.

» fait semblable à celle que je viens de faire
 » remarquer en parlant des vices des diges-
 » tions & des remèdes stomachiques. En at-
 » tribuant tous les maux de nerfs à une seule
 » cause, on ne leur oppose qu'un seul remède,
 » & malheureusement cela n'a pas mieux réussi
 » qu'avec les maux d'estomac. Des nerfs irri-
 » tés par le trop grand usage des aromates les
 » plus piquans ; ceux qui ont été desséchés
 » par l'abus de l'eau des Barbades, ou du ma-
 » rasquin, ne se calmeront point en buvant
 » de la teinture de gentiane, de valériane ou
 » de castor ; mais ces remèdes si nuisibles dans
 » ces cas, feront beaucoup de bien dans ceux
 » où une fibre lâche, un sang aqueux & ap-
 » pauvri, sont les véritables causes du mal, &
 » ils se présentent souvent.

» Une autre partie des Médecins, parmi
 » lesquels on en compte de justement célè-
 » bres, ont adopté un principe proposé par
 » les plus anciens Médecins, & déjà réfuté
 » par Galien ; c'est que les nerfs agissent
 » comme des cordes ; que toutes les maladies
 » hystériques & hypocondriaques convul-
 » sives, dépendent de l'excès de leur tension ;
 » qu'on ne peut les guérir qu'en les relâchant ;
 » que par-là même tous les alimens & toutes
 » les boissons qui ne sont pas insipides, nui-
 » sent, & que les meilleurs, les seuls bons

» remèdes font des bains tièdes ou froids ;
 » longs & multipliés, & des quantités presque
 » effrayantes de boiffons purement aqueu-
 » fes. (a)

» Cette méthode excellente, quand l'âcre-
 » té des humeurs , la fécheresse des fibres,
 » l'inflammation du fang, l'épaiffissement in-
 » flammatoire de la bile dominant , a dû
 » avoir & a eu dans ces cas-là les plus heureux
 » succès , & a opéré entre les mains de mon
 » ami M. Pomme, qui la manie si habilement,
 » les plus belles cures. Mais tous les cas ne
 » font pas de son ressort , & il en est dans
 » lequel elle feroit directement contraire. (b)

» La méthode des toniques & celle des
 » relâchans ont leur usage. Les Médecins qui
 » se borneroient à l'une des deux , priveroient
 » une partie de leurs malades du remède qui
 » leur convient le mieux , & se priveroient
 » eux-mêmes du plaisir du succès. Il faut
 » employer l'une & l'autre, & souvent encore
 » de très-différentes , si l'on veut réuffir dans

(a) Si M. Tissot paroît ici effrayé des grandes boiffons , il ne l'est pas autant des bains longs & multipliés. Voyez son *Traité de l'Epilepsie*, pag. 290.

(b) Si j'ai opéré des cures à la faveur des remèdes relâchans , c'est parceque j'ai su distinguer les cas où ces remèdes sont les seuls spécifiques. On verra dans le cours de cet ouvrage que j'en ai opéré aussi par les contraires , & dans ces cas j'ai reconnu le relâchement , mais non l'Affectiion Vaporeuse.

» tous les cas curables. Une méthode n'en est
 » pas moins bonne parcequ'elle est la mé-
 » thode du concurrent. Il n'y a qu'un seul
 » article sur lequel les partisans des deux sys-
 » têmes paroissent assez s'accorder, parceque
 » leurs principes, quoique diamétralement
 » opposés, y conduisent par des routes diffé-
 » rentes; c'est de défendre sévèrement &
 » presqu'indistinctement dans tous les maux
 » de nerfs la saignée & la purgation, dont de
 » nombreuses observations démontrent l'uti-
 » lité & la nécessité, à ceux qui n'étant livrés
 » à aucun parti, s'attachent à la recherche
 » des causes, & opposent à chacune des re-
 » mède propres à les détruire.

» Si les hommes pleins de génie & de con-
 » noissances, qui sont à la tête de ces systê-
 » mes, vouloient bien jeter les yeux sur les
 » observations qui leur sont étrangères, voir
 » les inconvéniens qu'il y a à traiter des maux
 » opposés dans leurs causes (a) par une seule
 » méthode, à l'étendre trop loin, à mépriser
 » tout ce qui lui est étranger, ils ajouteroient
 » à leur succès & à la reconnoissance que le

(a) Des maux opposés dans leurs causes sous des maux diffé-
 rens. Or des maux différens ne doivent pas être présentés sous
 la même dénomination; par la même raison encore on ne
 doit pas les traiter avec les mêmes remèdes.

» Public leur doit ; & ils sentiroient bientôt
 » que les règles & les méthodes générales
 » font dangereuses en médecine ; elles rap-
 » prochent les plus grands Médecins des Em-
 » piriques, qui veulent tout guérir par un
 » seul remède , & prétendent que tous les
 » maux dépendent d'une seule cause ; cela
 » n'est jamais si faux qu'en parlant des maux
 » de nerfs, dont le traitement est celui par-là
 » même qui a le plus besoin d'être détaillé ;
 » mais ces détails qui nous manquent en par-
 » tie, & qui sont fort à desirer, sortent abso-
 » lument de mon plan ; &c. »

Réponse. Les vérités que vous venez d'an-
 noncer , Monsieur , aux gens du monde , sur
 l'abus qu'ils font de leur santé ; (a) les sages
 conseils que vous avez donné à la jeunesse,
 (b) au peuple , (c) & aux gens de lettres ; (d)
 le zèle que vous avez montré dans un écrit
 qui intéresse tant l'humanité , (e) vous élèvent
 au rang de nos premiers Maîtres , & vous
 méritent au surplus le titre glorieux d'ami des
 hommes. Je souscris volontiers à ces éloges ,
 & comme ami , puis-que vous me décorez d'un

(a) Essai sur les maladies des gens du monde.

(b) L'Onanisme.

(c) Avis au peuple.

(d) De la santé des gens de lettres.

(e) L'inoculation justifiée.

si beau nom, je me place à la tête de vos plus zélés sectateurs. Je viens, en effet, d'admirer votre sagacité dans votre dernier ouvrage, & j'applaudirois avec le même enthousiasme à tout ce qu'il contient, si je n'y avois trouvé une critique de mon système qui, pouvant devenir dangereuse pour ceux que votre autorité subjugueroit, m'oblige à m'élever contre elle.

Dans un endroit de cet Ouvrage où vous traitez des maladies de nerfs, vous faites l'exposé de la méthode fortifiante, & de celle qui lui est diamétralement opposée; & après avoir blâmé la première, & loué la seconde, vous les rejetez ensuite l'une & l'autre, les adaptant cependant aux cas où elles vous paroissent convenir, ce qui vous fait conclure en faveur d'une troisième, qui est celle qui les confond toutes les deux ensemble.

Jusques-là vous êtes irréprochable; mais vous devenez partial quand vous ajoutez, en finissant votre analyse, que les partisans des deux méthodes opposées, savoir l'échauffante & la rafraîchissante, font chacun de la leur une méthode générale, qu'ils appliquent indistinctement à tous les maux de nerfs, & vous les outragez ensuite en comparant leur conduite à celle des Empiriques.

« Si les hommes pleins de génie & de con-

» noiffances, *dites-vous*, qui font à la tête de
 » ces fyftêmes, vouloient bien jeter les yeux
 » fur les observations qui leur font étrangè-
 » res, voir les inconvéniens qu'il y a à traiter
 » des maux opposés dans leurs caufes par une
 » feule méthode, à l'étendre trop loin, à mé-
 » prifer tout ce qui lui est étranger, ils ajou-
 » teroient à leur succès & à la reconnoiffance
 » que le Public leur doit, & ils fentiroient
 » bientôt que les règles & les méthodes géné-
 » rales font dangereufes en Médecine; elles
 » rapprochent les plus grands Médecins des
 » Empiriques, qui veulent guérir tous les
 » maux de nerfs par un feul remède, & pré-
 » tendent que tous les maux dépendent d'une
 » même caufe. »

Si vous ne m'aviez pas cité plus haut, & fi
 vous ne m'aviez nommé comme l'Auteur du
 fyftême des relâchans, je ne releverois pas les
 expreffions trop générales, par lesquelles vous
 condamnez également les deux méthodes.
 Mais après avoir réclamé les droits que votre
 amitié me donne fur votre indulgence, il me
 fera permis de vous faire remarquer que pour
 mériter le reproche que vous me faites, il
 faut fuppofer, 1.^o que j'emploie la méthode
 humectante à tous les maux de nerfs. 2.^o il
 faut fuppofer encore que la maladie que je
 traite reconnoît plusieurs caufes. Je répons à

la première question en vous priant d'observer que je ne me suis point avisé, à l'exemple de tant d'autres, de traiter des maladies de nerfs en général, mais que je me suis borné aux Affections Vaporeuses des deux sexes, & au traitement d'une seule partie des maladies nerveuses, qui de l'aveu de tous les Médecins, est celle qui reconnoît pour cause le spasme, ou la tension de la fibre; tandis que l'autre comprend celles qui sont produites par le relâchement.

Je répondrai à la seconde question, en vous priant d'observer encore que la cause que j'établis est seule, & que toutes celles qu'on veut associer à celles-ci étant éloignées, lui sont entièrement soumises; ce qui m'autorise à conclure en faveur d'un seul remède, quand la maladie est sans complication.

D'après cet exposé, il reste à prouver que le spasme n'est pas le produit de la tension, & qu'il y a des maladies Vaporeuses qui reconnoissent pour cause le relâchement des nerfs, quoiqu'elles soient toutes caractérisées par le spasme. Vous savez très-bien, Monsieur, que cette question, depuis long-temps agitée, doit être décidée par celui qui fournira des observations contraires aux miennes. Vous paroissez persuadé qu'il en existe de ces observations; mais où sont-elles? Seroit-ce celles que

vous appelez étrangères? Hélas! toutes celles qu'on m'a présentées jusqu'ici, sont si étrangères à la question, qu'elles me deviennent favorables; M. Brun l'a démontré par ses réponses à M. Rostain & à M. Marteau; (*Voyez la Gazette Salulaire du 11 & du 18 janvier 1770,*) & j'attends encore celle qui doit terminer la dispute. Si vous vouliez prendre la peine de me la fournir, vous m'obligeriez sensiblement, car je cherche plus à m'éclairer moi-même qu'à instruire les autres.

Répéterai-je encore une fois que ce n'est point un symptôme Vaporeux suspendu par l'effet enchanteur d'un anti-spasmodique que je demande, mais une affection hystérique ou hypocondriaque, réellement guérie par ces prétendus spécifiques? & cette maladie ne se trouve point chez l'enfant de neuf ans, ni chez celui de neuf mois; la fibre à cet âge n'a point encore contracté le vice en question, on ne la trouve que chez les adultes; les mouvemens convulsifs de ceux-ci appartiennent réellement au vice de la fibre, tandis que ceux des autres trouvent *souvent* leur cause dans le cerveau: distinction que je ne fais pas pour vous, mais pour ceux qui osent entrer en lice avec de telles armes.

Je vous prie de vouloir bien observer encore, Monsieur, que quoique je n'admette qu'une

cause, il n'est pas vrai que je ne lui oppose qu'un seul remède, & votre reproche est encore ici très-mal fondé. J'ai reconnu des complications à la cause Vaporeuse, lesquelles demandent des remèdes différens. Ces remèdes sont détaillés dans mon *Traité des Vapeurs*, (*que je n'ai point intitulé Traité des maladies de nerfs*), & adaptés à chacune des complications de cette maladie; ils sont pris dans la classe des remèdes altérans, tels que les apéritifs, les fondans, les anti-scorbutiques, les stomachiques & autres; je ne rejette pas même la saignée, les émétiques & les purgatifs. Comment donc cette pratique seroit-elle appelée méthode générale, qui n'admet qu'un seul remède, & en quoi ressemblera-t-elle à celle des Empiriques?

Je pardonne à des adversaires mal-adroits, intéressés à décrier mon système, toutes les qualifications qu'ils ont données à la méthode aqueuse; je me reproche, même, d'avoir pris la peine de répondre aux invectives de plusieurs, & j'ai promis publiquement de garder à l'avenir le plus profond silence. Je croirois manquer essentiellement au devoir que l'amitié m'impose, si je vous donnois la moindre occasion de soupçonner que j'aie voulu vous mettre dans cette classe. Mon but n'est autre que de vous témoigner avec quelle surprise j'ai lu

voire critique. (*Voyez* le Journal Enciclop. mai 1770, pag. 126.)

Réponse de M. Tiffot. « Avant que de
 » répondre à votre lettre, Monsieur & cher
 » ami, dont je suis infiniment flatté, & qui est
 » remplie de politesse & d'amitié, (a) je dois
 » vous témoigner tous mes regrets, sur ce que,
 » par la faute de mon Libraire, mon livre vous
 » est parvenu par d'autres que par moi. L'un
 » des premiers exemplaires vous étoit destiné,
 » & j'espère qu'au moins la seconde édition
 » vous parviendra dans peu; malheureuse-
 » ment elle ressemble trop à la première,
 » parceque je n'ai point pu profiter des avis
 » du Public & de mes amis; les vôtres me se-
 » roient bien précieux; si vous vouliez me
 » les communiquer, je les recevrais avec toute
 » la reconnoissance possible, & je serois très-
 » empressé à en faire usage. Vous avez pu voir
 » dans la troisième édition de la Santé des
 » Gens de Lettres, mon empressément à resti-
 » tuer un mot qui m'honore, (ami) & de la
 » suppression duquel vous m'aviez fait la grace
 » de vous plaindre. Que si la rapidité avec
 » laquelle cet ouvrage a été composé, à occa-

(a) M. Tiffot a trouvé ma lettre très-honnête, mais M. Pressavin (*voyez ci-dessus*,) a prétendu qu'elle ne l'étoit pas. Nous verrons s'il aura été plus content de l'analyse de son livre.

» sionné un jugement trop général sur les
 » traitemens employés dans les maux de nerfs,
 » la vérité & la justice *sauront réparer cette*
 » *erreur*, (*a*) d'une façon qui rendra témoi-
 » gnage à mes vrais sentimens pour vous.
 » Quelques voyageurs Anglois ont déjà pu
 » vous en instruire verbalement, & je saisirai
 » toujours avec un nouveau plaisir toutes les
 » occasions de vous en donner des preuves
 » publiques. Quant au fond des matières sur
 » lesquelles nous ne sommes pas parfaitement
 » d'accord, vous me permettrez de vous ren-
 » voyer, comme je l'ai déjà fait, à un ouvrage
 » qui ne tardera pas à paroître, & dans lequel
 » j'examinerai cet article avec toute l'atten-
 » tion & l'impartialité possible (*b*)».

(*a*) Hippocrate a avoué ses fautes; mon illustre ami, M. Tissot, imite en tout ce premier maître de l'art. On ne doit pas espérer que jamais MM. le Camus, Roux, Rostain & autres profitent de cet exemple.

(*b*) Voyez la Gazette Salulaire du 28 Juin 1770.



ANALYSE DE LA RÉPONSE
 DE M. BRUN,
 AUX RÉFLEXIONS
 SUR LES VAPEURS,

Par M. ROSTAIN, Médecin à Roane :
 Journal de Médecine, mois de Novembre
 1769, page 395.

M. Rostain se déclare ici l'Auteur anonyme de la brochure intitulée : *Réflexions sur les Affections Vaporeuses*, &c. à laquelle mon ami M. Brun a répondu dans ma quatrième édition. Cette réponse a engagé M. Rostain à quitter l'*incognito*, & à vouloir prouver une seconde fois que toutes les observations contenues dans mon *Traité* étoient fausses & étrangères aux Vapeurs; que les cures citées étoient dûes au hasard, & que je les avois faites sans le savoir, & sans connoître la maladie que j'avois à traiter. M. Rostain a cité une seule observation contre moi; c'est celle d'une Affection Vaporeuse guérie sans le secours de

l'Art ; à quoi j'ai répliqué , que si la nature , toute seule , pouvoit guérir ces maladies , il étoit inutile , pour ne pas dire dangereux , de la contrarier par des remèdes violens. On lui a demandé ensuite de nouveaux faits ; mais sa réponse n'en contient point. Voici un second anonyme qui va nous en fournir bon nombre. Il y a toute apparence que c'est ici un ami de M. Rostain.



LETTRE AUX AUTEURS
DE LA
GAZETTE SALUTAIRE,

*Par un ANONYME; voyez cette Gazette du
Jeudi 4 Mai 1769, & les suivantes.*

« LE traitement des maladies Vaporeuses,
» que M. Pomme, appuyé sur un grand nom-
» bre d'observations, adopte exclusivement à
» tout autre, & qu'il expose dans son ouvrage,
» a eu le sort commun à tous les systêmes qui
» ont l'air de la nouveauté; car il faut remar-
» quer que la méthode curative mise en
» vogue par M. Pomme, est très-ancienne, &
« qu'il n'a que le mérite de l'avoir répandue.
» (a) Quantité de Médecins sont devenus par-
» tisans de la façon de traiter les Vapeurs
» qu'il prescrit. D'autres peut-être, en plus

(a) Si ma méthode est ancienne, pourquoi M. le Camus & autres la traitent-ils de nouvelle & d'inconnue? Faut-il que pour m'injurier mes adversaires emploient les contradictoires tour à tour; & d'ailleurs quand on vient me dire ici que ma méthode est ancienne, a-t-on oublié que c'est sur son ancienneté que j'ai le plus insisté quand je l'ai présentée; il me sera donc permis, j'espère, de reprocher à mon tour aux Médecins de l'avoir délaissée pour en adopter une nouvelle:

» grand nombre encore , ont prouvé égale-
 » ment par des observations , que les bains &
 » les délayans ne font pas toujours suffisans
 » pour opérer la guérison entière ; qu'il faut
 » souvent suivre une méthode active , & ad-
 » ministrer des remèdes toniques pour y réuf-
 » fir. M. Pomme & ses partisans n'ont pas cru
 » nier la réalité des guérisons citées par leurs
 » adverfaires ; ils ont seulement prétendu
 » prouver que les maladies en question n'ont
 » pas été purement Vaporeufes & fpasmodi-
 » diques , mais plutôt humorales. On peut
 » foutenir la même chose en examinant les
 » maladies Vaporeufes que M. Pomme & ses
 » partisans ont traitées par une méthode
 » contraire. L'observation prouve en effet ;
 » que presque toutes les affections fpasmo-
 » diques , chroniques , font accompagnées
 » d'un vice humoral. J'ai fuivi cette contro-
 » verfe , qui , depuis quatre ans occupe les
 » Médecins , & dont les différens sentimens
 » font expofés dans le Journal de Médecine.
 » Qu'il me foit permis de me fervir de la voie
 » de votre Gazette , pour communiquer au
 » Public mon opinion fur un fujet qui l'inté-
 » reffe tant.

» Il feroit téméraire de foutenir que jamais
 » le traitement actif , combiné avec des éva-
 » cuans , & ftimulans toniques & spiritueux ,

n'ait réuffi dans les maladies Vaporeufes (a);
 » il faudroit nier absolument les observations
 » nombreuses que nous ont transmifes depuis
 » trois fiècles la plupart des Médecins, fur-tout
 » les Praticiens des pays Septentrionaux de
 » l'Europe , qui conftatent la guérifon de
 » toutes les Affections Vaporeufes par les re-
 » mèdes actifs alors en vogue (b). Il faudroit
 » taxer de charlatanerie & de mauvaife foi ces
 » grands Médecins qui fe font fervis de diffé-
 » rentes formules anti-hyftériques, composées
 » de remèdes actifs , toniques & fpiritueux ,
 » qui existent encore dans plusieurs (c) Phar-
 » macopées & autres collections de formu-
 » les. Ces Médecins les auroient-ils employés
 » fi fréquemment, s'ils n'avoient eu un succès
 » defiré? Les Médecins les plus célèbres qu'on
 » a choifis pour rédiger les Pharmacopées,
 » auroient-ils admis ces compositions fous le
 » titre d'anti-hyftériques , ou anti-fpafmodi-
 » ques? (d) Si leur propre expérience les eût

(a) Il n'y a point de témérité à foutenir cette affertion; mais il y a de l'entêtement & de la mauvaife foi à foutenir le contraire; on verra bientôt que cet Anonyme mérite ce reproche.

(b) Où font donc ces observations, & quels font les Auteurs qui ont traité & guéri toutes les Affections Vaporeufes avec des remèdes actifs?

(c) Notre Anonyme eft ici bien discret; car il auroit pu dire dans toutes, au détriment du genre humain.

(d) On appelle lithontriptique, ce remède qui diffout le calcul dans les reins ou dans la veflie: Y en a-t-il?

» convaincu qu'ils étoient inefficaces, & qu'ils
 » ne méritoient point ces dénominations. Il
 » est vrai que les guérisons détaillées dans les
 » Auteurs concernent presque toujours des
 » maladies composées d'une affection nerveu-
 » se & humorale ; mais la même chose a lieu
 » relativement aux maladies traitées d'après la
 » méthode de M. Pomme ; de façon qu'en
 » général on peut avancer que les maladies
 » purement spasmodiques sont extrêmement
 » rares, & qu'il se rencontre presque toujours
 » un vice humoral, si l'on veut se donner la
 » peine d'examiner attentivement les symp-
 » tômes. Sans même me rapporter à ce qu'en
 » disent les Auteurs, il me seroit aisé de prou-
 » ver, par ma propre expérience, que j'ai
 » opéré plus de *deux cents guérisons au moyen*
 » *des remèdes actifs* : il est vrai qu'il s'est ren-
 » contré des rechutes ; mais cela est commun
 » à toutes les méthodes, ainsi que les guéri-
 » sons manquées, &c. &c. &c.

En voilà assez : il seroit inutile d'aller plus
 loin. *Ces deux cents cures, ces rechutes, & ces*
guérisons manquées, méritent bien la réponse
 que j'ai faite à cet Anonyme, & à laquelle il
 n'a pu répliquer. La voici.

Réponse. Je trouve dans la Gazette Sa-
 lutaire du jeudi 4 mai, n.º 18, de l'année
 1769, une nouvelle attaque de mon système,

& encore une assertion qui mérite d'être éclaircie. L'Auteur annonce qu'il a pardevers lui deux cens cures d'Affections Vaporeuses opérées par les stimulans & autres remèdes actifs, sans en citer aucune. Je viens aujourd'hui prier cet Anonyme de vouloir bien se montrer au grand jour; & sans vouloir exiger de lui les détails circonstanciés de toutes ces belles cures, je me borne, par discrétion, à lui demander le détail d'une seule. Si cet Auteur a prétendu donner pour guérison, un symptôme Vaporeux suspendu par un anti-spasmodique, il pouvoit se dispenser de se mettre en frais de citations; car il fait très-bien, (puisque'il a suivi, dit-il, attentivement la dispute) que le nœud de la question consiste à présenter une cure réelle à l'abri de toute rechute, opérée par les stimulans, en parallèle avec celles que les seuls humectans ont coutume de produire. Jusques-là son assertion sera une imposture aux yeux du Public & aux miens.

(a) J'attends sa réponse. Voyez la Gazette Salulaire du 3 août 1769.

(a) Cet Anonyme n'est pas le seul que j'accuserai de mauvaise foi; l'assertion est trop intéressante pour que je n'en fournisse pas la preuve. Nous venons de voir depuis peu un Médecin de Paris, qui, effrayé des succès de la méthode aqueuse, a voulu nous prouver que l'on pouvoit guérir une Vaporeuse avec des cordiaux, & à l'inverse de ma pratique. Pour cet effet il choisit dans le nombre de ses enthousiastes, celle qui lui

Le silence de cet anonyme a dû fâcher M. Rostain, car deux cens cures de cette es-

parut la plus décidée à faire cette épreuve. Il en trouva une grosse & grasse, pour ne pas dire monstrueuse, qui étoit tourmentée par un étranglement convulsif à la gorge, qui l'empêchoit d'avaler librement les solides, & plus encore les liquides. Cette difficulté d'avaler avoit fait naître à la malade une répugnance invincible pour la boisson, ce qui favorisoit l'entreprise de notre Médecin. Il persuada, en effet, à son amie, que si elle se forçoit à avaler trop de liquides, elle étoufferoit en buvant; & partant du principe que l'embonpoint de cette dame étoit une contre-indication pour la tension de la fibre, il soutint que le relâchement étoit la véritable cause du mal; d'où il conclut en faveur du vin d'Espagne, & d'un exercice forcé. La malade enchantée d'une ordonnance qui ne la soumettoit qu'à boire une bouteille de vin d'Espagne par jour, & à plusieurs gorgées, adopte ce régime: elle monte à cheval, elle court à pied & en voiture, accompagnée de son flacon de vin, mais l'étranglement augmente; elle maigrit à vue d'œil, se dessèche & s'atrophie. On soutient néanmoins qu'il faut continuer; elle se soumet toujours plus aveuglément, lorsqu'enfin elle alloit périr d'épuisement & de sécheresse. Dans ce cruel état elle est attaquée de la petite vérole. La disposition de son corps étoit peu favorable: les symptômes les plus effrayans l'ayant menacée dès le premier jour, le Médecin ne se déconcerta pas, & prononça que c'étoit-là le cas où il falloit employer l'eau de poulet, & tous les rafraîchissans connus. La malade y fut livrée pour tout remède: elle mourut le cinquième jour.

J'ajouterai à ce récit un autre exemple de cette espèce, & c'est par discrétion que je m'en tiendrai là: Madame de Lubomirska, princesse de Pologne, part de Varsovie en 1768 pour venir à Paris me confier sa santé. Dans le nombre des personnes qu'elle avoit à son service, je trouvai une jeune femme de chambre, grande & bien faite, qui étoit affectée des maux de nerfs, de même que sa maîtresse. Madame de Lubomirska voulut me charger du traitement de cette fille; & après avoir pris les instructions requises, je lui conseille le même régime; mais elle s'y refuse absolument, & demande conseil à un Médecin, à qui elle étoit adressée en partant de Varsovie. Celui-ci approuve la résistance de la malade, & lui promet une prompte guérison par des remèdes opposés à l'eau de poulet & aux bains;

pèce , à ajouter à l'observation de la malade hystérique guérie sans les secours de l'art , auroient pu former un second volume à son ouvrage , & alors ses réflexions sur les Vapeurs auroient lutté , à force égale , avec mon *Traité* , & avec avantage par l'authenticité & la force des faits. En attendant qu'un second Anonyme vienne le consoler de la défaite de celui-ci , nous lui présenterons la lettre d'un Médecin de province , dont il a fait la conquête avant même d'avoir lu ses savantes réflexions.

ce sont des pilules purgatives & emménagogues , avec lesquelles il prétendoit rappeler les règles. La malade en fait usage pendant trois mois ; les symptômes hystériques augmentèrent considérablement ; elle maigrit à vue d'œil ; la fièvre survint , & la malade mourut. Madame de Lubomirska plus docile , parcequ'elle étoit plus instruite , est retournée en Pologne en parfaite santé.



L E T T R E

D E M. LAUGIER,

*Médecin à Corp , en Dauphiné , à l'Auteur
des Réflexions sur les Affections Vapo-
reuses. Journal de Médecine , Juillet
1769 , pag. 47.*

LE vrai Médecin , qui ne doit chercher
 » d'autre triomphe que celui de la vérité , qui
 » ne doit avoir d'autre objet que l'utilité com-
 » mune , & le bien de l'humanité , pourra-t-il
 » jamais se formaliser que quelqu'un lui tendît
 » une main secourable pour briser les entra-
 » ves du préjugé où il seroit livré , secouer le
 » joug de l'illusion , & fortir de l'esclavage ,
 » où la force d'une opinion séduisante par son
 » faux dehors , ou que le desir de se particu-
 » lariser auroit fait naître ? Hélas ! sans ce se-
 » cours mutuel , la Médecine , ce grand art ,
 » seroit encore dans l'enfance : lorsqu'enivrés
 » de l'esprit de système , entraînés par la force
 » de la contagion , nous ne prenons pas la
 » nature pour guide , nous ne nous nantissons
 » pas de l'égide de l'observation , quel affreux

» dédale de maux ne préparons - nous pas à
 » nos malades ? C'est au Clinicien à établir
 » d'abord le caractère des maladies , & de les
 » rapporter à leur genre & espèce par les
 » signes physiques qui les distinguent ; de
 » trouver ensuite par une connoissance philo-
 » sophique, la liaison nécessaire entre l'effet
 » & la cause ; & par une connoissance , pour
 » ainsi dire géométrique , la proportion entre
 » cette cause & l'effet. Alors ce ne sera plus
 » en tâtonnant qu'il marchera dans la pénible
 » carrière des indications , & se décidera en
 » faveur de tel ou tel remède , selon que l'ex-
 » périence lui en aura démontré l'utilité & la
 » raison , le juste rapport avec la cause & l'état
 » de la maladie (a).

» Cette marche est bien différente de
 » celles de ces enthousiastes , de ces Mé-
 » decins qui , jaloux d'avoir un rang dans les
 » fastes de la Médecine , ne donnent l'effor
 » à leur imagination que pour enfanter des
 » singularités. Dominés par l'esprit de systême,
 » la réflexion les abandonne : semblables à la
 » sèche , ils vomissent l'encre de l'illusion , ils
 » s'en couvrent , ils s'en aveuglent ; ils crain-

(a) Ce début nous annonce dans M. Laugier un Praticien consommé , un Clinicien géomètre qui vient nous éclairer avec le flambeau de ses expériences , & juger la question ; c'est ce que nous allons voir bientôt.

» droient de voir plus loin , & se renferment
 » dans le petit cercle d'indications que sem-
 » ble leur présenter le profil emprunté sous
 » lequel ils considèrent les maladies ; parce
 » qu'un remède leur aura réussi quelquefois
 » dans les cas individuels & analogues , ils esti-
 » ment raisonnable d'en faire une même ma-
 » ladie , de lui assigner une cause commune ;
 » une cause constante , qu'ils soumettent , pour
 » ainsi dire , à l'alambic , afin d'en extraire un
 » rapport entre l'effet & la cause supposée , &
 » entre celle-ci & le remède ; si toutefois , à
 » l'exemple de *Thémison* , ils ne regardent
 » pas comme inutile la recherche des causes.

» Voilà , Monsieur , sans contredit , la raison
 » principale pourquoi , dans les mêmes mala-
 » dies , les Médecins ont eu & ont encore des
 » œtiologies & des thérapeutiques si diffé-
 » rentes. Voilà pourquoi l'un a employé dans
 » les Affections Vaporeuses , les anti-spasmo-
 » diques , l'autre les toniques , un autre enfin
 » les humectans , les délayans , les relâchans ;
 » & selon moi chacun a tort , & tous les trois
 » ont raison (a).

» Le premier a tort , en ce qu'il n'envisage
 » que *nuëment* dans cette maladie le symp-

(a) Jusqu'ici notre Orateur soutient parfaitement le rôle
 qu'il paroît avoir voulu jouer , celui d'un Médecin très-expéri-
 menté , d'un Juge sévère , mais très-impartial : suivons-le.

» tôte ordinairement le plus frappant , je
 » veux dire les mouvemens convulsifs. Le se-
 » cond a tort , en ce qu'il fixe ses attentions
 » sur l'atonie des solides , peu soucieux d'ail-
 » leurs , & de tout ce qui peut lui avoir donné
 » lieu , & singulièrement de la dépravation
 » des humeurs qui s'en est suivie , si toutefois
 » elle n'en a pas été le principe. Le troisième
 » enfin a tort , parcequ'il n'a en vue qu'un
 » principe isolé de convulsions , (le prétendu
 » *racornissement* des fibres) & l'indication
 » qu'il en tire n'est pour la maladie , & pour
 » celle des deux premiers , que purement pal-
 » liative. Tous les trois ont raison , parceque
 » l'ensemble des remèdes tirés avec choix de
 » cette triple indication , me paroît établir le
 » plan curatif des Affections Vaporeuses ; c'est-
 » à-dire , calmer les mouvemens convulsifs ,
 » délayer la masse des humeurs , & rétablir le
 » ton des solides , sur-tout le mécanisme des
 » digestions (a).

» En effet , les premières voies , & sur-tout
 » l'estomac , sont toujours le théâtre où cette
 » cruelle maladie joue ses scènes. Les rapports
 » aigres ou insipides , & les vomissemens sou-
 » vent douloureux , les pesanteurs à la région

! (a) Cette conséquence est tirée du principe établi. Elle est en règle & sans réplique ; ce sera donc aux preuves de la proposition que nous trouverons la fausseté de ce raisonnement.

» de l'estomac ; les tensions , les gonfle-
 » mens de l'*abdomen* , ensemble les grouille-
 » mens , &c. ne font-ils pas des signes uni-
 » voques de leur mauvais état? N'est-ce pas
 » ensuite des difficiles digestions , survenues
 » à raison de la trop grande quantité , ou de
 » la mauvaise qualité des alimens, qu'on voit
 » naître le plus souvent les paroxismes les plus
 » effrayans? Je fais que les affections de l'ame
 » en occasionnent un grand nombre , & sou-
 » vent tout-à-coup , sans qu'on puisse pour
 » lors l'attribuer raisonnablement au vice ac-
 » tuel de l'estomac ; mais on en déduira faci-
 » lement la raison , sans recourir au *racornif-*
 » *sement* , & de la position où se trouve alors
 » le principe recteur , & de la dépravation des
 » humeurs qui n'est que le produit ordinaire,
 » sur-tout dans le cas présent , d'une mauvaise
 » chylification , qui reconnoît principalement
 » pour cause ou les passions de l'ame , ou la
 » suppression de quelque évacuation , ou le
 » mauvais choix dans l'usage des alimens ,
 » quelquefois tous les trois à la fois.

» Les passions de l'ame , en ce que dès-lors,
 » par trop occupée , elle néglige les fonctions
 » de la machine , & sur-tout celles de l'esto-
 » mac. Une évacuation supprimée qui perver-
 » tit l'action des sucus gastriques , & autres suc-
 » crementiciels destinés à cette principale

» fonction. Le mauvais choix dans l'usage des
 » alimens, parcequ'ils résistent, qu'ils devien-
 » nent inaccessibles aux agens de la digestion.
 » Delà il en résulte nécessairement des cru-
 » dités, qui s'insinuant insensiblement dans la
 » masse du sang & des autres humeurs qui
 » en émanent, les rendent de même nature.
 » *Principiata redolent naturam principio-*
 » *rum.* En conséquence les humeurs retardées
 » dans leur circulation, en raison de l'épais-
 » sement qu'elles ont contracté, la sérosité a
 » plus de temps pour s'en séparer, pour s'in-
 » sinuer à travers les interstices des fibres, &
 » en diminuer le contact; delà le relâche-
 » ment, l'atonie des solides, même des parties
 » constituantes du cerveau (a).

» D'après une pareille disposition des fluides
 » & des solides, il ne sera pas difficile d'expli-
 » quer le trouble que les affections de l'ame ex-
 » citent dans l'économie animale. L'ame en-
 » tièrement fixée sur l'objet qui l'affecte, semble
 » n'employer son fluide nerveux que pour l'en-

(a) Voici l'inconséquence: de fausses digestions provenant des mauvais sucs de l'estomac & des passions de l'ame, ne peuvent fournir l'épaississement du sang que par appauvrissement, & dans cet état la sérosité ne s'en sépare pas pour s'insinuer dans l'interstice des fibres, mais pour se dissiper & s'échapper au dehors, & laisser ainsi le sang à sec, d'où s'en suit la roideur & non l'atonie, parcequ'alors la fibre n'étant point continuellement arrosée, se dessèche, & se tend.

» tretien des idées qui le lui représentent, ou
 » qui lui sont relatives; les autres parties s'en
 » trouvent frustrées. Par une fuite nécessaire,
 » les différentes parties du cerveau sont molef-
 » tées par la lenteur, l'inégalité avec laquelle
 » les humeurs y circulent, même par les stases
 » qui peuvent en résulter; & voilà ce qui sol-
 » licite l'impulsion du fluide nerveux dans
 » différentes parties, & y excite les mouve-
 » mens défordonnés qu'on y observe, & leur
 » anomalie.

» L'atonie des fibres du cerveau me fournit
 » encore la raison de la tenacité des idées de
 » ces malades, même de leur délire mélan-
 » cholique, en ce que les vibrations successi-
 » ves & continuées des fibres qui produisent
 » ces idées, étant nourries par une méditation
 » profonde, & souvent répétée sur l'objet,
 » ne sauroient être facilement croisées par des
 » idées contraires, attendu que les autres
 » fibres qui pourroient les reproduire, sont
 » par leur atonie peu susceptibles de vibra-
 » tion; & que les fibres, quoique dissonnes,
 » retenant cette disposition qui leur est re-
 » nouvellée à chaque instant, deviennent par
 » une succession souvent répétée, peu-à-peu
 » consonnes, ainsi que les mouvemens de
 » deux pendules, placées à une certaine dis-
 » tance l'une de l'autre, qui quoique d'abord

» éthérochrones ; deviennent peu-à-peu ilo-
» chrones (a).

» La pusillanimité qu'on observe dans ces
» malades , est une fuite de la même disposi-
» tion des organes du cerveau ; car ces malades
» ne voyant, pour ainsi dire, ni à droite, ni à
» gauche, & comme concentrés dans un petit
» nombre d'idées, ils croient voir de la résis-
» tance, de la difficulté en tout ; un rien les
» ébranle, les épouvante : semblables à-peu-
» près à ces personnes qu'occupe pendant le
» sommeil un rêve fatigant, du moins inté-
» ressant, & qu'on éveille tout-à-coup.

» Les *racornisseurs* de fibres me diront
» sans doute, qu'en établissant pour cause leur
» prétendu *racornissement*, on expliqueroit
» plus aisément les spasmes qui semblent seuls
» caractériser les Affections Vaporuses. J'a-
» voue que leur théorie est plus séduisante de
» prime-abord, & que les indications qu'elle
» fournit sont plus simples & plus commodes ;
» mais je ne saurois concilier ce *racornisse-*
» *ment* avec le tempérament décidément
» phlegmatique de nombre de sujets atteints
» de cette maladie, avec le vomissement des
» matières aigres & insipides qu'on observe
» journellement, avec l'humidité de la lan-

(a) Astruc, *Quæst. de naturali & præternaturali judicii exer-*
citio.

» gue, du palais, de la peau des malades hors
 » du paroxisme, sur-tout la maladie existante.
 » Comment avec le *racornissement* trouver la
 » raison des bouffissures qui se rencontrent
 » dans plusieurs de ces malades? Pourquoi les
 » onctueux, les farineux, les visqueux sont-ils
 » si pernicieux dans cette maladie? Pourquoi
 » le laitage en général est si contraire? Pour-
 » quoi cette maladie doit-elle si souvent sa
 » naissance à l'usage continué de ces alimens,
 » & autres de même nature (a)?

(a) Si l'explication de toutes ces difficultés doit convaincre M. Laugier, & le rappeler au vrai: Je répondrai, 1.^o que le tempérament décidément phlegmatique, n'est point sujet aux Vapeurs, puisqu'il est entièrement contradictoire à sa cause, & je crois très-difficile d'en montrer un exemple.

2.^o Le vomissement des matières aigres provient de la fermentation des sucg gastriques,

3.^o L'humidité de la langue & celle de la peau dépendent de l'inégalité de la circulation, que les spasmes intérieurs ont coutume de produire.

4.^o Les bouffissures sont le fruit de la raréfaction de l'air contenu dans les liqueurs; elles sont amphysématiques; leur déplacement subit & momentané en est la preuve la plus convaincante.

5.^o Les farineux & les visqueux sont quelquefois contraires, par la facilité qu'ils ont à se gonfler, & à augmenter ainsi l'expansion & le volume de l'air intestinal.

6.^o Le laitage est enfin si contraire à cette maladie, par la raison que les acides contenus dans les premières voies, s'opposent à la digestion de cet aliment, & que le résidu de cette digestion augmente le volume des mauvais sucg, & sur-tout de la bile & de l'atra-bile.

7.^o M. Laugier auroit pu ajouter que la plupart des Vapeurs ont l'estomac rempli de glaires, ce qui, aux yeux du commun des Médecins, dénote l'atonie, l'épaississement des

» Se repliant, ils m'objecteront qu'on ne
 » fauroit imaginer des mouvemens convulsifs
 » fans suppofer une irritation des fibres, que
 » l'irritation des fibres est toujours en raifon
 » de leur tenfion, ce qui doit renverfer fon-
 » cièrement mon hypothèfe.

» Le fang qui circule dans les vaiffeaux a
 » deux mouvemens ; l'un direct, l'autre laté-
 » ral : ces deux mouvemens font en raifon
 » l'un de l'autre ; le fang qui ne pèche pas
 » par fa trop grande confiftence, circulera
 » avec plus de facilité, agira avec moins de
 » force, pefera moins fur les fibres qui en-
 » trent dans la compofition des vaiffeaux, que
 » celui qui aura trop de liaifon. Ce dernier les
 » forcera, les étendra avec d'autant plus de
 » facilité, que les fibres qui fe trouvent dans
 » le relâchement, folliciteront moins fon
 » mouvement direct, & réfifteront moins à
 » fon mouvement latéral. D'ailleurs tout le
 » monde connoît le domaine que la région
 » épigaftrique a fur tous les organes du corps,
 » & principalement fur celui de la tête. Les
 » crudités fe rencontrant toujours dans les

fucs, & non le racorniffement de l'eftomac. Mais on lui ré-
 pondra que ces glaires ne font autre chofe que les fucs digef-
 tifs eux-mêmes devenus trop épais, parcequ'ils font deftitués
 du véhicule néceffaire, & qu'ils font féparés par un fang épais
 & visqueux, à qui ce même véhicule a été enlevé, & on lui
 fera observer, que purger en pareil cas, c'eft augmenter le mal,
 & le rendre mortel.

59 premières voies des malades Vaporeux, l'air
 60 qui est contenu en grande quantité dans ces
 61 matières crues par le séjour qu'elles con-
 62 tractent , & par la chaleur du corps , s'en
 63 dégage , se raréfie , dilate , distend , irrite les
 64 fibres qui , par sympathie , excitent un trou-
 65 ble souvent universel dans la machine. Les
 66 spasmes , les épilepsies que les vers des pre-
 67 mières voies causent journellement chez les
 68 enfans , & même les adultes , sont une preuve
 69 sans réplique de cette sympathie ; & c'est
 70 ainsi que sans avoir recours au *racornisse-*
 71 *ment* , on peut expliquer comment les
 72 fibres , bien que dans le relâchement sont
 73 susceptibles de tension , d'irritation , à-peu-
 74 près comme une corde de violon déten-
 75 due , qu'on rendroit vibratile au moyen d'un
 76 étauçon , sans avoir recours à la clef (a).

77 La meilleure théorie , sur le tout , est celle
 78 qui a pour base la pratique : or il est de fait ,
 79 que si dans les Affections Vaporeuses on ne
 80 rétablit pas le ton des solides , si on ne cor-
 81 rige pas les digestions , tous les autres moyens
 82 deviennent infructueux ; les plus vantés ne

(a) Quelle comparaison ! doit-elle terminer une si belle
 théorie ? Espérons cependant que pour rendre cette comparai-
 son plus juste & plus sonore , M. Laugier ajoutera un meil-
 leur étauçon à son système , c'est-à-dire , des observations pra-
 tiques qui seules peuvent étayer cette hypothèse , & sans doute
 qu'il va nous en fournir.

» font que palliatifs , souvent même pernī-
 » cieux.

» Voici, Monsieur, en deux mots, ma con-
 » duite dans de pareilles maladies. Je conseille
 » à mes malades , lorsque leur situation le
 » permet , la promenade , l'équitation & au-
 » tres amusemens , que je connois très-propres
 » à corriger les affections de l'ame , favoriser
 » les digestions , affermir les solides , & dé-
 » truire la diathèse grumeuse des humeurs.
 » Je leur interdis toutes les occupations fé-
 » rieuses , & le travail trop pénible : je leur
 » fais faire usage , tant intérieurement qu'ex-
 » térieurement , des délayans , des humectans ,
 » dans les cas seulement où la trop grande
 » liaison des parties intégrantés des humeurs ,
 » la paresse du ventre , les coliques , la tena-
 » cité des glaires , des crudités qui quelque-
 » fois obstruent pour ainsi dire les premières
 » voies , le demandent (a).

» Je fais venir au secours de ces premiers re-
 » mèdes les toniques , les roborans , & ceux qui
 » m'ont paru le mieux réussir sont en même

(a) M. Laugier n'est point d'accord avec lui-même , ni avec Hippocrate. Celui-ci nous dit expressément : *Corpora impura balneare non oportet* ; or des crudités dans les premières voies forment un corps impur , & ces mêmes crudités , nous dit ailleurs M. Laugier , annoncent le relâchement. Comment concilier tout ceci avec les bains & les autres humectans ?

» temps anti-spasmodiques , tels que l'angéli-
 » que , l'impératoire , le *galanga* , la livèche ,
 » l'iris de Florence , la valériane , la zédoaire , le
 » quinquina , l'écorce de citron ou d'orange.
 » J'ai reconnu que les cinq derniers méritoient
 » la préférence sur les autres. J'observe de les
 » donner en substance , tantôt en poudre ,
 » tantôt en opiat , auxquels j'ajoute quelques
 » doux purgatifs , lorsque la quantité des
 » glaires , ou la constipation du ventre le re-
 » quierent (a). Je les donne pendant long-
 » temps & à plusieurs reprises , observant de
 » faire user dans les intervalles des fleurs de
 » camomille , de mille-feuilles , théiforme-
 » ment ou de mélisse , de menthe , dans le
 » cas de foiblesse ou de vomissement.

» Voilà , Monsieur , le plan de ma méthode
 » dans ces maladies , hors les paroxismes ,
 » dont je puis assurer avec vérité avoir
 » retiré les plus grands avantages : je n'ai pas
 » encore eu l'occasion de me procurer vos
 » Réflexions sur les Vapeurs ; je me féliciterois
 » beaucoup de m'être rencontré avec vous ».

Réponse. La leçon que vient de nous faire
 M. Laugier par cette longue lettre , se réduit

(a) Baigner avec des crudités dans les premières voies ; purger dans le cas de la constipation ; cette pratique est révoltante : elle est le comble de l'erreur.

à nous apprendre , que sa pratique consiste aux délayans , aux humectans , aux anti-spasmodiques , aux purgatifs réitérés dont il fait faire usage pendant long-temps, nous assurant avec la plus grande franchise qu'il en a déjà retiré les plus grands avantages; & c'est avec la même candeur qu'il annonce aux trois partis qu'ils ont tous les trois tort. Si après cela M. Laugier ne nous présente point d'observations, & s'il ne nous apprend rien de plus, c'est qu'il n'a rien de mieux à dire. D'où je conclus qu'il mérite d'être compté au nombre de ceux qui ne peuvent avoir raison, ni jamais avoir tort.



OBSERVATION

SUR UNE HYSTERIE VERMINEUSE,

Par M. DUFFAU , Médecin à la Bastide-
d'Armagnac. Voyez le Journal de Méde-
cine , mois d'Août 1768 , pag. 120.

IL ne suffisoit pas à mes antagonistes d'avoir confondu sous la dénomination générale des maladies nerveuses , celles qui proviennent de la tension de la fibre , & celles qui sont produites au contraire par le relâchement , il falloit encore ajouter à celles-ci toutes les maladies convulsives, dans le nombre desquelles les mouvemens convulsifs des enfans tiennent le premier rang ; c'est ce qu'a fait M. Duffau , sous les auspices de notre Journaliste , qui adopte avidement la même erreur.

« Mademoiselle D. . . . âgée de neuf ans ,
» (a) d'une vivacité singulière , & d'une fanté
» qui jusqu'alors n'avoit reçu aucune atteinte ,
» tomba , vers le commencement du mois de

(a) A ce début on s'apperçoit que M. Duffau agit de bonne foi ; car il nous prévient que sa prétendue hystérique n'est âgée que de neuf ans.

» mai de l'année 1763 , dans une hypothimie ;
 » accompagnée d'une respiration laborieuse
 » & entrecoupée ; à cela se joignoient des
 » grincemens de dents , des pandiculations ,
 » & différens mouvemens qui annonçoient
 » l'anxiété la plus cruelle. Transportée dans
 » sa maison , on essaya inutilement sur elle
 » tous les petits secours qu'on ne manque
 » guère de prodiguer dans de pareilles con-
 » jonctures ; elle ne recouvra ses forces qu'au
 » bout d'une demi-heure. Deux ou trois
 » jours consécutifs ces accidens se présen-
 » tèrent à-peu près dans le même ordre , &
 » sous le même degré d'intensité. Vers le
 » cinquième jour ils eurent encore lieu ; mais
 » à la place du calme qui succédoit aupa-
 » ravant à cet état primitif , on vit éclore
 » des symptômes formidables ; je veux dire ,
 » des mouvemens convulsifs , des contor-
 » sions, des rigidités, successivement dans tous
 » les membres. En vain auroit-on voulu les
 » fléchir, il eût été plus facile de les briser , &c.
 » Depuis cette époque tous les symptômes,
 » loin de se mitiger , prirent au contraire de
 » nouvelles forces ; ils ne cessèrent de repa-
 » rôître chaque jour , sans observer aucun
 » type constant , ni pour l'heure de l'inva-
 » sion , ni pour le nombre des paroxismes ,
 » qui se répétoient jusqu'à deux & trois fois
 » dans

» dans les vingt-quatre heures, &c. Des assauts
 » si multipliés & si graves ne firent cepen-
 » dant pas des impressions fort sensibles sur
 » l'embonpoint de cette jeune personne. Ses
 » fonctions s'exercèrent toujours avec la plus
 » parfaite intégrité. Ses parens, néanmoins,
 » qui redoutoient les suites d'une incommo-
 » dité fâcheuse, & qui faisoient de jour en
 » jour de nouveaux progrès, ne crurèrent pas
 » devoir plus long-temps fermer les yeux. Ils
 » chargèrent du soin de sa guérison un Mé-
 » decin qui jouit dans cette contrée d'une
 » brillante réputation. Ce Médecin ne mécon-
 » nut ni l'espèce, ni la nature de cette ma-
 » ladie; il présuma, avec le plus juste fonde-
 » ment, que la présence des vers dans les pre-
 » mières voies étoient la cause de tant de
 » désordres (a); il crut devoir leur opposer à
 » deux ou trois reprises, outre la saignée du
 » pied, des émétiques & des cathartiques. Le
 » mauvais succès de ces remèdes déterminà à
 » les abandonner, & on osa espérer que la
 » nature serviroit mieux que l'art.

» La maladie persista jusqu'à la fin de sep-
 » tembre, où elle disparut contre tout espoir.
 » Deux mois s'écoulèrent sans récidive : vers

(a) C'est avec la même franchise que M. Duffau reconnoît
 ici pour un moment avec un Médecin expérimenté la cause de
 la maladie, ainsi que son espèce.

» le commencement de décembre, quelques
 « indispositions fébriles vinrent empoisonner
 » la douceur de son nouvel état; on les com-
 » bat, elles cèdent; mais les levains que lais-
 » sent ces fièvres intermittentes trop brus-
 » quement domptées, ne tardèrent guère à
 » développer le germe de l'hydre qui renaît
 » aussi furieux qu'auparavant: cette pauvre
 » victime passa l'hiver toujours exposée aux
 » plus terribles accès. A l'entrée du printemps,
 » on prépare des armes plus efficaces contre
 » ce monstre. La saignée du pied, le tartre
 » stibié, & une purgation font le prélude du
 » traitement; on passe, après un très-court
 » intervalle, aux bains domestiques, qu'on lui
 » fait prendre matin & soir, pendant environ
 » un mois, pour obtenir un relâchement plus
 » marqué de la part des solides: on la gorge
 » de petit lait clarifié, des apozèmes qui
 » viennent aux secours, terminent enfin une
 » longue & ennuyeuse carrière: tout cet ap-
 » pareil thérapeutique, bien loin de rétablir
 » l'harmonie du fluide nerveux, produisit des
 » effets tout contraires....

» Notre hystérique étoit encore dans ces
 » horribles perplexités, lorsque je me retirai
 » de Montpellier, (c'étoit à la fin du mois
 » d'août de cette même année,) où je venois
 » de prendre mes grades. Informé de la triste

situation de cette infortunée , & prié de lui
 donner mes attentions , je ne fus pas long
 temps sans être le spectateur de ces paro-
 xismes. Le tableau surprenant qu'on m'en
 avoit fait , ne me parut rien moins qu'exa-
 géré. Après avoir pris toutes les instructions
 que la prudence exigeoit dans cette cir-
 constance ; il ne me fut pas mal-aisé de re-
 connoître à des traits si frappans une Affec-
 tion Vaporeuse. Les vers que la malade
 avoit rendu dans plusieurs occasions , l'o-
 deur particulière de son haleine , le prurit
 presque continuel de la membrane pitui-
 taire , &c. justifiaient dans mon opinion le
 jugement qui en avoit déjà été porté. Il
 n'étoit pas possible de se refuser à l'évidence,
 l'hysterie vermineuse , (*nouvelle dénomina-
 tion*) étoit , on ne peut mieux caractérisée ;
 nulle particularité , d'ailleurs , qui donnât
 le moindre poids à quelque conjecture ,
 rien de prématuré dans le sujet ; sa confor-
 mation , sa taille , ses inclinations , tout
 étoit analogue à sa tendre jeunesse ; rien
 enfin qui fit présumer que quelques dérân-
 gemens dans les organes de l'excrétion
 menstruelle pût exciter ces orages (a) : un

(a) D'après ce portrait on juge que la malade de M. Duffau étoit bien éloignée de la puberté , & par conséquent de l'hystéricité.

» diagnostique clairement établi ramène les
 » moins instruits aux indications pratiques. Je
 » tournai mes principales vues sur les pre-
 » mières voies. Les tentatives infructueuses
 » qu'on avoit déjà faites , me persuadèrent
 » qu'il ne suffisoit pas, pour une cure radicale,
 » de procurer une abondante évacuation de
 » vers ; mais qu'il falloit encore travailler à
 » en détruire le germe, & à changer la dispo-
 » sition des organes qui en favorisoit la géné-
 » ration.

» Je prescrivis pour cet effet quelques ver-
 » res d'une limonade émétisée ; le sur-lende-
 » main une purgation , qui avoit pour base
 » l'extrait de rhubarbe : on auroit de la peine
 » à imaginer la quantité prodigieuse de vers
 » lombricaux & ascarides que la malade ren-
 » dit par haut & par bas , sous l'opération de
 » ces deux évacuans. Ce préliminaire rempli,
 » j'ordonnai une poudre composée d'anthiel-
 » mentiques & d'anti-spasmodiques les plus
 » accrédités. L'usage de cette poudre délayée
 » dans un petit verre de vin d'absynthe , fut
 » continué pendant trois semaines. Ce pro-
 » cédé si simple fut couronné du plus grand
 » succès. Cette fille jouit depuis plus de trois
 » ans d'une santé qui n'a depuis souffert au-
 » cune altération de ce genre ».

Réponse. De toutes les objections qui

m'ont été faites, votre observation, Monsieur, est, sans contredit, celle qui paroît avoir le plus de valeur; aussi m'oblige-t-elle à vous dire, que si vous m'en présentez une seconde, je me verrai forcé de donner publiquement le désaveu que j'ai promis. Vous voilà donc, Monsieur, victorieux à demi; & ce qui rehausse votre gloire, c'est qu'elle est le fruit de vos prémices; puisque c'est au sortir de l'école de Montpellier que vous avez fait, dites-vous, cette merveilleuse cure. Heureuse époque! dont vous devez conserver précieusement le souvenir, & dans laquelle le sort vous a si bien servi; car vous ne disconviendrez pas, que si le sujet en question eût été un jeune garçon de neuf ans, & non une jeune fille, vous n'auriez pas eu la satisfaction de guérir une *hystérie vermineuse* avec un émétique & plusieurs purgatifs, mais bien une fièvre vermineuse, accompagnée de mouvemens convulsifs.

Je n'irai pas plus loin, & sans vous répéter ce que j'ai déjà répondu aux apologistes du quinquina, je vous prierai seulement de faire votre second essai sur une fille réellement hystérique, c'est-à-dire, sur une fille nubile, & non sur celle qui sera âgée de *neuf ans, ou de neuf mois*, telle que la vôtre; dont la *conformation, la taille & les inclinations*

soient au-dessus de cette tendre jeunesse ;
 (Voyez l'observation ci-dessus,) & dont la
 maladie ne soit pas accompagnée de fièvre.
 (*Ibidem.*) En un mot , donnez-moi une ob-
 servation valable. Je vous tiens quitte après
 cela des éloges que vous me prodiguez (a) ,
 & mes profélytes vous remercient sincère-
 ment de la leçon que vous avez voulu leur
 faire. Je suis , &c. Voyez le *Journal de Mé-*
decine , mois d'août , année 1769 , pag. 124.

(a) J'ai cru devoir les supprimer.



OBSERVATIONS

SUR DES VAPEURS,

Guéries par le Quinquina & autres anti-spasmodiques, toniques & fortifiants, par M. MARTEAU, Médecin à Amiens. Voyez le Journal de Médecine, mois de janvier 1770, pag. 25.

CE ne font plus des objections que l'on me présente, ce sont des faits & des observations pratiques en faveur du quinquina, & de quelques anti-spasmodiques avec lesquels M. Marteau veut infirmer mon assertion, & me prouver que j'ai trop généralisé ma méthode. Pour cet effet, il faut que les Affections Vaporeuses auxquelles il a opposé le quinquina soient simplement nerveuses, & sans complication de matière fébrile; il faut aussi que les anti-spasmodiques qu'il a employés, aient produit des effets curatifs. Nous jugerons M. Marteau sur trois de ses observations, que nous avons prises dans le nombre de celles qu'il nous oppose.

« Mademoiselle S. . . . aujourd'hui mar-
» quise T. . . . essuyoit des secousses convul-

» sives, des étranglemens & des défaillances,
 » à l'occasion d'une suppression subite des
 » règles. Les urines étoient crues, le pouls
 » bas, petit, irrégulier & précipité. Pour la
 » soulager, il ne lui falloit autre chose qu'une
 » vingtaine de gouttes de liqueur minérale
 » anodine d'Hoffman, dans quelques cueil-
 » lerées d'eau de fleur d'orange, avec le sirop
 » de capillaire. Sujette aux retours de ces ac-
 » cidens, elle ne s'en alarma plus. La liqueur
 » d'Hoffman étoit toujours pour elle une
 » ressource assurée ».

Si à l'exemple de mes adversaires, je fabri-
 quois des observations, je prendrois celle-ci
 pour modèle, & je la placerois à l'appui de
 celles que j'ai publiées; car une guérison
 comme celle de la demoiselle dont on nous
 cache le nom, qui est constamment suivie de
 chûtes & de rechûtes, n'annonce-t-elle pas
 l'incurabilité la plus décidée? C'est pourtant
 là un des trophées de M. Marteau en faveur
 de son opinion. Voyons si la seconde obser-
 vation lui fera plus favorable:

« Une jeune personne de vingt-un à vingt-
 » deux ans, fut saisie de l'annonce du danger,
 » dans lequel une maladie de trois jours avoit
 » précipité le père le plus tendre & le plus
 » chéri. Les règles, qui paroissoient depuis
 » quelques heures, se supprimèrent aussi-tôt.

5 Quelquès momens après elle tomba dans
 » des vapeurs convulsives. La convalescence
 » apparente du père contribua à la guéri-
 » son de sa fille. Sa mort inopinée , vers
 » le vingt-cinquième jour , au moment où
 » l'on jouissoit délicieusement du plaisir de
 » le voir ressusciter , réveilla les accidens
 » avec plus de fureur que jamais : ils venoient
 » sans relâche. Les affections comateuses &
 » cataleptiques, les étranglemens , les oppres-
 » sions , les tremblotemens de la respiration,
 » les roidiffemens des membres , &c.

» Je l'ai vue plusieurs fois muette & immobile
 » pendant quarante-huit à soixante heures, ne
 » pouvant s'exprimer que par de foibles mou-
 » vemens de tête, & recouvrer la parole par
 » l'impatience de n'être pas devinée. D'autres
 » fois elle perdoit la voix pour un ou deux
 » jours ; d'autres fois elle étoit réduite à l'im-
 » puissance de remuer le côté gauche, par
 » l'excès de douleur qu'accompagnoit un
 » froid glacial de la peau. Rien ne ressem-
 » bloit mieux à une véritable attaque de rhu-
 » matisme goutteux. Les articulations, les ge-
 » noux sur-tout, étoient prodigieusement
 » gonflés & sensibles. La région iliaque gau-
 » che étoit alors le centre vers lequel abou-
 » tissoient tous les rayons de douleur. Il suffi-
 » soit d'y appuyer légèrement la main pour la

» tirer de sa léthargie. La révolution des rè-
 » gles, quelques jours après cette rechûte,
 » sembloit devoir diminuer la violence des
 » symptômes. L'insuffisance de l'évacuation
 » sembla les aigrir. Trompé dans mon at-
 » tente, j'eus recours à trois saignées du pied.
 » On eut la plus grande peine à ouvrir la
 » saphène : la simple immersion des jambes
 » ressuscitoit les accidens ; cependant elles
 » soulagèrent pour quelques jours , mais le
 » fond de la maladie subsistoit. Je proposai
 » les bains. On m'observa que quelques an-
 » nées auparavant, en pareilles circonstances,
 » un de mes collègues avoit tenté leur effica-
 » cité, mais qu'ils avoient causé de si grandes
 » révolutions , qu'on avoit été contraint d'y
 » renoncer. Tirant ma contre-indication de
 » l'expérience du passé, je n'insistai pas davan-
 » tage. Je tins la malade à l'infusion des feuil-
 » les d'oranger & d'un julep anti-spasmodique.
 » Ces accès durèrent environ six semaines,
 » après lesquels je la mis pendant trois mois
 » au lait d'ânesse. Il passa bien ; & depuis près
 » de quatre ans cette malade jouit de la plus
 » brillante santé ».

Ce détail caractérise parfaitement l'affec-
 tion hystérique , à moins que M. *Rostain* ne
 s'y oppose, en nous assurant que c'est un rhu-
 matisme , comme il a déjà fait en pareil cas.

Les anti-spasmodiques qu'on a employé , ont suspendu les symptômes , & trois mois de lait d'ânesse ont fait la cure. Jusques-là M. Marteau a plaidé ma cause ; & cette seconde observation ne peut trouver place qu'à la suite de la première , ou dans le nombre des miennes ; car il est évident que cette malade doit sa guérison à un remède humectant & très-adoucissant , (le lait d'ânesse) qui n'ayant rencontré aucun vice dans les premières voies , parceque la maladie étoit récente , & presque accidentelle , a passé dans le sang sans obstacle , & a procuré ainsi le relâchement des solides. Peut-être que la troisième sera mieux concertée ; c'est ce qui nous reste à examiner.

« Une fille du bourg de Grandvilliers , âgée
 » d'environ 23 ans , d'une constitution forte
 » & très-bien réglée , essuya au mois de février
 » une fièvre putride qui fut combattue par les
 » secours appropriés à cette maladie , tels que
 » le petit lait , les lavemens , les eaux de casse ,
 » & deux saignées dans le principe de la ma-
 » ladie. Cette fièvre avoit parcouru ces deux
 » septenaires avec délire & météorisme du
 » bas-ventre. Ces symptômes s'étoient effacés
 » au quinzième jour , qu'une diarrhée s'étoit
 » établie. Celle-ci , à l'aide des laxatifs , s'est
 » soutenue jusqu'au vingt-troisième ou vingt-

» quatrième jour ; mais dès le vingt-unième
 » la fièvre avoit cessé, le malade ayant rendu
 » des vers.

» Au cinquième jour de la maladie , la ré-
 » volution des règles avoit anticipé de quin-
 » zaine , & elle avoit duré cinq jours. Au dix-
 » huitième elles reparurent encore , & cessè-
 » rent avec la fièvre. La convalescence la
 » plus heureuse sembloit ne menacer d'aucun
 » retour fâcheux. Un mois s'écoula sans acci-
 » dent , jusqu'à la prochaine révolution des
 » règles. Elles parurent sans diminution , ni
 » pour la durée , ni pour la quantité ; mais à
 » cette fois le tribut lunaire fut accompagné
 » de Vapeurs qui prenoient tous les jours à
 » huit heures du soir. Elles commençoient
 » par une rougeur à la face , respiration an-
 » heleuse , oppression de poitrine , sueurs
 » froides , & froid des extrémités. Les mem-
 » bres étoient agités de mouvemens convul-
 » sifs , & se roidissoient. Les yeux & les poings
 » se fermoient. Ces accès duroient depuis
 » une petite demi-heure jusqu'à trois quarts
 » d'heure , avec perte de connoissance. Dès
 » que la malade étoit revenue à elle-même ,
 » elle se plaignoit d'avoir à la gorge le senti-
 » ment d'un morceau qu'elle ne pouvoit ava-
 » ler , & qui l'étrangloit. Elle se sentoit brisée ,
 » la nuit étoit agitée , & le sommeil inter-

» rompu. Les urines de la nuit étoient lim-
 » pides & fans couleur; celles du jour étoient
 » colorées.

» Ces symptômes s'étant répétés huit jours
 » consécutifs, & par conséquent trois jours au-
 » delà du cours des règles, le sieur Cudot, chi-
 » rurgien de Grandvilliers, fit passer à M. Gau-
 » chain, doyen de notre collège, l'exposé ci-
 » dessus. Nous fumes d'avis, M. Gauchain &
 » moi, que ce périodisme de vapeurs étoit du
 » ressort du quinquina. Nous avions à faire
 » à un tempérament athlétique que je con-
 » noissois. Nous conseillâmes deux saignées
 » au pied, neuf bains tempérés, & tous les
 » matins au sortir du bain, deux gros de quin-
 » quina en opiat. Du premier jour que la
 » malade commença ces remèdes les acci-
 » dens cessèrent, & la malade n'en prorogea
 » pas l'usage au-delà de la neuvaine. Les rè-
 » gles parurent en leur temps sans vapeurs :
 » mais elle en fut de nouveau travaillée trois
 » jours après leur cessation, & ce fut avec des
 » symptômes pour le moins aussi terribles
 » qu'au premier assaut. On eut recours aux
 » bains & au quinquina. Ils eurent, dès le
 » premier jour, le même succès; ils furent à
 » cette fois continués pendant trois semaines,
 » & depuis cette époque la malade jouit de
 » la plus parfaite santé ».

Cette troisième observation n'est pas plus concluante. Elle décèle la complication humorale à ne pouvoir la méconnoître : puisque la maladie a commencé par une fièvre putride vermineuse , qui ne cessa que par de grandes évacuations , lesquelles ont procuré ensuite des attaques périodiques de vapeurs , en laissant passer dans le sang une portion de la matière fébrile , ce qui présenteoit l'indication en faveur du quinquina. Mais comme il y avoit tout à craindre pour l'agacement que ce puissant spécifique auroit procuré sur des fibres tendues , s'il eût été employé sans ménagement , il a fallu lui associer le bain , ainsi que je l'ai déclaré tant de fois dans mon Traité & ailleurs ; c'est ce qu'a fait très-prudemment M. Marteau.

Une conduite aussi sage le place au rang des Praticiens habiles , mais non à celui d'un adverfaire dangereux , à moins que je ne cite de lui une quatrième cure opérée tout séchement par le musc ; & alors il aura gain de cause. Mais cette cure isolée n'auroit-elle pas besoin d'être attestée ? & quelles raisons M. Marteau a-t-il eu de lui associer celles que je viens de citer ? Auroit-il senti la foiblesse des premières , & les auroit-il ornées & embaumées avec ce musc , pour nous présenter l'illusion à travers le nuage de son parfum ?

cela est vraisemblable. Quoi qu'il en soit, la supercherie de M. Marteau n'a séduit que ses Partisans, & dans le nombre des miens il s'en est trouvé un qui n'a pas craint de repousser son attaque, ce qui lui a été funeste; puisqu'il est avéré que de nouveaux efforts qu'il a fait pour justifier sa démarche lui ont coûté la vie. La République des Lettres a perdu, dit-on, un homme intéressant; la Médecine un Praticien habile, & moi un antagoniste redoutable, si mon ami, M. Brun, ne l'avoit terrassé par la réponse que voici.

Réponse de M. Brun. En répondant à la question proposée sur le traitement des Affections Vaporeuses, vous présentez, Monsieur, des faits que vous croyez valables & sans réplique: 1.^o Le plus grand nombre de vos observations ne nous apprend rien de plus, que ce qui est annoncé dans le Traité des Vapeurs; elles répètent, d'après M. Pommé, que le quinquina peut devenir utile en certain cas, associé aux bains & aux autres humectans connus. En effet, sur dix observations que vous nous présentez, j'en trouve six de cette espèce, qui ne contredisent par conséquent pas la théorie des Vapeurs, & ne répondent pas à la question; puisqu'il est dit, que si le relâchement des fibres doit être admis pour cause des Vapeurs, il faut montrer

des cures réelles opérées par les toniques & par les irritans. La septième & la huitième vous sont encore moins favorables ; elles plaident même en faveur du système , puisque vous y faites mention de deux malades que vous n'avez point guéris , mais seulement soulagées , dites-vous , avec des anti-spasmodiques , (triste soulagement , source de tant de meurtres !) ce qui fait naître des soupçons sur le compte des deux dernières. 2.^o Les deux observations qui restent ne sont point revêtues de l'authenticité qu'exige l'intérêt de la question ; notre incrédulité n'est appuyée que sur l'infidélité de nos Adversaires. 3.^o Pour donner un ridicule à l'Auteur que vous censurez , vous vous écarterz adroitement du sujet pour revenir sur l'action du bain froid , prétendant avec tant d'autres , (a) que M. Pommé le donne pour relâchant , tandis qu'il a publié dans toutes ses éditions qu'il étoit très-tonique , & qu'il le prescrivoit en cette qualité (b).

Ayez donc la bonté , Monsieur , de reprendre la plume pour refondre vos objections.

(a) Voyez le Traité des Vapeurs , deuxième volume.

(b) Cet article se trouve dans un exorde tranchant que M. Marteau a placé à la tête de ses observations.

Vous

Vous commencerez d'abord par retrancher la note du bain froid ; vous authentiquerez ensuite vos observations , en nommant les personnes qui en font le sujet , pour qu'il nous soit permis de les vérifier ; & l'aveu de la défaite de M. Pomme suivra de près l'analyse particulière que je ferai de vos observations , si cette analyse vous est favorable (a).

(a) Voyez la Gazette Salulaire , 18 janvier 1770.



M É M O I R E

E T O B S E R V A T I O N S

*Sur les effets des Eaux de Bourbonne, en
Champagne, dans les maladies Hysté-
riques, par M. CHEVALIER, Chirurgien
à Bourbonne: Journal de Médecine, juil-
let, 1770, pag. 17. Première partie.*

M. CHEVALIER vient enfin terminer ce recueil, & cette dernière attaque ne cède en rien aux précédentes ; car il s'agit de réparer l'outrage que j'ai fait aux eaux thermales, en les proscrivant du traitement des Affections Vaporeuses, & par la même raison ai-je outragé ceux qui sont les dispensateurs de leurs bienfaits. M. Chevalier n'a pu voir avec indifférence que j'interdisois ce remède à la plus grande partie de ceux qui ont coutume d'y avoir recours. Comment, a-t-il dit, je ne verrai plus à Bourbonne des Vaporeux ni des Vaporeuses ? Que deviendront nos Eaux & nos boutiques ? l'arrêt est trop funeste ; il faut en appeller : c'est ce qu'il a fait en nous communiquant plusieurs observations de son cru,

par lesquelles il prouve , que ce remède mérite d'être excepté de la prohibition générale que j'en ai faite. Voyons s'il aura été plus adroit dans la fabrique de ses Observations , que ne l'a été M. Marteau dans l'exposé des fièvres.

« En lisant le Traité des Affections Vapo-
 » reuses des deux sexes , je n'ai pu voir , sans
 » surprise, que l'Auteur y proscriit, à la page 211
 » de sa préface, quatrième édition, toutes les
 » Eaux thermales en général , du traitement
 » de ces maladies. Si moins prévenu , il eût
 » examiné les Auteurs qui ont traité des
 » Eaux thermales, qu'il eût visité les lieux où
 » elles sourdent, ou qu'il eût daigné consulter
 » les personnes de l'art qui les dirigent , il
 » auroit tout au moins appris qu'il n'y en a
 » aucune d'elles qui ne renferme en général
 » toutes les qualités de l'eau commune , &
 » qui ne puisse, à juste titre, revendiquer les
 » guérisons opérées par ce fluide , si même
 » elles ne sont pas plus efficaces.

» Les Eaux minérales sont regardées de
 » tous les Chymistes & Naturalistes comme
 » des eaux simples ou communes , chargées
 » d'une certaine quantité de matières miné-
 » rales qu'elles détachent & charrient pendant
 » leur circulation dans les entrailles de la
 » terre , pour ensuite les porter au-dehors :

» d'où ils concluent, que ce n'est que par acci-
 » dent qu'elles sont constituées telles, & que
 » leur propriété qui les rendent d'un usage
 » particulier, leur sont étrangères. D'après
 » ces principes qui sont conformes à la rai-
 » son, les Eaux minérales & thermales sont
 » toutes des eaux communes, qui tiennent
 » en dissolution telle ou telle matière miné-
 » rale, suivant les diverses mines qu'elles
 » traversent dans le sein de la terre, avant
 » que d'arriver à sa surface. Sur ce point de
 » vue, on ne peut certainement refuser aux
 » Eaux thermales, (ou chaudes,) toutes les
 » qualités de l'eau commune, encore moins
 » les proscrire du traitement des maladies
 » des nerfs (a), desquelles elles triomphent
 » plus promptement & plus sûrement que
 » l'eau simple, comme je le prouverai par
 » mes observations ».

Je ferai grace au lecteur du détail volumi-
 neux des observations contenues dans le Mé-
 moire de M. Chevalier, que le Journaliste a
 partagé en deux parties. Je me bornerai à lui

(a) A l'exemple de tant d'autres, M. Chevalier qualifie ici
 les Affections Vaporeuses du nom générique de maladies des
 nerfs. Cette dénomination vague lui devient trop utile pour
 ne pas l'employer, puisque sous ses auspices nos adversaires
 réunissent, au profit de leur opinion, les preuves contraires
 & les faits.

en présenter deux , qui par leur forme méritent seules de figurer ici.

« M^{lle} Lange , de Besançon , âgée de vingt-
 » deux ans , essuyoit , depuis cinq à six ans ,
 » des coliques intestinales , stomachales , hé-
 » morrhoidales , trois ou quatre fois par an.
 » Les règles étoient dérangées , il s'y joignoit
 » des foibleffes incomplettes qui la fatiguoient
 » à l'excès , par leur longue durée. Les inquié-
 » tudes , la mélancolie , la paresse excessive de
 » la malade , une tension spasmodique , abdo-
 » minale , précédoient & accompagnoient ces
 » accidens , & se terminoient par des tenes-
 » mes & des hémorrhoides internes. M. son
 » père , professeur en médecine , eut autant à
 » souffrir par sa tendresse , que par l'inutilité de
 » ses conseils. Les bains domestiques , froids ,
 » chauds , rien ne fut omis. Elle employa en
 » vain les Eaux de Luxeuil , tant intérieure-
 » ment qu'extérieurement , pendant les an-
 » nées 1764 & 1765. Deux saisons pendant
 » lesquelles elle se livra à la boisson seule de
 » celle de Bourbonne , en 1766 , lui rendi-
 » rent toute sa fanté ».

*Réponse de M. BRUN à la première partie
 du Mémoire de M. CHEVALIER. Voyez le
 Journal de Médecine , septembre , p. 255.*

Je soupçonnois depuis long-temps , Mon-

sieur, que les Eaux thermales agissoient extérieurement comme l'eau commune, & que leurs effets se rapportoient entièrement à ceux de l'eau chaude; c'est-à-dire, que les parties minérales dont elles sont plus ou moins pourvues, ne pénétrant point à travers les pores cutanés, les bains d'Eaux thermales ne différoient en rien des bains domestiques. Vos observations, Monsieur, me confirment dans cette idée; mais je suis convaincu, par l'expérience journalière, que ces mêmes Eaux thermales agissent bien différemment en boisson; & que par cette raison elles ne conviennent point dans l'Affection nerveuse spasmodique, (ou Vaporeuse,) j'en appellerai volontiers, au témoignage de M. Teillière, Médecin à Bourbonne, qui, convaincu comme moi de cette vérité, traite ces maladies, sous vos yeux, avec de l'eau froide, la glace & le bain tiède, & les guérit parfaitement.

Je crois donc, Monsieur, qu'il est très possible que vous guérissiez aussi quelques-uns de vos malades avec les bains de Bourbonne, sur-tout si vous leur associez les boissons délayantes, & tous les humectans connus, avant l'Auteur du Traité des Affections Vaporeuses, sans qu'il prétende en être l'inventeur; car s'il faut prendre la peine de répondre pour la centième fois à ce fade

reproche, je vous rappellerai que M. Pomme s'honore beaucoup du nom de disciple de ceux chez qui il a puisé sa doctrine : pour cet effet , je vous renvoie à toutes les éditions de son Livre , que vous avez censuré avec une espèce d'aigreur , & que peut-être vous ne connoissez pas. *Donner pour délayans , dites - vous , de l'eau glacée & du marrube blanc, quel contraste!* (a) Je répondrai à cette apostrophe par la suivante. Donner pour Médecin dans une maladie grave , un Chirurgien ou un Praticien expérimenté , qui fait apprécier les cas où il faut employer des remèdes opposés , ou les associer ensemble , quel contraste ! C'en est un , en effet , qui avertit les malades sur le choix des Médecins , & ceux-ci sur le choix des remèdes. Je terminerai ici ma réponse à cette première partie de votre Mémoire , Monsieur , en vous priant de ne point porter de jugement sur ma comparaison , car j'abhorre les personnalités autant que les invectives. Je vous promets une seconde réponse à la seconde partie de votre Mémoire que le Journaliste nous a annoncée.

(a) C'est dans la partie supprimée du Mémoire en question que se trouve ces reproches.

SECONDE PARTIE

*Du Mémoire de M. CHEVALIER, Journal
d'août 1770, page 122.*

M. CAZIOT, doyen & professeur
 en Droit en l'Université de Rheims ,
 arriva l'an passé à nos Eaux , paralytique
 des quatre extrémités , dont il conservoit
 néanmoins quelques usages si imparfaits ,
 qu'à table il étoit nécessaire de lui couper
 les morceaux , qu'il falloit qu'on l'habillât
 & deshabillât ; il ne pouvoit écrire , ne
 pouvoit marcher qu'il ne chancelât , & ne
 courût les risques de tomber par terre , ce
 qui lui arrivoit de temps en temps , tant sa
 foiblesse étoit grande. Une difficulté d'ava-
 ler , une constipation opiniâtre , une incon-
 tinance d'urine , étoient compagnes de la
 paralysie , & les facultés de l'ame répon-
 doient , en quelque sorte , à celles du corps ;
 ce qui l'inquiétoit plus encore que sa para-
 lysie. Il étoit tombé dans cet état depuis en-
 viron deux ans , par gradation & à la suite
 d'une apoplexie qui lui survint pendant
 l'hiver de 1768 , qui fut accompagnée
 de convulsion. Il a les nerfs irritables , &

» d'autant plus susceptibles de spasme & de
 » délicatesse , qu'il s'est livré dans tous les
 » temps aux occupations du cabinet les plus
 » sérieuses ; sans cette modération qu'elles
 » exigent souvent, mais avec tout ce feu que
 » donne la vivacité du génie (a) , & cette ra-
 » pidité d'exécution qui ne détend que trop
 » les nerfs , après les avoir prodigieusement
 » tendus.

» Après plusieurs consultations, celle même
 » de l'Auteur des Affections Vaporeuses (b),
 » tout fut tenté pour empêcher les progrès
 » du mal. Les évacuans, les délayans de toute
 » espèce , & sous toutes les formes, devinrent
 » inutiles. A la suite d'un usage de deux mois
 » & demi des Eaux de Bourbonne, tant inté-
 » rieur qu'extérieur, il est retourné à Rheims
 » aussi malade qu'à son arrivée ; mais par une
 » lettre de Madame son épouse, écrite à
 » M. Juvet, son Médecin, & mon ami, j'ap-
 » prends que M. Caziot est absolument,
 » parfaitement & radicalement guéri. Voici
 » les expressions de cette Dame. *Je crois*,

(a) On verra dans la suite que cette vivacité de génie est, en effet, très-grande chez M. Caziot, ainsi que chez M. Chevalier.

(b) J'aurois des remerciemens à faire à M. Chevalier, de ce qu'il a eu la complaisance de publier ci-après cette consultation, s'il avoit cru qu'elle pût jamais me devenir utile.

» Monsieur, vous devez un compte exact
 » de la façon dont M. Caziot a passé l'hiver.
 » Il a toujours été en empirant, au point que
 » je croyois être à chaque jour à la veille de
 » le perdre. L'incontinence d'urine l'a pro-
 » digieusement incommodé. Il n'étoit plus
 » question de racquérir des jambes. Le sa-
 » crifice en étoit fait. Mais au grand éton-
 » nement de tout le monde, au mien en par-
 » ticulier, & sûrement au vôtre aussi, qui
 » ne m'avez jamais promis de rétablissement,
 » M. Caziot est absolument, parfaitement &
 » radicalement guéri. Le mieux a commencé
 » le 6 février, & a augmenté tous les jours ;
 » sa tête est tellement rétablie, qu'il a pro-
 » noncé lui-même, le Jeudi saint, la Décré-
 » tale ordinaire des Ecoles. Il marche, on
 » ne peut mieux ; il ne ressent enfin aucune
 » incommodité ; plus de constipation, qui a
 » duré jusqu'au mois de mars. Nous sommes
 » tous portés à attribuer cette guérison aux
 » Eaux ; & cependant nous n'y retournerons
 » point, tant nous sommes bien. Je suis tou-
 » jours dans l'admiration, & il a été réel-
 » lement si mal, que c'étoit un pauvre dé-
 » sespéré. Je souhaite bien sincèrement que
 » tous vos malades se trouvent aussi-bien de
 » vos Eaux salutaires. D'après la situation
 » de M. Caziot, il ne faut plus désespérer.

(155)

» J'ajouterai qu'il est rajeuni de vingt ans ,
» & que votre fontaine est la véritable fon-
» taine de Jouvence. J'ai l'honneur d'être ,
» &c. Signé , PETIT-CAZIOT. »

M. Caziot ajoute au-dessous de cette lettre :
» L'ancien malade veut vous dire un mot.

Vitam vivo novam , firmamque.

» J'en suis moins étonné que le Public , parce
» que je n'ai point connu tout le désespéré de
» mon état pendant la plus grande partie de
» l'hiver. Tout est rétabli , relâchement d'un
» côté , de l'autre constipation opiniâtre , refus
» de jambes , quelque désordre dans la cer-
» velle ; votre espérance ou prédiction n'a été
» défectueuse qu'en parlant de semaines au
» lieu de mois. Je pardonne la méprise , du
» meilleur de mon cœur , & je m'estime le plus
» heureux des hommes d'avoir à dire ; il vaut
» mieux tard que jamais : E meglio tardi
» che mai ! J'ai l'honneur d'être . &c. Signé
» CAZIOT. »

Réponse de M. BRUN à la seconde Partie
du Mémoire de M. CHEVALIER. Voyez le
Journal de Médecine , mois de septembre
1770 , pag. 258.

Je vous ai promis , Monsieur , une seconde

réponse , la voici : elle vous apprendra que tout agresseur , quel qu'il soit , ne doit se présenter qu'avec des armes sûres , s'il veut s'épargner la honte de se voir réfuté par lui-même ; c'est ce qui est déjà arrivé à plusieurs Adversaires de M. Pomme , tels que MM. le Camus , Roux , Rostain , Marteau & autres. La lettre suivante va nous apprendre , Monsieur , si l'on doit vous compter ou non , parmi ce nombre.

LETTRE de M. FRANCE , Médecin
à Besançon , à M. POMME.

« J'ai communiqué à M. Lange , notre
» Confrère , & à Mademoiselle Lange sa
» fille , la lettre que vous m'avez fait l'hon-
» neur de m'écrire , Monsieur ; je leur ai
» montré aussi l'observation de M. Chevalier,
» insérée dans le Journal de ce mois , pag. 39 ,
» ils ont été bien surpris l'un & l'autre de la
» hardiessse de ce Chirurgien , & de l'infidé-
» lité de son récit. Vous allez en juger par
» celui de M^{lle} Lange que voici.

» Dans le mois de septembre 1763 , M^{lle} Lan-
» ge fut saisie de frayeur ; elle étoit dans une
» circonstance critique pour son sexe. La ré-
» volution fut assez vive pour procurer sur le
» champ la suppression , & dès-lors elle fut

» attaquée de douleurs d'estomac , de coliques
 » intestinales & hémorrhoidales , avec tension
 » considérable au ventre & syncope , lesquels
 » symptômes reparurent ensuite périodique-
 » ment tous les mois. M. son père employa
 » d'abord les moyens usités en pareil cas ;
 » mais n'ayant produit aucun soulagement ,
 » il eut recours aux délayans & aux rafraî-
 » chissans qui réussirent mieux ; les bains
 » domestiques tièdes , & non pas froids (a) ,
 » comme le publie M. Chevalier , & les Eaux
 » acidules de Bussan. La malade fut en-
 » voyée ensuite à Luxeuil en 1763 : ces
 » Eaux , dont elle fit usage pendant une sai-
 » son , lui procurèrent un mieux sensible ;
 » néanmoins elle fit le voyage de Bourbonne
 » l'année suivante ; elle y but les Eaux pen-
 » dant une saison seulement , (& non pas
 » deux ,) (b) elle prit quelques bains domesti-
 » ques ; mais bien loin d'avoir rétabli sa santé
 » dans ce second voyage , elle revint à Besan-
 » çon avec ses mêmes infirmités , c'est-à-dire ,
 » que les spasmes hystériques reparoissoient
 » encore périodiquement , à l'exception des
 » syncopes , sur lesquelles elle m'a fait ob-
 » server , que c'est à l'interdiction de tout

(a) Première infidélité de M. Chevalier.

(b) Seconde infidélité.

» remède qu'elle le doit ; & la preuve qu'elle
 » en donne , c'est que si elle prend le plus lé-
 » ger purgatif , ou stomachique , les syncopes
 » reparoissent. Tel est l'état actuel de Ma-
 » demoiselle Lange , d'après le récit qu'elle
 » m'en a fait elle-même en présence de M. son
 » père , professeur de Médecine en notre Fa-
 » culté , homme respectable par ses talens , &
 » par son expérience.

» Mademoiselle Lange est d'autant plus
 » surprise de se voir citer dans un Journal
 » par M. Chevalier , qu'elle ne s'est jamais
 » avisée de le consulter. Elle atteste même
 » ne l'avoir jamais vu que deux fois dans
 » son séjour à Bourbonne , dont l'une a été à
 » l'occasion d'une médecine qu'il porta chez
 » elle , d'après l'ordonnance de M. Juvet ,
 » Médecin de Bourbonne , à qui elle avoit
 » confié sa santé , & l'autre fois pour la lui
 » payer (a).

» De pareilles observations , Monsieur ;
 » ne peuvent que donner plus d'éclat à vos
 » écrits ; les faits qui se multiplient tous
 » les jours , parlent trop en faveur de votre
 » systême , pour craindre que l'édifice sur le-
 » quel il est fondé puisse jamais crouler. Si
 » vous avez pensé que les Eaux thermales

(a) Démenti formel qui est resté depuis sans réplique.

» pouvoient être contraires dans les cas de
 » tension & d'évétisme, je fais combien vous
 » les croyez utiles dans d'autres circonstan-
 » ces. J'ai l'honneur d'être avec les senti-
 » mens que vos sages écrits m'ont inspiré,
 » Monsieur, votre, &c. Signé FRANCE, Mé-
 » decin à Besançon, le 16 juillet 1770. »

En voila assez pour cette fois, Monsieur ; ce démenti vous suffira sans doute ; mais s'il vous prenoit envie de reparoître sur la scène, présentez-nous des faits de meilleure valeur, ou déguisez-les de manière à les rendre plus vraisemblables. J'épargne à nos Lecteurs la réfutation de tous ceux que votre Mémoire contient. Je répéterai seulement, que la maladie de M. le Sénéchal, dont vous faites trophée à la page 127, & toute étrangère qu'elle est à la question, n'est connue de M. Pomme que par deux consultations ; & celle de M. Caziot, professeur à Rheims, que vous citez encore, pag. 134, lui est tout-à-fait inconnue ; il vous est permis, après cela, Monsieur, de contredire, si vous pouvez, toutes ces assertions. Signé BRUN, Médecin.

Inops potentem dum vult imitari, perit. Phèdre.

Le démenti donné par M. France à M. Chevalier, nous autorise à croire que les autres observations citées par ce Chirurgien, ont été

fabriquées sous le même modèle, ce qui nous dispense d'insister davantage sur leur réfutation. Il ne nous reste plus qu'un adverfaire à vaincre, c'est un ami de M. Chevalier, dont je prétends faire le mien, ce qui achevera de démontrer la mal-adresse de mes antagonistes, & sur-tout celle du Journaliste qui leur prête la main ; cet ami est M. Caziot que je viens de citer, & que je ne connoissois pas : le voici.



 LETTRE DE M. CAZIOT,

Professeur de la Faculté de Droit en l'Université de Rheims, au sujet de ce qui le concerne dans la seconde Réponse de M. Brun à M. Chevalier, insérée dans le Journal de novembre dernier 1770, & adressée à M. Roux.

» **M**ONSIEUR, avec les deux faits que je pos-
 » sède incontestablement, & dont je vais
 » vous faire part, excité par votre note au
 » bas des pages 258, 259 de votre dernier
 » Journal; j'ai cru que je pouvois, que je
 » devois même contredire par faits la der-
 » nière assertion de MM. Pomme-Brun, pag.
 » 262 du même Journal. Le premier de ces
 » deux faits, d'une valeur infiniment supé-
 » rieure à celle du second, c'est ma santé
 » actuelle, qui se soutient toujours bien, qui
 » continue de faire l'admiration de tout
 » Rheims, qui me permet de marcher pres-
 » que continuellement, même en pleine cam-
 » pagne. Le second de ces faits, d'une moin-
 » dre valeur, c'est une consultation demandée
 » à *bocca*, & reçue par écrit, en voici une
 » copie sans la moindre altération.

CONSULTATION DE M. POMME POUR
M. CAZIOT.

La paralysie imparfaite qui occupe le côté gauche est l'effet de l'engorgement du cerveau , qu'un sang épais a produit d'après une dissipation extrême d'esprits animaux , que des contentions d'esprit ont procurée : on est d'avis d'y remédier par les remèdes suivans , qui sont : 1.° les bains & les douches des Eaux de Bourbonne , pour lesquelles il conviendrait que M. le Consultant partît tout de suite , étant déjà très-préparé par les Eaux de Vichi , qui l'ont très-évacué. 2.° Les bouillons de vipère , que l'on fera avec demi-livre de veau , la moitié d'une vipère , la chicorée , l'aigremoine & le cresson. 3.° Les bols suivans : prenez dix grains de poudre de guttete , autant de racine de valeriane en poudre , incorporés avec suffisante quantité de sirop d'œillet , dont on fera trois pilules que le malade prendra tous les matins , avalant par-dessus une tasse d'infusion de citronnelle. 4.° On purgera de temps en temps avec des minoratifs : le régime doit être doux. Le malade évitera la salure , l'épicerie & tout aliment de haut-goût , boira le vin bien trempé , mais il fera de l'exercice. Délibéré à Paris ,

le 27 doût 1768 , signé POMME , Médecin-Consultant du Roi.

P. S. *La saignée que l'on propose , nous paroît très-contraire , pour ne pas dire meurtrière , attendu l'appauvrissement du sang & des esprits animaux.*

« Quoique M. Chevalier , (*continue M. Caziot* ,) que je ne connois pas , ait rendu publique , sans nous en dire un mot , la lettre de ma femme & la mienne , écrite à M. Juvet , Médecin ; quoiqu'il y ait laissé lui-même , ou du moins occasionné des négligences , comme il ne faut plus désespérer , *sans ces mots de personne ou de qui que ce soit* ; quoiqu'on m'y ait attribué une attaque d'apoplexie & des convulsions , que je n'ai jamais éprouvées (a) ; malgré dis-je , ces petits griefs , dont j'ai fait depuis peu un reproché plus badin que sérieux à M. Juvet , je vous avoue , Monsieur , que je n'ai pu lire patiemment la double réponse de M. Pomme-Brun à M. Chevalier. En effet , comment un grand Maître qui veut apprendre que tout agresseur , quel qu'il soit , ne doit se présenter qu'avec des armes sûres , s'il

(a) Nouveau démenti à M. Chevalier par son propre malade , & son bon ami M. Caziot.

» veut s'épargner la honte de se voir réfuté
 » par lui-même, peut-il ne pas craindre pour
 » soi-même la punition dont il menace les
 » autres? lui, sur tout, qui a la hardiesse de nier
 » la vérité de deux lettres conjointes & très-
 » affirmatives, d'un rétablissement aussi réel
 » que la lumière du midi. Cet amateur scru-
 » puleux, ce grand scrutateur des faits, nous
 » prétend-il, ma femme & moi, des person-
 » nages supposés, masqués à sa manière, ou
 » des imposteurs impudens? Le choix lui est
 » aussi indispensable que l'une & l'autre alter-
 » native lui restera peu honorable.

» Je vous avoue tout franchement, Mon-
 » sieur, que je ne conçois rien à ce pur assem-
 » blage de mots; *une maladie qui n'est con-*
 » *nue que par deux consultations données*
 » *sans doute par M. Pomme (a), & dont le*
 » fait est pour le même de nulle valeur; ma
 » maladie expressément citée, tout-à-fait in-
 » connue; quoi! *tout-à-fait*, même après la
 » lecture du Journal critiqué, & malgré la
 » consultation ci-jointe? En vérité, Monsieur,
 » ceci, qui ne tient point au fond de la science
 » de médecine, & dont je puis par consé-

(a) M. Caziot est par fois trop généreux, il prend ici pour lui ce qui a été dit pour la maladie de M. le Sénéchal. Voyez la lettre ci-dessus de M. Brun à ce sujet.

» quent raisonner par le seul bon sens , oui ;
 » ceci est bien difficile , pour ne pas dire im-
 » possible à croire. Mais le vrai est que ceci
 » étoit avantageux à la façon de penser &
 » d'attaquer de M. *Pomme-Brun* , qui avoit
 » osé dire , *Présentez-nous des faits de meil-*
 » *leure valeur.*

» Si l'exposé de ma maladie avoit fait sur
 » ce Médecin la moitié de l'impression qu'à
 » dû faire sur moi son prognostic de la saignée
 » meurtrière , mon article dans le Journal lui
 » auroit été présent. Malgré cet inquiétant
 » prognostic , j'ai cédé à l'avis pressant pour
 » la saignée du pied , sans qu'il m'en soit ar-
 » rivé la destruction subite de mon individu ,
 » à l'ouverture de la veine. *Ita prædixerat*
 » *non ab illice cava* , mais *ore disertio* : Ces
 » faits , celui du prognostic mis à part , (car
 » tout homme peut se tromper ,) *ces faits*
 » réunis aujourd'hui contre l'enflure des affer-
 » tions de M. *Pomme-Brun* , prouvent bien
 » qu'il ne fait pas usage du précepte qu'il
 » donne à tout agresseur , & que faute de
 » cette sage précaution , il écrit au moins in-
 » considérément , & cela par la seule & même
 » raison qui passionne & aveugle presque tous
 » les hommes ; je veux dire , l'amour-propre ,
 » ou ce qui est la même chose , le trop grand
 » attachement d'un chacun à sa propre opi-

» nion , même la plus fingulière ; laquelle re-
 » jette tout contraire , personnes & choses ,
 » & admet avidement toute apparence
 » favorable ; par exemple , la lettre de
 » M. France.

» Vrai Palemon , dans toutes les disputes
 » de choses entre MM. Pomme & Cheva-
 » lier , je ne puis m'empêcher de dire que
 » l'application par *post scriptum* du vers de
 » Phèdre : *Inops potentem dum vult imitari* ,
 » *perit* , doit paroître à tout lecteur impartial ,
 » d'une morgue insupportable , sur-tout de la
 » main , & à la gloire unique du réagresseur ,
 » précepteur même , sur-tout après votre der-
 » nier *nota* , Monsieur , dont la bonne foi est
 » plus utile à vos lecteurs , qu'agréable au per-
 » sonnage démasqué (a). Je m'apperçois que
 » ma lettre est bien longue , je la crois pour-
 » tant , sauf l'amour-propre , *plenam dicendis*.
 » J'ai l'honneur d'être , &c. CAZIOT. » Voyez
 le *Journal de Médecine* cité ci-dessus.

M. Caziot vient m'apprendre par cette
 lettre , qu'il m'a fait l'honneur de me deman-
 der conseil à *bocca* , c'est-à-dire , par la bouche
 d'autrui , pour une paralysie dont il étoit atta-
 qué en 1768 ; il m'apprend encore , en pu-

(a) C'est encore par respect pour M. Roux de 1769 , que je
 laisse subsister ce barbouillage , auquel on ne comprend rien ;
 j'en demande pardon au lecteur.

bliant la consultation que j'ai donnée à son sujet, que j'ai attribué la cause de sa paralysie au relâchement des nerfs, & que je lui ai prescrit en conséquence des toniques puissans & des anti-spasmodiques, en même temps que je l'envoyai aux Eaux de Bourbonne. Il m'apprend encore que ces Eaux thermales lui ont rendu les jambes & la santé : tel est l'aveu de M. Caziot, d'après lequel on juge sans peine qu'il m'est redevable de sa guérison. Voilà donc M. Caziot mon malade, & non celui de M. Chevalier : voilà M. Caziot guéri par les Eaux de Bourbonne, d'une paralysie par relâchement, & non par spasme & convulsion, puisqu'il a reproché à M. Chevalier d'avoir altéré ce fait. Voilà enfin M. Caziot devenu mon prosélyte sans le vouloir, quoique placé au rang de mes antagonistes.

Mais M. Caziot s'oublieroit-il en oubliant le bienfait, & ne pourroit-on pas donner une meilleure interprétation à sa démarche ? Je préfère cent fois de supposer à mon ami M. Caziot des motifs plus honnêtes : celui d'avoir voulu me servir se présente naturellement à mes yeux ; je le saisis volontiers & j'en trouve la preuve : la voici.

On m'a reproché jusqu'ici d'avoir trop généralisé ma méthode, & de l'avoir adaptée à tous les maux de nerfs ; on n'a pas craint

de dire , & d'imprimer que je rapportois toutes les maladies à cette cause, & que toute ma médecine consistoit en boissons relâchantes & en bains. On a enfin tranché le mot, en me traitant d'*Empirique*. J'ai réfuté l'objection autant de fois qu'on me l'a faite, & me suis lavé du reproche dans tous mes écrits; mais cela ne suffisoit pas sans doute; il falloit en donner des preuves par des faits c'est ce que M. Caziot a voulu faire, en se montrant en public pour un exemple existant de la distinction que je fais des maladies nerveuses par relâchement, d'avec les Affections Vaporeuses. En effet, je ne me suis pas avisé de qualifier, dans ma consultation, la maladie de M. Caziot de *paralyse spasmodique*; je ne me suis pas avisé non plus de lui prescrire de l'*eau de poulet & des bains*, mais bien les contraires; car des pilules anti-spasmodiques, des bouillons de vipère, des purgatifs & les Eaux de Bourbonne, n'ont jamais été comprises dans la classe des remèdes rafraîchissans & relâchans. J'ai donc une grande obligation à M. Caziot d'avoir bien voulu prendre lui-même ma défense en publiant ma consultation; mais j'ai à me reprocher de ne m'être pas du tout rappelé d'avoir été consulté pour M. Caziot, ce qui m'a valu son apostrophe, à laquelle M. France va répondre pour moi.

LETTRE A M. POMME,

*En réponse à celle de M. Caziot, par
M. FRANCE, Médecin à Besançon,
envoyée au Journal de Médecine dans le
mois de novembre 1770, & supprimée par
le Journaliste.*

QUE l'honnête réputation dont vous jouissez, Monsieur, vous fasse des envieux de ceux qui donnent tout au préjugé, & rien à la candeur, rien à la vérité, cela ne surprendra personne : un désordre semblable a régné dans tous les temps, & même il semble que tel doit être le sort des grands hommes dans tous les genres. Mais que vous rencontriez, Monsieur, au milieu de vos ennemis, celui qui devrait être votre apôtre, & le héros de votre gloire; que vous rencontriez au milieu d'eux celui qui, par reconnoissance, ne devrait paroître que pour les éclipser; cela doit étonner l'Univers entier : on ne sauroit voir de sang froid, & l'humanité compromise, & les vrais sentimens étouffés.

Oui, Monsieur; ou M. Caziot est le plus ingrat de tous les hommes, ou la joie exces-

five d'échapper à une maladie, souvent incurable, l'a aveuglé, & l'a poussé ensuite de *Caribde dans Scilla*.... Au mois d'avril 1768, ce Professeur en Droit vous fait consulter sur les maux qui troublent son physique, sur la maladie qui l'afflige. A l'ensemble des maux qu'on vous expose, à la fuite de leurs effets, à l'enchaînement de leurs causes, vous reconnoissez la paralysie par *relâchement* : ce diagnostic tiré, vous indiquez les remèdes propres à combattre cette maladie ; & d'où les prenez-vous ces remèdes ? de la classe des toniques, de celle des échauffans. Le Consultant les fait, ils lui réussissent ; la cure devient complète & radicale au mois d'avril 1770, & toute la ville de Rheims en est dans l'admiration (a). Quel plus beau sujet de reconnaissance pour un malade ! quel plus beau triomphe en même temps pour un Médecin !

Mais vous, Monsieur, tranquille au milieu de vos succès, & ne cherchant, tout au plus, qu'à en acquérir de nouveaux, vous oubliez, & M. Caziot & la maladie qu'il a eue. Qui eût dit que cet oubli involontaire vous eût attiré des injures & des sarcasmes de la part d'un homme réputé Jurisconsulte (b), à qui vous

(a) Voyez la lettre de M. Caziot, *Ibid.* pag. 444.

(b) *Ibid.* pag. 446, 447, 448.

avez rendu la vie & la fanté : qui l'eût dit, eût passé pour un radoteur, pour un insensé.

Il étoit réservé à M. Chevalier, Chirurgien de Bourbonne-les-Bains, d'en tramer le dessein, & de l'orner ensuite du sceau de la publicité. Ce Chirurgien rassemble ses observations sur les Eaux de Bourbonne, & il trouve à les faire imprimer dans le *Journal de Médecine* (a), sous ce titre : *Mémoire & Observations sur les effets des Eaux de Bourbonne dans les maladies hystériques & chroniques, par M. Chevalier, &c.* Au nombre des cures qu'ont opérées ces Eaux, il s'y trouve celle de M. Caziot (b), parceque vous lui en aviez prescrit les bains & les douches (c). M. Chevalier, qui vous en vouloit probablement, ou plutôt à votre méthode particulière de traiter les Affections Vaporeuses, a cherché cette occasion pour vous narguer, & pour tâcher de persuader le Public que vous tombez en contradiction avec vous-même. Qu'à donc fait ce M. Chevalier ? Il a dénaturé la maladie de M. Caziot, ainsi qu'il s'en plaint lui-même (d); & pour la faire rentrer dans la

(a) Du mois de juillet & d'août 1770.

(b) *Journal de Médecine*, août 1770, pag. 134, 135, 136.

(c) Voyez la Consultation de M. Pomme dans la lettre de M. Caziot, pag. 444, 445, insérée dans le *Journal* de novembre 1770.

(d) Dans la même lettre, pag. 445.

classe des maladies hystériques, il lui a prêté des symptômes nécessaires pour cela (a).

Vous, Monsieur, sûr de vos principes, & à l'épreuve de toute espèce de contradiction, vous avez été justement surpris de vous voir interpellé pour défendre une cause dont vous ne vous rappelliez pas le sujet; aussi quelle a été la réponse que vous avez faite à votre adverfaire? C'est que la maladie de M. Caziot vous étoit tout-à-fait inconnue; c'est qu'on vous présentât des faits de meilleure valeur, ou qu'on les déguisât de manière à les rendre plus vraisemblables (b).

Cette réponse ferme & digne d'un maître tel que vous, Monsieur, vous a valu la lettre injurieuse de M. Caziot: ce Professeur en Droit s'y est cru offensé, & cette expression sur-tout, (*la maladie de M. Caziot m'est totalement inconnue*), l'a révolté au point, qu'il ne s'est pas donné le temps de peser les choses avant de les écrire. En effet, sa lettre & votre consultation qu'il y insère le décèlent, & vous justifient tout-à-la-fois aux yeux du moindre connoisseur: car qui ne verra pas que la réponse que vous donnez à M. Chevalier, & que ce que vous écrit M. Caziot ne portent

(a) Journal de Médecine, août 1770, pag. 134.

(b) Journal de Médecine, septembre 1770, pag. 262.

réellement que sur un pur oubli de vôtre part? Cet oubli n'est-il pas bien pardonnable à un Médecin de réputation qui n'est consulté que de bouche (a), & qui ne peut conserver dans sa mémoire l'exposition d'une maladie qu'on ne lui fournit pas par écrit, quoique cela se pratique ordinairement? D'ailleurs, qui peut se flatter d'avoir la mémoire des Caraïbes, d'un Cyrus, d'un Thémistocle, d'un Mithridate, d'un Lucullus, d'un Sénèque?

On demande maintenant au lecteur s'il n'y a pas, ou de l'injustice, de l'ingratitude & de la méchanceté à ce M. Caziot, (qui de son propre aveu & celui de sa femme, doit la vie & la santé à son Médecin,) (b) de taxer ce même Médecin d'enflé dans ses assertions, d'auteur inconsidéré & plein de lui-même, d'homme masqué à sa manière, &c. (c) parce qu'il ne s'est pas ressouvenu d'avoir prescrit à ce M. Caziot les bains & les douches d'Eaux de Bourbonne en Champagne, pour une paralysie par relâchement dont il étoit attaqué; parcequ'il n'a pas voulu croire M. Chevalier, qui avoit mis cette paralysie par relâchement au nombre des maladies hystéri-

(a) Voyez la lettre de M. Caziot, pag. 444.

(b) Journal d'août 1770, pag. 135, 136, 137.

(c) Voyez la lettre déjà citée.

ques & chroniques, afin de persuader le Public que les toniques guérissent ces maladies nerveuses, contre l'assertion de l'Auteur du Traité des Affections Vaporeuses; enfin, parcequ'il a dit que la maladie de M. Caziot lui étoit tout-à-fait inconnue.

Ou si ce n'est pas la joie excessive qu'a eue M. Caziot, d'échapper à une maladie souvent incurable, qui l'ait aveuglé; il faut de nécessité que ce soit l'un ou l'autre; & dans la nature il y a des exemples d'événemens semblables. On a vu & l'on voit encore de certains animaux qui déchirent la main de celui qui les assiste, & qui paient ainsi le prix d'un bienfait. Le chat égratigne la main qui le flatte; le singe cherche à mordre celui qui le nourrit. On a vu & l'on voit encore quelquefois des enfans effrénés, dont la fatalité est malheureuse, chercher à étouffer le père ou la mère qui leur ont donné le jour: on a vu aussi bien des personnes, à la suite d'un excès de joie, tomber en syncope; on en a vu d'autres tomber dans la démence, dans la folie; enfin, l'on en a vu d'autres mourir à la suite d'une telle passion. Diagoras expira de joie parmi les acclamations du peuple qui le félicitoit de ce que ses enfans venoient de remporter le prix des jeux Olympiques. Chilon le Lacédémonien périt de même, pour le même sujet.

Vous voyez, Monsieur, qu'il y a des tristes destinées dans la vie. Que vous êtes heureux que la vôtre soit de toujours faire le bien, soit de soulager les infortunés, soit de relever la nature opprimée ! Si vous aviez besoin d'être justifié devant le Public de toutes les calomnies qu'on a commises à votre sujet, de tous les coups que vous ont porté vos ennemis ; le libelle de ce M. Caziot vous en fourniroit les moyens. Sans avoir été le disciple de Baglivi, de Sthaal, d'Hoffman, de Boerhave, l'on voit que vous avez tous les principes de ces hommes si justement célèbres. Comme à eux le genre relâché, & le genre resserré (*Strictum & laxum*) font votre boussole, & suivant la direction de la flèche, vous agissez ; aux maladies par *resserrement* : vous prescrivez des humectans, des délayans & des rafraîchissans. Aux maladies par *relâchement*, vous conseillez des toniques, des astringens, des échauffans : le traitement que vous avez prescrit à M. Caziot nous en fournit une preuve bien authentique. Voilà, Monsieur, la conduite des méthodiques ; c'étoit celle de *Thémison* qui en fut le chef ; & d'Hippocrate à lui, la distance n'est pas grande. J'ai l'honneur d'être, &c. FRANCE, *Médecin.*

Claudite jam rivos, pueri ; sat prata biberunt.

Terminons , en effet , une dispute déjà trop avancée , & craignons d'excéder le lecteur que nous n'avons peut-être déjà que trop ennuyé. Un malheur général des écrits produits par les contestations , c'est qu'ils ne sont pas aussi intéressans pour le Public que pour les deux Adversaires. Le Censeur croit n'avoir jamais assez censuré ; il relève jusqu'à des minuties ; l'auteur attaqué veut faire face à tout. Ils s'entraînent ainsi dans des détails si particuliers & si personnels , qu'on y devient insensible , quand la contestation dure trop long-temps. Si elle a donné lieu à des éclaircissemens utiles , qui aillent au fond de la matière , voilà ce que le Public prend pour lui. Ces sages réflexions que l'Historien de l'Académie a faites avant moi , m'engagent à finir pour toujours avec mes adversaires ; je me repose avec plus de confiance sur les lumières du Public qui nous jugera : il est temps d'entrer dans le détail des cures que j'ai annoncées , & d'établir par de nouveaux faits la réalité de la cause sur laquelle j'ai fondé le système du *racornissement* des nerfs dans le cas dont il s'agit.



OBSERVATIONS.

Racornissement des Extrémités.

J'APPELLE *racornissement*, cet état de sécheresse & de nudité de la fibre nerveuse qui, la dépouillant en total, ou en partie, de ses enveloppes *muqueuses*, la rend plus ou moins sensible & irritable, & la tend au-dessus de son ton; de sorte que la fibre perdant de son volume, & de son extension naturelle, se racourcit, à l'exemple de ce parchemin desséché qui m'a servi de comparaison: tel est ce *racornissement* qui fait aujourd'hui le sujet de la dispute, lequel dans son principe, ou à son premier degré, ne présente d'abord qu'une trop grande tension de la fibre *nerveuse*, & ce spasme reconnu de tous les Médecins pour cause de la maladie. Dispute éternelle, si l'observation pratiquée ne vient la terminer en réalisant cette expression, (*racornissement*,) & la dévoilant par ses effets. Ecoutons-la:

Dès mon arrivée à Paris, en 1766, Madame la marquise de Besons me fit l'honneur de me consulter sur son état: cette dame, âgée

de 31 ans , étoit sujette , depuis bien des années , à des paroxismes hyftériques , qui paroiffoient irrégulièrement , & qui fe manifeftoient par les fympômes les plus communs de cette maladie. C'étoient des convulfions plus ou moins fortes , avec étranglement à la gorge , vomiffement , hoquet , toux convulfive , affoupiffement , perte de connoiffance , infenfibilité totale ; en un mot , cet état d'hyftéricité qui fe termine toujours par une abondance d'urines claires & limpides , & fur lequel on ne peut fe tromper. Le temps périodique des règles ne manquoit jamais de rappeler ces accidens ; mais les affections de l'ame les rendoient fi fréquens , que la vie de Madame la marquife de Befons n'étoit autre chofe qu'une exiftence douloureuse , qui ne laiffoit que des petits intervalles.

J'appris en même temps que , dans les dernières attaques que la malade venoit d'effuyer , les extrémités inférieures avoient été paralyfées ; ce qui n'avoit duré que quelques jours. Par de plus grandes informations , j'eus lieu de foupçonner des embarras confidérables dans les vifcères : en les examinant , je trouvai , en effet , les entrailles féches & applaties ; le côté droit durci , tendu , & douloureux ; le petit lobe du foie me parut fquirreux ; & dans le méfentère , comme dans le côté

gauche , on y sentoit des noyaux d'une consistance pierreuse : les ovaires & la matrice étoient aussi affectés ; les déjections de l'urine ne se faisoient pas sans douleur ; & le sommeil étoit absolument interdit. Tel étoit l'état de Madame la marquise de Besons , lorsque j'eus l'honneur de la voir pour la première fois ; ce qui m'instruisit assez pour porter mon jugement sur cet ensemble. Mais je voulus attendre le retour d'un paroxisme avant de prononcer.

Ce fut trois jours après que je fus appelé chez elle , pour être le témoin des accidens ci-dessus mentionnés ; auxquels je remédiai avec des lavemens d'eau froide , qui réussirent plus promptement que les potions anti-hystériques dont elle faisoit usage. La nuit qui succéda à cette première époque fut paisible ; mais le réveil nous annonça de nouveaux maux ; ce furent des douleurs assez vives dans la région du rein droit , qui s'étendirent ensuite tout le long de l'uretère jusques dans la vessie , & qui imitoient la néphrétique , lorsque le vomissement vint la caractériser. Ce symptôme étoit nouveau pour la malade , ainsi que les remèdes qu'il fallut y apporter. Les saignées , les lavemens , les narcotiques & les bains tièdes furent employés tour-à-tour ; ils favorisèrent la sortie de plusieurs graviers , &

terminèrent le paroxisme. Mais après quelques heures de repos les douleurs reparurent avec des mouvemens convulsifs; elles furent si vives qu'il fallut revenir à la saignée, & aux bains; & malgré tous ces secours, les douleurs & les convulsions se succédèrent par des intervalles réglés, jusqu'à la sortie d'une grande quantité de sables & de graviers. Les irritations furent si fortes dans tout le trajet de l'uretère & des parties qui correspondent avec elle, que la cuisse & la jambe se replioient en arrière, toutes les fois que la malade urinoit, ce qui dura vingt-un jours, sans le moindre intervalle. La malade fut réduite dans un état si misérable qu'on désespéra de sa vie: la fièvre parut alors; l'écoulement des urines s'intercepta; la tension douloureuse du ventre caractérisa l'inflammation de toutes ces parties, ce qui exigea de nouvelles saignées: on appliqua ensuite des fomentations émollientes; on fit des embrocations huileuses; on calma enfin ces accidens: les urines reprirent leur cours; la fièvre cessa; & la malade fut rappelée à la vie une seconde fois. Le canal de l'uretère, qui avoit été escorié par le passage des graviers, suppura dans certains points; on y remédia par des injections détersives, & autres remèdes appropriés: ce malheureux corps résista enfin aux cruelles

épreuves d'un martyr dont on n'a pas encore vu d'exemple ; mais la jambe droite resta paralyiée & raccourcie de trois pouces , & la malade perdit la vue entièrement : tel fut le sort de Madame de Befons , & le mien pour mon début à Paris.

Quelles indications peut-on tirer de ce récit ? quel prognostic & quels remèdes ? Disons mieux , quelle est la cause de tant de maux ? en remontant à l'origine , on trouve une disposition nerveuse & convulsive , dont la date étoit fixée à l'âge de puberté : cette disposition nerveuse caractérisoit alors cet état de rigidité & de contraction que nous avons reconnu par cause première des Affections Vaporeuses : les obstructions du ventre en général me parurent donc soumises à cette première cause ; & ce fut sur elle que j'établis mon indication. C'étoit donc la sécheresse de la fibre que j'avois à combattre ; la roideur , le spasme , & l'éretisme que j'avois à dompter ; le calibre des vaisseaux retrécis à vaincre , le parchemin *racorni* à humecter , pour restituer la souplesse à toutes les fibres ; & alors la paralyse de la jambe , celle des nerfs optiques devoient céder , ainsi que les obstructions des viscères.

Pour étayer mes idées curatives , je rappellai les causes éloignées qui avoient donné

lieu à cette disposition spasmodique des nerfs, & qui l'avoient nourrie ensuite & augmentée par degré, jusqu'à celui où elle se montroit à mes yeux : j'en trouvai un très-grand nombre : 1.° Un vice spasmodique héréditaire; la mère de Madame de Besons étoit en ce moment paralytique, à la suite d'une attaque d'apoplexie spasmodique, méconnue par son Médecin, dont elle a été la victime. 2.° Du côté paternel, c'étoit un vice goutteux qui décéloit parfaitement l'hérédité calculeuse. 3.° Les causes morales étoient portées au plus grand excès. 4.° J'ajouterai les tristes effets d'un traitement inconsidéré, auquel cette pauvre victime avoit été livrée depuis la première époque de ses attaques; saignées sans nombre, vomitifs, purgatifs, opiats stomachiques, l'æther, l'eau des Carmes & de Cologne, celle de fleurs d'orange, la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, dont elle avoit fait pendant long-temps ses remèdes favoris; tous les apéritifs & désobstructifs connus, avec lesquels on attaquoit continuellement les obstructions du ventre, (que l'on regardoit comme cause primitive du mal, quoiqu'on les vît s'accroître par l'effet de ces remèdes;) vésicatoires réitérés, après eux le cautère; & enfin les eaux minérales de Plombières. A cette marche on reconnoît la routine jour,

nalière , celle de nos antagonistes ; on reconnoît enfin le martyre de toutes les Vaporeuses invétérées dont le royaume est encore rempli ! Telle est la doctrine de *Robert Whitt* ; & de tous ceux qui ont écrit avant lui , & après lui , sans excepter les plus modernes , qui ne diffèrent que du plus au moins ; mais qui aujourd'hui , forcés dans leur pratique , par les malades eux-mêmes , à retrancher une grande partie de leurs drogues , se rapprochent tacitement de nous.

Tel fut le tableau que me présenta cette maladie dans cette première époque. Ce fut sur lui que j'établis mon indication , d'après laquelle je prescrivis mon traitement : celui-ci consista en bains , en boissons aqueuses , & au régime le plus fade & le plus doux. La malade se livra à tout ce qu'on exigea d'elle , avec cette soumission que donne l'entière confiance. Mes prédictions ne l'effrayèrent point : la perte de sa vue & celle de sa jambe ne l'étonnèrent pas davantage ; son intrépidité étoit sans doute le fruit des épreuves de son martyre ; elle se reposa sur mes promesses , & se livra entièrement à mes soins.

Deux mois se passèrent sous ce régime sans avoir gagné le plus petit avantage. Huit heures de bains par jour , cinq ou six pintes d'eau de poulet ou de veau , & plusieurs

Javemens d'eau froide n'avoient pu jusques-là pénétrer bien avant , tant la roideur & le *racornissement* des fibres étoient extrêmes. Le premier succès se manifesta cependant bientôt , & ce fut sur la paralysie des nerfs optiques qu'opéra d'abord notre régime. La détente se fit; la malade recouvra la vue tout-à-coup par un petit éclat douloureux qu'elle sentit dans le fond des orbites; elle nous le désigna comme celui que feroit le déchirement d'une toile très-fine. Quel triomphe! ce premier gain nous ouvrit la carrière de nos conquêtes.

Dès cet instant nous portâmes nos regards sur la paralysie de la jambe; son insensibilité totale & son racourcissement annonçoient un état de crispation peu commun, puisqu'il supposoit l'entière oblitération des vaisseaux nerveux. J'examinai alors de plus près cette jambe; je la vis atrophiée de même que la cuisse; & en cherchant la cause de son racourcissement, je la trouvai dans la contraction des muscles des lombes, & celle des muscles quarrés, grand oblique, petit oblique, & transverse, qui, par les efforts du *racornissement*, avoient élevé l'os des isles jusqu'à la hauteur des fausses-côtes, de même que feroit le cuir desséché d'une vieille voiture, qui en se racornissant obligerait le fer à céder à ses

efforts ; ce qui est très-connu. Il fallut donc travailler au ramollissement de ces muscles , & leur détente devoit nous rendre la longueur du membre paralysé. Cette détente arriva , en effet , après cinq mois de traitement ; & ce fut par un éclat très-douloureux , qui se fit entendre à merveille , & qui fut encore l'effet de l'ouverture des vaisseaux par la force impulsive du sang & des esprits qui y pénétrèrent pour lors. Cette opération fut si douloureuse , qu'elle rappella les mouvemens convulsifs , en même temps que les règles , qui , depuis la première crise , n'avoient plus reparu ; & la jambe fut rendue à sa première longueur.

La paralysie subsistoit encore à cette époque , l'insensibilité étoit même plus profonde , car la piquûre d'une épingle ne la réveillait pas. Que faire en pareil cas ? si ce n'est de continuer à ramollir & à relâcher un membre relâché en apparence , mais dont la tension & le *racornissement* nous étoit démontré , & sur lequel il ne nous restoit aucun doute. C'est ici où il fallut ranimer la confiance , & opposer une constance inébranlable aux différentes attaques du préjugé ; mais ma malade étoit trop instruite pour ne pas résister aux importunités de l'erreur. Elle continua ses bains & sa boisson ; elle y ajouta même un bain

de plus, sous forme de pediluve, dans lequel sa jambe trempoit pour remplir les intervalles du grand bain. Ce fut de cette manière qu'elle répondit constamment à la critique ; lorsqu'enfin la sensibilité reparut au bout d'un an, mais avec douleur ; & cette jambe prétendue relâchée reprit alors ses mouvemens par degré ; de sorte qu'au quinzième mois de boisson & de bains, il ne fut plus question de paralysie, pas même de foiblesse ; la cuisse & la jambe eurent repris leur force, leur volume & leur vigueur ; Madame la marquise de Besons quitta les béquilles, marcha, courut à pied & à cheval, & sa guérison fut radicale...

Mais que devinrent les obstructions, & n'étoient-elles pas assez considérables pour exiger des remèdes particuliers ? A quoi l'on répondra, que toutes considérables qu'elles étoient, elles avoient été enfantées par un épaisissement général des humeurs, & ensemble par le rétrécissement du calibre des vaisseaux sécrétoires & excrétoires des glandes. Le sang dépouillé de son véhicule, par l'effet de tant de remèdes évacuans, avoit perdu toute sa fluidité ; ses molécules grossières n'avoient pu pénétrer à travers ces vaisseaux, elles s'y étoient arrêtées, & avoient formé ainsi des embarras & de véritables obstructions ; la bile elle-même douée d'un

caractère d'épaiffissement à elle propre , avoit fourni la matière de ces obstructions : falloit-il autre chose pour les vaincre , que de restituer le véhicule enlevé , relâcher les tuyaux , r'ouvrir ainsi leur calibre , & entraîner les obstructions par le torrent d'une circulation plus fluide ? Ce furent-là tous les apéritifs que je mis en usage , après m'être assuré par différens essais , que tout autre eût été dangereux ; & par ces seuls secours le ventre s'ouvrit , & nous fournit une grande quantité de pierres biliaires qui s'enflammoient au feu. La malade en rendoit journellement dans son bain , & cette heureuse évacuation continua jusqu'à l'entière guérison. Tous les viscères du bas-ventre , sans excepter la matrice , reprirent alors leurs fonctions ; les règles coulèrent parfaitement ; les orages qui les accompagnoient toujours disparurent ; le parchemin fut assoupli dans tous ses coins , plis , & replis ; & cette nouvelle existence fut une seconde vie.

Je m'arrêterai ici pour observer que la paralysie de Madame de Besons forme le caractère particulier de la paralysie spasmodique , sans qu'on puisse le contester ; & caractérise , elle seule , le *racornissement* des nerfs , à ne pouvoir le méconnoître. En effet , la perte de tout sentiment & de tout mouvement , ne pouvoit provenir que de l'interception du

cours du fluide nerveux ; & comment cette circulation auroit-elle repris son cours par des remèdes relâchans , si la tension & le *racornissement* dont il s'agit n'en eussent été la cause ? Nous observerons encore que le premier sentiment qui a paru dans ce membre paralysé a été celui de la douleur ; ce qui nous démontre que le retour de la fibre du dernier degré du *racornissement* , (qui est celui qui intercepte entièrement le cours du fluide nerveux ,) au premier qui la lui rend , doit être marqué par la sensibilité la plus outrée , ainsi qu'il a été exposé dans ma théorie , ce qui seroit tout-à-fait contradictoire avec la paralysie qui provient d'une cause opposée , & dans laquelle on ne voit jamais de pareils effets.

Poursuivons , & disons que notre ressusci-tée jouit pendant deux ans d'une santé stable & solide , dont sa famille & ses amis partageoient avec moi les douceurs , lorsqu'une légère attaque de goutte vint la déranger. Jusques-là le mal n'étoit pas d'une nature à faire craindre pour les suites ; il étoit même d'un caractère à nous rassurer , puisqu'en séparant de la masse du sang un vice inné , il pouvoit devenir plus salutaire que préjudiciable. Mais une seconde attaque , qui fut beaucoup plus vive , nous menaça d'un grand

danger, puisqu'il se fit un reflux de la goutte sur la poitrine, auquel on remédia promptement par les remèdes connus, je veux dire la saignée & l'application de la moutarde sur l'endroit affecté, ce qui détourna le coup en rappelant cette humeur aux voies de la nature. Une troisième attaque parut enfin dans un temps bien critique; ce fut celui des règles, & dans des circonstances morales, auxquelles il eût été bien difficile de ne pas se livrer. Ce double contraste procura de nouveau le reflux de la goutte sur la poitrine; ce coup funeste fut porté si avant dans le poumon, que six saignées, l'application des sang-sues, & tous les remèdes d'usage, ne purent rien du tout; le poumon suppura, & dès ce moment la perte de ma malade fut assurée. Une fièvre lente, qui s'établit alors avec des crachats purulens, la jeta, dans l'espace de huit mois, dans le marasme & l'entière consommation. Madame de Besons mourut enfin: la Société perdit une femme qui lui étoit chère par ses talens & ses vertus, & moi une amie tendre & respectable, dont je pleure encore la perte. J'offre à mes adversaires l'ouverture de son corps, ils y liront les vérités que je leur ai annoncées tant de fois; c'est le plus beau présent que je puisse leur faire.

*Ouverture du corps de Madame la marquise
de Besons.*

Nous soussignés TOUSSAINT GUINDANT, Médecin des Facultés de Paris & de Montpellier, ancien Médecin de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, de la Société royale d'Agriculture de la même ville ; & nous JEAN-BAPTISTE CHAMPION, maître en Chirurgie, ancien Chirurgien des armées du Roi ; ayant été mandés pour procéder à l'ouverture du corps de feu madame la marquise de Besons, certifions avoir observé ce qui suit.

1.° Le poumon droit étoit adhérent à la plèvre ; sa partie supérieure rongée par un ulcère, & presque entièrement détruite ; sa partie inférieure gangrénée, & ses vaisseaux nuds & à découverts.

2.° La partie supérieure du poumon gauche étoit calleuse & absédée dans son milieu.

3.° Le médiastin, le péricarde & le cœur étoient sains.

4.° Le diaphragme avoit plusieurs adhérences, & n'a offert d'ailleurs rien de remarquable.

5.° L'estomac & l'épiploon étoient fort sains.

6°. Le foie étoit volumineux : le grand lobe avoit perdu sa couleur naturelle. Il étoit noir, & sa membrane extérieure, ainsi que la capsule de Glisson, se déchiroient au plus léger toucher.

7°. La vésicule du fiel, le canal *cholodique* étoient entièrement dilatés, & l'intérieur de leurs tuniques étoit rempli de concrétions bilieuses qui avoient acquis la consistance du gravier.

8°. De tous les intestins, il n'y avoit que le *duodenum* qui présentoit quelque chose de particulier ; il étoit teint d'une couleur verdâtre, & parsemé des mêmes concrétions bilieuses.

9°. La rate étoit petite, mais saine.

10°. Les reins, la vessie, le mésentère & la matrice étoient également très-sains.

Fait à Paris, le 5 septembre 1770. Signés,
GUINDANT, Médecin. CHAMPION, Chirurgien.

L'ouverture de ce corps nous apprend que la suppuration du poumon a été la cause de la maladie & de la mort. Les concrétions bilieuses qu'on a trouvées dans la vésicule & dans le *duodenum*, caractérisent l'espèce de celles que la malade avoit rendues dans sa première maladie ; la dilatation du canal *choli-*

doque , celle de la vésicule , & l'augmentation du volume du foie , ne nous apprennent rien de plus , sinon que la grande quantité de pierres biliaires que toutes ces parties contenoient ci-devant avoient produit cette dilatation ; mais l'état sain de l'estomac , de la rate , des reins , de la vessie , du mésentère , des ovaires , de la matrice , nous enseigne que les seules boissons aqueuses & tous les humectans dont la malade avoit fait usage , avoient rétabli ces viscères dans leur premier état ; d'où l'on peut conclure que toutes ces obstructions étoient secondaires , c'est-à-dire , qu'elles avoient été produites primitivement par la diminution du calibre des vaisseaux , comme elles ont été ensuite enlevées par la restitution de ce même calibre , puisqu'on n'a employé que les seuls relâchans pour opérer ces effets ; ce qui laisse subsister mon argument dans sa force , & le laisse sans réplique.

Mais n'y auroit-il pas encore une objection à faire en faveur de cette matière gouteuse ; & pourquoi ne la regarderoit-on pas comme la cause première des accidens hystériques ? En ce cas le *racornissement* des nerfs n'en seroit que l'effet , ce qui détruiroit l'hypothèse. A quoi je répondrai que la goutte , comme toute autre humeur étrangère qu'on voudra supposer , ne pourra jamais produire ces accidens ,

accidens , qu'autant que la fibre sur laquelle elle agira répondra à son action ; & ce ne sera que dans le cas de cette disposition spasmodique ; mais une nouvelle cure de l'espèce de celle-ci va détruire cette objection : c'est celle de Madame Pecauld, citée par elle-même dans le *Journal de Médecine* & ailleurs.

Dans le mois de novembre 1768 , je reçus d'Arbois en Franche-Comté, un mémoire à consulter , sur l'état & la maladie de Madame Pecauld. Cette dame , âgée de quarante-deux ans , étoit paralytique de la jambe droite , & sujette à des attaques convulsives , dont je ne connois pas d'exemple. Ces attaques étoient périodiques ; elles reparoissoient très-régulièrement tous les lundi , à six heures du soir ; elles duroient dans leur force toute la nuit , & quelquefois tout le lendemain , & laissoient la malade dans un état de stupeur , qui ne lui permettoit pas de prononcer un seul mot , encore moins de prendre d'alimens , si ce n'est quelques gouttes d'eau , sans éprouver les efforts d'un vomissement qui rappelloient les mouvemens convulsifs. Madame Pecauld ajoutoit elle-même à son récit , que si le conseil auquel elle avoit recours ne jugeoit pas son mal incurable , elle étoit déterminée à partir sur le champ pour Paris , prévoyant que le traitement de sa maladie seroit

pénible & ennuyeux, d'après les informations qu'elle avoit prises ailleurs, & qu'elle avoit besoin de l'appui du Médecin qui voudroit bien se charger d'elle.

Par ma réponse, je donnai le choix à Madame Pecauld de rester à Arbois, ou de venir à Paris; mais elle se décida pour le voyage. Elle arriva, en effet, les premiers jours de décembre; & ayant calculé les jours nécessaires pour sa route, elle arriva le lundi pour me rendre le témoin de la violence de ses attaques; de sorte qu'après l'avoir vue dans ce cruel état, je fus forcé de renvoyer le détail de mes instructions à un autre jour.

Cet orage passé, j'appris de la malade; que ces attaques étoient anciennes; mais qu'elles n'étoient parvenues à ce degré que depuis quatre ans, & à la suite d'une couche: un prétendu lait répandu, (source commune d'erreur dans la pratique,) y avoit donné lieu, d'après l'avis des Médecins; & ce fut en conséquence, que, sans avoir égard au tempérament sec de la malade, on la purgea outre mesure; ce qui agaça prodigieusement les entrailles, qui, dès-lors, devinrent si sensibles & si irritables, qu'on ne pouvoit les palper sans exciter la douleur. Les alimens les plus doux les fatiguoient; ceux qui avoient tant soit peu d'action amenoient sur le champ

le vomissement & le hoquet , & réveilloient les symptômes hystériques ; ce qui , comme l'on voit , ne caractérisoit pas à beaucoup près la foiblesse des forces centrales de *M. Pressavin* ; mais au contraire une trop grande élasticité vivante des forces épigastriques.

On continua néanmoins les toniques & les évacuans , & alors la jambe droite se racourcit peu-à-peu : elle fut paralytique sans perdre le sentiment. On se désista pour lors ; mais les attaques convulsives reparoisant toujours à leur période réglé , il ne fut pas possible de laisser la malade sans remèdes : ce période plaidoit trop bien en faveur du quinquina , pour ne pas l'employer ici avec confiance. Madame Pecauld fut donc livrée au quinquina & aux différentes préparations de ce spécifique précieux ; elle en prit jusqu'à ce que son estomac s'y refusa entièrement : que faire en pareille circonstance ?

La pharmacie n'est point au dépourvu ; elle ouvre ses trésors , & il n'y a point de maladie , pour certains Médecins , qui ne doive trouver chez elle des remèdes. Se reposer en pareil cas , & devenir le simple imitateur de la nature , c'est déshonorer l'art , pour ne pas dire l'artiste. Il fallut donc se retourner ailleurs ; & partant du faux principe que cette maladie ne pouvoit provenir que d'une humeur étran-

gère & grossière qui piquotoit les nerfs , & procuroit ainsi les convulsions , on en tira l'indication suivante : ce fut en faveur de l'évacuation de cette humeur par les voies extérieures , puisque les autres s'y refusoient absolument. Les vésicatoires remplirent d'abord cette vue curative : on en plaça plusieurs ; on agaça par conséquent davantage ; le mal augmenta , & il ne resta plus d'espoir que dans les anti-spasmodiques : on en donna , & pour mieux dire , on les réitéra ; car dans les premières attaques convulsives , on n'avoit pas méprisé leur usage , soit par routine , soit par bienfiance , ou peut-être par tout autre motif ; mais ces remèdes ne firent pas davantage. Le mal continua , & il fallut revenir à d'autres secours : ce furent les eaux minérales : dernière ressource pour les paralysies de toute espèce , en même temps qu'elle sert de dissipation aux malades , & très-souvent de trêve aux attaques meurtrières du guérisseur.

Madame Pecauld courut enfin aux Eaux minérales de Luxeuil ; elle ne voyagea jamais les lundi & les mardi ; ces malheureux jours furent toujours destinés à son martyre. Elle revint enfin à Arbois avec les mêmes maux , & désolée de ne point mourir ; lorsqu'enfin une main secourable , que la Providence lui envoya , sans doute , vint ranimer ses espérances ;

en lui citant Madame la marquise de Besons, Madame de Cligny, & autres. Notre malade écouta cet oracle, & après s'être informée à Lyon & à Paris, son espoir se changea en confiance. Elle m'écrivit, & arriva auprès de moi, résolue de ne plus retourner à Arbois qu'elle ne fût guérie. Cette démarche m'assuroit la confiance de cette respectable Dame; il y en avoit assez pour ranimer mon zèle après m'avoir ému de compassion. Je lui donnai donc mes soins; je lui vouai en même temps l'attachement le plus sincère, & je la consolai dans ses souffrances par la douce espérance que je ne cessois de lui donner qu'elle les verroit finir un jour. Quant au traitement que j'avois à employer, il lui étoit déjà connu par les informations qu'elle avoit prises, & par la lecture de mon Traité, qu'elle avoit déjà lu & relu plusieurs fois: il ne fut plus question que d'opérer.

Après m'être bien assuré de l'état des viscères du bas-ventre, & n'y ayant rien trouvé que de la sécheresse & du *racornissement*, Madame Pecauld fut livrée aux bains tièdes. Elle resta dans l'eau dix heures par jour, & elle y furnagea. Sa boisson d'eau de veau fut des plus abondantes, & ses alimens se réduisirent à des soupes de ris, à l'eau ou au lait: l'agacement des houpes nerveuses de son

estomac ne lui permit jamais d'autres nourritures. Un régime aussi austère devoit être suivi d'un prompt succès; néanmoins tous les symptômes subsistèrent jusqu'au fixième mois, que les attaques convulsives disparurent. C'en fut assez pour la malade, car jusques-là elle auroit consenti à perdre sa jambe au profit des convulsions. Mais en continuant, nous parvinmes jusqu'à la détente du membre paralysé. Cette détente se fit avec le même bruit, & dans le même endroit que chez Madame de Besons, puisque le bassin étoit remonté de même chez Madame Pecauld, jusqu'à la hauteur des fausses-côtes, par l'effet du *racornissement* des muscles. Nous étions alors au dixième mois du traitement: le quinzième Madame Pecauld marcha, & fut guérie. Elle retourna à Arbois, où on la voit aujourd'hui, non sans admiration; mais avec la plus grande surprise, de ce qu'elle doit sa guérison à des remèdes si doux.

On observera que la cure de Madame Pecauld n'a été suivie d'aucune évacuation quelconque, si ce n'est de quelques pellicules membraneuses, dont la matrice, la vessie & les intestins se font dépouillés. La constipation a toujours été chez Madame Pecauld le symptôme de sa maladie le plus opiniâtre, & j'apprends qu'elle subsiste encore; ce qui

Pobligera à continuer long-temps sa boisson d'eau de veau, ainsi que les bains, auxquels elle s'est condamnée elle-même. Néanmoins on assure qu'elle se porte bien, comme il est facile de s'en convaincre.

On observera encore que Madame Pecauld a furnagé, & ce furnagement exige de moi quelques détails dans lesquels je vais entrer, pour servir à l'explication de ce nouveau symptôme.

J'ai attribué le furnagement des malades dans le bain, à l'effet de la chaleur interne du corps, laquelle chaleur raréfie extrêmement l'air contenu dans les liqueurs, ce qui rend le corps plus léger, & j'ai cru en avoir vu la preuve en ce que, dans la suite, par l'effet du bain, & des autres humectans, le relâchement étant enfin arrivé, le corps se précipite au fond du bain (a). C'est d'après cette erreur que j'ai accusé les règles de l'hydrostatique, & que je me suis égaré avec M. Brun dans l'explication de ce furnagement. Mes adversaires, toujours plus mal adroits, ont laissé subsister cette erreur; les raisons qu'ils pouvoient alléguer en opposition devenant favorables à mon système, ils ont préféré de se

(a) Voyez le Traité des Vapeurs, premier volume, pag. 441 & 442.

taire. Mais comme je n'ai d'autre intérêt que le bien de l'humanité, & d'autre principe que l'amour du vrai, j'aime à dévoiler moi-même cette fau^te par les objections que voici.

S'il étoit vrai que l'air raréfié dans le corps le rendît plus léger, & que la condensation de cet air le rendît ensuite plus pesant, au point de lui rendre son ancienne pesanteur; le furnagement dans le premier cas, & la précipitation à fond dans le second cas, s'accorderoient avec les principes de l'hydrostatique; & ce seroit mal-à-propos que je les accuserois de défaut de concert avec l'expérience. Mais les Physiciens auront droit de rejeter cette explication; & celle qu'ils en donneront prouvera le concert de mon expérience avec les mêmes principes de l'hydrostatique, sans qu'on puisse rien opposer de capable d'affoiblir, ni mon expérience, ni les principes de l'hydrostatique, ni l'explication qu'ils en donneront; & ils imposeront silence à mes adversaires sur ce point. Ainsi en combattant mon erreur, ils viendront à l'appui de mon expérience, & il sera décidé que le remède administré étoit nécessaire, & le seul convenable.

La raréfaction ou dilatation de l'air dans le corps humain n'anéantit point cet air, elle lui fait seulement occuper un plus grand espace, si tout ce qui l'entourne dans ce corps

lui permet cette dilatation; c'est-à-dire, si le desséchement des liqueurs & des solides lui fournit la place de l'humeur desséchée; ou si les parties environnantes cèdent à l'effort de son ressort, ce qui produira l'enflure; & dans le cas contraire, l'air ne pouvant se dilater, il sera réduit à faire un vain effort, ce qui produira des douleurs proportionnées au degré de chaleur. Cet air existe donc toujours dans ce corps? & comme il est lui-même un corps, il a sa pesanteur propre, mais peu considérable, & incapable de produire de grandes variations dans le poids du vaisseau qui le contient. Si un volume d'air raréfié pèse moins qu'un semblable volume d'air dans son état naturel, c'est parcequ'il y a moins de globules d'air dans le premier, & conséquemment moins de pesanteur; mais ce n'est point ici le cas. La même quantité d'air est supposée dilatée dans l'intérieur du corps, dans le même corps dans lequel elle reste toute entière en plus grand volume; conséquemment nulle diminution de sa quantité, jusqu'à ce qu'il arrive une évacuation, toujours postérieure au furnagement, & conséquemment encore nulle diminution bien sensible de sa pesanteur; puisque 1.^o l'air est très-léger, que 2.^o le corps humain ne peut en contenir une grande masse, & que 3.^o quand l'air intérieur

seroit extrêmement desséché, par la chaleur interne du corps; la variation de sa pesanteur ne donneroit que quelques dragmes de diminution par pied cube, ce qui produiroit une si légère différence de pesanteur, qu'elle ne fera jamais soupçonnée d'être seule cause du surnagement.

Une diminution vraiment sensible de pesanteur de l'air raréfié dans le corps humain ne pourroit donc être produite que par l'évacuation par les voies ordinaires, en conséquence de la dilatation; mais il résulte de mes observations, que dans le dernier degré de la maladie, lequel produit le surnagement, & exige presque toujours le bain froid, l'évacuation de l'air ne commence que lorsque ce bain froid a produit une détente. En effet, l'air est déjà raréfié par cette chaleur interne, l'humidité chaude des liqueurs en augmente le ressort, & la tendance à la dilatation; tout est en contraction; les issues sont fermées avec plus de roideur; le ressort de l'air & sa tendance à la dilatation, trouvent trop de résistance de la part de ces issues; delà les douleurs causées par cet air concentré, lesquelles augmenteront nécessairement d'autant plus que l'on emploiera des remèdes chauds. Dans cet état, le bain froid opérant par sa vive impression, humecte les solides

desséchés , tandis qu'il condense les liqueurs trop raréfiées , & éteint une partie de la chaleur intérieure qui passe dans ces parties d'eau insinuées. La sécheresse extrême des membranes & des nerfs commence bientôt à céder , & , de proche en proche , la souplesse pénètre toujours plus dans l'intérieur ; de sorte que le moment arrive où les issues , par lesquelles l'air peut s'évacuer , s'affouplissent à leur tour , & à l'instant l'air renfermé dans le centre du corps , n'étant pas encore condensé , sort avec une impétuosité proportionnée à la force de son ressort. Or , le furnagement existe avant cette évacuation ; il n'y a donc avant cet instant aucune diminution de quantité d'air , ni conséquemment de sa pesanteur qui soit le produit de l'évacuation ; & comme j'ai prouvé plus haut que par toute autre cause l'air ne peut produire une diminution bien sensible de pesanteur du corps ; il est donc impossible de reconnoître que la raréfaction de l'air contenu dans les liqueurs , & ailleurs , rende le corps assez léger pour qu'il puisse furnager , à moins que l'on ne dise qu'il ne falloit plus que cette très-foible diminution de pesanteur , causée par le seul dessèchement de l'air , pour produire cet effet ; & dès-lors on reconnoîtroit que l'air n'y a qu'une très-petite part , si elle peut être appréciée ; ce

qui nous met sur les voies de découvrir les autres causes qui auroient amené le corps malade au point de n'avoir plus besoin que de cette diminution insensible de poids pour furnager.

Mais seroit-il plus possible d'admettre que la condensation de cette petite & légère masse d'air puisse rendre à un corps desséché sa première pesanteur, capable de le faire précipiter au fond du bain, cela seroit absurde : nous voici sur les voies qui nous conduisent au vrai. J'ai avancé, & j'ai prouvé que le furnagement dans l'eau du bain arrive seulement lorsqu'il y avoit sécheresse extrême des membranes & des nerfs ; que les nerfs dans leur état naturel devoient être comme un parchemin trempé, mou & flexible ; que cela étoit produit par le service des tuyaux excrétoires des différentes glandes dispersées çà & là, lesquels tuyaux séparent le suc qui arrose le tissu des nerfs, pour entretenir leur souplesse naturelle, & cette flexibilité qui les rend propres à exécuter librement leurs fonctions ; que par un défaut de ce suc le parchemin se roidit, & que par une sécheresse totale, il se racornit, & perd même son extension naturelle ; que pour rétablir les nerfs dans leur première situation, il faut leur rendre l'humide dont ils sont dépourvus ; que les dif-

férens vaisseaux se rétrécissent ; que les liqueurs s'épaississent ; que le sang se dessèche , ainsi que les autres humeurs ; que de la sécheresse des entrailles & de leur chaleur brûlante , peut résulter la consommation de la plus grande partie des excréments , &c. Combien ne trouverons-nous pas-là de causes du furnagement ? elles sont , en effet , bien frappantes ; & comment , après cet exposé , le furnagement pourroit-il passer pour un phénomène inexplicable ?

Le corps humain en santé est plus pesant que l'eau , & conséquemment il doit se précipiter à fond. Si quelque cause vient à diminuer la quantité de l'humide , tant des solides que des liqueurs , sa pesanteur diminuera nécessairement , & il y aura un certain degré d'évaporation & de dessèchement , où le corps n'aura plus qu'une pesanteur égale à celle de l'eau , ce qui le fera nager entre deux eaux ; de sorte que si on le pose simplement sur la surface de l'eau , il y restera entièrement immergé ; si on le place plus bas , il y restera également sans s'enfoncer , ni s'élever , tant que l'on n'excitera aucune agitation , parce que par-tout il sera en équilibre avec l'eau du bain , sa pesanteur étant supposée égale au poids du volume d'eau dont il occupe la place. Mais si le dessèchement devient plus

considérable , son poids diminuera d'autant plus , il deviendra plus léger que l'eau , & surnagera à proportion de son desséchement ; & de la diminution de sa pesanteur , ne s'enfonçant alors dans l'eau du bain , que pour occuper la place d'un volume d'eau de pesanteur égale à la sienne ; & dans tous ces cas les règles de l'hydrostatique seront suivies dans la plus grande exactitude : les graisses , les chairs , les os , les membranes , les nerfs , les vaisseaux , les glandes , tous les viscères , les liqueurs , le sang , toutes les humeurs , & généralement tous les solides , & même les excréments , seront susceptibles de ce desséchement , selon divers degrés , en tout ou en partie , les uns plus , les autres moins. Nulle de ces parties du corps humain ne peut se dessécher sans perdre de son poids ; & conséquemment le poids total diminuera considérablement , tandis que le corps conservera toujours un certain volume , & cette diminution de poids , jointe à ce volume , produira les divers cas du nagement entre deux eaux , ou du surnagement , selon le degré de desséchement. L'air même , dans ce cas où le desséchement seroit extrême , pourroit par son desséchement y contribuer pour une très-petite part , si l'on veut ; & si par sa raréfaction , il a pu se dilater sans en être empêché

par la roideur des solides , & produire une enflure , alors le volume du corps étant plus considérable , il arrivera que le desséchement , & conséquemment la diminution de poids de toutes les parties du corps ne fera pas à un si haut degré. Cependant la proportion qui regnera entre le produit de ce poids par son volume , & le produit du poids de l'eau par le sien , donnera lieu au nagement entre deux eaux , ou au furnagement , selon le degré de cette proportion , & les règles de l'hydrostatique seront encore ici scrupuleusement observées.

Si dans cet état de furnagement on a recours au bain , l'eau agira bien vite sur la peau , remplie d'un nombre de vaisseaux sanguins , nerveux & limphatiques ; ainsi , tout-à-coup , elle attaquera l'ardeur de toutes ces parties ; elle s'insinuera dans le corps , humectera les solides desséchés , ainsi que le sang , les liqueurs , & toutes les autres humeurs épaissies ; tous les pores sont autant de canaux qui lui ouvrent des milliers de routes pour parvenir jusqu'au centre , & aux parties les plus détournées & les plus enveloppées. Tant de petits ruisseaux d'eau qui pénètrent & furetent par-tout , n'ont-ils donc aucune pesanteur ? & comment ne s'attendra-t-on pas à voir bientôt couler à fond ce corps si chargé

d'eau, qu'il en devient quelquefois trop pesant? le temps de cette précipitation sera plus ou moins retardé, selon le degré de dessèchement de la peau, & de toutes les autres parties tant solides que liquides; ces divers degrés de dessèchement exigeant des espaces de temps plus ou moins longs, & opposant plus ou moins de résistance à l'effort de l'eau, qui ne peut pénétrer au centre qu'après avoir brisé toutes les clôtures, rompu toutes les digues, & nettoyé tous les passages; mais que cette précipitation au fond du bain soit prompte ou retardée, elle sera toujours le produit de la pesanteur du liquide insinué dans le corps, & en cela les règles de l'hydrostatique seront également suivies.

L'air n'aura pas plus de privilège dans l'événement de la précipitation à fond, que dans le furnagement, les raisons en ont été dites; & on ne peut lui accorder qu'une très-légère participation à l'augmentation du poids total du corps; l'on doit même observer de plus, que dans le nouvel état du corps malade, l'évacuation de l'air par les voies ordinaires en diminue la quantité; de sorte que la légère augmentation de poids que paroît acquérir cet air restant, par l'humide qui s'incorporera avec lui, sera contre-balancé par la soustraction du poids de
l'air

l'air évacué, au moyen de quoi l'air ne pourra absolument être compté pour rien dans cette opération de la précipitation au fond du bain lorsqu'il n'y a point eu d'enflure; & dans le cas d'enflure précédente dissipée, la condensation de cet air, de concert avec tout l'humide restitué, contribuera à la cessation du furnagement, & tant qu'il aura cessé d'augmenter le volume du corps; & il en fera de l'effet de la légéreté de cet air, ce que nous en avons déjà dit plus haut.

Si on compare la pesanteur de l'air avec celle de l'humide, on saura que le poids de l'air n'est à celui de l'eau, d'après les expériences des savans, que comme 1 à 630 ou 620 environ. Or toutes les parties du corps sont remplies d'humide: comment donc ne pas attribuer le furnagement à la privation ou soustraction de la partie la plus pesante? disons donc que toutes les parties du corps humain, & tout ce qu'il renferme, concourent à ces deux opérations par la soustraction ou la restitution de l'humide nécessaire; & que si quelqu'une peut être soupçonnée de n'y pas contribuer par sa pesanteur, ou par sa légéreté, ce sera sans contredit l'air. Je crois l'avoir suffisamment prouvé contre ma première assertion, qui par la facilité qu'elle me présenta dans l'explication de ce symptôme, m'avoit

induit en erreur , d'où il suit qu'en la page 481 (de mon *Traité*, 1^{er} vol. 4^e édition,) au lieu de dire qu'il a fallu tant de temps pour pouvoir condenser l'air , que cet air étoit trop raréfié pour être condensé en un moindre espace de temps , & que c'est en condensant cet air que l'on a restitué au corps son premier poids ; il auroit fallu dire simplement , (comme je l'ai dit ensuite , page 482 , trop en bref ,) que la sécheresse de la peau , des membranes & des nerfs , la contraction universelle , la roideur des solides , le dessèchement des liqueurs & du sang , étoient telles, qu'il a fallu tant de temps à l'eau pour se faire jour , & pour rendre au corps son premier poids par la restitution de l'humide nécessaire. Rien , en effet , de plus avéré que la facilité & la vitesse prodigieuse avec laquelle l'air raréfié se condense par l'attouchement de l'eau froide.

D'après tout ce que je viens de dire , mon expérience est parfaitement d'accord avec les règles de l'hydrostatique : règles certaines & invariables ; règles toujours infaillibles partout , en tout temps , & en toutes matières qui y ont rapport. Bien loin donc de rejeter ces principes de l'hydrostatique , à l'exemple de M. Brun , ce sont les armes que je viens opposer aujourd'hui à mes adversaires ; elles

font seules capables de les terrasser ; & dès lors que le furnagement sera prouvé , principalement sans enflûre , les principes de l'hydrostatique prouveront les causes de ce furnagement , la solidité de mon système , & celle de la méthode humectante & rafraîchissante. Si le Journaliste des Savans eût été Médecin (a), ou Physicien, comment auroit-il osé prétendre que le corps racorni présentant moins de surface , il devoit s'enfoncer , & qu'étant relâché par l'eau du bain , il devoit furnager. Si le furnagement , ou l'enfoncement dans l'eau , ne pouvoient être produits que par la surface du corps , il auroit raison ; mais un bon Physicien ne peut ignorer qu'ils seront toujours le produit du volume du corps par sa pesanteur , & que si cette pesanteur diminue plus que le volume , le furnagement est de toute nécessité ; mais que si la pesanteur vient ensuite à augmenter , l'enfoncement est inévitable. Tels sont les principes , telles sont les leçons dictées par la raison , telle est l'expérience ; comment un savant peut-il les ignorer ?

Attribuer , comme il fait , ce furnagement aux mouvemens du malade , & les regarder

(a) Journal des Savans , octobre 1761.

comme équivalens à ceux des nageurs ; ce n'est pas apprécier les uns & les autres ; c'est fermer l'œil pour ne pas appercevoir la différence du malade en question , & des nageurs. Le nageur ne furnage point , il est entièrement immergé à la tête près , & couché de toute sa longueur ; entretenant le plus qu'il le peut son corps dans une situation presque horifontale. S'il se contente de se débattre dans l'eau par des mouvemens irréguliers , comme peut faire un malade dans son bain , la partie la plus pesante de son corps lui fera bientôt perdre sa position , & il fera comme tant d'autres qui se noient en se débattant beaucoup ; mais son secret est d'entretenir sa position presque horifontale , & de faire glisser son corps par l'effet de certains mouvemens réguliers , comme l'on feroit glisser une pièce de bois qui seroit plus pesante que l'eau , & qui couleroit à fond , si l'on cessoit de l'aider. Que l'on compare avec précision ce nageur au malade furnageant , l'on reconnoitra bientôt son erreur ; mais bien plus , si le malade ne se donne aucun mouvement. Le Journaliste ignore donc que ceux qui se débattent le plus dans l'eau sont les plus mauvais nageurs. Si ce même Auteur ne trouve le furnagement possible que pour quelques secondes , c'est parcequ'il ne connoît d'autres

causes que les débats, & les mouvemens; mais en le renvoyant aux principes de l'hydrostatique, il apprendra que le surnagement subsistera autant de temps que la pesanteur spécifique d'un corps quelconque se trouvera plus foible que la pesanteur spécifique de l'eau. Que si ces deux poids sont égaux, le nagement entre deux eaux subsistera; de même que ce nagement ne cessera qu'au moment de la cessation d'égalité; & qu'enfin ce qui produira l'augmentation & la diminution du poids du corps dans ces divers états, ce sera la présence ou l'absence d'une plus grande quantité d'humide; & que l'augmentation ou la diminution du volume du corps seront le produit de la raréfaction, ou de la condensation de l'air & des liqueurs, ce qui ne peut être contesté dans le cas dont il est ici question. Si le Journaliste de Trévoux suppose que chez quelques malades surnageans il y a contraction des muscles capable d'augmenter le volume du corps, l'on dira alors que l'augmentation ou la diminution du volume du corps seront quelquefois le produit de la raréfaction ou condensation de l'air & des liqueurs, & quelquefois aussi de la contraction ou cessation de contraction des muscles; ce qui sera toujours conforme aux règles de l'hydrostatique.

D'après ces réflexions je demande à ces deux Journalistes, si l'abbé Bermond (cité par M. la Brouffe dans mon Traité, 2^e vol. 4^e édit. pag. 277.) auroit furnagé. La réponse ne peut qu'être affirmative, parcequ'il est clair qu'il ne pouvoit se précipiter au fond. En effet, quelque desséché qu'il fût, son corps, réduit à une pesanteur de 40 liv. étoit encore bien équivalent à un volume de trois quarts de pied cube, & le pied cube d'eau pese environ 70 l. ce qui donne 52 liv. $\frac{1}{2}$ pour les trois quarts; d'où il suit qu'étant plus léger de 12 liv. $\frac{1}{2}$ au moins, que le volume d'eau dont il auroit occupé la place, il n'auroit pas pû occuper la place d'un pied cube d'eau; il auroit donc furnagé, ne s'enfonçant que pour occuper la place d'un volume d'eau d'une pesanteur égale à la sienne. Pourra-t-on dire ici que ce furnagement sera l'effet d'une légèreté produite par la seule raréfaction de l'air? cela seroit de la dernière absurdité, & c'étoit-là mon erreur. En la reconnoissant je me hâte de la réparer; l'intérêt de la matière, & plus encore celui des humains, à qui ceci peut devenir si utile, l'ont exigé de moi.

Je reprends le détail de mes observations, & j'ajoute au récit des deux cures que je viens de citer, celui d'une troisième & d'une quatrième du même genre, faites à Paris sous les

yeux de mes adverfaires, que je pourrois affo-
 cier à un plus grand nombre, fi je ne crai-
 gnois de bleffer trop profondément l'amour-
 propre de ceux qui me les ont procurées;
 en fe conduifant à l'aveugle, & par les faux
 principes *de relâchement*, auxquels ils font
 toujours plus affervis. La première regarde
 une Demoifelle de quatorze ans, penfion-
 naire au Couvent des Dames de S. Avoie;
 (M^{lle} le Tellier.) Cette jeune Demoifelle,
 d'un tempérament maigre & fec, fut attaquée
 tout-à-coup de douleurs dans les cuiffes &
 dans les jambes, qui fe réveilloient fouvent
 avec plus de force la nuit & le jour, & pour
 lesquelles on fit quelques remèdes extérieu-
 rement, mais fans fruit. Les douleurs augmen-
 tant, on s'occupa plus férieufement d'en de-
 viner la caufe; on accufa le fcorbut, & alors
 on crut avoir trouvé le fpécifique. Les anti-
 fcorbutiques furent donc employés fans mé-
 nagement: le mal augmenta, & les jambes fe
 contractèrent; ce qui raffura les Médecins;
 attendu l'affinité de cette contraction avec
 celle que l'on obferve chez les fcorbutiques;
 & delà on conclut qu'il falloit infifter fur les
 fpécifiques connus. Le vin de Demouret vint
 remplir ces vues, & on le prodigua. La con-
 traction des jambes devint alors fi forte que
 la paralyfie fut totale; la malade perdit les

jambes, ne marcha plus, & fut déclarée incurable. A cet état fâcheux il survint de nouveaux maux ; la poitrine & le ventre, irrités par ces remèdes incendiaires, s'échauffèrent considérablement, & firent craindre pour la vie. La tête ne fut pas à l'abri de cette irritation ; le sommeil disparut ; l'esprit s'égara par intervalle ; la malade avoit par fois des petites vivacités qui annonçoient l'évétisme du cerveau ; enfin tout étoit dans l'agacement, & le désordre étoit extrême. Deux personnes de considération, à qui cette Demoiselle avoit été confiée, allarmées de son état, me firent l'honneur de me consulter. Je fus dans son couvent ; & après avoir examiné la paralysie, & après m'être informé de tout ce qui l'avoit précédée, je découvris que le premier symptôme du mal provenoit des efforts impuissans que la nature avoit faits dans la première éruption menstruelle ; que la matrice peu flexible s'y étoit refusée ; le sang, heurtant en conséquence avec plus de force sur ce viscère, avoit produit des irritations, lesquelles s'étoient communiquées ensuite sur les attaches & les cordons de la matrice, & avoient procuré ainsi les premières douleurs dans les cuisses ; que celles des jambes avoient été la suite des premières, & provenoient encore du même agacement ; & que la mé-

prise du Médecin , dans ce premier début ; étoit la cause de tous les accidens ; de sorte que l'affection scorbutique , prétendue , étoit le fruit de la première faute ; & qu'enfin le total de tout ce qui se présentoit à mes yeux , devoit être inculpé à l'inexpérience des Médecins , car il y en avoit eu plusieurs.

Tel fut le tableau que me présenta cette maladie. Mon prognostic fut en faveur d'une guérison assurée , après avoir établi pour cause le *racornissement* , celui pour lequel je plaide en ce jour.

Dès ce moment on changea de régime ; on supprima tout remède : on donna de l'eau de veau ; on baigna la malade , & on la guérit en quelques mois de sa paralysie & de sa prétendue affection scorbutique. M^{lle} le Tellier furnagea dans le bain , elle s'y enfonça ensuite ; on lui mouilla la tête avec de l'eau froide , & le rétablissement des fonctions du cerveau suivit de près celui de tout le corps. On peut conclure de cet exemple , & d'un millier d'autres de cette espèce , qu'un Médecin qui verroit le scorbut par-tout , seroit bien plus dangereux que celui qui verroit le *racornissement* par-tout : celui-là tue ses malades ; l'autre , au contraire , en se trompant , ne peut devenir meurtrier.

En voici un autre qui tout aussi opposé au

racornissement, attribue ses effets à ceux du rhumatisme, & se conduit en conséquence; voyons ce qu'il nous apprendra. M. Perrot de S. Ange, Avocat - Général de la Cour des Aides, me consulta peu de temps après mon arrivée à Paris. Ce Magistrat, âgé de trente - cinq ans, d'un tempérament fort & robuste, étoit alors privé de l'usage de ses mains & de ses pieds, par la contraction douloureuse des doigts de ces deux extrémités, que l'on attribuoit au rhumatisme. Par le récit du malade, j'appris que de légers symptômes Vaporeux avoient précédé le mal, & que c'étoit après l'usage de beaucoup de remèdes sudorifiques, que les doigts des deux extrémités s'étoient ainsi contractés; de sorte que ce symptôme étoit l'effet du traitement, d'où je conclus encore que M. Perrot devoit être placé au rang des mutilés & des victimes de la méprise. Il quitta son régime, pour en prendre un tout différent; il s'humecta beaucoup, tant intérieurement qu'extérieurement, & il guérit comme tant d'autres. Je m'arrêtai là, & je déclare que c'est dans la crainte de nuire à des confrères, que je respecte infiniment; mais dont la conversion me tient trop à cœur, pour avoir voulu garder le silence sur cet article. C'est dans ces vues que je prends la liberté de dévoiler leurs erreurs, & que

je leur fais part avec zèle & générosité de toutes mes découvertes , n'ayant jamais prétendu me les réserver, encore moins en faire un vil usage. Je passe à de nouveaux effets du *racornissement* ; je les leur offre pour une nouvelle preuve du desir que j'ai de les instruire.

Racornissement de l'épine du dos.

Toutes les fois qu'il y aura roideur dans le systême nerveux, le cours des liqueurs sera gêné dans les circonvolutions des vaisseaux, & là il s'y formera des irritations plus ou moins fortes, suivant le degré de rétrécissement du calibre, & ces irritations produiront le spasme nerveux. Toutes les parties du corps seront donc exposées à ces différens spasmes, ou contractions nerveuses, ce qui fera naître divers accidens, suivant les différentes fonctions qui en seront dérangées. Tant que ce spasme sera léger, il sera amovible, c'est-à-dire, qu'il se transportera facilement d'une partie sur une autre; c'est ce que les Médecins ont appelé improprement, jusqu'ici, *métastase des vapeurs*; parcequ'ils attribuoient ce déplacement au seul mouvement des liqueurs, tandis que ce symptôme est primitivement le produit de la tension de

la fibre nerveuse, & que son déplacement est l'effet d'une plus grande irritation sur une partie éloignée; & c'est de cette manière que les remèdes actifs, qu'on ne cesse de lui opposer, auront souvent le succès qu'on en attend, en guérissant le spasme présent, pour en produire un autre. Telle est la source de l'erreur des Médecins, & encore celle des malades, qui, courant au soulagement momentané, se le procurent, il est vrai, mais augmentent leurs maux par ces prétendus soulagemens, & finissent par se donner la mort. Il arrive aussi très-souvent, que voulant déplacer un spasme, soit par des topiques violens, soit par des remèdes internes, on augmente si fort le degré d'irritation, que le spasme se change en éréthisme, celui-ci en *racornissement* de la partie affectée; & alors plus de remèdes capables de le déplacer; & cette tension augmentant, à mesure qu'on tâche de la détruire par des remèdes irritans, devient la source de très-grands maux, & de plus grandes fautes encore, que l'on commet journellement dans la pratique. Les observations que je vais rapporter nous en fournissent la preuve.

En 1768, Monsieur l'évêque de Noyon, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament sec, fut attaqué d'une douleur sourde à la région

des reins, qui imitoit assez la lombagie. Cette douleur se foutint au même degré pendant quelque temps, & jusques-là M. de Noyon ne fit pas beaucoup de remèdes; mais la douleur devenant plus forte, il fallut recourir au Médecin: celui-ci accusa d'abord le rhumatisme; & proposa en conséquence des sudorifiques. Le mal augmenta pour lors, & on changea le traitement: ce furent des purgatifs, & certains topiques vantés qui ne réussirent pas mieux; ce qui fit prononcer pour les Eaux minérales d'Aix-la-Chapelle.

M. de Noyon y fut transporté; il y but; on le baigna; on le doucha à différentes reprises, & on excita des sueurs considérables. On desfécha; on irrita de nouveau; on en vint aux ventouses scarifiées, & on finit, enfin, par le vésicatoire, qu'on appliqua cruellement sur l'endroit douloureux, c'est-à-dire, sur le rein, sans envisager que les cantharides ont une action déterminée sur les voies des urines, & que ces parties sont précisément celles qu'il faudroit garantir, toutes les fois qu'on emploie ce remède.

Après tant d'épreuves inutiles, Monsieur de Noyon se détermina à partir pour Paris. Le premier Médecin à qui il s'adressa, ne prononça pas d'abord sur la cause de la maladie: il fit auparavant plusieurs essais pour

s'en assurer; & après de mûres réflexions, il décida encore en faveur du rhumatisme. Il ordonna la diète blanche; mais le lait donna la constipation, & augmenta les douleurs; le ventre se gonfla considérablement; le mal fit alors des progrès si rapides, que le malade perdit entièrement le sommeil; il resta enfin huit mois sans pouvoir se coucher: mais ce qui alarma bien davantage, ce fut l'incurvation de l'épine du dos, qui parut alors un effet bien extraordinaire, & qui déconcerta le Médecin, jusqu'à lui arracher l'aveu qu'il n'entendoit rien à cette maladie; & cet aveu, selon moi, lui fait beaucoup d'honneur. Cette tournure de l'épine formoit une bosse sur un côté de la poitrine, & un enfoncement du côté opposé; elle se terminoit ensuite tout le long des vertèbres, en formant un γ . Ce phénomène devint bientôt le sujet des méditations de plusieurs Médecins & Chirurgiens, tous plus célèbres, qui furent consultés tour-à-tour; & chacun prononça suivant ses idées. Peu content de tous ces différens conseils, on écrivit à l'Etranger. M. de van-Swieten donna le sien. Parmi le nombre de ces avis, il y en eut un qui entraîna les suffrages; ce fut celui qui prononça en faveur du *rachitisme*. La courbure de l'épine autorisoit assez cette opinion;

& il fut conclu absolument que Monsieur de Noyon étoit *rachitique* ; par privilège , fans doute ; car nos écoliers favent que le *rachitisme* est une maladie de l'enfance , qui fuit les différens degrés d'accroissement du corps , & qui finit à l'adolescence ; mais n'importe , un Médecin *despote* avoit décidé la question ; il avoit emporté le plus grand nombre des suffrages ; il n'y avoit plus rien à répliquer : il ne s'agissoit plus que de trouver le spécifique , & ce remède étoit le sirop de Belet , que l'on donnoit en ce temps-là pour un remède infallible. (On saura tout en passant que ce sirop n'est autre chose qu'une dissolution du mercure par l'acide nitreux , & qu'il est corrosif , ainsi que je le prouverai ci-après par ses effets.) Cette proposition ne fut pas du goût de tout le monde : le malade lui-même s'y refusa , & je fus appelé pour opiner après tant d'autres. J'aurois été allarmé , à l'aspect de ce corps , si je n'eusse été parfaitement instruit de tout ce qui se passoit chez M. de Noyon , avant même que j'eusse l'honneur de le voir. Son état m'étoit connu par le bruit que faisoit la diversité d'opinions des consultants. Chaque avis avoit trouvé des partisans ; & c'étoit à Paris , comme dans la province , la nouvelle du jour. Il y a plus ; il falloit bien se garder d'épouser trop vivement

la querelle ; on auroit pu trouver sur ses pas des cerveaux échauffés dans les partisans du *rachitisme*, & plus encore du sirop de Belet , dont on vouloit appuyer le crédit. Enfin je vérifiai moi-même le local affecté ; je m'instruisis de tout ce qui avoit précédé ; & j'appris que Monsieur de Noyon avoit toujours rendu, depuis l'enfance, des urines troubles & bourbeuses ; qu'après des travaux pénibles & des contentions d'esprit des plus outrées, ces urines s'étoient supprimées ; qu'elles étoient devenues claires & limpides ; & que , depuis , les douleurs avoient paru. Cet aveu me montra d'abord la route de ce dédale, & me conduisit jusqu'aux remèdes qu'on avoit employés mal-à-propos , & enfin jusqu'au sirop de Belet , auquel le malade alloit être livré pour la dernière fois ; car on verra , par la suite de cette histoire , que ce prélat respectable , si chéri de tous ceux qui ont le bonheur de le connoître, alloit être la victime de ce remède, & de son apologiste. Je m'assurai alors que le rein droit étoit embourbé par le sédiment en question ; & que la cause première de cet embourbement ne pouvoit être que le spasme de cette partie : la limpidité des urines n'en étoit-elle pas le symptôme pathognomonique ? Monsieur de Noyon me parut donc dans le cas du *racornissement* , lui , & son épine
du

du dos. Cet arrêt fut prononcé en présence de beaucoup de personnes prévenues contre mon opinion ; & qui déjà imbues des idées rachitiques , ne craignirent pas de me répondre , que ma médecine étoit une selle à tous chevaux ; à quoi je répliquai , avec toute la douceur que m'inspiroit le respect dû aux personnes qui me tenoient ce langage , que c'étoit le même cheval que l'on me présentoit , & que , par cette raison , j'étois forcé de lui offrir la même selle. Qu'il en coûte pour établir la vérité , & quand on a le courage de s'en déclarer l'apôtre , ne doit-on pas s'attendre à en être le martyr ?

Je ne m'en tins pas-là : j'entrai dans les détails les plus minutieux. Je fis plus : j'exposai mon avis publiquement en le donnant par écrit , & je me retirai. Cet avis fut présenté aux Consultants ; il fut approuvé de plusieurs ; ce qui détermina Monsieur de Noyon à me donner sa confiance. Les cris des apologistes du sirop redoublèrent alors ; leur prognostic fut très-funeste ; on étala les merveilles qu'avoit déjà opéré ce remède ; on cita des exemples & des faits. Mais où sont ces faits , & en existeroit-il de cette espèce ? Pour le savoir on se transporta sur les lieux cités , & on n'y trouva rien. Cette manœuvre indigna le malade & , je devins le maître de son sort.

Monsieur de Noyon fut livré à l'eau de veau & au bain tiède. Sa boisson fut des plus abondantes. Son bain fut presque continuel; car souffrant continuellement sur son fauteuil, & ne trouvant de repos dans aucune position, autant valoit-il souffrir dans sa baignoire. Il y passa donc les journées entières, & très-souvent les nuits, en criant, & en souffrant; & l'on peut dire, sans hyperbole, que sa situation ressembloit entièrement à celle d'un criminel sur la roue. Nous passâmes ainsi trois semaines sans faire aucun progrès: comment gagner à ce prix la confiance? Enfin les douleurs redoublèrent, & la néphrétique ne fut plus douteuse: la fièvre parut, on saigna, on resaigna; & après cette seconde saignée l'urine se chargea d'un sédiment, que l'on savoit être la cause de la maladie. La fièvre cessa pour lors; mais le sédiment des urines se soutint toujours avec la même force, & on reprit les bains. Enhardi par ce succès, on fut autorisé à se croire dans la bonne route: on souffrit alors sans murmurer, je pourrois dire avec plaisir, & on eut bientôt la récompense dûe aux peines d'une guérison aussi pénible. Le sédiment devint plus tartareux, des glaires & des flocons l'accompagnèrent; les douleurs diminuèrent; le malade put enfin se coucher: en continuant le régime il put marcher;

il dormit de même ; & par une constance à toute épreuve, le ventre s'ouvrit. Les évacuations furent d'une nature satisfaisante. La bile, l'atra-bile coulèrent abondamment ; & dès ce moment l'épine du dos eut gagné une moitié de sa courbure. Cette espèce de *relâchemens* m'annonça alors qu'il étoit temps d'évacuer , & d'entamer les embarras qui s'étoient formés dans les entrailles. Le petit-lait remplit mes vues , & ce remède opéra avec succès. Les progrès devinrent chaque jour plus considérables ; Monsieur de Noyon fortit, il monta en voiture ; & peu-à-peu, par des degrés marqués par les évacuations, l'épine du dos se redressa tout-à-fait. Il n'a resté à Monsieur de Noyon qu'un symptôme, pour lequel il continuera encore long-temps son régime ; c'est l'éternuement qui réveille les douleurs ; ce qui annonce un reste de roideur , & peut-être une adhérence qui ne permet pas aux muscles de se contracter librement. On pourroit aussi accuser un noyau calculeux dans le rein droit. Mais la théorie des embarras *spasmodiques* , ne permet pas de supposer des obstructions plus fortes que le calibre des vaisseaux ; & je ne crois pas que ce noyau ait pû se former à travers un spasme aussi considérable : ce sont-là des conjectures très-probables, mais non à l'abri de toute contradiction.

Je demande à présent si le sirop de Belet auroit produit les mêmes effets que l'eau de veau & le bain chez ce *rachitique* prétendu ; & si au contraire ce remède n'eût pas achevé de le détruire ? La réponse est trop affirmative pour prendre la peine d'en appeller aux effets de ce remède. Il est donc évident que M. l'évêque de Noyon en seroit mort. Il est évident aussi que les nouvelles irritations qu'il auroit procurées, auroient amené l'inflammation, celle-ci la suppuration ; & alors l'ouverture du corps auroit prouvé aux Médecins que sa maladie étoit incurable, parcequ'ils ne se feroient jamais douté que l'inflammation & la suppuration fussent l'effet du traitement : c'est de cette manière que meurent la plupart des racornis méconnus ; & c'est ainsi que l'ignorance s'enveloppe de son manteau ; d'où naît cette extrême difficulté de parvenir au vrai (a).

Convaincu par plus d'une expérience que ce sirop est totalement contraire à la complication *nerveuse spasmodique*, & prévoyant qu'il produiroit de très-grands maux, si on s'y livroit avec trop de confiance, j'ai cru ne

(a) On vient de voir depuis peu M. le duc de Caylus passer par les épreuves de ce même *martyre*, & guérir par les mêmes remèdes.

pouvoir me dispenser d'en prévenir le Public & son Auteur; ce qui m'a engagé à lui adresser la lettre ci-après.

Lettre à Monsieur Belet.

Je viens après M. de Horne, Monsieur; non pour m'élever contre les vertus du sirop mercuriel, mais pour vous présenter des observations-pratiques qui serviront à apprécier sa juste valeur. Ces observations formeront, si vous le voulez bien, un nouveau chapitre pour la première édition que vous ferez de votre brochure anti-vénérienne, que vous pourrez intituler: *Cautela, & Observationes Clinicae*; & quoiqu'elles soient contradictoires avec celles que vous avez publiées, elles rehausseront néanmoins le prix de votre découverte; en faisant connoître aux Médecins les cas où il faut employer ce remède, & ceux où il faut le rejeter; & de cette manière le sirop mercuriel conservera plus long-temps le titre glorieux de spécifique.

Une jeune Dame, d'un tempérament sensible & irritable, fut dans le cas, l'année dernière, de recourir au sirop de Belet. Vous l'assurâtes, & votre Mécène aussi, que la bénignité du remède la mettoit à l'abri de tout orage. Elle suivit vos conseils, & vous savez

très-bien que, peu de temps après, sa poitrine s'échauffa si fort, que la fièvre survint : elle fut inflammatoire, & il fallut plusieurs saignées pour la dompter ; ce qui vous obligea d'interrompre le traitement. J'ajouterai même, à votre gloire, que vous fûtes assez prudent pour ne pas vouloir le recommencer. Cette Dame a été traitée ensuite par la méthode que j'ai proposée, qui consiste dans le mélange des frictions & du bain, & elle est aujourd'hui rétablie.

J'en connois une seconde, du même tempérament, à qui ce sirop a produit les mêmes irritations ; & je pourrois en citer d'autres. Ces sortes de cas font, ce me semble, une exception à la règle générale ; ils constituent par eux-mêmes ceux qui contredisent l'emploi de votre remède. Pourquoi les avez-vous tû ? Ce sera donc dans les corps relâchés, ou ceux dont la fibre est assez forte pour n'être point irritable, qu'il produira les effets merveilleux que vous nous annoncez, & par contraire il en produira de funestes dans les corps secs, tendus, & crispés : les rachitiques, les scrophuleux, & presque tous les malades d'hôpitaux militaires forment la première classe ; la seconde sera remplie par les femmes Vaporeuses, & par les hommes hypocondriaques.

Comment est-il possible que ces sortes de

cas ne se soient pas présentés plus souvent à vos yeux, ou du moins à ceux du Praticien célèbre dont vous reclamez l'autorité ? Et comment celui-ci a-t-il pu s'oublier jusqu'à dire dans son enthousiasme, que ce remède nous indemnise de la découverte du nouveau monde (a) ? Les deux personnes citées en parlent bien différemment ; & il est très à craindre que, dans peu, un plus grand nombre ne s'en loue pas davantage, car je vois déjà une moitié du genre humain à qui votre remède ne conviendra pas. Je vois plus, & c'est avec regret que je vous en fais appercevoir ; je vois, dis-je, que le tempérament Vaporeux n'est devenu si commun, que depuis la découverte du nouveau monde. Comment donc votre remède pourra-t-il nous indemniser à cet égard, s'il est prouvé qu'il contrarie infiniment l'Affectation Vaporeuse ?

Voilà, Monsieur, mes réflexions, je les présente sans partialité, & sans avoir intention de nuire à la fortune que ce sirop vous prépare. J'ajouterai même pour votre satisfaction, que je l'ai vu réussir dans d'autres cas, & nommément chez une jeune fille *rachitique*, pour laquelle je vous fis appeller ; mais

(a) Voyez le certificat de M. Bouvard dans la brochure de M. Belet.

il fera toujours vrai qu'il faut le rejeter dans la complication nerveuse , ce qui m'oblige à le ranger dans la classe des pillules de Keiser , du *sublimé corrosif* , & de toutes les autres préparations mercurielles toujours nouvelles , & toujours de mode , qu'un Médecin prudent n'emploie jamais qu'avec connoissance de cause , & avec beaucoup de circonspection.

Je conclus de tout ceci , Monsieur , que si vous persistez à donner votre sirop mercuriel pour un remède général & infailible dans le traitement de la vérole , il aura le sort de tous ceux qui l'ont précédé : ils ont régné les uns après les autres un certain temps , à la faveur des contradictions que leurs Auteurs ont essuyées : ils ont toujours réussi dans les hôpitaux ; mais ils ont fait beaucoup de mal dans les villes ; & sur-tout sur cette belle partie du genre humain , qui , par sa constitution délicate & sensible , mérite d'autres égards que le commun des hommes , & sur laquelle on n'a malheureusement pas encore imaginé de faire les premières épreuves de ces sortes de remèdes. Si mon zèle vous paroît indifférent , je me flatte du moins qu'il ne vous paroitra pas suspect. Je ne déprécie point les vertus d'un remède caché pour lui en substituer un autre ; & vous m'offenseriez sérieu-

fement, si vous me soupçonniez de vouloir vous remplacer. J'ai l'honneur d'être, &c.

Je reviens à mon sujet, pour apprendre à la Chirurgie que le *Spasme Vapoureux* exige d'elle des égards, & la connoissance parfaite de ses effets, si elle ne veut pas être comptée au nombre de nos complices. Pour cet effet, je citerai une Dame qui étant tourmentée du clou hystérique depuis long-temps, & ayant été traitée avec tous les anti-spasmodiques, fut soupçonnée d'avoir un épanchement de matière entre le crâne & la dure-mère, auquel on attribua ses douleurs : d'après cette idée, la malade fut condamnée à l'opération du trépan. On a vu à Paris en 1765, un Prémontré attaqué d'un spasme très-douloureux sur les ramifications du nerf qui se distribue sur la lèvre supérieure & sur la joue, subir trois incisions transversales par l'ordonnance d'un Médecin fameux, qui ne manqua pas de publier en son temps cette belle opération. L'exemple de celui-ci en séduisit un second à Dijon. J'en ai découvert un troisième à Lyon, & nombre d'autres ailleurs, qui ont subi des opérations semblables en différentes parties de leur corps. Tous ces malades portent sur leur visage les marques d'une confiance donnée au hasard, ou au bruit d'une réputation

du moment ; & tous me demandent aujourd'hui des secours. J'ai déjà cité, dans mon Traité des Vapeurs, une autre malade, qui, étant sujette depuis long-temps aux douleurs les plus cruelles de l'odontalgie hystérique, perdit ici onze dents, & subit, par surcroît, une opération sur l'os de la mâchoire, où les Chirurgiens croyoient trouver une carie. Ce dernier exemple est très-commun ; mais en voici un que l'on peut regarder comme neuf en tout genre, & qui mérite d'être exposé ici avec détail.

Etant à Lyon, en 1763, pour Madame de Cligny, déjà citée plusieurs fois, je fus appelé en consultation pour M^{le} Roux, fille cadette à M. Roux, négociant, chez laquelle je trouvais deux Médecins assemblés, & un des Chirurgiens de cette ville, d'une réputation bien méritée. Ces trois consultants étoient à délibérer sur l'opération de la néphrotomie, & M^{lle} Roux étoit le sujet sur lequel on devoit opérer. Cette demoiselle, âgée de 18 ans, souffroit depuis plusieurs mois d'une douleur fixe sur le rein droit, pour laquelle on employa d'abord plusieurs topiques adoucissans, qui n'eurent aucun succès. On saigna, on resaigna jusqu'aux mouvemens convulsifs; mais la douleur se soutint toujours avec la même force. On soupçonna pour lors un em-

Barras dans le rein , & on se décida pour le vésicatoire. Le mal augmenta considérablement après cette application. On en fit une seconde ; celle-ci n'étant pas plus efficace, on fit faire un seton , & dès ce moment la jeune demoiselle fut livrée aux convulsions les plus terribles. On suspendit enfin toute tentative chirurgicale , pour se livrer aux remèdes anti-hystériques. La dose de ceux-ci ne fut pas ménagée ; mais les convulsions continuèrent , & le danger commençoit à devenir très-pesant. Que faire dans cet état ? Les Médecins furent embarrassés ; mais la Chirurgie , plus fertile en ressources, offre toujours des expédiens aux Chirurgiens qui croient tout savoir , & qui ne doutent de rien. Celui-ci auroit même rougi de son insuffisance ; & profitant du silence des deux Médecins ses adjoints, il prononça pour l'opération de la néphrotomie. Il plaida si bien sa cause , qu'il persuada les assistans & la famille ; & alors il n'y eut plus qu'un avis en faveur de cette opération. Le rendez-vous fut pris au lendemain à dix heures du matin ; mais la nuit , dit-on , porte conseil. Un parent allarmé de l'état de cette demoiselle , encore plus des projets du Chirurgien , vint troubler la sécurité de la famille. L'heure donnée arrive : on s'assemble ; on prépare l'appareil , & l'on va porter l'instrument

dans le rein de cette pauvre innocente, lorsque le parent en question demande du délai, & m'appelle au conseil.

J'arrive sans trop savoir ce que j'avois à faire, & à la vue de l'appareil je me trouve instruit de ce dont il s'agit. Quelle fut ma surprise ! on me fait le récit de la maladie ; j'en découvre la cause, & je me vois forcé de prononcer contre les trois avis. Je donnai donc le mien ; mais ce fut avec toute la modestie qu'exigeoit une pareille commission. Néanmoins je fus hué, difons mieux (dans une consultation aussi tranchante, on peut trancher le mot,) je fus insulté. Jusque-là je connoissois la rigueur des contradictions médicales, & toutes les peines de la dispute ; mais je ne connoissois pas les outrages. Ce jargon, peu commun, m'irrita ; mais mon ame & mon cœur n'en devinrent que plus sensibles. Je m'attachai donc à consoler la patiente. Je me déclarai, en ce moment, son défenseur & son soutien. Pour cet effet, je repris le détail de ses maux ; je répétai mes instructions à la famille ; je prouvai clairement que la douleur primitive étoit simplement l'effet du spasme, que de très-petits secours auroient détruit dans son principe, si on avoit su les employer ; que cette douleur avoit augmenté ensuite par l'effet des vésicatoires & du séton ;

que les anti-spasmodiques & les nombreuses saignées avoient procuré les convulsions; que l'augmentation de tous les symptômes avoient été le fruit du traitement; que le cruel avis qui avoit prononcé pour l'opération de la néphrotomie étoit la suite de la première erreur; & qu'il ne s'agissoit, enfin, que de revenir sur ses pas, pour trouver le fil du labyrinthe dans lequel on s'étoit égaré.

Je fis observer encore que cette douleur avoit été précédée par les symptômes de l'hystéricité la plus marquée. La diminution des règles, les coliques qui les accompagnoient toujours, les vents, la tension du ventre, & l'abondance des urines claires & limpides me le certifioit. Je persuadai enfin, & me chargeai du soin de la cure.

M^{lle} Roux fut plongée le même jour dans un bain froid (nous étions au mois d'août.) L'eau du bain s'échauffa en peu de temps, & il fallut la renouveler plusieurs fois dans l'espace de douze heures qu'elle resta dans le bain pour la première fois. Cette première épreuve ne fut pas sans succès; les douleurs diminuèrent & les convulsions cessèrent. On revint au même remède le lendemain: l'eau du bain s'échauffa encore par la seule chaleur du corps, & les douleurs furent moins vives; la malade dormit. Le troisième jour, même

remède, & même succès. Au huitième enfin les douleurs disparurent tout-à-fait, & la guérison fut assurée. La boisson fut abondante; les lavemens d'eau froide ne furent pas épargnés; & au bout de trois semaines Mademoiselle Roux fut si bien guérie, qu'elle fit avec moi le voyage de Lyon en Languedoc, où elle fut trouver sa famille. Mon récit est effrayant; il paroîtra même suspect à plusieurs. En ce cas la famille de Mademoiselle Roux offre à mes incrédules de leur en fournir les preuves. J'offre à mon tour les certificats des trois consultants; car je n'imagine pas, que si je le leur demandois, ils eussent le courage de nier le fait & tout le contenu de cette histoire.

M. Pressavin, établi sur les lieux, le connoît parfaitement; c'est ce qui l'a rendu, sans doute, à demi-partisan de ma méthode, préférant de se trouver en contradiction avec son système. Mais je ne crois pas qu'il soit instruit d'un autre fait de cette espèce, que voici.

Une fille hystérique, dont j'ai oublié le nom, demeurant à Lyon, rue Mercière, chez un tireur d'or, fut attaquée dans le même temps d'un spasme douloureux, qui s'empara des nerfs optiques, & pour lequel on employa d'abord toute sorte de remèdes connus. Cette douleur augmentant, on appella le Chirurgien.

gien , qui employa les vésicatoires. On les appliqua derrière les oreilles : on irrita les douleurs , & la vue s'obscurcit. A ces remèdes on substitua le cautère ; on revint ensuite aux vésicatoires ; on appliqua des sangsues ; & après ces nouvelles épreuves , la malade perdit la vue entièrement. Les nerfs optiques étoient si contractés , que le globe de l'œil étoit renversé en arrière ; la prunelle étoit cachée sous la paupière supérieure ; ce qui , en me montrant le *racornissement* de ces parties , me fit espérer de guérir la malade. J'employai sur le champ le bain tiède & la douche d'eau froide sur la tête. Ces deux remèdes réussirent si bien qu'en peu de jours ils emportèrent les douleurs , & rendirent la vue à cette aveugle. (a)

Je terminerai ces détails par quelques réflexions , au sujet du bain froid ; & je dirai que si j'ai employé ici le bain tiède , c'est à raison du spasme , qui occupant la partie supérieure du corps , auroit été contrarié par le bain froid , & par le reflux du sang sur la partie souffrante. C'est par les raisons contraires que la douche d'eau froide a si bien réussi. Je

(a) Je viens d'apprendre que la Demoiselle en question est actuellement à Paris , logée chez M. Durenton , éventailiste , rue Frepillon. Elle se nomme *Ballaquay*.

répéterai encore qu'il ne faut employer le bain froid que dans le cas où la raréfaction des liqueurs sera démontrée , & qu'elle sera bien au-dessus de la tension de la fibre , ce qui n'est pas fort commun ; & dans tous les autres cas il faut recourir au bain tiède ; c'est celui qui est marqué au degré 26 du thermomètre de M. de Reaumur.



RACORNISSEMENT

RACORNISSEMENT

DES PARTIES INTERNES.

APRÈS avoir montré les effets du racornissement dans les parties les plus éloignées du centre, il ne nous reste plus qu'à le découvrir dans celles qui en sont les plus rapprochées : ce seront les viscères, & par préférence ceux qui, plus exposés par leurs fonctions à l'action trop vive des humeurs acrimonieuses, & à celles des remèdes irritans, souffriront des plus grandes irritations, se crisperont & se racorniront ; c'est - à - dire, que leur contraction en exprimera peu à peu tout l'humide, étranglera les vaisseaux qui les arrosent, & les laissant ainsi au dépourvu, obligera souvent leur enveloppe à se séparer du vivant. Les membranes internes de chaque viscère seront donc exposées aux effets de ce racornissement ? les anatomistes peuvent nous en fournir les preuves les plus évidentes. Qu'on lise leurs ouvrages, on y verra que l'ouverture du crâne de plusieurs maniaques a montré plus d'une fois, des adhérences invincibles des meninges avec le crâne & le

cerveau. Celui du maniaque de Montpellier cité par le premier de mes antagonistes. (Voy. le *Traité des Vapeurs*. 1^{er}. vol. 4^{me}. édit. pag. 498.) a montré, selon lui, *des solides desséchés, un sang visqueux, un cerveau ferme & compact*. La poitrine, affectée du même vice, a montré encore plus d'une fois, des adhérences des poumons avec la plèvre, & de celle-ci avec les muscles intercostaux. Elle a montré aussi des poumons flétris, desséchés & racornis. (*Ibid* pag. 222.) Combien de fois, le foie, la rate, le pancréas, les glandes du méfentère, l'estomac & les entrailles, ont-elles été trouvées dans ce même état? les ovaires & la matrice aussi; & enfin les litotomistes nous diront que la vessie des calculeux leur présente tous les jours les effets de ce racornissement. J'ajouterai que cette expression leur est devenue si familière que personne ne s'est avisé jusqu'ici de la contester. Ces observations anatomiques sont assurément plus que suffisantes pour réaliser ma comparaison; mais elles ne perdront rien de leur valeur, si je les associe à celles que le corps vivant me fournit.

En 1766, Madame de Lacoré, Intendante de Franche-Comté, vint à Paris pour me confier sa santé qui étoit alors bien délabrée. L'ensemble de tous les maux dont elle

étoit tourmentée , depuis bien des années ; se réduisoit aux symptômes de l'affection nerveuse la plus caractérisée , à laquelle se joignirent d'abord des obstructions au foie. Le clou hystérique étoit celui qui la fatiguoit le plus : cette douleur étoit quelquefois si vive , qu'elle attiroit les mouvemens convulsifs, & ceux-ci étoient souvent des plus forts. A ces symptômes s'en joignoit un autre non moins terrible, c'étoit une douleur fixe au pylore avec un sentiment de chaleur, âcre & brûlant , que la malade appelloit *le fer chaud*. La faim canine accompagnoit tous ces accidens , & les règles étoient dérangées : tel étoit l'état de Madame de Lacoré , quand elle arriva à Paris.

En remontant à l'origine du mal , j'appris que la malade avoit été attaquée de la jaunisse dans sa plus tendre jeunesse , pour laquelle on employa d'abord tous les défobstruc-tifs connus , qui n'eurent aucun succès , lorsqu'enfin un empirique , nommé *Cigogne*, la guérit avec un certain élixir qu'il appelloit *huile de Vénus*. Ce rétablissement conduisit la malade jusqu'à l'âge de puberté , & au temps du développement de la matrice ; & alors il parut des symptômes spasmodiques que l'on traita suivant l'usage ; de sorte que les règles furent dérangées entièrement : la

santé de Madame de Lacoré ne fut plus alors qu'une convalescence continuelle, qui étoit suivie & précédée de mille maux divers, ce qui l'obligea à chercher des secours. Elle fut à Genève dans cet état pour y faire des remèdes: elle y resta dix-huit mois. Je ne détaillerai pas ici le nombre ni l'espèce de ceux qu'elle prit dans cette époque, mais je dirai, sans hyperbole, que la liste qu'elle en a apportée de Genève est effrayante. Ce fut après avoir payé ce dernier tribut à la pharmacie, qu'elle eut recours à moi.

A ce récit, il ne me fut pas difficile de découvrir la cause de la maladie, il n'étoit que trop visible que l'empyrique (*Cigogne*) lui avoit donné naissance, & que le Médecin de Genève l'avoit portée à son plus haut degré. Il étoit démontré aussi que le genre nerveux souffroit; mais les embarras du foie formoient une complication trop évidente pour n'en pas craindre les suites; ce qui m'empêcha de prognostiquer aussi favorablement que je l'aurois fait, si l'affection nerveuse eût été la seule cause à combattre. Les indications ne furent pas moins les mêmes à remplir. Il falloit relâcher les nerfs: le parchemin paroissoit ici trop sec & trop ridé, pour ne pas s'occuper à l'humecter, en jettant dans le sang tout l'humide qui lui avoit été enlevé par

deux traitemens aussi contraires : pour cet effet, j'employai le bain tiède & tous les humectans connus. Le premier effet de ce régime fut d'emporter les convulsions, & de diminuer la violence des symptômes hystériques. Enhardi par ce succès, on marcha avec plus de fermeté dans la nouvelle route; on doubla la dose des humectans tant en boiffons qu'en bains; la malade se condamna elle-même à rester huit heures par jour dans l'eau, & après plusieurs mois de ce traitement le ventre s'ouvrit : les évacuations furent considérables, & d'un caractère qui annonçoit le dégorgement du foie & de la vésicule, puisqu'elles entraînérent des pierres biliaires, & en grand nombre : mais une d'elles, d'une forme triangulaire, & la plus considérable par son volume, procura des symptômes effrayans; ce fut une hémorrhagie qui mit la malade en danger : je recourus aux astringens; les entrailles s'y refusèrent; ce qui me décida en faveur d'un remède tout opposé, qui en ne contrariant point la grande sensibilité des fibres, me parut devoir opérer avec succès, en consolidant le vaisseau ouvert; ce fut la gomme arabique qui réussit parfaitement.

Nous revînmes alors au bain & aux boiffons; les évacuations reparurent, & avec

elles un morceau de la membrane interne du *duodenum* qui se déchira , & sortit par les felles. Celui-ci fut suivi d'un second & de plusieurs autres , qui en rappelant l'hémorrhagie , nous obligèrent de suspendre de nouveau nos opérations , & de recourir à la gomme arabique , qui réussit encore avec un succès marqué. Nous prîmes donc du repos ; après quoi nous revînmes au bain & à la boisson , & les évacuations reparurent. Ce ne fut plus alors des membranes , ni du sang , mais des pierres de la nature du gravier : ce qui nous présentoit une nouveauté , dont il fallut chercher la cause. Pour me rendre raison de l'origine & de la nature de ces pierres , j'imaginai qu'elles avoient été formées dans le *pancréas* , & par le même mécanisme que les pierres biliaires avoient été formées dans le foie , ou dans la vésicule. L'analogie du suc pancréatique avec la salive , autorisoit d'autant plus ma façon de penser , que celle-ci fournit communément des pierres de cette espèce , ce qui me servit à l'explication du phénomène. Les évacuations finirent enfin : le fer chaud disparut ; & il ne resta plus alors que quelques légers symptômes spasmodiques qui accompagnoient toujours le temps critique , & qui paroissoient visiblement en suspendre le cours. J'en cherchai long-temps

la raison; lorsqu'enfin je crus l'avoir trouvée dans l'extrême raréfaction des liqueurs qui circuloient dans la matrice : la sortie impétueuse des vents par ce viscère me le prouva; & alors je recourus au demi-bain froid, ou au bain de fauteuil. J'engageai même la malade à en faire usage dans le temps de l'écoulement; ce qu'elle fit avec un succès si marqué, que cette évacuation fut rétablie à cette époque. La chaleur des entrailles & celle de la matrice étoient si grandes, que l'eau du bain s'échauffoit en peu de temps, & faisoit monter le thermomètre au degré 28; ce qui obligeoit de renouveler souvent la froidure de l'eau; & par cette dernière manœuvre, on vint à bout d'éteindre tous les symptômes.

Toutes les carnosités que la malade a rendues sont précieusement conservées dans l'eau-de-vie, & on observe là le racornissement dans tous ses degrés, puisqu'on les voit rapétissées, & si durcies, qu'elles ressemblerent à du cuir; mais si on les retire de la liqueur, & qu'on les fasse macérer dans l'eau froide, on les voit en peu de jours reprendre leur première forme, leur volume, & leur souplesse membraneuse, & *vice versâ*. La même expérience produit les mêmes effets sur celles que Mademoiselle Authemant (Voy.

le *Traité des Vapeurs* 1ere. Obs.) a rendues jadis par la vessie; ce qui fournit la démonstration la plus complete du racornissement en question. Mais de quelle manière & par quels effets ces membranes se sont-elles détachées ainsi du vivant? c'est sur quoi je m'arrête; & je dis, que chez Madame de Lacoré il y avoit eu précédemment un agacement considérable dans le *duodenum*, par les vives irritations des remèdes brûlans, dont elle avoit fait usage dans le principe de sa maladie, ce qui avoit froncé les fibres, & les avoit ensuite crispées. Le canal *cholidoque* avoit par conséquent souffert des étranglemens plus ou moins forts, suivant le degré du spasme; l'écoulement de la bile en avoit été gêné & meme intercepté. De-là les engorgemens du foie & de la vésicule; & enfin la congestion de la bile dans les environs du conduit, & dans l'interstice des tuniques du *duodenum*, ou dans le tissu cellulaire: (car les anatomistes sçavent que l'insertion du canal *cholidoque* serpente à travers les membranes de cet intestin) la bile ainsi arrêtée s'y est épaissie & a formé des pierres: celles-ci ont distendu les membranes, qui, toujours agacées par les mêmes remèdes, se sont enfin racornies & séparées, & ont formé ensuite le kiste, qui a servi d'enveloppe aux concrétions

pierreuses. L'ensemble de cette collection a donc fourni la tumeur, la douleur & le fer chaud, & a produit tous les désordres de la digestion. Cette tumeur approchoit déjà du squirre, elle seroit même devenue telle par le seul effet d'un plus grand dessèchement des parties, & par celui des remèdes irritans, si le véhicule aqueux & l'abondance des boissons ne l'eussent ramollie & toutes les parties des environs. Ce ramollissement leur a restitué leur forme & leur souplesse; & les pierres biliaires qui y étoient contenues, faisant continuellement effort pour briser leurs entraves, soit par leur poids, soit par le torrent de la bile qui arrivoit du foie, ont percé l'enveloppe. Tel fut le mécanisme de cette évacuation salutaire qui sauva la vie à Madame de Lacoré. Cette enveloppe ainsi déchirée, a dû se séparer ensuite par l'effet du même remède, & a dû entraîner aussi tout ce qui étoit racorni de cette membrane interne du *duodenum*, & celle des autres intestins; car la quantité de ces membranes rendues est trop grande pour ne pas supposer que chacun d'eux en ait fourni une partie. C'est ainsi qu'une pierre formée à l'insertion de l'uretère dans les membranes de la vessie, a procuré le même déchirement chez Mademoiselle Authemant déjà citée; & que la

membrane interne de l'uretère & celle de la vessie détachées ensuite par ce dépouillement, formèrent des champignons à l'extrémité de son col, à raison de l'obstacle que présenta le sphincter. A quelle cause attribuera-t-on de pareils effets ? si ce n'est au racornissement des membranes ; & comment faudra-t-il donc le démontrer (a) ?

Quant à la formation des calculs dans l'un & l'autre cas, on la déduit des mêmes causes qui ont produit le racornissement ; ce sont toutes celles qui, en favorisant l'évaporation du fluide, ont laissé le sang à sec ; & de cette évaporation s'ensuivent toujours des concrétions & des crySTALLISATIONS, suivant la qualité des sécrétions & des matières qu'elles produisent. Le foie a dû par conséquent fournir des pierres biliaires ; la vessie un calcul, & des graviers ; le pancréas une concrétion saline & puisée dans la qualité de sa sécrétion. Il résulte de cet ensemble que

(a) Ce n'est point ici le seul exemple que j'ai à citer en faveur de cette exfoliation. M. le marquis de Seyssel, habitant ses terres, en Bugey, a rendu de même, par le seul effet du régime aqueux, toute la tunique interne des intestins. J'ai actuellement sous mes yeux un mémoire à consulter pour une religieuse de Dijon, qui, étonnée, ainsi que son Médecin, de pareils effets, me demande raison de ce phénomène, & quels remèdes il faut employer pour la guérir ; & on saura que M. de Seyssel & cette dame avoient été primitivement accablés l'un & l'autre par des remèdes pharmaceutiques.

toutes les fois que la tension de la fibre fera la cause primitive des maladies, les remèdes pharmaceutiques employés alors seront seuls capables de produire tous ces effets, & d'en imposer à celui qui aura méconnu le mal dans son principe. Il résulte encore que le seul moyen d'y remédier, c'est de rendre d'abord à cette fibre tendue sa première souplesse, & d'attaquer ensuite ses effets. C'est alors que l'on peut employer les remèdes pharmaceutiques, pourvu toutefois que ce soit avec la plus grande modération; car la fibre, ainsi relâchée, reprend bien vite son ressort. D'après ces principes, j'employai des apéritifs à la fin de ce traitement, dans la vue d'attaquer les anciennes obstructions du foie, que tous les Médecins avoient regardées comme la cause première. Les sucres de chiendent, de marrube, & de chicorée, me fournirent la matière d'un apozème apéritif, que je rendis par fois tant soit peu purgatif, par l'addition du sirop de chicorée composé. Ce remède réussit assez bien; ce qui m'enhardit à passer jusqu'aux eaux minérales froides. Tel a été ma conduite, tel en a été le fruit, c'est aux médecins à en tirer les conséquences; & pour leur en faciliter les moyens, je continuerai d'observer avec eux, mais ce sera sur mes fautes & mes mal-

heurs , à l'exemple de l'Hypocrate Anglois : Exemple trop peu suivi , quoique bien éloquent dans la recherche du vrai.

De toutes les maladies nerveuses que j'ai traitées , quelques-unes ont échappé à mes foibles lumières, soit par les complications qu'elles m'ont présentées , soit par les entraves que l'on a mises au traitement ; & dans l'un & l'autre cas , les malades en ont été les victimes : celle que je vais citer , est de ce nombre. Madame la Marquise de ^{***}, d'un tempérament sec & fort sensible , se maria à l'âge de dix-huit ans , ayant joui jusques là d'une fanté très-délicate. A dix-neuf elle accoucha laborieusement ; & à cette époque , il fut déclaré que Madame la Marquise pouvoit être comptée dans la classe des femmes hystériques ; car les mouvemens convulsifs survinrent aux douleurs de l'accouchement , & firent craindre pour la vie de l'enfant & celle de la mère. A la sortie de sa couche , Madame de ^{***} conserva une extrême sensibilité dans le genre nerveux ; de sorte que le moindre événement réveilloit le spasme. Deux ans après la diarrhée survint ; la malade maigrit considérablement. Le premier Médecin à qui elle se confia , prononça en faveur du relâchement de l'estomac , & prescrivit des toniques. La diarrhée augmenta.

On doubla la dose du remède; on continua enfin le même traitement pendant deux ans entiers; & ce fut avec *du kermes, du quinquina, du mastice, du cachou* & autres; ce qui procura l'hémoptisie dans le temps de l'écoulement des règles; & je fus appelé.

Au récit de ce qui avoit précédé, je ne doutai pas que l'hémoptisie n'eût été produite par le reflux du sang menstruel sur le poumon. La diarrhée me parut provenir de la même source; ce qui me fit penser que les toniques étoient seuls la cause de ce désordre. On saigna la malade & l'hémoptisie cessa: mais la diarrhée continua toujours avec la même force, & avec des douleurs assez vives pour me faire soupçonner le rancissement des entrailles. Le ventre étoit tendu; la région de la matrice étoit fort douloureuse; & par l'inspection du local, un Chirurgien habile découvrit la dureté de son col; ce qui, en confirmant mon opinion, m'indiqua les moyens que je devois mettre en usage. Ces moyens furent ceux qui réussissent toujours en pareil cas. Madame de*** fut livrée à l'eau de veau & au bain tiède. Elle resta constamment pendant dix mois à ce régime, la diarrhée cessa, & l'écoulement des règles se rétablit. Notre convalescente fut à la campagne, & de-là, je reçus

d'elle une lettre de rémerciment sur le rétablissement de sa santé. Cette guérison n'étoit encore qu'apparente ; il eût fallu y travailler à nouveaux frais ; c'est ce que nous ne fîmes point , & la rechûte suivit de près cette convalescence. On revint à Paris. La diarrhée reparut avec la même force. Il y eut plus : l'écoulement des règles se déranga de nouveau ; ce qui rappella les premiers orages. Cette rechûte ne me surprit pas tant que la famille qui, voulant l'attribuer au reflux d'une humeur dartreuse , me proposa mille moyens d'y remédier. Je combattis cette opinion sans pouvoir la détruire ; il fallut même plier aux circonstances ; & malheureusement aussi foible que coupable , je parus y adhérer en consentant à l'ouverture d'un cautère ; espérant que les mêmes remèdes triompheroient encore du cautère & du mal. On fit donc un cautère ; & par une plus grande faute , je le fis placer à la jambe. L'irritation se porta d'abord sur la matrice ; les douleurs d'entrailles devinrent plus vives ; les mouvemens convulsifs reparurent sur la jambe cautérisée ; je m'apperçus du mal que ce remède faisoit ; j'avouai publiquement ma faute & voulus la réparer ; mais toute représentation fut inutile ; & me voyant trop foible pour résister à tous , je demandai conseil.

Un second Médecin, homme habile, que j'estime & que j'honore, se joignit à moi : il jugea sur le récit, que cette rechûte provenoit de l'humeur dartreuse : il consentit à faire usage des mêmes remèdes, qu'il reconnut seuls capables de remédier à l'affection des nerfs ; mais il plaida en faveur du cautère. Un troisième conseil qui se joignit à nous, fut aussi de cet avis, & le cautère subsista : les irritations subsistèrent donc, & le premier écoulement des règles fut encore plus dérangé, ce qui rappella l'hémoptisie. Je revins une seconde fois à mes représentations sur ce cautère. Je persuadai enfin, que l'irritation qu'il procuroit étoit la cause de ce désordre, & j'eus la satisfaction de le voir supprimer. Mais on forma bientôt de nouveaux soupçons sur cette humeur dartreuse, & le conseil prononça très-affirmativement qu'il falloit y suppléer par un nouvel égoût : mes représentations eussent été ici très-inutiles, parceque l'on m'accusoit secrètement d'avoir fermé jadis un égoût que l'on avoit pratiqué au bras, par le moyen du *garrou*, sans s'appercevoir que le rétablissement de la malade avoit suivi de près cette époque. Je n'eus donc rien à opposer, & on appliqua de nouveau ce remède. La fièvre parut alors ; le troisième période des règles

fut supprimé tout-à-fait ; & le reflux porta encore sur les entrailles, qui, irritées de nouveau, le furent bien davantage par quelques purgatifs que l'on plaça, & par quelques anti-spasmodiques. Les évacuations furent alors plus abondantes ; elles entraînent avec elles une exfoliation de la tunique interne des intestins, d'une aune de longueur, qui ressembloit par sa forme au ver solitaire, & qui dénotoit parfaitement le racornissement en question. Les entrailles devinrent alors plus sensibles ; la matrice irritée procura de nouveaux symptômes qui firent naître de nouvelles idées. On accusa le foie. Un quatrième Médecin fut de cet avis : on prononça pour les eaux minérales, & ce fut celles de Bagnières, de Luchon ; parcequ'elles ont, dit-on, la réputation de provoquer les règles & de guérir les dartres. Mais où étoient-elles ces règles ? Et quand même la pléthore sanguine eût existé, comment auroient-elles pû pénétrer à travers la matrice crispée, & peut-être racornie ? La malade partit pour Bagnières dans un état si fâcheux, qu'il faisoit craindre qu'elle pérît dans la route. Le voyage fut en effet très-pénible ; il fallut s'arrêter plusieurs fois ; on arriva enfin ; & on se livra avec la plus grande confiance aux eaux de cette piscine salutaire. Les premières

nières épreuves de ce remède ne furent pas avantageuses; on en continua pas moins l'usage jusqu'à ce que l'on se vit forcé de châtier son action par un mélange d'eau de poulet: on m'écrivit alors: j'opinai pour le retour; mais je fus seul de cet avis; & la malade périt à Bagnières. L'ouverture de son corps a déjà prononcé en faveur du racornissement méconnu; elle me laisse le regret de n'avoir pas soutenu mon avis avec plus de constance.

*Ouverture du corps de Madame
la Marquise de ***.*

Nous soussignés Médecin & Chirurgien Major, &c. ayant été requis de faire l'ouverture du corps de Madame la Marquise de ***, morte à Bagnières le 4 Octobre à la suite d'une fièvre lente, pour tâcher d'y découvrir la cause de sa mort; nous avons procédé à l'examen de la poitrine, où nous avons trouvé 1.° une adhérence de deux lobes du poumon dans toute leur étendue avec la plèvre; ce viscère étoit, en outre, rempli de tubercules qui suppuroient: 2.° nous avons passé ensuite à l'examen du ventre & des viscères contenus; nous avons trouvé le foie adhérent au péritoine & au diaphragme, son

volume plus gros que de coutume, & sa substance si molle qu'on la déchiroit au toucher. L'ordre des vaisseaux y étoit si confondu, que toute la substance de ce viscère paroïssoit être dans une macération putrescente.

3.^o L'estomac, la rate & les reins, étoient dans l'état naturel; mais les intestins étoient enflammés, & suppuroient dans plusieurs points; les glandes du mésentère étoient schirreuses & enflammées; l'épiploon étoit fondu. 4.^o La matrice & les ovaires ont été trouvés *desséchés, racornis & décolorés*. Fait à Banières - Luchon, ce 5 Octobre 1770. Signés Barrié, Méd. Gelez, Chirurg.

D'après cette ouverture, j'observe 1.^o qu'elle a été faite à deux cens lieues, loin de moi en présence d'un Médecin que je n'ai pas l'honneur de connoître, & qui, ayant reconnu le racornissement de la matrice, & celui des ovaires, n'a pu modifier l'expression dans l'exposé qu'il en a fait.

2.^o J'observe encore que le poumon, le diaphragme & le foie, étoient tous adhérens avec leurs enveloppes membraneuses, je veux dire la plèvre & le péritoine; ce qui forme une nouvelle preuve en faveur du racornissement.

3.^o J'observe enfin, que l'inflammation des entrailles, leur suppuration & celle du pou-

mon ont été la cause de la mort sans pouvoir l'attribuer ailleurs. Il s'agit à présent de découvrir la cause de cette inflammation. L'attribuera-t-on à l'humeur dartreuse, qui ayant abreuvé primitivement l'estomac & les entrailles, avoit ainsi dépravé ses fucs, & procuré le dévoiement, & qui ayant été ensuite repoussée sur le poumon, avoit procuré l'inflammation & la suppuration de ce viscère? C'est sous ce point de vue sans doute, que tous les Médecins jugeront la question. Ils m'objecteront même que Madame la Marquise de Besons citée plus haut, a éprouvé le même sort par le reflux d'une humeur, tout aussi acrimonieuse (*la goutte*). Mais pourquoi chez Madame la Marquise de *** la matrice s'est-elle trouvée racornie? Et pourquoi chez Madame de Besons, au contraire, a-t-elle été trouvée saine? c'est sur quoi je m'arrête. Pour objecter à mon tour que le racornissement de la matrice ne peut pas être l'effet de la maladie de Madame la Marquise de ***, mais bien la cause réelle & primitive, puisque chez Madame de Besons, ce viscère jadis tout aussi affecté, à en juger par les symptômes hystériques, qui avoient précédé, auroit dû l'être de préférence par les effets de la maladie de poitrine; ce qui prouve clairement que la phtisie a été idiopatique ou

essentielle chez Madame de Besons, & tout-à-fait indépendante de l'affection nerveuse ; tandis que chez Madame la Marquise de *** elle a été symptomatique ; ayant été produite par le vice de la matrice & par son racornissement.

En effet, les mouvemens convulsifs ont été les premiers symptômes du mal ; la diarrhée les a suivis, & ensuite l'hémoptisie ; & tous ces symptômes ont été précédés & suivis du dérangement des règles dans la première attaque de la maladie, comme dans la rechûte ; d'où l'on peut conclure que le couloir de la matrice, trop ferré de sa nature, n'a pas permis au sang menstruel son libre cours ; d'où s'en est suivi le reflux dans les parties internes ; les entrailles en ont été surchargées les premières ; les suc digestifs ont été vitiés ; & de-là les mauvaises digestions & la diarrhée. Les remèdes irritans que l'on a employés dans ce premier début, ont augmenté la tension des entrailles & celle de la matrice, ce qui a dû augmenter le degré de la cause primitive : le sang menstruel a donc trouvé plus de résistance ; la pléthore sanguine est devenue plus considérable ; le poumon en a été surchargé par la communication des veines hypogastriques avec les mammaires, & l'hémoptisie en a été l'effet.

On observera encore que tous ces symptômes ont disparu une fois par le relâchement que l'on avoit procuré dans tout le canal intestinal, au moyen des boissons abondantes & des bains tièdes; & que ces mêmes symptômes ont reparu quand on a cessé d'humecter, & quand on a irrité de nouveau; ce qui ne laisse plus de doute sur la cause réelle de la maladie, qui gît dans le racornissement de la matrice & celui des entrailles: l'ouverture du corps nous le montre à nos yeux.

Ce raisonnement fera à l'abri de toute discussion, quand on sçaura que cette humeur dartreuse n'a jamais existé chez Madame la Marquise de * * * ; en effet, on n'a jamais vu chez elle une dartre bien caractérisée; à peine les glandes sébacées des oreilles, avoient-elles fourni dans la jeunesse un petit suintement qui n'exigea aucun secours: jamais sa peau n'a été altérée; & si on a voulu trouver chez elle ce vice dartreux inné, on s'est trompé volontairement; car par les informations que j'avois prises dans sa famille, le vice dartreux n'y étoit pas connu. En vain a-t-on voulu accuser la mort de Madame sa mère; toutes sortes d'accusations à cet égard sont gratuites; & il n'a pas moins fallu mourir en dartreuse, & non en racornie. Tel est le sort de plusieurs. Si l'ouver-

ture des corps devient plus familière, il est à espérer que le racornissement ne sera plus méconnu ; & ce sera à cette époque que la médecine aura fait de véritables progrès.

Je terminerai cet article par citer l'observation d'un Médecin de Bretagne, insérée dans la Gazette Salulaire du 11 Octobre 1770, par laquelle on découvre un nouvel effet du racornissement, d'après l'ouverture du corps de celui qui en a été la victime. M. Villeaupuis - Fretaud, Médecin à Savenay, raconte « que M. Monfort, recteur de Savenay, d'un tempérament sec & fort mélancolique, fut saisi tout-à-coup dans le mois d'Août 1769, d'un vomissement qui revenoit tous les jours après les repas. Le malade étoit dans ce temps-là tourmenté par des chagrins, & se livroit à des contentions d'esprit de toute espèce. Le premier Médecin qu'il consulta, conseilla les purgatifs, & le malade en prit sous différentes formes ; ce qui aggrava les symptômes ; car au vomissement se joignirent des borborigmes, des spasmes douloureux dans les entrailles, des urines claires, qui furent très-abondantes ; ce qui obligea de recourir à d'autres remèdes ; & à consulter un autre Médecin.

Celui-ci substitua aux purgatifs l'émétique & l'hypecacuana ; il y revint plusieurs fois ;

il ajouta ensuite à ces remèdes des pillules fondantes , stomachiques & apéritives , des lavemens purgatifs, faits avec la décoction de sené, & finit par donner de la thériaque, dans la vue , sans doute, de calmer en partie le mal qu'il faisoit journellement avec tous ces remèdes. La boisson ordinaire du malade fut toujours du vin pur , par l'ordonnance de tous les consultans, qui, ne voyant, sans doute, que foiblesse dans les forces centrales, rejettoient tout remède humectant sans en excepter l'eau. Il continua ainsi ce traitement pendant cinq mois, au bout desquels il parut des mouvemens convulsifs qui effrayèrent la famille : le malade souffrit alors des douleurs cruelles dans les testicules qui rentroient par des contractions vives, & ces douleurs finissoient par la syncope. Il mourut enfin dans ces tourmens, étant réduit dans le marasme & dans la consomption.

L'ouverture du corps montra un dessèchement général de tout le canal intestinal, & une diminution considérable de son calibre, ainsi que de celui de l'estomac. La valvule du *cœcum* étoit si retrécie, qu'à peine elle permit le passage d'un tuyau de plume ; tous les viscères étoient d'ailleurs en bon état. Les glandes mésentériques étoient cependant obstruées & durcies. M. Guerin, mon con-

frère , & moi , ajoute M. Fretaud , fûmes appellés quelques jours avant la mort du malade : nous vîmes avec regret que les remèdes qui auroient pû le guérir , ne pouvoient plus lui être utiles dans ce dernier temps de sa maladie : nous le secourûmes pourtant avec beaucoup de petit lait ; le malade en éprouva un soulagement marqué ; ce qui ne servit qu'à lui faire regretter davantage la vie qu'il perdoit par l'impéritie de ceux à qui il avoit malheureusement confié sa santé. Voilà , si je ne me trompe , (ajoute M. Fretaud) une nouvelle preuve du racornissement des solides que M. Pomme admet pour le dernier degré de la cause vaporeuse : je l'offre aux antagonistes forcenés de cet auteur , & je souhaite que cet exemple fasse sur eux le même effet qu'il a produit sur M. Guerin & sur moi ».

Le tableau que nous présente cette observation , est , en effet , si frappant , que notre journaliste , à qui M. Fretaud l'avoit adressée , en a été ému ; & c'est sans doute par cette raison qu'il ne l'a pas publiée ; ce qui ne nous empêchera pas de conclure que la diminution du calibre des intestins étoit l'effet de la contraction des fibres , & par conséquent celui du racornissement , & que c'est aux remèdes irritans que l'on doit attribuer cet effet.

Boerhave a déjà conclu de même, en nous rapportant l'observation anatomique faite sur le cadavre d'un homme qui étoit dans le pernicious usage de boire beaucoup d'eau-de-vie, & dont l'estomac fut trouvé racorni au point qu'il n'étoit pas plus grand qu'une noix.

Baglivi, disséquant à Rome le cadavre d'un homme fort & robuste, qui étoit mort d'une fièvre ardente, fut fort surpris de ne point trouver de graisse sous la peau; il n'y avoit à sa place que des membranes ou des pellicules entassées les unes sur les autres; les fibres des muscles étoient si dures, si desséchées & si racornies, qu'on ne pouvoit pas les couper avec les meilleurs couteaux.

Telles sont les preuves que j'avois à fournir en faveur du racornissement de la fibre nerveuse; je passe à celles qui caractérisent la tension.



V A P E U R S

HYSTÉRIQUES ET HIPOCONDRIAQUES.

LES observations que je viens de citer nous montrent l'affection nerveuse spasmodique à son dernier période , en caractérisant le *racornissement* des nerfs , de manière à ne pouvoir le contester. Celles qui suivent formeront le premier degré de cette affection nerveuse ; elles caractériseront par conséquent le spasme ou la tension de la fibre , & non le relâchement ; de sorte que ces deux degrés de la maladie étant le produit d'une même cause , on les verra céder au même traitement.

LETTRE DE M. * * *.

A Genève , ce 14 octobre 1768.

« La lecture de votre *Traité des Vapeurs* m'avoit déjà rempli d'estime pour vous , Monsieur ; le bien qu'elle m'a fait , & celui que vous me ferez encore , ajouteront à mes sentimens ceux de la vénération & de la reconnaissance. . . . Vous voyez par ce début

que c'est une consultation que je viens vous demander. J'écrirai mon histoire sans soin ; mais je tâcherai de ne rien omettre. J'ai bien vu des maladies de nerf dans votre livre ; mais je n'en trouve aucune qui ressemble à la mienne. Les symptômes de M. de la Roquette & ceux de madame de Cligny ont cependant quelques rapports avec les miens ; la beauté de leur cure m'a charmé. J'ai écrit à Lyon en conséquence , pour savoir ce qu'étoit devenue madame de Cligny , depuis le mois de juin 1764 , que vous cessez d'en parler ; & j'ai appris avec admiration que cette miraculeuse jouissoit aujourd'hui de la liberté de ses membres & d'une pleine santé. Au bruit de cette merveille , & à l'exemple de cette héroïne , je me précipitai dans l'eau comme un soldat poursuivi , & je commence par vous dire que je m'en suis très-bien trouvé.

Je suis né à Genève le 28 février 1727 ; d'un père & d'une mère qui étoient, l'un & l'autre , assez mal en nerfs. Ma mère a eu un oncle & une tante qui ont eu des Vapeurs jusqu'à la démence ; & un de ses cousins-germains , attaqué du même mal , se tua à Lyon dans un de ses accès. Elle s'est plainte pendant vingt ans , & plus , de maux de tête effroyables. Elle éprouvoit alors un froid gla-

cial aux jambes , que rien ne pouvoit calmer. Dans ces circonstances elle couroit à la fontaine pour en recevoir l'eau sur la tête , & revenoit ensuite se brûler les pieds sur les tisons ; elle étoit toujours plongée dans la tristesse la plus profonde , & restoit souvent dans une immobilité qui paroissoit souverainement ridicule , & que j'ai compris ensuite avoir été un triste effet de ses maux. Elle a fini enfin par devenir tout-à-fait folle , parce qu'on l'a traitée à l'inverse des principes que vous établissez.

Mon père , né avec beaucoup d'esprit , avoit aussi les nerfs dans un mauvais état , & le tenoit de sa mère. Une triste particularité à observer dans sa famille , vous prouvera combien notre pauvre ville est remplie de gens à mauvais nerfs. C'est la perte que nous avons faite , en peu de temps , de quatre de nos proches parens par cette cruelle maladie. Mon père avoit l'imagination sombre ; il étoit solitaire par goût , & timide ; il a souffert pendant les trente dernières années de sa vie d'une douleur vive sur le muscle *sternomastoidien* droit , qui lui faisoit pirouetter la tête de droit à gauche avec tant de violence , en certains temps , que six hommes forts n'auroient pu la contenir. Son père avoit été attaqué d'un tremblement de tête pen-

dant les quarante dernières années de sa vie.

Jusqu'à l'âge de dix-huit ans j'étois triste, studieux, je n'avois aucun goût pour les plaisirs de mon âge; j'étois en même temps timide & emporté. Quant à mon tempérament, j'étois gros & gras, haut en couleur, & j'avois bon appétit. J'eus la petite vérole à l'âge de quatre ans, & depuis lors, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, où je m'arrête, je n'eus pas le plus petit mal. C'est alors qu'il parut se faire en moi une vive révolution. Je fus d'abord pris du cochemar. Mon col se gonflait pendant le sommeil; un affreux désordre s'emparoit de ma tête, il me sembloit qu'elle alloit éclater. Le mal me réveilloit, & cependant je ne pouvois remuer ni pied ni patte. J'attendois la mort à tout instant, persuadé que je ne pouvois lui échapper: cependant au bout de quelque temps il se faisoit dans mon cerveau une espèce de détente subite; & alors je recouvrais l'usage de mes membres; je parlois; je me réveillois tout de bon: cet accident m'arrivoit trois ou quatre fois par semaine. Cette première maladie a duré plusieurs années dans des degrés de force très-différens. Je pris du goût dans ce même temps pour la poésie, & pour la philosophie. Peut-être l'aurois-je cultivée avec succès, sans une maladie de l'ame que j'ai regardée depuis

comme l'avant-coureur des maux qui m'attendoient.

A l'âge de dix-neuf ans, je tombai dans une mélancolie amoureuse. J'étois tourmenté du besoin d'aimer, & pour mieux dire, c'étoit un amour véritable qui me tirannisoit, dont l'objet étoit non une beauté particulière, mais toute beauté. Je ne recherchois rien avec tant d'ardeur que de voir de belles femmes; & leur vue étoit pour moi un supplice. Je me souviendrai toujours qu'en 1747, passant à Lyon devant l'Abbaye des Dames de S. Pierre, je me remplis si bien l'imagination des beautés que cette maison devoit renfermer, que je supposai brûler comme moi d'amour, que je sentis mon cœur ému de pitié autant que de tendresse. Les larmes inondèrent mon visage; je fus forcé d'entrer dans l'allée du couvent pour les essuyer, & me cacher aux yeux des passans. Cette folie me tourmenta long temps.

Au retour de ce voyage, au commencement de l'année 1748, je devins éperdument amoureux d'un objet déterminé. Mais de combien de sentimens bisarres & douloureux les gens à mauvais nerfs ne sont pas susceptibles? Dans certains temps je croyois avoir reçu un instinct contraire à celui des autres hommes. L'amour de soi fut toujours le prin-

cipe des actions humaines : quand je réfléchissois au mal que ma passion me faisoit , je me croyois poussé par la haine de moi-même. Après quelques visites à l'objet qui m'enchantoit , il se fit dans mon cerveau une révolution soudaine. Je me figurai que cette passion me feroit perdre & le goût des sciences , & le temps le plus précieux de ma vie. Je repris l'étude , mais avec une si profonde tristesse , que souvent en écrivant j'effaçois de mes larmes les caractères que je venois de tracer. Pendant deux ans l'image de la personne que j'aimois me fut toujours présente. Je prétendis fuir l'amour , pour ne suivre que l'étude. Je calculai comme un enfant ; car j'appris par ma propre expérience que dans les grandes passions la vue n'embrasse pas le cœur comme le fait l'imagination , & que l'amour ne nous poursuit jamais avec tant de force , que lorsque nous nous arrachons de l'objet aimé. Je crus quitter l'amour pour l'étude ; & par la fuite , dès que j'eus renoncé à voir la personne que j'aimois , je quittai entièrement l'étude pour ne m'occuper que de mon amour.

Dès l'âge de dix-sept ans j'avois été extrêmement sensible au physique de l'amour. Ce fut vers cet âge que je fis le funeste apprentissage de l'onanisme ; mais je n'ai pas donné

dans les excès où j'ai vu tomber plusieurs de mes camarades. Pour revenir à mon amour ; soit que j'espérasse de m'en guérir de jour en jour ; soit que comme tous les mélancoliques ; je trouvassé une douleur perfide à m'abreuver de mes peines, je continuai , tant qu'il dura, à éviter l'objet aimé avec le plus grand soin ; & lorsqu'il m'arrivoit de passer auprès de sa maison , je frémissois , & je passois outre. Cependant je sentis mon cerveau s'user. J'avois craint de me marier , & je m'appercevois que la conception étoit moins prompte. Le même ordre des fibres perpétuellement fatiguées parut tomber dans l'atonie ; mais les maux de mon ame ne devoient pas finir là.

Il fut question alors d'un mariage très-avantageux pour moi, & ce mariage manqua au moment de sa conclusion. Un si fâcheux contretemps me causale plus vif chagrin : le chagrin m'hébête & m'endort. Je dormis donc , durant une année entière, douze heures par nuit : je passois les jours dans la solitude ; je sentis bientôt ma tête s'appesantir ; mes facultés s'éteindre , & je crus pour cette fois que c'étoit fait de moi. Enfin, un an après la rupture de ce mariage, le 17 Février 1754, je me sentis la tête dans l'état où elle doit être, lorsqu'on est prêt à tomber en apoplexie ; le mal augmenta à vue d'œil,

d'œil, ce qui m'obligea de recourir au Médecin, qui me fit saigner au pied droit & au pied gauche tout à la fois. Le sang coula avec tant de force que je m'évanouis. Je fus dans un état si misérable, en sortant de cet évanouissement, qu'il me seroit impossible de le peindre; il sera plus court de dire que toutes les facultés de l'ame me parurent interdites pour jamais. Je n'eus plus ni imagination ni mémoire; une profonde tristesse, & le sentiment d'un désordre épouvantable dans ma tête, furent tout ce qui me rappella mon existence : mon pouls se faisoit sentir à peine par sa lenteur, & par ses intermit- tences; mes facultés furent si affoiblies que les simples perceptions ne se faisoient pas sentir. Mes yeux voyoient, mais mon ame n'avoit pas le sentiment de l'objet qui lui étoit offert : le soleil lui-même frappoit mes yeux, sans frapper mon ame. Dès ce jour-là, je n'eus plus, ni crainte, ni desir, ni volonté; les premiers sentimens de la nature furent perdus pour moi. L'imagination & la sensibilité sont deux facultés de notre être qui se tiennent sans doute de bien près; aussi me furent-elles enlevées ensemble. La nuit, entre mes rideaux, je ne pouvois me représenter l'image d'un homme : la jaunisse survint à cet état; j'eus aussi des vomissemens,

de l'oppression ; ce qui m'obligea de consulter de nouveau un Médecin.

Celui-ci me défendit de faire aucun remède, parceque mon père étoit alors bien malade, & se mouroit : sa maladie dura dix mois ; je fus donc dix mois sans remède. Peu de jours après la mort de mon père, cherchant à me fuir moi-même, je partis pour Turin avec un de mes amis ; je traversai le Mont-Cénis dans le fort de l'hiver : j'étois dans une si grande apathie, qu'il ne m'arrivoit pas une fois en deux jours de tourner la tête. Me montrer étoit pour moi une action vigoureuse. Je ne pensois point ; où si je m'efforçois de penser, c'étoit pour moi un supplice, & je sentoie de la douleur dans les fibres penfantes. Si quelqu'un que j'aurois très-bien connu m'abordoie, je me recueillois dans moi-même pour me ressouvenir qui il étoit ; après quoi je lui parlois ; & s'il m'arrivoit de lui dire deux ou trois mots à propos, j'étois dans l'admiration. Je m'assoupiissois cent fois par jour, & je me réveillais le plus souvent avec de grands cris. Ce symptôme n'a cessé qu'en 1761. Je ne pouvois pas rester assis, & j'étois obligé de me coucher par terre. J'avois le cerveau dans un état si variable, que les modifications douloureuses en sont inexprimables ; je tâcherai cependant de me faire

entendre, en disant , que j'avois le cerveau noué, pâteux, aplati, encloué, fonnuleux, vuide, plein, sec, aqueux, frémissant, pierreux ; ce dernier état étoit le plus ordinaire.

Je revins à Genève dans le mois de mai ; je traversai de nouveau le Mont-Cénis, dans le temps où le dégel étoit si fort à craindre. Le grand éclat du soleil sur la neige excitoit un tel frémissent sur ma rétine , que ma tête en étoit encore plus ébranlée. De retour chez moi, le Médecin m'ordonna des pilules de *castoreum* , d'*assa fœtida* , & autres drogues que vous caractérisez fort sagement de poisons ; des gouttes très-fortes qui m'auroient enflammé la gorge , si je n'avois eu la précaution de les noyer avec une grande quantité d'eau que je buvois par - dessus. Ces remèdes me firent beaucoup de mal , & augmentèrent mes symptômes : mes rêves devinrent épouvantables. Je rêvai, en effet, que je jettois le cadavre de mon père par la fenêtre ; que je m'étendois le long des rues , & que je demandois aux cochers de faire passer leur voiture sur mon corps ; que je poignardois de droite & de gauche tous ceux qui m'entouroient , &c. Ces rêves ont duré pendant plus de trois ans. A mon réveil j'avois peine à reconnoître la lumière , & je ne me souvenois plus de rien. Je cherchai un jour le

nom d'une des drogues qui entroient dans mes pilules; je l'avois prononcé cent fois la veille, & quelqu'effort que je fisse, je ne pus le trouver.

Je sentoient souvent dans ma tête le mouvement d'une pendule : j'étois poursuivi par une même phrase que je répétois mentalement des heures entières, ce qui faisoit mon supplice. J'aurois voulu pleurer, mais je ne le pouvois pas : ma douleur s'exhaloit quelquefois par des emportemens.

Au mois d'octobre 1756, me trouvant toujours aussi mal, & toujours prévenu de l'opinion que l'exercice étoit le meilleur remède à mes maux, je fis un voyage à l'Orient; mais je n'en fus pas moins affailli par la tyrannie de mes idées. Dans cette misérable situation, je ne mangeois pas moins avec voracité, & je digérois les viandes les plus dures. Je revins à Genève au mois de février 1757, après avoir passé plusieurs semaines à Paris, y faisant les mêmes remèdes par les avis des plus habiles Médecins de cette ville que je consultai chacun séparément. L'an 1758 j'étois encore dans le même état; il me prit fantaisie pour lors de faire des vers: mon coup d'essai fut une épître de cinq cens vers, que j'adressai aux Vaporeux; c'est en général une exhortation au suicide. Pendant que je

faisois cette pièce, où il n'y a pas une seule faute de versification, j'étois hors d'état de lire un almanach : c'est bien là où l'on peut dire, *Facit indignatio versum*.

A-peu-près dans ce même temps, M^{lle} M... que vous connoissez, & qui vous a de si grandes obligations, me conseilla de quitter le vin ; les Médecins m'avoient pourtant ordonné d'en boire : je lui obéis, & je m'en trouvai bien. Une autre de vos malades, Madame G..., me dit que vous l'aviez guérie avec le petit lait seul, sans autre secours, & qu'elle en avoit pris pendant un an deux pintes par jour. Je me mis au petit lait : qui l'auroit cru ! en moins de deux mois mes rêves affreux me quittèrent ; le Médecin m'avoit pourtant assuré que c'étoit un mal sans remède, & qu'il ne connoissoit qu'un léger palliatif, savoir les bains des pieds avec du savon.

L'an 1760 je me trouvai sensiblement mieux ; mais quel état misérable que ce mieux-là ! Je me mariaï : mon mariage m'attira les regards de tout le monde, & même la dérision du public ; & ce même public auroit dû me plaindre, si l'homme n'étoit pas un tigre pour l'homme. Je continuai mon petit lait, & je me trouvai mieux : le temps se passa ainsi jusqu'en 1762. Je fus en Hollande avec ma femme & une Dame de ses amies, qui y alloit

pour ses affaires. Par amitié pour elle je voulus m'en occuper aussi , & je me trouvai en état de le faire. J'avois beaucoup plus d'appétit dans ce pays-là. Je fus voir à la Haye le professeur *Scheving* , qui , pour toute ordonnance , me conseilla de boire de l'eau de selter. Je consultai par hazard un Médecin François , qui me fit une longue ordonnance , dont la pharmacie me révolta ; je fus pourtant assez dupe pour essayer une des pilules qu'il m'ordonna ; mais je m'arrêtai-là ; car je sentis bien vite qu'elles alloient me jeter dans mon premier état. J'essayai le remède de M. *Scheving* , je bus environ 150 bouteilles d'eau de selter ; & je n'ai point à m'en plaindre : j'allai ainsi jusqu'à l'année 1764 , buvant toujours du petit lait ; & tous ces petits mieux réunis me procurèrent enfin une existence passable. Je pus m'occuper alors d'autre chose que de mes maux : j'écrivis presque tout l'été sur divers sujets , & entr'autres près de deux cens lettres que je publiai sur nos affaires consistoriales ; le temps se passa de la sorte jusqu'en 1765.

Enfin , Monsieur , vers la fin de cette année , la profonde tristesse & le sentiment continuél de mes maux reparurent encore. J'ouvris pour la première fois votre Traité sur les Vapeurs , qui m'inspira bientôt de la confiance ; & je résolus de me baigner dès le

commencement du printemps. M. le Médecin de Rabour me l'avoit conseillé en 1761, mais pas assez fortement pour me persuader : j'avois pris quelques bains par son conseil, & je les avois laissés ; comme je les avois pris trop chauds, ils m'avoient affoibli, & ne m'avoient procuré aucun soulagement. J'ai toujours été très-timide dans l'emploi des remèdes, & il ne falloit pas moins que vos beaux succès pour vaincre ma paresse. Je revins à ce puissant remède au commencement du mois de mai 1766 : je restai d'abord dans le bain une heure & demie, l'eau étant un peu au-dessous du tiède. Je n'en eus pas pris quarante, que je m'apperçus de quelque différence ; j'étois plus vivant, la somnolence diminua ; je voyois les objets avec une attention toute nouvelle pour moi. Enhardi par cette épreuve, je prolongeai mes bains jusqu'à deux heures, & enfin jusqu'à trois ; je me trouvois à merveille dans l'eau, & j'y fus en état de dicter un long projet de constitution pour notre République.

Cependant après avoir pris cent bains de cette espèce, & lorsque je me faisois un vrai plaisir de les continuer, je fus interrompu par une maladie bilieuse. Le Médecin me traita d'abord avec des poudres purgatives, qui m'irritèrent beaucoup sans m'évacuer : il es-

faya d'autres purgatifs plus doux qui ne réussirent pas mieux; un émétique enfin en triompha : mes nerfs en furent si ébranlés , que je sentis ma tête dans l'état où elle avoit été en 1754, mais cela ne dura pas long-temps. Les bains m'eussent été alors bien nécessaires; mais les affaires de la République devenant toujours plus importantes , je ne pus les reprendre. Cet hiver-là , comme vous savez , Monsieur , se passa à Genève dans la plus grande fermentation.

Enfin au commencement d'avril 1767 , je quittai la ville , & me retirai à la campagne pour y prendre mes bains : je voulus d'abord rester trois heures dans le bain ; mon Médecin s'y opposa : sans doute , Monsieur , j'aurois dû vous écrire dès ce temps-là , & même l'année précédente; mais le dégoût de repasser sur des idées tristes m'en empêcha : le bien que m'avoient fait les bains l'année précédente s'accrut encore ; j'en avois déjà pris 70, lorsqu'une sciatique cruelle m'obligea de les interrompre. J'y revins en décembre , & j'en pris 30. Ceux-ci me firent plus de bien encore que tous les autres. Je les aurois continué tout l'hiver sans les affaires publiques : je les ai recommencé encore au mois d'avril de cette année 1768 , & ils m'ont fait faire de plus grands progrès; l'assoupissement & la

tristesse ont cessé. Le sentiment d'un cerveau roide & sec , en un mot , physiquement malade , a diminué des trois quarts. L'action de vivre ne me fait plus souffrir , car autrefois je souffrois de vivre : je ne fors du bain qu'en vous bénissant. Ah ! Monsieur , que l'apathie fait une existence triste & humiliante !

J'ai déjà pris 160 bains ; savoir 75 de deux heures , & 85 de trois heures. L'exemple de Madame de Cligny qui a resté dans l'eau douze cens heures dans cinq mois de temps , m'a fait sentir la vanité des craintes que mon Médecin avoit conçues sur la prétendue longueur des bains de trois heures. J'ai compris que si elle étoit restée impunément 5 heures par jour dans l'eau , à l'âge de 50 ans , je pouvois bien y rester trois heures à l'âge de 40 ans. Ce qui devoit arriver de ma constance est arrivé ; j'ai fait des progrès plus rapides pendant les bains de trois heures que pendant ceux de deux heures. Cependant quelque grands que soient mes succès , je ne suis pas encore rendu à mon état naturel ; & il me reste quelques misères en ce genre , pour lesquelles je viens vous demander de nouvelles instructions.

Je vous conjure donc , Monsieur , de vouloir bien réfléchir sérieusement sur mon mémoire. Ayez la bonté de me dire : 1.° Si de

puis la publication de votre ouvrage il ne s'est point présenté à vous des malades dont les symptômes ressemblent à ceux que je vous ai décrits. 2.^o Si par le secours des bains & des autres remèdes que vous m'ordonnerez, je puis arriver un jour à la pleine fanté. 3.^o Si dans le cas où vous jugeriez que les bains me conviennent encore, je puis en continuer l'usage pendant l'hiver; je vous prie enfin, Monsieur, de ne rien omettre dans votre réponse de ce qui pourra contribuer à me délivrer d'une maladie qui me fait souffrir, tout-à-la-fois, à la fleur de l'âge, les horreurs d'une profonde mélancholie, & tous les dégoûts d'une entière décrépitude. Voici quatorze ans d'écoulés, pendant lesquels je n'ai pas passé un seul quart-d'heure sans souffrir. Quoi qu'il arrive, Monsieur, les progrès que j'ai faits d'après vos principes, appuient votre système, & vous feront honneur si jamais vous publiez cette relation; ils vous assurent déjà de ma part une reconnoissance qui durera autant que moi. J'ai l'honneur d'être, &c. »

Réponse. J'aurai l'honneur de répondre à votre lettre, Monsieur, en vous certifiant que vous guérirez tout-à-fait par la constance à observer le régime auquel vous venez de vous livrer. Ce régime attaque directement la cause

de votre maladie : comment n'en triompherait-il pas ? Je vous attesterai encore , en répondant à la question que vous me faites , que votre état n'a rien d'extraordinaire , & que depuis la publication de mon *Traité des Vapeurs* , j'ai reçu plus d'un mémoire à consulter dans lesquels on trouve le détail des mêmes symptômes , & toujours les mêmes fautes à corriger. Je vous exhorterai enfin à continuer vos bains , sans égard à la saison ; d'ajouter à ce puissant remède une boisson abondante d'eau de poulet ou de veau , & de la continuer jusqu'au parfait relâchement des entrailles ; mais quand vous en ferez-là , ne vous avisez pas de le contrarier , comme vous avez déjà fait , avec des purgatifs , vous rétrograderiez pour lors , & vous n'arriveriez jamais au terme de votre guérison : vous finirez enfin par les Eaux minérales ; & dans le nombre vous préférerez les plus foibles. Vous êtes trop instruit pour que je doive vous en dire davantage. J'ai l'honneur d'être , &c.



LETTRE DE M. LA BORDE,
Médecin de la ville du Mas d'Aginois , à
M. Pomme.

« Je vois avec plaisir , Monsieur , que les Journaux , en faisant connoître tous les moyens de guérir , n'ont d'autre but que de multiplier les différentes observations qui doivent concourir à constater ces moyens , & d'engager les Médecins à contribuer de tout leur pouvoir à éclaircir les ténèbres épaisses où nous jetteroit , presque toujours , la trop scrupuleuse recherche des causes premières des maladies. S'il est quelques-unes de ces maladies , dans la théorie desquelles l'amour de l'opinion & du systême ait rendu plus flottant l'esprit des Médecins , c'est sans contredit la classe des maladies hystériques. Quoi de plus singulier , en effet , que cette variété d'idées qu'a produites la multiplicité des symptômes , sous lesquels se joue , comme un Prothée , la passion hystérique. Avec quelle assurance l'antiquité n'avoit-elle pas prononcé que la matrice , seul organe , victime de cette maladie , en éprouvoit encore un million d'autres ? Quel esprit de vertige la faisoit regarder comme un autre animal dans l'animal même ? heureusement que le temps a dissipé

le voile de l'erreur , & que le siècle où nous vivons , en produisant des génies observateurs , a développé dans la connoissance de la machine humaine une infinité de traits lumineux ensevelis & couverts jusqu'à nous du voile de l'ignorance , ou des erreurs de la superstition.

Quel nouveau jour n'ont pas donné , en effet , aux maladies nerveuses les ouvrages de *Sydenham*, de *Boerhave*, & son illustre Commentateur? Quelles belles connoissances n'ont pas jetté sur la structure de la fibre les expériences de *Baglivi* , celles de *Bellini* & autres? Mais tel est le sort des choses humaines, que les découvertes les plus intéressantes, les mieux constatées par les faits , ne laissent pas d'éprouver de grandes contradictions, & de faire passer leurs auteurs pour des gens à idées & à systêmes. Le sage fait se consoler , & priser le sarcasme ce qu'il vaut, assez content d'avoir trouvé dans sa vie une vérité utile. Telle est aujourd'hui , Monsieur , la position où vous vous trouvez : votre méthode dont j'ai vu d'heureux succès, & que j'ai moi-même employée avec fruit , n'ayant pas peu contribué à rectifier mes idées sur la nature des maladies spasmodiques , j'ai cru devoir vous faire hommage de quelques cures que j'ai faites par le secours de vos lumières. Voici un cas

semblable , en apparence , à celui que rapporte M. Duffau , dans le *Journal d'août* de l'année 1758 , pag. 120. En lisant son observation , j'y ai trouvé le tableau des symptômes que , deux mois auparavant , j'avois apperçu chez la malade qui fait le sujet de la mienne ; quelques particularités cependant , mais surtout l'absence de la fièvre & des vers , me décidèrent à employer une méthode tout opposée à celle de ce Médecin. Est-il étonnant que si éloignés dans l'idée de la cause , nous l'ayons été si fort dans le traitement ?

Une Demoiselle de cette ville , âgée de douze ans , grasse & d'une couleur vermeille , tomba subitement en syncope ; on lui donna de l'eau tiède , de l'huile , un lavement : elle évacua par haut & par bas une matière verdâtre ; elle en est soulagée. Le soir du même jour elle a une seconde attaque pareille à la première ; on lui donne les mêmes secours ; le lendemain on la purge ; elle fut très-bien évacuée ; mais dans la nuit suivante , elle eut une troisième attaque : celle-ci fut plus violente que les précédentes , elle fut accompagnée de mouvemens convulsifs. Je fus mandé le lendemain. La malade étoit alors très-bien ; son pouls étoit tranquille ; sa langue étoit un peu griffâtre , peu chargée , & les viscères du bas-ventre étoient en

bon état. Je m'informai de madame sa mère si elle n'auroit pas encore observé chez sa fille quelques signes de puberté, & sa réponse confirma mes soupçons. Je fis des questions à la malade, & voulus apprendre d'elle ce qu'elle éprouvoit intérieurement dans ces accès : elle me répondit qu'elle sentoit d'abord dans le ventre comme une boule qui rouloit, & qu'à mesure qu'elle montoit, elle se sentoit tomber en défaillance, jusqu'à ce que arrivée à la gorge, elle perdoit totalement la connoissance & la parole.

J'entendis qu'on parloit de plénitude d'estomac, de quelques soupçons de vers & de crudités, que la malade avoit mangé la veille : on me proposoit en conséquence de lui donner l'émétique; car dans ce pays-ci, comme par-tout ailleurs, tout le monde est Médecin. Je mis en avant les dangers auxquels on exposoit la malade, si on lui donnoit ce remède; & on goûta heureusement les raisons que j'avois de regarder tous ces symptômes comme un prélude de Vapeurs hystériques; j'assurai, enfin, qu'au lieu de vomitif, il falloit employer des remèdes entièrement opposés; on m'écouta, & la malade fut livrée à mes soins.

Je n'avois pas encore été témoin de ses attaques; mais je ne tardai pas de satisfaire

ma curiosité : le soir même on vient m'ap-
prendre que la malade est en convulsion ;
je m'y rends , & la trouve dans des agitations
convulsives des bras & des yeux , poussant ,
de temps à autre , des cris perçans. Je veux la
questionner ; elle ne me répond point : aux
mouvemens convulsifs , succèdent bientôt
des ris involontaires ; ils cessent pour un mo-
ment ; les bras se roidissent encore ; la ma-
lade veut s'élançer hors du lit ; on la retient
avec peine ; & après quelques ris , qui repa-
rurent encore avec grincement de dents , j'ap-
perçus un tremblement de la lèvre inférieure ,
qui m'annonça des pleurs ; ceux-ci termi-
nèrent la scène.

La malade , quoique bien revenue à elle ,
ne pouvoit cependant pas parler ; elle faisoit
des signes qui certifioient qu'elle étoit dans
une parfaite connoissance : elle voulut mar-
cher ; mais il lui fut impossible de se tenir sur
ses jambes ; elle les traînoit comme une para-
lytique : ce symptôme effraya la famille , qui
croyoit déjà que ces convulsions étoient d'un
autre genre ; mais je pris sur moi d'assurer
qu'elles n'étoient point épileptiques , & que ,
par cette raison , elles n'auroient aucune suite.
J'ordonnai un julep anti-spasmodique pour
me conformer à l'usage reçu , & pour ne
pas trop révolter les esprits ; & fis préparer
un

un bain pour le lendemain : la malade y entra avant mon arrivée ; mais elle y souffroit tant, me dit-on, elle y devint si rouge & si animée, qu'il fallut l'en sortir au plutôt, de peur de l'y voir expirer. Je me doutai bien alors que l'eau du bain étoit trop chaude ; aussi, en recommandant de réitérer le remède, je voulus être présent pour mettre moi-même l'eau du bain au degré de chaleur convenable ; ce fut le degré 25. J'y fis plonger la malade ; elle y grelotta beaucoup ; & on eut toutes les peines du monde à obtenir d'elle qu'elle y demeura long-temps. On recommença le lendemain ; on y revint matin & soir : la malade s'y accoutuma ainsi peu à peu : elle but beaucoup de petit lait dans son bain, ce qui lui rappella le sommeil : cet ordre simple de remèdes établi, j'eus la satisfaction de voir les paroxismes hystériques diminuer sensiblement de fréquence & d'intensité. Les jambes se fortifièrent peu à peu ; & au bout de trois semaines, notre malade put partir pour la campagne, où elle acheva sa guérison.

Je confirmerai cette observation par la suivante. Une femme du village de Birac, âgée de cinquante-cinq ans, percluse en partie de tous ses membres, me fit appeller l'année passée, après avoir consulté les Mé-

decins du pays , qui avoient déjà épuisé toutes les ressources de l'art. Cette femme se plaignoit de sentir intérieurement un grand feu qui la dévoroit. Elle éprouvoit un mal-aise continuel , & des tiraillemens douloureux dans toutes les parties membraneuses de son corps , & surtout au péricrâne : elle étoit tourmentée , en outre , par des palpitations de cœur effrayantes ; elle étoit constipée ; le ventre étoit sec & tendu ; elle rendoit beaucoup de vents , & elle étoit consumée par une fièvre lente ; tous ces symptômes datoient leur naissance de la cessation des règles : la malade ajoutoit au récit , que les Médecins qui l'avoient traitée ci-devant , l'avoient accablée de remèdes. Cette pauvre femme en étoit , en effet , si épuisée , que j'eus peine à me déterminer de l'entreprendre : je vis qu'une excessive rigidité de la fibre jointe à une grande fécheresse dans les humeurs , étoient les causes de tous ces maux. Je vis encore qu'une bile aduste & mélancolique , & l'obstruction de beaucoup de vaisseaux , alloient m'offrir des difficultés , peut-être insurmontables ; je ne pus cependant résister à ses pressantes sollicitations , & me chargeai de la traiter.

Le premier remède que je prescrivis fut de l'eau de poulet , dont je voulus qu'elle

fit sa boisson ordinaire : je permis néanmoins, qu'elle but un peu de vin trempé à ses repas. Sa principale nourriture fut de la crème de ris à l'eau, légèrement aromatisée avec la canelle, ou l'eau de fleur d'orange : ces petits secours me parurent nécessaires, vu le grand épuisement de la malade ; & par ce moyen les humectans passèrent avec plus de facilité : on donna des lavemens fréquens ; je fis tremper les pieds dans l'eau chaude matin & soir pendant une heure ; les entrailles profitèrent bientôt de ce régime, elles devinrent plus souples ; le tiraillement des parties membraneuses fut moins vif & moins fréquent ; ce qui m'encouragea à employer le bain tiède : la malade en prit un par jour, elle s'en trouva à merveille ; le sommeil devint plus doux ; l'ardeur brûlante des entrailles s'appaîsa ; tous les symptômes enfin diminuèrent. L'hiver qui arriva, nous obligea de suspendre nos opérations ; mais on fut moins malade pendant cette saison qu'auparavant. Le printemps suivant on reprit les bains, on les continua jusqu'à la fin de Septembre, ce qui termina la cure. J'observerai que pendant que la malade étoit dans le bain, elle souffroit des douleurs vives & profondes dans les nerfs, ce que j'avois déjà vu arriver à quelques autres dans la même circonstance ;

& notamment à Bordeaux chez madame Le-
gris, qui vous y avoit appellé. Doit-on attri-
buer cet effet, à l'effort que font les parti-
cules aiguës de l'eau sur le système nerveux,
dont elles écartent alors les fibres trop rap-
prochées, ou à celui des filets nerveux qui
se contractent sympathiquement par la con-
traction du tissu réticulaire de la peau, pro-
duite par la compression du bain sur l'habi-
tude du corps; ou n'est-il pas croyable que ces
deux causes concourent à la fois pour pro-
duire cet effet? Ces conjectures nous mènent
à croire que l'essence des maladies ner-
veuses spasmodiques consiste réellement,
ainsi que vous nous l'enseigniez, Monsieur,
dans l'exsiccation & la roideur des nerfs; &
vraisemblablement même, dans l'imperméa-
bilité de quelques-uns, qui, par-là, ne pou-
vant donner passage au fluide nerveux, l'éga-
rent dans ces reflux irréguliers qui décèlent si
bien les paroxismes hystériques & hypocon-
driaques. Est-on reçu ensuite à taxer de par-
tialité & d'une espèce de fureur pour les sys-
tèmes nouveaux, ceux qui, après de mûres
réflexions, des expériences multipliées, mais
sur-tout d'heureux succès, sont pour ainsi dire
conduits par la main de la nature, & ne
prennent que les routes qu'elle semble mani-
fester si clairement? *Non ex intellectis causis,*

sed ex observatione fideli effectuum , morbos cognoscere & curare van-Wieten... §. 187.»

Réponse. Les deux guérisons que vous venez d'opérer , Monsieur , à la faveur de ma méthode , doivent vous convaincre de la nécessité d'y recourir dans tous les cas où la roideur des solides & le spasme seront la seule cause de la maladie ; & ces sortes de cas se présenteront à vous plus souvent à l'avenir ; par la raison que vous ne les méconnoîtrez plus , quand même ils se cacheroient davantage. J'ai assez bonne opinion de vous , Monsieur , pour croire encore que vous secouerez dès aujourd'hui le joug de la routine , en retranchant de votre pratique les potions anti-spasmodiques , auxquelles vous avez eu recours dans votre première cure : la contradiction que l'effet de ces remèdes vous présente , doit vous convaincre à jamais de leur inutilité. Je n'ai rien de plus à ajouter aux sages réflexions que vous faites sur l'effet douloureux des bains , tel que vous l'avez observé chez votre seconde malade. Vous expliquez son action en Physicien consommé ; & vous me donnez par-là une nouvelle preuve de votre génie & du talent particulier que vous avez pour l'observation. Il ne me reste plus qu'à vous dire ; continuez, Monsieur , à

faire le bien , en ne cessant de réparer le mal : vous ferez votre bonheur & celui des humains. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE DE M. VIGER,
Chirurgien à Saintes , à M. Pomme.

« Je vous envoie , Monsieur , quelques Observations ; elles sont le fruit de vos préceptes. Animé , comme vous , du desir de me rendre utile , je les avois adressées à notre Journaliste ; & j'attendois tous les jours de les voir publier , lorsque j'ai appris par mes correspondans à Paris , le motif de leur suppression. J'en ai ri d'abord ; mais par de mûres réflexions , j'en gémis aujourd'hui , (a) & tous les honnêtes gens pensent comme moi sur cet article. Quoi qu'il en soit , mes Observations vous appartiennent , & je crois encore les devoir au

(a) Quand M. Viger aura lu les deux dernières pièces insérées contre moi dans le *Journal de Médecine* , mois de mai 1771 , pag. 432 , & celui de juillet , pag. 32 , il cessera de gémir ; mais il dira pour la dernière fois de notre J. . . . ce que le plus beau génie de ce siècle a dit du sien :

Je m'engageai sous l'espoir d'un salaire ,
A travailler à son Hebdomadaire ,
Je critiquai sans esprit & sans choix ,
Et je mentis pour dix écus par mois .

Public; c'est pourquoy, en vous les adressant, j'ose vous prier de vouloir bien les publier à la suite de votre Recueil, trop heureux si je puis mériter de figurer avec vos prosélites. Je vous prierai encore de me donner quelques éclaircissémens sur un phénomène singulier, que j'expose dans une de mes Observations; c'est l'action physique de l'eau froide sur le spasme. Comment un tonique aussi puissant peut-il opérer un effet aussi prompt, & détruire la rigidité de la fibre? Cette cure est peut-être, de toutes celles qui ont été opérées, la preuve la plus convaincante de la beauté de vos découvertes; mais ce fait est un vrai mystère pour ma foible intelligence. Daignez, je vous en conjure, m'éclairer sur ce point: je commence par lui.

Un Curé de cette ville, âgé de 34 ans, étant attaqué depuis cinq ans de Vapeurs hypocondriaques, & s'étant adressé à tous les guérisseurs, dont ce pays abonde, fut déclaré tantôt pulmonique, tantôt scorbutique, & fut traité en conséquence; c'est-à-dire, qu'il prit une quantité prodigieuse de stomachiques, de bouillons altérans & anti-scorbutiques, d'opiat purgatifs, & autres, & fut envoyé ensuite aux Eaux de Cautères pendant deux fois, & à la seconde il revint paralytique de la jambe droite, qui se raccourcit.

A cette méprise, on en ajouta une plus grande encore ; ce fut l'application de plusieurs topiques irritans , des fumigations & des bains aromatiques qui parurent d'abord le soulager , mais qui , bientôt après , augmentèrent la paralysie : la fièvre se joignit à tout cela , & je fus appelé. Par les instructions que je pris sur l'état de ce malade , j'appris que la cause de sa maladie devoit sa naissance à une trop grande application , à une étude forcée , &c. & d'après le détail ci-dessus , je crus entrevoir la cause Vaporeuse. Ses symptômes étoient trop caractérisés pour ne pas les reconnoître. Les digestions étoient lentes , laborieuses , & accompagnées de vents. La maigreur étoit extrême ; la respiration gênée ; le sommeil le plus profond , & accablant ; des douleurs vagues , une salivation abondante , les urines claires , & une impuissance réelle de s'appliquer à la lecture la moins fatigante. La fièvre étoit erratique : elle varioit à tout propos : tantôt elle prenoit le *type* de la tierce , tantôt de la quarte , & celui de la quotidienne. Elle commençoit souvent par un accès qui duroit six heures. Le lendemain cet accès se divisoit en deux , c'est-à-dire , trois heures le matin , & trois heures le soir. Celui-ci se réduisoit le sur-lendemain à une heure & demie ; il se terminoit par la durée de quel-

ques minutes ; & recommençoit ensuite par celle de six heures , & diminueoit par gradation comme auparavant. Cette fièvre s'annonçoit par des bâillemens , des pandiculations , par une toux convulsive , par une douleur de tête assez vive , un mal-aîse général , & par l'augmentation de la paralysie ; car dans ces momens , la jambe étoit beaucoup plus foible & raccourcie. Tel étoit l'état de M. le Curé de ^{***} , en janvier 1766.

Cette saison ne me permit pas de grandes entreprises. Je me contentai d'exhorter mon malade à abandonner tout remède , & de se livrer entièrement à une grande boisson d'eau de rivière. Je lui conseillai encore de prendre beaucoup de lavemens d'eau froide , & d'observer le régime le plus exact. Le malade vécut , en effet , fort régulièrement : il se nourrit avec du poulet & du veau bouilli ou rôti , & quelques fruits fondans. Ce régime opéra si bien qu'il emporta la fièvre. La salivation cessa ; & le malade fut en état d'attendre la saison favorable , auquel temps il étoit décidé qu'il prendroit les bains froids : un Médecin de grande réputation , qui fut consulté dans cet intervalle , fut aussi de cet avis ; mais le malade avoit beaucoup de peine à s'y soumettre , lorsque le hazard vint le persuader en faveur de ce remède. Un jour qu'il étoit al-

téré par le retour de la fièvre , il sortit de son lit , & se traîna jusqu'auprès d'une table , où il y avoit un pot-à-l'eau rempli d'eau froide. Il le but tout entier ; & tandis qu'il buvoit , il sentit que son talon , que la rétraction des muscles tenoit élevé de plus de deux pouces , s'allongeoit , & le malade s'appuya sur le parquet. Il crut d'abord qu'il devoit cet effet à la cessation de la fièvre ; mais ayant voulu faire une seconde épreuve , il s'assura que c'étoit à l'eau froide dont il en étoit redevable. Il répéta cette expérience plusieurs fois ; & ce fut toujours avec le même succès : cet allongement duroit quelques minutes , après quoi la jambe revenoit dans son premier état. Une seule gorgée d'eau froide opéroit le même effet. Il essaya alors l'immersion de la jambe paralysée dans l'eau froide , & à l'instant la paralysie disparoissoit. Il n'en arrivoit pas de même s'il la plongeoit dans l'eau tiède. Il y a plus : car il lui suffisoit de tenir un doigt de la main dans l'eau froide , pour pouvoir marcher avec facilité , & aussi long-temps qu'il le vouloit ; & s'il retiroit son doigt de l'eau , la jambe revenoit à son premier état au bout de quelques minutes. Une vessie remplie d'eau froide , appliquée sur la tête , procuroit le même soulagement.

D'après toutes ces expériences , notre ma-

lade se rendit à mon avis , & se soumit entièrement aux bains froids. J'ajoutai à son régime l'eau de poulet , & j'exigeai de lui qu'il en boiroit sans retenue ; ce qu'il fit avec une entière soumission. Il resta dans le bain froid pour la première fois un quart-d'heure , & peu-à-peu il parvint à y rester une bonne heure. L'eau du bain s'échauffa toujours par la chaleur de son corps. Le quarantième bain rendit la jambe à sa première longueur , les symptômes Vaporeux diminuèrent , la fièvre disparut tout-à-fait , & l'existence du malade fut une nouvelle vie. Il les continua néanmoins jusqu'au nombre de cent , ayant toujours une vessie remplie d'eau froide sur la tête ; & à la faveur de ce traitement , répété pendant deux ans , le malade a été entièrement rétabli , puisqu'on le voit aujourd'hui exercer les fonctions de son ministère.

Une Dame de cette ville , Vaporeuse depuis l'adolescence , se maria à l'âge de 25 ans , & devint grosse. Elle n'éprouva jusques-là que les incommodités auxquelles elle étoit sujette avant son mariage. Elle accoucha assez heureusement ; mais au deuxième jour de sa couche , elle fut saisie d'un spasme plus considérable , & les vuidanges se supprimèrent. On eut d'abord recours aux remèdes généraux ; elixirs , potions anti-spasmodiques , frictions

féches, lavemens purgatifs, rien ne fut épargné. On saigna ensuite, on resaigna, & on finit par purger l'accouchée. Tous ces différens remèdes administrés au hazard, procurèrent une hémiplégie parfaite de tout le côté gauche. On fit des embrocations spiritueuses sur le membre affecté; on l'irrita par conséquent davantage, & il se raccourcit. Les tendons fléchisseurs étoient dans une contraction si forte, que la jambe se replia. Tous ces symptômes me parurent assez caractéristiques; ils plaidoient trop en faveur du bain pour ne pas l'adopter; mais le préjugé étoit tel, que mon avis fut rejeté avec mépris. Notre accouchée resta donc dans cet état pendant trois mois, au bout desquels il fallut se soumettre. La malade entra dans un bain tiède, & y resta cinq heures pour la première fois. Le lendemain elle y resta davantage; les jours suivans ce fut de même. Sa boisson fut de l'eau de poulet: elle fut très-abondante: j'ajoutai à ces remèdes un bouillon composé de demi-livre de veau, les cuisses de six grenouilles, la laitue & la chicorée. La malade en prit un journallement dans le bain, & un autre au sortir du bain. On donna des lavemens d'eau commune: à la faveur de ce régime, que la malade observa pendant quarante jours, la contraction des muscles cessa, & la jambe re-

vint dans son premier état. On continua néanmoins jusqu'au retour des lochies & des règles, & on arriva ainsi à la parfaite guérison.

La femme d'un Meûnier, âgée de 25 ans, étant enceinte de sept mois, fut attaquée tout-à-coup de la cardialgie. Son pouls étoit ferré, & convulsif; la respiration gênée, le ventre sec & tendu; le visage étoit pâle, & une sueur froide se répandoit par tout son corps, lorsqu'on appella le Chirurgien: on saigna d'entrée, sans trop savoir pourquoi. On donna des carminatifs sous différentes formes, on en vint à la teinture de *castor* & au *laudanum* liquide de *Sydenham*. On purgea ensuite; & bien loin d'obtenir du soulagement par ces remèdes, la cardialgie devint si forte, qu'elle fit craindre pour la vie de cette pauvre femme. On continua en vain le même traitement; on désespéra enfin d'elle, & plus encore de son enfant; car depuis le jour de l'attaque, il n'avoit donné aucun signe de vie. Quel parti prendre dans cette extrémité? Les secours de la Pharmacie étant épuisés, on se crut autorisé à en essayer de toutes les espèces. On me demanda conseil, mais trop tard. Instruit de tout ce qui s'étoit passé avant mon arrivée, je reconnus la cause primitive du mal. La tension douloureuse du ventre, & celle de toute la région

épigastrique ne me laissa aucun doute sur l'irritation de ces parties; il ne s'agissoit plus que de trouver les moyens d'y remédier. Ces moyens furent ceux que vous avez employés tant de fois, Monsieur, avec succès. Ce fut l'application d'un linge trempé dans l'eau froide, avec laquelle je voulus condenser l'extrême raréfaction de l'air intestinal, en même temps que je relevai le ton des parties, qui, ayant été bandées au-delà de leur ressort, étoient tombées dans une espèce d'atonie: le remède réussit parfaitement. On renouvela souvent cette application, ainsi que la froidure; & on soulagea la malade peu à peu, jusqu'à emporter les douleurs. La détente se fit pour lors; des évacuations copieuses l'annoncèrent. On cessa d'appliquer la serviette; & on lui substitua l'eau de poulet qui réussit parfaitement. Les évacuations continuèrent toujours. La malade accoucha enfin d'un enfant mort, & sa couche fut heureuse. On purgea au temps prescrit avec un doux minoratif; on y revint plusieurs fois, sous les auspices de l'eau de poulet; & les évacuations furent si salutaires, qu'elles amenèrent des vers. La malade se rétablit si parfaitement, que depuis elle est devenue grosse une seconde fois; & sa couche n'a été suivie d'aucun accident.

Enhardi par ces succès, je crus, Monsieur, pouvoir vous remplacer en pareilles circonstances ; & ce fut encore en vous prenant pour guide, que j'opérai dans le même temps une cure encore plus éclatante. En voici le récit. . . . La femme d'un Taneur, âgée de 25 ans, sujette à des attaques convulsives, devint grosse la première année de son mariage ; & pendant tout ce temps, elle fut en proie aux mêmes accidens. Les premières attaques furent si fortes, que je désespérai de pouvoir jamais accoucher cette femme. Elles cessèrent néanmoins après vingt-quatre heures, & alors je plongeai la malade dans le bain tiède, ce qui nous procura un plus long intervalle, & favorisa l'accouchement. Mais ce calme ne fut pas de longue durée ; car les accidens reparurent le même jour, & les lochies se supprimèrent. La fièvre parut alors ; le ventre se météorisa. La tête fut très-embarrassée ; tout annonça le désordre le plus grand, & les suites les plus funestes. Il n'y avoit que le bain qui pût parer le coup : mais comment employer ce remède ? On saigna du bras & du pied ; on y seroit venu plusieurs fois, si les mouvemens convulsifs n'eussent rendu cette opération très-difficile. On se détermina enfin à employer le bain tiède : il fut décidé même que la malade y seroit attachée, ce qui fut

fait. Ce remède opéra bientôt : les accidens diminuèrent peu à peu ; & au bout de six heures de bain ils disparurent. On y revint le lendemain ; on les continua jusqu'au retour des vuidanges , qui arrivèrent le sixième jour : on crut devoir s'arrêter pour lors ; mais l'écoulement se suspendit de nouveau ; il fallut donc recourir au même remède ; & à la faveur du bain , on parvint à l'entretenir jusqu'au vingtième jour de la couche. On purgea le trente avec un minoratif ; on y revint le trente-cinq ; on se procura ainsi des évacuations... qui terminèrent le traitement. Voilà, Monsieur, les faits & les merveilles que votre doctrine opère journellement. Je vous en prépare d'autres , en attendant les éclaircissemens que j'ai pris la liberté de vous demander au sujet du bain froid. »

Réponse. Il est très-juste, Monsieur, que je me rende à vos desirs, en vous donnant l'explication que vous me demandez du phénomène que la guérison de votre Curé vous présente : pour cet effet je répéterai ce que j'ai dit tant de fois dans toutes les éditions de mon livre (a), & je dirai que la qualité toni-

(a) Traité des Vapeurs , 4. édit. pag. 175 , 176 , 177 , & encore pag. 493.

que de l'eau froide exclut absolument ce remède de la classe des relâchans; & que par cette raison il est employé ici comme un remède contraire. Mais j'ai ajouté que la tension spasmodique étoit souvent entretenue par l'extrême raréfaction de l'air contenu dans les liqueurs, & que dans ce cas on ne pouvoit parvenir à la détente de la fibre, sans qu'au préalable on eût condensé cette raréfaction aérienne; & c'est-là le seul cas où j'emploie le bain froid.

J'ai ajouté encore, Monsieur, que ce remède agissoit momentanément comme tonique; puisqu'en méditant son action, on voit que le bain froid se tiédit ordinairement par la chaleur du corps du malade immergé; & c'est par cette raison que je fais souvent renouveler la froidure de l'eau, quand il s'agit de condenser davantage; tout comme je la laisse tiédir, quand je crois que cette condensation ne m'est plus nécessaire. D'après ces effets, je puis donc employer ce tonique, au préjudice de la fibre; mais au profit de la raréfaction aérienne; & vous voyez, par ce que je viens de dire, que ce tonique n'est tel que par la volonté de celui qui l'emploie.

Vous conclurez delà, Monsieur, que votre Curé étoit dans le cas de cette raréfaction aérienne, sans que vous vous en foyez douté.

La tension de ses fibres étoit à ce degré de crispation qui produit le raccourcissement de la partie affectée; & ce degré étoit entretenu par celui de la raréfaction de l'air. L'eau froide, que vous avez employée, n'a pas manqué d'agir sur cet air, & de le condenser, ce qui a enlevé sur-le-champ à la fibre ce dernier degré de tension qu'elle tenoit de la raréfaction de cet air; & le contraire est arrivé, quand vous avez cessé d'appliquer ce remède. Les Physiciens vous diront, Monsieur, que la vitesse avec laquelle l'air se condense par le froid est très-grande.

Il paroît que vous en êtes convaincu, puisque c'est d'après ces idées physiques, sans doute, que vous avez employé l'eau froide chez la malade qui fait le sujet de votre troisième observation. Il ne s'agit donc plus que de savoir discerner le cas où cette raréfaction domine sur la tension de la fibre; & alors vous appliquerez l'eau froide sans contradiction: les signes diagnostiques de cette raréfaction se tirent du tempérament, du régime, de l'effet des remèdes, & de l'intensité des symptômes spasmodiques; c'est au Praticien expérimenté à les distinguer. Avec les dispositions que vous montrez, Monsieur, vous ferez bientôt à même de les connoître parfaitement. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE DE M. LE CONTE DE PRÉVAL,

Médecin à Avranches, à M. Pomme.

« Je connoissois , Monsieur , votre *Traité des Vapeurs* , d'après l'éloge qu'en avoit fait le *Journaliste* de 1764. Je le lus alors , & le relus avec plaisir. Vos préceptes me séduisirent ; mais je n'eus jamais le courage de les mettre en pratique. Le préjugé qui regne dans ce pays avec plus d'empire , peut-être qu'à Paris & ailleurs , vint mettre des entraves à mon zèle ; & je me vis forcé de renvoyer l'entreprise à un autre temps. Qu'il en coûte , Monsieur , d'épouser une erreur en présence du vrai ! qu'il en coûte de nuire volontairement à l'humanité , lors même que l'on pourroit lui être si utile ! Ces considérations mirent le trouble dans mon ame , jusqu'au moment que je secouai le joug. Ce fut en 1769 , que lisant le même *Journal* , j'y trouve une critique offensante du premier de vos apologistes. C'en fut assez , Monsieur , pour me déterminer à prendre part à la contestation. Pour cet effet , je rassemble mes matériaux ; les expériences que je faisois alors tacitement me les fournirent ; je les envoie au *Journaliste* , & j'attends de les voir publier ; lorsque j'apprends par une note de votre

quatrième édition, que mes observations ont été rejetées, & que c'est à vous qu'il falloit s'adresser à l'avenir. D'après cette agréable invitation, je viens vous prier aujourd'hui de recevoir favorablement ces mêmes observations, & de les publier si vous les trouvez dignes de figurer à la suite de votre recueil.

Une jeune accouchée, d'un tempérament vif & très-ardent, s'écarta volontairement de son régime, & se nourrit à son gré. Ce fut avec des soupes très-succulentes, des confitures, des rôties au vin, de l'eau de canelle, & celle de fleurs d'orange; ce qui l'échauffa si considérablement, qu'elle resta huit jours sans aller à la garde-robe. La malade fut tourmentée par les vents; bientôt après le vomissement s'en mêla. Elle ressentit des coliques assez fortes, pour lesquelles on donna des carminatifs, qui augmentèrent le mal; le ventre se tendit, il devint très-douloureux au toucher, les suites de couche se supprimèrent, & je fus appelé. A tous ces maux succédèrent des mouvemens convulsifs, la suffocation utérine, le clou hystérique, le délire & la fièvre; ce qui me rappella d'abord l'ancien état de la Demoiselle Chiris, citée dans votre livre, 4^e édit. pag. 418, & m'autorisa à proposer les mêmes remèdes.

Tout annonçoit, en effet, l'érétisme de tout le canal intestinal, & celui de la matrice. L'indication étoit par conséquent la même à remplir : l'eau de poulet & les lavemens froids furent d'abord les premiers remèdes que je mis en usage ; & leurs effets répondirent à ceux que vous avez annoncés : le ventre se détendit, les mouvemens convulsifs diminuèrent ; la fièvre cessa ; ainsi que le délire. L'amendement fut si marqué, que l'on prit confiance à mes conseils ; on se laissa enfin persuader en faveur de votre méthode. Le lendemain on continua, & les effets furent les mêmes. Enhardi par ces succès, je proposai le bain tiède, la malade s'y soumit aveuglément. Celui-ci opéra encore avec plus d'efficacité ; car les suites de couches reparurent, & tous les symptômes spasmodiques s'éclipsèrent peu à peu. On purgea alors, & ce remède acheva la cure ».

Je supprimerai un nombre d'observations que M. le Conte a ajoutées à celles-ci. Un plus long détail, en faveur de l'eau de poulet & du bain deviendrait superflu & peut-être ennuyeux. J'ajouterai seulement que si je rassemblois toutes celles que l'on m'a adressées depuis deux ans, je formerois un volume considérable, dont la lecture trop monotone

pourroit déplaire à mes lecteurs (a). Il me tarde trop d'ailleurs d'arriver aux complications de cette maladie , ne fût-ce que pour prouver à mes adversaires , que ce n'est point avec un seul remède que je traite l'affection nerveuse spasmodique; mais avec ceux que les différentes complications exigent.

(a) L'ennui naquit un jour de l'uniformité..... *Lamotte.*



COMPLICATIONS.

J'ENTENDS par *complication* l'alliage d'une cause humorale à la cause spasmodique; c'est-à-dire, que ce n'est plus la roideur seule des solides qui procurera les symptômes spasmodiques, ce sera encore le vice des humeurs. Si j'ouvre mon traité des Vapeurs, j'y trouve une liste très-étendue de ces sortes de *complications*, la voici. La fièvre putride, continue, & l'intermittente, la vérole, les écrouelles, le scorbut, la leucophlegmatie, les pâles couleurs, (sous la dénomination desquelles je comprends toutes les obstructions), les pertes blanches, les pertes rouges, la suppression des vuidanges, celle des hémorrhoides, & la trop grande abondance de ces deux évacuations. J'ajouterai encore toutes les éruptions cutanées, telles que la gale, l'humeur dartreuse & la goutte. Telles sont les complications que j'ai annoncées. Elles sont, comme l'on voit, si étendues, qu'elles forment le tableau général des maladies chroniques. Si je parcours toutes ces *complications*, j'y trouve le traitement que j'ai indiqué pour chacune d'elles, en le soumettant néanmoins à celui

de la première maladie , c'est-à-dire , que les remèdes actifs que je leur oppose marchent toujours à côté du relâchant , eu égard à la tension de la fibre. Telle est , enfin , ma pratique (a); seroit-ce celle des Empiriques? C'est ainsi que j'attaque la matière fébrile , & que , sous les auspices des boissons délayantes , j'emploie les émétiques & les purgatifs aux jours marqués pour cette opération. C'est ainsi que je me hâte d'évacuer l'estomac les premiers jours du mal , après avoir désempli les vaisseaux ; & devenant ensuite le spectateur attentif des efforts de la nature , j'évite de la contrarier , encore moins de troubler ses opérations. Cette pratique est très-connue , des auteurs modernes l'ont adoptée , & l'ont nommée la *Médecine d'expectation* (b) ; tandis que ceux qui les ont précédés l'avoient calomniée ; ce qui n'empêche pas que je ne me déclare son défenseur. Si l'évacuation du foyer fébrile ne suffit pas , & qu'il faille encore en fixer le retour dans la masse du sang ; la

(a) Voyez mon *Traité des Vapeurs*, 1 vol. pag. 281.

(b) Voyez de Borden, *Recherches sur le tissu muqueux*. Fouquet, Médecin de Montpellier, *Essais sur le pouls* ; & encore sa thèse, *Fibræ naturæ vires & morbi*. Guindant, Médecin de Paris & de Montpellier, la *Nature opprimée par la Médecine moderne*. Robert, *Traité des principaux objets de Médecine*. Voyez encore l'*Idée de l'homme physique & moral*.

Pharmacie m'offre des secours, (les fébrifuges) je ne les rejette pas. Mais , plus avisé que bien des Médecins, j'associe à ces remèdes les mêmes délayans ; & je ne les emploie qu'après une longue dépuracion des humeurs ; telle est la pratique que j'ai adoptée, c'est celle de tous les Médecins prudens , à la tête desquels je placerai M. Desbret, Médecin à Cusset ; depuis qu'il a su s'exprimer si courageusement en ces termes : « Je pense qu'il vaut beaucoup mieux ne pas passer aux yeux du vulgaire pour fort habile, en prescrivant beaucoup de remèdes, & en tuant ses malades, que de paroître un Médecin ordinaire en les guérissant sans remèdes. Les succès constans du Médecin qui gagne du temps, en temporisant, lui feront à la longue une réputation sûre & brillante ; tandis qu'on se lassera de mettre sur le compte des maladies les mauvais succès des Médecins qui accablent leurs malades de drogues ». (*Journal de Médecine.*)

La complication vérolique nous offre les mêmes vues à remplir. L'agacement des solides nous présente des entraves à l'administration du mercure. Comment y remédier ? si ce n'est en prévenant les effets de ce remède, & en soumettant les solides à son action ; & comment opérer ces effets, si ce

n'est par les relâchans les plus puissans ? La méthode que j'ai proposée réunit ces deux avantages ; elle favorise l'action du mercure en s'opposant à ses irruptions ; elle l'oblige à rester plus longtems dans le sang ; elle favorise enfin la fonte des concrétions véroliques, & rend ainsi le traitement plus assuré. (*Ibid. pag. 296.*)

L'épaississement lymphatique qui constitue le virus scrophuleux, n'étant point exempt d'acrimonie, agace souvent les nerfs, & procure des spasmes. Comment y remédier ? si ce n'est par le double emploi des deux spécifiques. Je fais donc précéder l'humectant dans la vue de soumettre la fibre ; & quand j'ai obtenu ces premiers effets, j'emploie les remèdes connus sous le nom d'anti-scrophuleux, & je ne rejette, ni le mercure, ni les antimoniaux, ni l'extrait de ciguë & autres. (*Ibid. pag. 318.*)

La diathèse scorbutique, & cette dissolution muriatique des humeurs est rarement exempte de la complication nerveuse ; les symptômes le démontrent souvent, puisque l'on trouve ici, comme dans l'Affecton spasmodique, la rétraction des tendons & des nerfs. Faudra-t-il, en ce cas, se livrer aux anti-scorbutiques les plus âcres, sans égard à cette complication ; & pourquoi ne donne-

roit-on pas la préférence à ceux qui doués d'une qualité moins irritante, ont si souvent réussi dans cette constitution? Le régime végétal, & les acides sont ces remèdes que je préfère; je les associe aux délayans & aux aqueux; & en cela j'imite encore les Médecins prudents. (*Ibid. pag. 327.*) Ce n'est pas celle de nos *Médecins scorbutiques*, qui, méprisant la connoissance des maladies nerveuses, & s'en glorifiant, voient l'Affection scorbutique là où elle n'existe pas, & comptent ainsi le nombre de leurs malades par celui de leurs victimes.

Si je trouve de la bouffissure, & la *leucophlegmatie*, j'observe si elle n'est point emphisématique, & si elle n'est pas le fruit de l'Affection nerveuse. Les symptômes qui la caractérisent n'étant point équivoques, je ne puis m'y tromper. Ces symptômes sont la tension de la peau, & la douleur des parties enflées. Si ne voyant que relâchement; stase ou stagnation dans le tissu cellulaire, & dans les cellules de la peau, je m'empresse d'évacuer par les voies inférieures; ou si me conduisant par routine, je cours aux diurétiques les plus actifs & les plus chauds, j'irrite la cause du mal, j'augmente les symptômes, je donne lieu à la maladie que j'ai voulu éviter; (l'hydropisie,) & alors toujours plus mal-avisé

j'achève de devenir meurtrier , en recourant encore à la Pharmacie , & à tous les évacuans d'usage : pour éviter de tomber dans ces écarts, je n'emploie ici que les diurétiques les plus simples , & très-souvent les diurétiques froids , & je réussis. (*Ibid.* pag. 334.)

Les pâles couleurs se rencontrent souvent ; l'embarras du mésentère , celui de la matrice , & très-souvent encore celui de tous les autres viscères du bas-ventre en font la cause primitive. La chilification ne se fait qu'avec peine ; la partie rouge du sang n'est point élaborée ; la partie séreuse n'est point assez intimement liée avec elle ; les organes destinés à ce travail languissent , ainsi que les fonctions du corps ; dans cet état , on s'occupe à relever le ton des solides pour augmenter leur ressort , on tâche d'ouvrir les canaux chylifères , & on emploie fort sagement à cet effet les apéritifs les plus accrédités , que l'on associe aux purgatifs & aux stomachiques. Cette pratique est très-connue ; elle suppose que les solides sont dans cet état de relâchement ou d'insensibilité qui permet de leur opposer ces remèdes. Mais si cette fibre se trouve dans une disposition contraire ; ce qui arrivera toutes les fois que des Affections morales auront précédé , ou que le tempérament sera tel par vice d'hérédité ou autrement ; faudra-t-il en pareil

cas insister sur ces remèdes , & combien de maux ne procurera-t-on pas? Ce sera de même dans tous les cas où les obstructions seront du caractère de celles que j'ai appellées *secondaires*, dont j'ai fourni des exemples; ce sont ceux où la diminution du calibre des vaisseaux forme lui-même l'obstruction. Ceux-ci contrediront donc l'indication primitive? c'est rendre service aux jeunes Médecins, que de les prévenir qu'ils les rencontreront souvent. Telle est la pratique que j'ai préconisée; elle n'exclut cependant pas les apéritifs ni tous les défobstruifs; elle les place simplement à la fin de la cure; c'est une économie que j'oppose à une prodigalité. (*Ibid. pag. 369.*)

Les fleurs blanches proviennent de l'obstruction de la matrice & du relâchement de ses vaisseaux. Elles supposent encore une foiblesse organique de tout le canal intestinal; celle des voies digestives, ainsi qu'une mauvaise élaboration de ses suc; & dans ces sortes de cas, les purgatifs, les apéritifs & les stomachiques réussissent à merveille; mais il est un autre cas où cet écoulement lymphatique est entretenu par l'acrimonie des humeurs, & par l'irritation du viscère affecté. (L'âcreté des fleurs blanches, l'excoriation des parties nous en fournissent la preuve.) C'est précisément celui de notre *complication*; c'est celui qui

exclut l'emploi de ces remèdes; ou bien exige-t-il de leur associer ceux qui brident leur action; pourquoi les aurois-je tus? (*Ibid.* pag. 374.)

Les pertes rouges reconnoîtront aussi une double cause. Les unes proviendront du relâchement des vaisseaux; les autres de la tension spasmodique de la matrice: cette double cause produira en même temps la suppression & l'augmentation de ce flux. Que penseroit-on d'un Praticien qui les traiteroit l'un & l'autre avec les mêmes remèdes? c'est celui-ci qu'il faudroit appeller Empirique! J'ai voulu éviter ce reproche, & en faisant la distinction de ces deux causes opposées, j'ai montré celle où les astringens doivent être employés. La suppression des hémorrhoides, celles des suites de couches suivront le même ordre; mais on observera que dans celle-ci, la tension l'emporte toujours sur le *relâchement*; d'où naissent les plus grandes fautes. J'ai dévoilé cette erreur avec un double zèle, j'y reviens aujourd'hui pour plaider de nouveau la cause des accouchées, trop souvent victimes des gardes & du préjugé; & si jamais ma foible voix se fait entendre des Accoucheurs, des Sages-femmes, & du Peuple, on se méfiera davantage des cordiaux & du régime échauffant, pour lui en substituer un autre

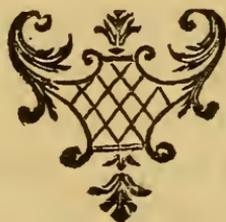
plus analogue à la nature ; qui , fans être trop outré , n'en fera que plus falutaire. (*Ibid. pag. 381 & les suivantes.*)

Aux *complications* ci-deffus expofées , j'en ajouterai une nouvelle qui devient tous les jours plus commune , c'est l'Affection dartreufe. Une âcreté particulière de la lympe ; une certaine hétérogénéité dans les humeurs donnent lieu à ce vice humoral ; & ce vice produit fouvent de grands défordres. Ce fera toutes les fois que le tiffu de la peau trop ferré ou obftrué , s'opposera aux iffues de cette humeur. Elle refluera pour lors dans les parties internes , & les affectera de manière à produire de très-grands maux. Les indications curatives feront : 1.^o d'attaquer d'abord la qualité délétère du fang & de la lympe par les remèdes adouciffans. 2.^o De relâcher le tiffu de la peau , quand il paroîtra trop ferré , par l'ufage des bains , (ce fera dans le cas de l'Affection nerveufe.) 3.^o D'évacuer cette humeur par les voies ordinaires , ce font celles de la peau , que la nature lui a préparées ; il n'y en a point d'autres. Pour remplir cette dernière indication , on emploiera avec confiance les remèdes altérans de la Pharmacie , & les eaux minérales ; mais encore les caùtères & les épifpafmiques , & ce ne fera pas fans fuccès. Les mêmes indications auront lieu

pour la goutte ; & d'après les sages conseils de M. Paulmier, on donnera ici la préférence aux *sang-fues*. (a)

A cet ensemble il faut ajouter le vice de l'air contenu dans les liqueurs ; c'est en raison de sa trop grande raréfaction qu'il produit ici très-souvent des symptômes extraordinaires, auxquels on remédiera toujours par le bain froid. C'est au Médecin expérimenté à savoir distinguer toutes ces complications, car de cette distinction dépend tout le succès du traitement. Il ne me reste plus qu'à justifier cette pratique par des citations & par de nouveaux faits.

(a) Voyez le *Traité de la Goutte* par M. Paulmier.



FIÈVRE PUTRIDE.

MADAME de M***, aujourd'hui Marquise de***, âgée de 18 ans, d'un tempérament sensible & irritable, tomba malade en Bourgogne, où elle voyageoit; & sa maladie fut caractérisée par les Médecins de *Fièvre Putride*. En effet, la fièvre étoit continue; elle avoit ses redoublemens marqués, à quoi se joignirent des symptômes spasmodiques, qui déconcertèrent les Médecins du lieu; ce fut une douleur de tête extraordinaire, qui imitoit le clou hystérique, & qui étoit accompagnée de mouvemens convulsifs. Ces symptômes augmentoient tous les soirs avec la fièvre, diminuoient avec elle, & reparoissoient ensuite le lendemain & les suivans. La malade fut transportée à Paris dans cet état, & me fut confiée. Elle étoit déjà arrivée au dixième jour de sa maladie sans avoir fait aucun remède. La tension & la dureté du pouls m'obligèrent à la faire saigner deux fois; après quoi je donnai l'hipecacuana qui réussit à merveille: les évacuations furent très-copieuses, & ce relâchement des entrailles entraîna celui

des parties supérieures; les douleurs diminuèrent tant soit peu ; mais elles revinrent tous les soirs à l'heure du redoublement. Le pouls ne se développa point après cette évacuation ; il devint au contraire plus vif , ferré & convulsif. Les urines étoient crues , ce qui caractérisoit parfaitement l'irritation , & ce pouls , que l'illustre auteur des Recherches (a) appelle non critique , tel qu'il l'a observé lui-même dans les maladies nerveuses ; d'où je conclus qu'il falloit suspendre tout évacuant , jusqu'à ce que le pouls eût changé de caractère , & qu'il eût passé de cet état convulsif à celui de souplesse qui annonce toujours les crises , & nous donne la liberté d'opérer. La malade fut livrée alors aux boissons abondantes , au petit lait , aux fermentations émoullientes & aux lavemens rafraîchissans , dans la vue de détendre & d'assouplir les entrailles , d'appaiser ainsi l'orgasme des humeurs & le spasme. Par cette méthode on vit diminuer de jour en jour la violence des symptômes spasmodiques. Le pouls se dilata peu à peu ; il devint souple , & me permit d'employer d'autres remèdes. Les urines changèrent de couleur ; elles se chargèrent même d'un nuage

(a) De Bordeu.

fédimenteux. Je purgeai enfin avec les plus doux minoratifs, & la maladie fut terminée au trente-sixième jour.

Dans le même temps Madame la Comtesse de Beaumon, fut attaquée d'une véritable fièvre putride, avec tous les caractères opposés à celle-ci. Son pouls fut toujours égal, & souple. Les évacuations ne furent jamais suivies d'irritation; les urines ne dénotèrent jamais le spasme; les solides parurent toujours dans l'état du relâchement le plus parfait; la matière putride dominoit, toutes les humeurs en étoient saturées; la prostration des forces, l'abattement, un délire obscur qui accompagnoit le sommeil, & un saignement de nez assez fréquent, caractérisoient presque la fièvre maligne: elle auroit été appelée telle par plusieurs Médecins, toujours fort généreux dans les qualifications qu'ils donnent aux maladies qu'ils traitent: tout, en un mot, annonçoit la *faburre* des premières voies; & il falloit se hâter à l'évacuer. Madame de B^{***}, fut saignée du pied dans la première invasion de la maladie (le dérangement du flux périodique l'exigea); elle fut émétisée ensuite, & fut purgée quatorze fois, ce qui termina la maladie. Ces deux exemples auxquels je me borne, pour ne pas sortir de mon plan, caractérisent la fièvre putride simple, & celle qui

est compliquée de spasme. Elles autorisent les deux traitemens que j'ai employés, & forment le tableau de toutes les maladies de ce genre. Je pourrois ajouter ici, en faveur de la seconde, la troisième espèce de fièvre, que les Médecins appellent *maligne*; l'auteur des Recherches, & tous ses partisans, ne me contrediroient pas; puisque je les vois avec une vraie satisfaction employer dans ces fortes de cas, le bain froid & le bain tiède, & avec un grand succès.

A côté de celle-ci vient encore la *Fièvre Spasmodique*; c'est celle qui en a imposé long-temps aux Médecins, & dont j'ai traité fort au long d'après M. Fises, pour achever de la faire connoître. Cette fièvre est sans matière: elle ne fournit par conséquent, point de crise; les remèdes évacuans, ainsi que le quinquina, & tous les fébrifuges, l'irritent considérablement; on ne la guérit enfin que par le bain, & par les rafraîchissans. La Dlle de Saint-Jœurs, citée dans mon *Traité*, 1^{er} vol. pag. 189, en fournit un exemple. S'il falloit en ajouter d'autres, je citerois par préférence un Mémoire à consulter que j'ai actuellement sous mes yeux, par lequel on demande mon avis sur l'état d'une Demoiselle d'Angoulême, âgée de 26 ans, qui depuis l'âge de 19 ans a, dit-on, une fièvre singulière qui a résisté

jusqu'ici aux remèdes les plus vantés ; ce qui suffiroit pour caractériser la *Fièvre Spasmodique*, si l'hystéricité n'étoit pas d'ailleurs caractérisée chez cette Demoiselle par ses symptômes propres ; d'où l'on peut conclure que cette fièvre ne dure depuis six ans, que par l'impéritie de ceux qui l'ont traitée jusqu'ici ; & ces exemples ne sont que trop communs.



FIÈVRE INTERMITTENTE.

SI la fièvre continue humorale doit être distinguée de la fièvre continue spasmodique, l'*Intermittente* sera soumise aux mêmes loix; & c'est ici où l'Affectation nerveuse en imposera davantage. Les apologistes du quinquina ne voyant que matière fébrile à évacuer, ou à fixer, employeront inconsidérément ce remède dans tous les cas; ils publieront même avec emphase les guérisons qu'ils auront opérées par son secours; mais ils auront grand soin de taire ceux où ce remède aura été nuisible; ce sont précisément ceux dont il est ici question; c'est-à-dire, que dans ceux-ci il n'y a point de matière fébrile, ou si elle existe, elle est soumise entièrement à l'affectation des nerfs; & alors l'évacuant, ainsi que le fébrifuge, seront contraires; l'humectant seul pourra en triompher. Les observations pratiques que je vais rapporter éclairciront ce point de la dispute. Dans le nombre de celles que je pourrois fournir, je choisirai par préférence celle qu'un de mes antagonistes présente en opposition à mon système, dans laquelle cependant je trouve mon assertion, & l'aveu

que cet auteur nous fait de l'inefficacité du spécifique. Écoutons-le.

LETTRE DE M. DE JEAN,

Médecin, à M. Pomme, sur l'efficacité du quinquina dans les Affections Vaporeuses. Voyez le Journal de Médecine, Supplément à l'année 1770, cinquième cahier, pag. 415.

« En vous adressant, Monsieur, mes observations sur des Affections Vaporeuses, guéries par le quinquina, je continue de remplir la tâche que vous voulûtes m'imposer en avril 1767 (a). La femme du sieur Hurel, marchand au Bourg du Bec-Harlouin, vers le quatrième mois de sa grossesse, à l'occasion d'un engorgement glanduleux sous l'aisselle, fut livrée aux accidens Vaporeux les mieux marqués, malgré une abondante & louable suppuration. Chaque pansément, réitéré deux fois par jour, étoit précédé d'agitations convulsives, de toux, de suffocation, d'une douleur fixe aux muscles quarrés, situés à la partie postérieure de la tête, qu'on nomme clou

(a) J'ai demandé à M. Dejean de me fournir la cure d'une Affection Vaporeuse sans complication, opérée par le quinquina. Voyez le Journal cité.

vaporeux ; ou hystérique ; une succession de ris & de pleurs , enfin d'une tension abdominale & fort douloureuse : cet état se soutint près de deux heures , & se terminoit quelquefois par la défaillance. On étoit en droit d'accuser de tous ces désordres le vice des humeurs , & de lui opposer les délayans adoucissans , qui , malgré leur usage soutenu scrupuleusement pendant quelque temps , furent insuffisans ; mais le quinquina leur ayant été associé , calma comme par enchantement tous les tympômes ci-dessus , qui se reproduisirent dix jours après par la suspension de ce remède , la malade se flattant de jouir d'une convalescence bien assurée.

Cette alternative de pis eut lieu quatre fois en deux mois ; mais le mieux fut toujours racheté par le quinquina. Cette chaîne de contre-temps fut interrompue pour trois mois. L'accouchement fut des plus heureux , le 19 janvier de cette année : tout fut bien jusqu'au 22 , que Madame Hurel , pour quelque erreur diététique , éprouva un mal-aise , qui fut bientôt suivi de la suppression totale des lochies ; une toux convulsive , avec oppression & étranglement , la cardialgie , le ventre douloureux & météorisé , enfin tout le genre musculoux étoit dans des contractions des plus violentes , lorsque j'arrivai chez la malade , qui fondoit

en larmes, à laquelle je donnai *pro potu* une infusion théiforme de camomille, l'application sur l'*abdomen* d'une flanelle imbibée dans cette même liqueur, & une teinture d'un gros de quinquina, bouilli dans un verre d'eau, à prendre trois fois par jour. Dès la première nuit, l'orage fut moins bruyant, & se foutint à-peu-près le même jusqu'au lendemain, que l'aurore nous annonça un temps calme & ferein, par le retour des lochies, & l'absence des accidens qui n'ont plus reparu. La convalescente s'étant soumise à prendre pendant deux mois un verre par jour de la susdite teinture; elle se porte au mieux & a repris le cours de ses affaires.

Cette teinture n'a pas été inutile dans une villageoise qui avoit ses règles si laborieuses, que, depuis plus de deux ans, leur éruption étoit précédée & accompagnée de violentes attaques hyftériques (a). L'administration de cette admirable écorce n'a pas toujours favorisé aussi avantageusement mes desirs; mais je le répète, elle n'a jamais été nuisible. Je ne rougirois pas d'avouer mon erreur, puisque les plus grands hommes n'en font pas exempts. *Optimus ille est qui minimis urgetur.* »

(a) Il y a toute apparence que cette seconde cure est de la même espèce que la première, puisque M. Dejean n'en fait pas la distinction.

Je demande à M. Dejean, si la matière qui a fourni ces engorgemens glanduleux sous l'aisselle, & qui ont suppuré si abondamment; n'est point la matière fébrile en question; & s'il ne faut pas ici la supposer la cause première des accidens qu'a essuyé sa malade? Il répondra sans doute très-affirmativement; puisque c'est sous cette indication qu'il a employé le quinquina. Les différentes rechûtes proviendront donc aussi d'un reste de cette matière fébrile, qui n'avoit pas été entièrement évacuée; à quoi l'on peut ajouter que l'usage soutenu des boissons délayantes a dû favoriser l'effet du quinquina, en soumettant les solides à son action: d'où je conclus que les accidens Vaporeux qu'a essuyé sa malade, étoient compliqués de matière & de spasme, & que ceux où il a vu que le quinquina n'avoit pas réussi, étoient de l'espèce de ceux où il n'y a point de matière; ce sont ceux où le spasme est la véritable cause. Jusque-là M. Dejean est dans mes principes sans s'en douter, ainsi qu'il a déjà fait dans les premières observations qu'il m'a adressées par la même voie (a), & je le remercie de ce qu'il veut bien encore aujourd'hui prendre ma défense. Mais

(a) Journal de Médecine, août 1766, pag. 134. Ibid. mars 1767, pag. 231.

il me reste à le convaincre du danger qu'il y a d'employer le quinquina, quand on ne rencontre point cette complication humorale.

Pour cet effet, je le renvoie à l'observation de Madame Pecauld, ci-dessus rapportée, & à celles qui sont citées dans mon Traité, par MM. Brun, la Brouffe, Goiraud & autres. Je le renverrai encore à toutes les Vaporeuses qui s'en plaignent amèrement; & pour achever de l'instruire sur cette matière, la plus importante, peut-être, que la médecine fournisse, je dirai que si l'affection spasmodique prend si souvent le type & la forme de l'accès fébrile, & si elle produit aussi des périodes réglées, c'est en raison de la difficulté de la circulation des esprits animaux: ceux-ci devenus plus grossiers par leur évaporation, pénètrent plus difficilement dans leurs conduits, qui, d'un autre côté, se trouvent plus rétrécis par le spasme; d'où suivent nécessairement le reflux des mêmes esprits dans le cerveau, & une pléthore particulière, laquelle donne lieu aux engorgemens & aux secousses spasmodiques, qui, à les bien considérer, sont excitées par les efforts de la nature, cherchant à se débarrasser de son poids, tout de même que dans la fièvre avec matière, & d'après les idées que nous en a donné l'illustre Sydenham. Tel est à mon avis le mécanisme des convul-

sions, telle est aussi l'explication que je donne à leur retour périodique. Le traitement que je leur oppose le réalise, puisqu'en relâchant les conduits, je remédie à la pléthore existante, je préviens celle qui se feroit formée, & je rétablis ainsi la circulation, sans employer d'autres secours que ceux que cette indication me présente.

D'après cet exposé je conclus que la fièvre intermittente humorale sera traitée comme la fièvre continue, avec tous les évacuans connus & avec le quinquina; que celle qui est compliquée de spasme sera traitée de même, mais avec plus de ménagement, c'est-à-dire, que les délayans & tous les humectans précéderont l'emploi des autres remèdes, & qu'on n'emploiera le quinquina qu'après avoir attendu long-temps la dépuration des humeurs. Je dirai enfin que la fièvre spasmodique, celle qui est sans matière, ainsi que tous les accidens hystériques simples, seront traités à l'opposé des deux premières, puisqu'il est démontré que le quinquina ne peut convenir dans ces sortes de cas. Telles sont les distinctions que savent faire ceux qui connoissent la maladie; j'espère que M. Dejean méritera bientôt d'être compté parmi ce nombre, l'aveu qu'il vient de nous faire en est le sûr garant.

V É R O L E.

Nous n'avons point de nouveau remède à proposer pour la guérison de cette maladie; la Médecine possède depuis long-temps le spécifique de ce fléau; mais nous demanderons jusqu'à quand continuera-t-on de varier sur l'emploi de ce remède? son administration fera-t-elle encore long-temps livrée à la cupidité des charlatans? les hommes seront-ils donc toujours les victimes de l'insatiabilité de ces infâmes guérisseurs? Quand est-ce, enfin, qu'un nouveau législateur consolera l'humanité en la délivrant de cette foule d'assassins dont elle est affaillie? Si jamais nous arrivons à ce terme si désiré, nous n'entendrons plus vanter ces panacées miraculeuses, toujours nouvelles & toujours de mode; pillules, poudres, dragées, tisannes, sirops, &c. (a) remèdes toujours suspects, par-là même qu'ils sont

(a) Un nouveau guérisseur de cette espèce, arrivé depuis peu à Paris, nous prépare des nouveaux maux. Il trouvera ici bien des malades à traiter, & dans le nombre il rencontrera des Vaporeuses avides de remèdes, & plus encore des nouveautés. S'il débute à la fin du paroxisme de celle-ci, il est sûr de gagner sa confiance, & sa réputation s'établira sur la ruine de ce malheureux corps; mais aussi en trouvera-t-il dans des dispo-

plus protégés ; & qui , bien loin de nous indemniser de la découverte du nouveau Monde (a) , augmentent au contraire l'activité du poison que ce Continent nous a produit.

○ Comme cet abus est une des principales sources de l'Affectation nerveuse, nous ne pouvons trop insister à le décrier ; c'est ce que nous avons voulu faire, en publiant une méthode particulière de traiter la vérole compliquée de spasme. Cette méthode consiste dans le mélange des frictions & des bains tièdes : elle est d'autant plus sûre qu'elle est entièrement opposée à l'action trop active de tous ces remèdes vantés. Nous renvoyons le lecteur au chapitre de notre livre qui a été destiné au traitement en question , auquel nous n'avons rien à ajouter , si ce n'est des nouvelles observations qui prouveront la nécessité d'y recourir toutes les fois que l'affectation nerveuse formera la complication dont il s'agit.

Une Dame nouvellement mariée , reçoit de son mari , pour présent de ses nûces, une

sitions contraires, & c'est ici où son remède échouera. Qu'importe, le guérisseur régnera assez de temps pour remplir son objet.

(a) Voyez le Certificat de M. Bouvard dans la brochure anti-vénéérienne de M. Belet.

vérole bien caractérisée. Il s'agissoit de la guérir, & de se cacher aux yeux d'une famille nombreuse. On court au spécifique du jour, c'est celui de Belet; on s'y livre avec une confiance soutenue par les promesses de l'inventeur de ce remède, & par celles de son apologiste. On commence le traitement sous leurs yeux. La poitrine de cette Dame s'échauffe; elle touffe; elle se plaint de chaleur aux entrailles; & la fièvre survient. Cette fièvre est inflammatoire; elle exige plusieurs saignées, & fait naître des soupçons sur l'action de ce remède; mais les deux guérisseurs assurent que ces symptômes lui sont étrangers. Cette assertion ne rassure pas la malade, & je suis appelé.

Le récit de cette cure m'instruisit assez pour comprendre que le tempérament de cette Dame étoit du nombre de ceux que j'appelle irritable. La foible constitution du sujet, une physionomie douce & agréable; une taille fine & déliée, un corps délicat en tout point, caractérisoient assez la constitution nerveuse; l'effet seul du remède le confirmoit. Tout enfin m'autorisa à proposer ma méthode. La malade s'y soumit d'autant plus volontiers, que je n'exigeai d'elle aucun ménagement qui pût dévoiler le mystère au public. Elle se baigna tous les jours pendant deux heures;

elle fortit & se nourrit avec les alimens les plus doux. Sa boisson fut copieuse, & sous les auspices de ce régime, elle reçut trente frictions de deux gros de pommade mercurielle faite au tiers, & par ce traitement tous les symptômes véroliques disparurent sans bruit. La malade guérit si parfaitement qu'elle prit un embonpoint qu'elle ne connoissoit pas, dont elle jouit encore.

Une Dame du monde, distinguée par des talens qui la rendent fort précieuse au public, tombe dans le même cas, & supporte successivement deux traitemens ordinaires. Elle ne guérit point; mais au contraire elle dépérit de jour en jour; sa poitrine souffre; le crachement de sang survient, & une fièvre lente, qui s'établit, la consume. On appelle nombre de Médecins & Chirurgiens, qui déclarent tous qu'il faut revenir au spécifique. On propose le sirop en question. La malade en fait usage; mais bientôt il fallut l'abandonner par les nouvelles irritations qu'il procure. Je la traite par ma méthode, en présence de deux habiles Chirurgiens, qui ont été témoins du succès.

Un Vaporeux très-connu, & très-usé par ses débauches, est attaqué d'une gonorrhée virulente. Il s'adresse au Chirurgien qui, sans autre précaution arrête l'écoulement,

lement , & le reflux porté sur une jambe : le cas n'étoit point équivoque ; il s'agissoit d'y remédier promptement. Pour cet effet, j'emploie le bain & les frictions : je mets de longs intervalles de l'une à l'autre ; l'écoulement revient & le malade guérit. Ces sortes de cas ne sont pas rares ; mais malheureusement il est trop rare de voir employer ce traitement.



ÉCROUELLES.

CETTE complication de maladie nous présente d'abord des obstacles très-souvent invincibles pour arriver au terme d'une guérison radicale. Mais cette difficulté nous autorise-t-elle à employer sans ménagement toutes sortes de remèdes ? C'est pour prévenir cet abus, que j'ai indiqué les précautions qu'il falloit prendre en pareil cas, en disant qu'il falloit associer aux remèdes actifs ceux qui brident leur action, qui, en relâchant la fibre, la rendent moins sensible & irritable, & favorisent ainsi l'entrée du remède dans les plus petits vaisseaux. Tel est le traitement que j'adopte; en voici le fruit.

Madame de ***, âgée de 25 ans, éprouve du dérangement dans ses évacuations; il survient des douleurs & un sentiment de pesanteur dans la matrice. Il paroît un écoulement lymphatique & acrimonieux; & dès ce moment, on soupçonne l'ulcère. Un accoucheur s'assure par le tact que le col de la matrice est gorgé & douloureux: son pronostic effraie davantage; on cherche la cause du mal, & on

découvrir le vice scrophuleux par des symptômes non équivoques,

Madame de *** étoit nerveuse ; les inquiétudes de son esprit, la terreur qu'inspire communément à toutes les femmes l'idée du *cancer* augmenta les Vapeurs ; il fallut par conséquent débiter par calmer son esprit, & tous les accidens nerveux ; ce que je fis, à la faveur du bain tiède ; après quoi j'ajoutai l'extrait de ciguë. La malade en fit usage pendant six mois. Ce remède opéra si parfaitement, que tous les symptômes disparurent.

Madame de *** , âgée de 45 ans, est sujette depuis l'enfance à des engorgemens glanduleux aux aisselles, pour lesquels elle prend des purgatifs de toute espèce, qui ne la guérissent pas ; mais qui affectent le genre nerveux, de manière à procurer des attaques convulsives. On suspend l'usage des purgatifs, & on calme ces symptômes par les remèdes contraires ; mais les engorgemens subsistent ; il paroît en même temps une gale sur la tête, qui dénote le même vice scrophuleux, & je suis consulté. La complication ne me paroissant pas douteuse, je conseille les bains & les boissons aqueuses, jusqu'à ce que les symptômes spasmodiques aient entièrement cessé. Ces remèdes réussissent si bien que la malade se croit guérie. Néanmoins les

tumeurs des aisselles & la gale subsistent toujours. Je conseille alors l'ouverture d'un cautère ; la malade s'y refuse. Je viens aux antimonialaux, & aux bouillons de vipère : je lui propose ensuite l'extrait de ciguë, lorsque j'apprends qu'elle fait des remèdes par le conseil d'un autre Médecin (a).

Cette observation nous démontre clairement que le genre nerveux s'affecte souvent par l'effet du virus scrophuleux, & plus souvent encore par celui des remèdes qu'on oppose à ce virus ; & que par cette raison le traitement compliqué est celui que l'on doit préférer à tous les autres.

(a) Les tentatives que l'on vient de faire chez cette Dame avec des remèdes trop actifs, lui ont appris une seconde fois que la complication nerveuse s'oppose toujours à leur emploi. Ces remèdes l'ont en effet si irritée, qu'il a fallu recourir à la saignée & à l'eau de veau.



AFFECTION SCORBUTIQUE.

C'EST ici une des complications de l'Affectation nerveuse qui exige le plus de ménagement, puisque celle-ci se masque souvent, en empruntant le caractère de la première; & c'est en pareil cas que les Médecins scorbutiques se livrent aux plus grands excès. La Dlle le Tellier, que j'ai citée plus haut, nous en fournit un bel exemple. C'est pour obvier, s'il est possible, à cet inconvénient, que j'ai voulu relever l'attention des Praticiens sur le traitement de cette maladie, & sur cette complication; & pour me faire entendre je multiplierai les faits.

M. le Marquis de Pirré, âgé de 26 ans, d'un tempérament sec & irritable, arrive de Bretagne à Paris, pour des affaires litigieuses. Il tombe malade après beaucoup de veilles & de fatigues, & à la seule inspection des gencives, qui se trouvent tant soit peu gorgées, on le déclare scorbutique. On court au spécifique le plus accredité, c'est le vin de Demouret. Le malade y est livré sans ménagement, & il en prend jusqu'à ce que des symptômes effrayans l'obligent à quitter ce remède.

Le malade tombe dans le marasme; son pouls s'éteint, le palais & la bouche se dessèchent totalement, il ne peut plus parler, il avale très-difficilement, la salive manque, les urines ne coulent point, la diarrhée survient, son visage est cadavereux, & tout annonce une mort inévitable. Tel fut l'effet de ce traitement bannal. Comment y remédier? L'indication étoit sans doute de tempérer l'ardeur du sang, & de restituer promptement son véhicule. Il fallut aussi trouver un aliment propre à régénérer le principe de vie qui paroïssoit déjà éteint. Ces considérations me décidèrent en faveur des bouillons de tortue. Le malade en prit deux par jour, & encore du petit lait pour boisson. L'effet de ce régime fut aussi prompt que l'avoit été celui du régime contraire. La bouche & la langue s'humectèrent. Le malade put avaler, & il prit d'autres alimens. Il continua; & peu-à-peu il revint à la vie. On ajouta alors le cresson aux bouillons de tortue; M. le Marquis de *** en fit usage pendant longtems. Il y revient tous les ans par pure reconnoissance, & il ne paroît plus chez lui de symptômes scorbutiques.

La femme d'un Négociant de la ville de Cognac, en Angoumois, âgée de 40 ans, éprouvoit depuis quinze ans des symptômes scorbutiques compliqués de spasme, pour

lesquels elle avoit pris tous les anti-scorbutiques connus , qui avoient aggravé le mal , & avoient procuré des nouveaux symptômes prétendus scorbutiques ; ce fut la rétraction des tendons & des nerfs des deux extrémités. Le gonflement des gencives devint plus considérable ; elles saignèrent beaucoup , & surtout dans le temps des règles. Dans cet état on eut recours à M. Viger , Chirurgien à Saintes , qui au détail qu'on lui fit , reconnut d'abord la méprise. Il supprima les anti-scorbutiques ; il ordonna l'eau de poulet , le bain , & le régime le plus analogue à ces idées. Ces remèdes opérèrent avec douleur ; les tendons se contractèrent dans le bain ; ils éclatèrent enfin , & s'affouplirent ; les attaques convulsives disparurent ; mais l'Affection scorbutique exigea d'autres remèdes. On employa pour lors ceux qui avoient si mal réussi dans le commencement de la maladie. La malade les supporta sans peine , sous les auspices de l'eau de poulet & du bain , & guérit ainsi parfaitement.



LEUCOPHLEGMATIE.

IL n'est pas rare de voir des enflures chez les personnes sujettes aux Vapeurs, & ces enflures ont un caractère particulier qui les distingue des autres. Elles sont amovibles; elles courent toutes les parties du corps, rarement elles se fixent; la tension & la douleur les accompagnent toujours: en considérant leurs effets, on ne peut disconvenir qu'elles ne soient le produit d'un air trop raréfié, qui demande à être condensé, & à rentrer dans son volume. La sortie impétueuse des vents par le *rectum*, la matrice, & la vessie, que l'on observe si souvent chez les femmes hystériques, confirme cette opinion.... Cette raréfaction aérienne produit souvent toute seule la Leucophlegmatie Vaporeuse, la tympanité, & quelquefois aussi se joint-elle avec la sérosité, & alors l'enflure est compliquée. La tension des vaisseaux produit en pareil cas des étranglemens considérables qui s'opposent au retour du sang & de la lymphe: la sérosité s'en sépare pour lors; elle s'épanche sur la superficie du corps, & quelquefois encore dans les cavités, ce qui forme des véritables hydro-

pifies. C'est sous cette théorie que j'ai présenté le tableau de cette complication. C'est d'après elle que j'ai proposé un traitement à elle propre. Dans le premier cas, il ne s'agit que de condenser par les remèdes rafraîchissans; & dans le second il faut évacuer, sans augmenter la tension des solides; ce qui ne peut se faire que par les diurétiques les plus simples, que l'on est souvent forcé d'associer aux remèdes relâchans, & aux aqueux; j'en fournirai la preuve.

Madame la Marquise de Pons, enceinte de cinq mois, est attaquée d'enflure aux deux extrémités. On court aux purgatifs & aux diurétiques, & l'enflure fait des progrès. Les cuisses & les jambes deviennent monstrueuses; Madame de Pons ne peut plus marcher, & les incommodités de la grossesse augmentent. Tension à l'estomac, vents, rapports, aigreurs, vomissement, hoquet; tous ces symptômes augmentent pas degré, & font tout craindre pour les suites. On demande mon avis, & l'on m'apprend en même temps que Madame la Marquise se plaignoit avant sa grossesse que ses digestions étoient pénibles. Pour y remédier elle faisoit usage en cet instant des pilules stomachiques & purgatives, qui, bien loin de soulager ses maux, les irritoient davantage; ce qui me fit juger que

l'enflure étoit de l'espèce de celles dont il s'agit ; c'est-à-dire qu'elle étoit amphysématique. Je rejettai ces remèdes ; la malade fut livrée à l'eau de poulet ou de veau..... & dans peu les enflures disparurent ; elle continua néanmoins cette boisson jusqu'au terme de l'accouchement ; mais de nouveaux symptômes spasmodiques, qui parurent alors, l'obligèrent à insister sur ce remède, qui bien loin de suspendre l'écoulement des lochies parut le favoriser. On purgea ensuite avec un minoratif ; on y revint une seconde fois, & la malade se rétablit entièrement. Madame la Marquise de P*** jouit en ce moment d'une bonne santé ; ses digestions se font sans peine ; son appétit est très-bon : son estomac & ses entrailles sont dans le meilleur état, ce qu'elle ne connoissoit pas avant cette époque.

Madame la Marquise de ***, arrivée depuis peu de Besançon pour me confier sa santé, éprouve des incommodités de cette espèce, pour lesquelles elle a déjà pris des remèdes contraires. L'enflure occupe le visage, la gorge & le ventre, qui, par sa dureté & son volume, en a déjà imposé aux Médecins, jusqu'à leur faire soupçonner un squirre ; & d'après cette idée, la malade est livrée aux remèdes les plus actifs. Lassée de ne point

guérir , & voyant augmenter la prétendue tumeur à vue d'œil , elle s'est décidée à partir pour Paris. Depuis son arrivée , elle se baigne , & boit de l'eau de veau. Ce nouveau régime lui a déjà prouvé qu'elle n'avoit point de squirre ; puisque par l'effet d'une évacuation de beaucoup de vents , la tumeur a disparu tout-à-coup ; mais elle est revenue depuis ; en attendant que par une plus grande condensation de l'air , elle disparoisse entièrement. Cette évacuation a été suivie de celle d'une urine bourbeuse ; ce qui , en dénotant un embarras dans le rein , dénote aussi que le spasme occupe toutes ces parties , ainsi que la matrice , puisqu'il y a suppression des règles. Madame la Marquise continue ce traitement , jusqu'à ce qu'elle puisse user d'autres remèdes , (ce seront les diurétiques & les évacuans ,) & en attend le succès avec confiance. J'ajouterai que si elle n'étoit livrée aux vicissitudes d'une vie malheureuse , elle feroit des progrès plus rapides : telles sont les entraves que les Médecins trouvent presque toujours dans le traitement des maladies nerveuses. Ces obstacles sont souvent la cause de l'incurabilité , sans pouvoir accuser l'insuffisance de l'art ; mais bien le dégoût qu'entraîne toujours un pareil traitement.

Ces deux exemples suffisent pour nous faire

connoître l'enflure emphisématique dont il est ici question ; ils nous apprennent à éviter le piège qu'elle nous tend , en empruntant le caractère d'une maladie qui reconnoît une cause toute opposée à celle-ci ; c'est le relâchement. Ils supposent aussi que cette raréfaction aérienne l'a emporté sur la résistance des solides ; car dans le cas contraire , elle n'auroit point produit l'enflure , mais bien d'autres symptômes plus considérables, dont il sera fait mention dans la suite de cet Ouvrage.



^

PALES COULEURS.

LES obstructions en général, font-elles cause des Vapeurs, ou en font-elles l'effet ? Cette question mérite d'être jugée. Si nous en appellons à tous ceux qui ont écrit sur les Vapeurs, nous apprendrons qu'elles sont la cause prochaine & immédiate de cette maladie, & alors nous nous occuperons à chercher cette cause dans le nombre de plusieurs; ce qui embarrasera le Médecin, sans cependant l'intimider dans le choix de ses remèdes; car il prononcera toujours pour l'obstruction & pour l'apéritif, sans égard à l'affection des nerfs: telle a été jusqu'ici la théorie générale des Vapeurs, c'est celle de M. Raulin (a), celle de M. Lorry (b); & de tous ceux qui ont écrit avant & après moi. C'est d'après ces principes qu'on a purgé, désobstrué, & qu'on n'a pas guéri. Quelles seront donc les raisons qu'on opposera au système contraire? & quelles sont les observations qu'on opposera à celles qui confirment mon opinion; par

(a) Raulin, *Traité des Vapeurs.*

(b) Lorry, *De Melancholia, & morb. melancholicis.*

lesquelles j'ai démontré que l'obstruction étoit ici secondaire ; & que quand même elle seroit primitive , elle doit être soumise à l'affection des nerfs ? Où sont donc ces observations contraires ? C'est la question que j'ai faite tant de fois ; c'est celle que je prends la liberté de faire encore, puisque par elle , nous parviendrons à la découverte du vrai. En attendant qu'on y réponde, je multiplierai les faits que j'ai déjà présentés en opposition au système de mes adversaires ; & sans en appeller aux obstructions de Madame de Besons, à celles de Madame de Lacoré , de Madame de la Poterie (a), & autres. Je citerai celles que la pratique me fournit en ce moment.

Mademoiselle de F***, âgée de 17 ans ; n'a point encore ses règles, mais elle est attaquée des pâles couleurs depuis longtemps. Elle éprouve tous les symptômes de cette maladie : lassitude , pesanteur , oppression , dégoût , appétit dépravé , pâleur du visage , bouffissure , & une langueur générale de toutes les fonctions, tant de l'esprit que du corps. Elle est traitée en conséquence dans la province , & c'est avec tous les remèdes usités : ces remèdes l'évacuent considérablement ,

(a) Voyez le Traité des Vapeurs , 2. vol. pag. 394.

mais ne la guérissent pas. Elle vient à Paris; elle y est traitée de même; elle dépérit enfin, tombe dans le marasme & l'entière consomption. L'esprit souffre alors tout autant que le corps, l'hypocondracité survient, les digestions ne se font plus, la malade ne peut plus se nourrir, & elle est expirante: tel fut le fruit de ce traitement brutal, sur lequel je n'insiste tant, que parcequ'on insiste avec plus d'opiniâtreté sur lui au détriment des humains. On se lasse enfin de mutiler cette jeune fille, parcequ'elle se meurt; & on demande des secours, sans oser se flatter qu'ils pourront être utiles.

J'arrive auprès de la malade, & je n'ose rassurer la famille, pas même prescrire des remèdes. La soif est extrême, l'ardeur des entrailles très-grande; la malade demande avec instance une boisson quelconque, qui puisse la rafraîchir, & éteindre le feu qui la dévore. Elle veut de la limonade, de l'orgeat, de l'orangeade & autres; je souscris à la dernière. Elle en boit à son gré, & toute mon ordonnance consiste à lui donner des crêmes de ris à l'eau pour aliment, son estomac irrité ne pouvant en supporter d'autres; mais j'ajoutai qu'il falloit cesser l'usage de tout remèdes. (Il y en avoit bien assez.) Notre malade y souscrivit volontiers; elle but son orangeade avec

plaisir , & toujours avec un nouveau goût ; & dans peu elle voulut d'autres alimens que sa crème de ris. On lui en donne ; & en se conduisant ainsi par le vœu de la nature , on tâche de ressusciter ce cadavre vivant : on parvient enfin jusqu'aux projets de la traiter avec méthode. Je propose le demi-bain , & les fomentations émollientes , dans la vue de ramollir les entrailles & les voies inférieures qui n'avoient été ouvertes jusque-là , que par violence & par des purgatifs ; ces remèdes réussirent à merveille. La langue s'humecta , les digestions devinrent moins laborieuses ; on vit , non sans surprise , les forces s'accroître peu à peu , & on espéra pour lors de sauver la malade. On s'occupa enfin pendant six mois à humecter son corps avec ménagement , & on parvint jusqu'au moment où il nous fut permis d'employer d'autres remèdes pour travailler à détruire les embarras & toutes les obstructions que l'on avoit supposées. Et pour opérer ces effets , on n'employa que les eaux minérales de Passy épurées ; & encore fallut-il les couper plus d'une fois , pour éviter de retomber dans notre premier état. Ce traitement a été continué pendant un an , & il a été couronné du succès. Les règles n'ont point encore paru : on n'en sera pas surpris si on considère que l'âge de la malade a toujours été

été subordonné à son dépérissement. Tel a été le fruit de ma pratique; celui de la pratique contraire va faire le parallèle des deux traitemens opposés.

Mademoiselle du T^{***}, âgée de 18 ans, est attaquée des mêmes infirmités; on la traite de même, & on ne la guérit point. Mais on se flatte que la première éruption des règles emportera la maladie; & en attendant cet effort de la nature, on ne cesse de la contrarier par l'usage continuel des apéritifs, purgatifs, & tous les déboustruifs connus, auxquels on ajoute l'ouverture d'un cautère que l'on croit indiqué, sans trop savoir pourquoi: Mademoiselle du T^{***} avoit alors douze ans, & depuis lors, jusqu'à l'âge de 18, elle garde soigneusement son cautère, & continue les mêmes remèdes. Le mal fait des progrès; le corps dépérit de jour en jour, il s'éteint tout-à-fait; lorsqu'on m'appelle en consultation avec trois Médecins d'une réputation bien méritée (a), & d'après l'exposé d'un traitement aussi cruel, les vues des consultans se bornèrent au rétablissement des forces. Pour cet effet, on prescrivit des bouillons de tortue, mais la malade n'eut pas le temps d'en retirer le fruit. Elle mourut.

(a) MM. Vernage, Bordeu & Lorry.

Le Médecin qui a commis cette faute étoit fans doute dans la bonne foi. Il a suivi les préceptes de ses maîtres , & les leçons qu'il a puisées dans les écoles au commencement de ce siècle. Il savoit que les obstructions ont toujours été regardées comme la cause prochaine des pâles couleurs. Il avoit vu , de son temps , employer les mêmes remèdes : la terre foliée de tartre étoit alors si à la mode ; qu'elle faisoit une des branches du commerce de la capitale dans les provinces. N'avoit-il pas vu aussi les cautères accrédités & vantés par un Médecin de grande réputation , & toutes les Vaporeuses de son temps cautérisées par lui , & porter ainsi des marques de la secte qu'elles professoient en Médecine ? Si la malade eût pu survivre aux six années de purgatifs & de désobstructifs, il eût pu essayer un autre traitement , & c'eût été sans doute celui qui a succédé à la terre foliée , & aux cautères ; c'est l'anti-scorbutique ; & en la livrant à ces nouveaux remèdes, il n'auroit pas été plus coupable , puisqu'il auroit suivi les indications que l'appauvrissement du sang de sa pauvre valétudinaire lui présentoit ; il eût été encore autorisé à suivre cette pratique, car c'étoit la méthode du jour. A celle-ci en a succédé une nouvelle , que l'incurabilité de la maladie a enfantée : elle est prise dans la

classe des poisons; notre Médecin ne l'auroit pas méprisée; l'extrait de ciguë, la jusquiame, l'aconit, &c. auroient pu lui fournir des secours; & l'idée de pouvoir se servir de ces remèdes avec quelque succès, lui auroit fait naître celle de trouver des indications pour leur emploi. C'est ainsi que le Chymiste, au-devant de son fourneau, enfante une hypothèse qui s'adapte au remède qu'il prépare. Le Galéniste en fait autant, & ce sont les humains qui paient le tribut de toutes ces erreurs. Il étoit temps de mettre fin à cette dépravation. L'orgueil des sciences l'a enfantée. C'est à la simplicité antique à la réparer. Revenons dans le néant de nos connoissances; suivons nos premiers pères dans leurs travaux; écoutons la nature; puisons chez elle nos trésors, & nous guérirons sans peine. Nous guérirons à la vérité sans faste, mais nous jouirons plus paisiblement du bonheur de faire le bien.



FLEURS BLANCHES.

SERA-CE toujours au relâchement des vaisseaux utérins que l'on attribuera la cause de cette maladie, & pourquoi ne sera-ce pas aussi à l'irritation de cet organe? Cette dernière cause est d'autant plus réelle qu'elle est la plus commune. Elle est portée quelquefois à un si haut degré, que les fleurs blanches empruntent alors le caractère de la gonorrhée, & c'est sans doute à raison de la causticité de la lympe, & de la sérosité qui les fournit. Fernel, & d'autres auteurs célèbres, ont reconnu long-temps avant moi cette cause. En comparant les fleurs blanches au flux de ventre & à d'autres évacuations séreuses. Hoffman les compare au *coryza* ou à cet écoulement cathareux par les narines, d'humeurs séreuses, âcres, qui est suivi de douleur, de rougeur, & souvent d'excoriations & d'ulcères. Ces sortes de cas caractérisent la complication dont il s'agit; ils exigent des remèdes opposés à l'indication ordinaire, pour prévenir les effets de cette acrimonie: effets funestes, sur lesquels on ne sauroit trop insister, puisqu'ils entraînent après

eux les tourmens de l'ulcère & la mort.

Pour prévenir ces défords, on regardera ici cet écoulement comme l'effet d'une constitution muriatique des humeurs; constitution qui approche beaucoup de la diathèse scorbutique de *Boerhave*, & qui demande les incrassans, les adoucissans & les rafraîchissans, avant tout autre secours; & qui, par les raisons contraires, exclut entièrement les toniques & les astringens. Les signes de cette constitution sont, 1.^o le caractère de l'écoulement qui est ordinairement très-abondant, féreux, jaunâtre, & quelquefois verdâtre; accompagné de chaleur & d'irritation dans les parties qu'il affecte. 2.^o Les symptômes vaporeux qui l'accompagnent toujours. 3.^o Les mauvais effets des purgatifs & autres remèdes de cette espèce.

Ces signes caractéristiques nous indiquent la route qu'il faut suivre, & nous apprennent à rejeter tout remède pharmaceutique; jusqu'à ce que l'écoulement ait changé de caractère, & que les symptômes spasmodiques soient domptés. Les moyens les plus efficaces pour remédier à cette complication sont donc les bains tièdes, les boissons aqueuses; les fomentations humectantes; les substances huileuses; les émollientes & les atténuantes. Un régime de vie propre à humecter précédera

tous ces secours ; il fera la base des remèdes indiqués , & en soutiendra les effets. Boerhave a dit que s'il avoit à disséquer un cadavre dont le corps & les membres fussent tendus , roides & inflexibles , & qu'il voulut le ramollir , il introduiroit de l'eau tiède ; & qu'il étoit assuré par cette manœuvre de rendre toutes ses parties souples & flexibles. Ce grand Médecin étoit par conséquent convaincu que le bain tiède étoit le remède le plus propre à opposer à la roideur de la fibre ; & c'est ici le cas où il produit de si grands biens.

Après lui viendront les boissons délayantes que l'on prépare en forme de tisanes , en y ajoutant des substances farineuses & incraissantes ; telles que le ris , le gruau , l'orge , l'avoine , la bourrache , les fleurs de bouillon blanc , de mauve , de guimauve , la graine de lin , le poulet , l'agneau , le veau & les grenouilles. C'est par ces moyens que l'on rend l'eau plus humectante & plus propre à remplir l'indication. A tous ces secours on peut ajouter les bains de Vapeurs , faits avec la décoction des mêmes plantes émollientes , dont on fera encore des injections dans la matrice , & les résolutives quand l'irritation ne sera pas à son premier degré.

Une Dame , âgée de 41 ans , d'un tempérament bilieux & très-vif , étoit depuis long-

temps agitée par des passions, des traverses & des contrariétés ; elle ne put pas remplir ses projets ; elle maigrit considérablement : ses fonctions se dérangèrent , & il lui survint des fleurs blanches dont elle fut très-alarmée : elle consulta M. Raulin (a), qui conseilla les bains de Plombières ; elle les continua pendant un mois , & l'écoulement cessa. Cette Dame étoit sans contredit dans le cas de l'affection nerveuse ; elle a été guérie par le seul relâchant , je veux dire le bain tiède ; car les Médecins savent que le bain de Plombières n'a d'autre vertu que celle du bain domestique tiède (b) ; & en cela je trouve que M. Raulin s'est conduit en Praticien habile , & en Médecin très-éclairé.

Une Demoiselle de 18 ans, grande & bien constituée , après une fièvre putride de quarante jours , eut une convalescence traversée par des dérangemens d'estomac, des coliques, des mouvemens de fièvre & des insomnies. Ses règles qui avoient cessé pendant sa maladie ne revenoient point. Trois mois après il survint des fleurs blanches presque conti-

(a) Voyez le Traité des Fleurs blanches , par M. Raulin , tom. 2. pag. 300.

(b) Voyez le Journal de Médecine , août 1770. pag. 143. dans lequel on trouve l'analyse des Eaux de Plombières , par M. Monet.

nelles : elle fut tout - à - coup faisie d'une espèce de dyfurie qui alarma ses parens. M. Raulin fut appellé à son secours (a) : il ne l'avoit point vue dans sa maladie. Il trouva la malade dans son lit ; elle ne pouvoit se tenir debout , ni assise , par rapport à des douleurs qu'elle ressentoit dans le bas-ventre. Il trouva la peau sèche & brûlante , une fièvre médiocre , une tension dans tout le ventre si douloureuse , sur-tout dans l'épygastre , qu'il ne supportoit pas même l'approche de la chemise. Ces tensions douloureuses s'étendoient jusques dans les cuisses , les urines ne couloient que par goutte , & causoient , en les rendant , des irritations cruelles ; les pertes blanches étoient supprimées. Il fit faire plusieurs saignées , & des fomentations émollientes sur le ventre , souvent répétées. Il prescrivit pour boisson ordinaire le petit lait , l'eau de poulet ; il fit prendre des émulsions avec les quatre semences froides. Comme pas un de ces secours ne réussissoit , il fit mettre la malade dans un bain tiède , chargé d'une décoction émolliente. Il le fit réitérer dans la journée , pendant la nuit & le lendemain. La malade se trouva soulagée après le quatrième. Les douleurs se modérèrent ; le cours des urines

(a) Traité des Fleurs blanches , pag. 332.

se rétablit ; & il fut permis alors de faire des recherches sur la cause de ces accidens ; tout le ventre étoit encore douloureux, mais plus souple qu'auparavant. La région hypogastrique étoit la plus sensible ; & en la comprimant légèrement avec la main , on découvroit un gonflement considérable de la matrice , qui s'étendoit jusqu'à la région ombilicale. La douleur intéressoit vivement les ovaires, les trompes & les ligamens, au point qu'elle se faisoit sentir aussi vivement aux aînes qu'à la matrice : elle s'étendoit presque avec la même violence dans la partie interne , supérieure & moyenne des cuisses. Ces accidens diminuèrent de plus en plus , se dissipèrent enfin par les secours de l'art , employés & variés , suivant les circonstances. Les règles se rétablirent , & les pertes blanches cessèrent.

Quelque temps après que M. Raulin eut fait cette observation , il eut occasion d'en faire une semblable (a). Elles ne différoient l'une de l'autre que par leurs causes éloignées. La première malade étoit tombée dans ces accidens à la suite d'une fièvre putride , & l'autre à la suite d'un chagrin violent & de durée , occasionné par la perte totale de sa fortune. Elle fut soulagée par les secours ap-

(a) *Ibidem* , pag. 341.

prochans de ceux qui avoient réuffi à l'autre ; mais fa guérifon ne fut pas parfaite , parceque la caufe de fes malheurs lui étoit toujours préfente.

Le même auteur ajoute que les bains de Plombières , ceux d'Aix-la-Chapelle font des effets admirables dans les fleurs blanches qui proviennent de la même caufe ; & fur-tout lorsqu'ils font fecondés par des boiffons délayantes & par des eaux minérales rafraîchiffantes. Une Dame , dit-il , d'un tempérament mélancholique , guérit , en 1760 , des fleurs blanches qui l'accabloient depuis deux ans , par le feul ufage des eaux & des bains de Plombières , qu'elle prit pendant deux faifons confécutives (a).

D'après ces observations que j'ai voulu citer de préférence aux miennes , il eft prouvé que M. Raulin a reconnu avec moi le même vice des nerfs & la même complication , puifqu'il a employé le même traitement. J'adopterai volontiers avec lui les remèdes contraires , toutes les fois que j'aurai dompté l'affection des nerfs par les relâchans ; & alors , il me fera permis , comme à lui , de faire des recherches fur la caufe des fleurs blanches ; &

(a) *Ibidem* , pag. 242.

j'observerai si elles sont aqueuses , séreuses ; lymphatiques , muqueuses , bilieuses , chilleuses , ou laiteuses ; si elles prennent différens caractères ; différentes couleurs , différentes odeurs , ou différens degrés de solidité. Je chercherai enfin les différentes causes qui les produisent , pour leur appliquer différens remèdes ; & ces remèdes seront tous adaptés au relâchement des solides. J'emploierai donc les différens toniques de la Pharmacie les plus usités , tels que la racine de *galanga* , de bistorte , d'iris , de florence , d'aneth , l'armoise , la matricaire , l'origan , les feuilles de laurier , le scordium , la semence d'anis , de *Daucus* , les coraux , les yeux d'écrevisses , & encore les huiles aromatiques , les substances gommeuses , les résineuses , la rhubarbe , les différens cinabres , l'antimoine , le succin , la myrrhe & le camphre ; la poudre de *Doleus* , les sudorifiques enfin d'Hoffman & de Baglivi ; les purgatifs de Rivière , les astringens de Sennert ; les eaux minérales ferrugineuses , à l'exemple de Baillou , & de tous les Médecins vivans. Mais ce sera avec les plus grands ménagemens que j'emploierai ces remèdes , dans la crainte d'arrêter trop promptement les fleurs blanches , & de nuire par-là à la matrice. Pour pater à ces inconvéniens , je commencerai par le plus doux , & je n'augmen-

terai qu'à proportion de leurs effets (a).

Jusques-là , j'imiterai en tout point M. Raulin , mais je ne confondrai jamais avec lui le relâchement des fibres avec l'irritabilité , ni celle-ci avec le relâchement. Je dirai au contraire que là où le relâchement a lieu , il n'y a point d'irritabilité , & que là où il y a de l'irritabilité , il ne fauroit y avoir de relâchement : l'Observation suivante va nous fournir la preuve de cette contradiction ; M. Raulin nous la présente lui-même comme un exemple de l'irritabilité la plus extraordinaire , jointe au relâchement. Voici son titre.

OBSERVATIONS sur des pertes blanches provenant du relâchement & d'une irritabilité extraordinaire des fibres. Traité des fleurs blanches , tome I. pag. 294.

« Je fus appelé , (nous dit M. Raulin ,) en 1764 , pour une femme âgée de 25 ans. On m'avertit , avant d'entrer dans son appartement , que la moindre chose la faisoit tomber en convulsion. On me pria en conséquence de marcher le plus légèrement qu'il me seroit possible. On ne touchoit qu'avec crainte le loquet de sa porte , qui étoit exactement

(a) Un auteur de ce siècle a déjà dit fort élégamment en pareille circonstance : *plura hic habes ut pauca seligas. . . .* Voyez Combalusier , *Traité des maladies venteuses.*

garni de linges, pour que la malade ne l'entendît pas remuer. Les parquets de sa chambre étoient couverts de tapis, même pendant les plus fortes chaleurs de l'été. En approchant avec les plus grandes précautions de son lit pour lui parler, il falloit modifier sa voix, de façon qu'elle fût dans une espèce d'équilibre avec le ton foible & délicat de ses oreilles. Malgré toutes ces attentions recommandées, une Demoiselle de la compagnie, en s'asseyant sur un fauteuil, fit quelque espèce de bruit, dont personne ne s'appërçut que la malade: dans l'instant elle pâlit, ses membres se roidirent, des mouvemens spasmodiques se succédèrent dans tout le corps; ils se terminèrent par une convulsion générale, qui dura un quart-d'heure. La malade avoit commencé à être incommodée dès la première jeunesse; elle étoit parvenue depuis trois ans au point où je viens de la représenter; elle étoit naturellement d'un tempérament fort délicat. Il lui survint, quelque temps avant ses règles, vers l'âge de douze ans, des tumeurs & des abscesses en différentes parties du corps. Elle guérissoit des uns, il en revenoit d'autres. Il s'établit enfin des mouvemens spasmodiques assez fréquens. Les règles furent précédées de fleurs blanches qui ont duré jusqu'à la mort, en faisant toujours des progrès;

Malgré toutes ces incommodités la malade se maria. Elle eut deux enfans très-bien constitués : après la seconde couche , les fleurs blanches & les mouvemens spasmodiques augmentèrent considérablement , l'écoulement devint purulent. . . . Il n'étoit personne qui ne jugeât que c'étoit du vrai pus.

Ce fut pour lors que l'irritabilité du genre nerveux fit des plus grands progrès : elle parvint au point que le moindre bruit , la moindre surprise , la moindre vivacité lui causoient des convulsions. En même temps que les fleurs blanches devinrent purulentes , il survint une douleur à la partie latérale gauche de l'*abdomen* , qui paroissoit avoir son siège dans l'ovaire ; elle fut constante jusqu'à la mort. Cette douleur & les fleurs blanches , qui devenoient de plus en plus purulentes & fétides , firent juger généralement , que la purulence provenoit d'une suppuration à l'ovaire. Je n'étois pas le Médecin ordinaire de la malade ; je la perdis de vue pendant plus d'un an. On m'appella ensuite ; je trouvai que les symptômes précédens étoient venus extrêmes. Elle étoit dans le marasme. Il étoit survenu des nouveaux accidens ; les glandes parotides , les axillaires & d'autres glandes des bras & de la poitrine étoient entièrement gorgées ; il y en avoit quelques-unes qui

suppuroient , & rendoient un pus fétide. La malade mourut quelques jours après. On m'appella avec deux autres Médecins à l'ouverture de son cadavre; on trouva presque tous les viscères obstrués , & en très-mauvais état : la matrice & les ovaires , principalement le gauche , où l'on croyoit le siège de la douleur , qui l'avoit fait soupçonner de fournir la suppuration , étoient dans l'état le plus naturel & le plus sain ».

Je cherche dans cette Observation un symptôme qui indique le relâchement , & je ne le trouve point. J'y vois au contraire des irritations continuelles, des roideurs de membres , des spasmes, des convulsions, la sécheresse la plus décidée , le marasme & des suppurations. C'est donc ici un de ces prétendus relâchemens que l'on oppose à ma théorie , & c'est sans doute dans ces sortes de cas que mon illustre ami , M. Tissot , emploie les aqueux, le petit lait & le bain, en guise d'anti-spasmodique, & qu'il les appelle tels; de sorte que pour se faire entendre à l'avenir , il ne s'agit plus que d'adopter les contraires. Telle est la confusion qui règne dans la dispute que mon système a fait naître. Celui-ci confond la tension avec le relâchement , & l'autre veut que je confonde , sous la dénomination générale des maux de nerfs, tous ceux qui dépen-

dent de deux causes opposées. Mon crime sera donc de divulguer l'erreur.

Je m'arrête un moment sur l'ouverture du cadavre qui a fait le sujet de cette dernière Observation de M. Raulin ; & je dis que ce n'est pas la première fois, que chez les femmes Vaporeuses, attaquées de fleurs blanches, on a trouvé les ovaires & la matrice, accusés de purulence, d'ulcère & de cancer, dans l'état le plus sain ; j'en ai vu trois mourir de même. J'ai vu aussi deux Dames accusées l'une & l'autre, d'après l'inspection du local, d'avoir un ulcère à la matrice, guérir ensuite par des remèdes adoucissans ; l'une en rendant une fausse-couche, & l'autre par des évacuations atrabillaires, favorisées par le bain tiède : ces sortes de cas nous prouvent que l'irritabilité des fibres se montre sous des symptômes très-effrayans, quand on la favorise par des remèdes anti-spasmodiques ; & ces symptômes deviennent mortels entre les mains de ceux qui ne les connoissent pas.



P E R T E D E S A N G

E T S U P P R E S S I O N .

C'EST d'après la même théorie que j'ai indiqué un traitement particulier aux pertes de sang compliquées de spasme, & aux suppressions des règles & des vuidanges, auxquelles les femmes hystériques sont si sujettes; & j'ai dit que si la roideur des solides l'emportoit sur la raréfaction des liqueurs, on voyoit arriver la suppression; que si, au contraire, la raréfaction dominoit, c'étoit l'hémorrhagie. Hoffman lui-même a reconnu cette cause; je n'ai pas manqué de le citer, ainsi que le traitement qu'il prescrit, pour m'étayer d'une autorité des plus respectables, & pour favoriser ainsi mon entreprise; car c'est ici où la réforme devient si nécessaire. Comment, en effet, persuader qu'il faut baigner une femme avec des pertes de sang: comment oser prononcer en faveur de ce remède pour une nouvelle accouchée, dont les vuidanges se suppriment tout-à-coup: comment, enfin, s'opposer à la routine qui enseigne à saigner l'une, à purger l'autre, ou bien à incendier

l'une & l'autre Vaporeuse par des cordiaux; c'est pourtant-là en quoi consiste la réforme. Notre méthode exclut les élixirs dont on se fert dans les défaillances qui accompagnent ces sortes d'hémorrhagies; elle publie au contraire les vertus de l'eau froide & à la glace, & celles du bain tiède. Elle s'étend dans tous les cas d'hémorrhagie utérine, & encore dans ceux d'hémorrhoides immodérées ou supprimées; dans tous les cas enfin où la raréfaction du sang, jointe à la roideur des solides, sont la véritable cause du mal; & je dirai que cette cause est très-commune, sans prétendre la rendre générale, ce qui feroit une autre erreur: il s'agit donc de distinguer cette cause par ses signes à elle propre. Hoffman nous les fournit. Ces signes sont, selon cet habile Praticien, la tension & le gonflement des hypocondres; une douleur gravative sur les lombes où les malades ressentent souvent un sentiment de froid; la déplétion des vaisseaux, la pâleur du visage, & le froid glacial des extrémités du corps, le pouls fréquent, une ardeur d'entrailles, la constipation & la modicité du flux des urines, lesquels symptômes attestent que ce n'est point à la foiblesse des vaisseaux de la matrice qu'il faut attribuer l'hémorrhagie, mais au contraire à leur roideur, ainsi qu'à celle des nerfs & des vaisseaux

d'alentour. C'est par cette raison ; ajoute notre auteur , que les femmes hyftériques & hypocondriaques font si fujettes à cette cruelle maladie (a). Cette caufe une fois trouvée & attestée par des exemples journaliers , & par ceux que ce célèbre Médecin nous a fournis ; fera-t-elle méconnue & rejetée , ainsi que le traitement qui lui convient ? Il a été un temps où je me suis vu forcé de décrier l'erreur avec un double zèle ; c'est avec la plus vive satisfaction que je vois aujourd'hui que ce n'a pas été fans fruit..... Les accoucheurs commencent à réparer leurs fautes : ils connoissent le bain , l'eau de poulet , & tout le cortège relâchant. Ils craignent la saignée , l'émétique , les purgatifs , & sur-tout celui que la Chymie a tant vanté , qui avoit remplacé la terre foliée , (le sel de *Duobus* ,) ils savent distinguer les cas où tous ces remèdes conviennent parfaitement ; (c'est la *complication* putride) ; ils craignent encore d'appliquer inconsidérément de l'eau-de-vie sur le sein des accouchées , & de repousser ainsi trop promptement le lait au préjudice de la poitrine. Ils sont enfin devenus plus circonspects , & l'humanité en retire déjà les plus grands avan-

(a) Voyez Hoffman , *De uteri hemorrhagia* , *secđ.* 1.... pag. 224, tom. 2.

tages. Ils connoissent donc le spasme , & ils savent qu'ils le rencontreront souvent.

Plusieurs d'entr'eux m'ont déjà fait l'aveu de leurs fautes ; celui que la mort vient d'enlever à la fleur de son âge, (*Ruffel*) & dont on regrette la perte , en étoit pénétré , & s'avouoit coupable avec une franchise qui étoit le sûr garant de sa conversion. Puissé cet exemple , & celui de ses confrères qui l'ont imité depuis , ranimer le courage des sages-femmes , & de tous ceux qui par état concourent au bien de l'humanité , & au progrès de notre art. Le moment est sans doute arrivé où la médecine secoueroit le joug de l'empirisme. Le siècle passé a vu toutes les sciences sortir de leur tombeau ; la nôtre seule avoit resté ensevelie ; mais elle en sort aujourd'hui bien glorieuse , en se montrant telle qu'elle fut dans son berceau. Hyppocrate nous avoit dit qu'il falloit bien se garder de faire des remèdes à une femme enceinte ; qu'il falloit encore plus ménager celle qui venoit d'accoucher. Il rejettoit la saignée ; les purgatifs , chez l'une comme chez l'autre. Les disciples de ce fidèle interprète de la nature , s'empressent aujourd'hui de justifier les préceptes de leur maître. On connoît enfin la nature , on l'observe , on l'imite , on la suit ; on attend plus d'elle que de la médecine. Cette heu-

reufe révolution nous a appris à ne pas craindre l'abondance de l'hémorrhagie , mais à craindre les effets d'un astringent placé trop tôt. Elle nous apprend encore à désemplir les vaisseaux par la saignée , dans le cas d'une pléthore réelle , que la tension & la plénitude du pouls nous indiquent toujours , à les assouplir ensuite , à rouvrir leur calibre rétréci par le spasme , & à donner ainsi plus d'aisance à la circulation. C'est de cette manière que nous voyons diminuer l'hémorrhagie , tout comme nous la rappellons , quand la même contraction met obstacle à cet écoulement. Elle nous apprend enfin à détendre dans tous les temps de la maladie , & à ne recourir à d'autres secours que lorsque le relâchement succède à la tension , ainsi qu'il a été déjà exposé dans la théorie des fleurs blanches & ailleurs. Il ne s'agit plus que de justifier cette pratique par les faits.

Madame D * * * , arrivée à l'âge de la suppression de ses règles , éprouve des mouvemens spasmodiques qui sont accompagnés d'une insomnie totale. Son sang s'agite & s'enflamme. Elle me demande conseil : Madame D * * * est baignée & humectée avec de l'eau de poulet sans éprouver du soulagement. La révolution critique qui se préparoit chez elle , étoit la cause sans doute de l'inefficacité

de ces remèdes. On la saigne, on continue de rafraîchir son sang par les boissons abondantes & par le bain, lorsqu'enfin la nature se déclare par une perte rouge des plus complètes. Les défaillances & les spasmes vaporeux accompagnent cet état. L'insomnie persiste, & on s'allarme de ce nouvel accident. On fait une seconde saignée qui ne réussit pas mieux. Il s'agissoit de persuader la malade qu'il falloit entrer dans le bain avec l'hémorrhagie, ce qui exigea plusieurs jours de réflexions & de débats. Le mal continuant, il fallut obéir. La malade n'écouta plus pour lors que la confiance dont elle m'honore; elle entra dans le bain tiède avec sa perte. La première épreuve l'encouraga à y revenir le lendemain, puisque la perte n'en fut pas supprimée, & qu'elle n'éprouva aucun changement à son état; mais par sa constance elle vint à bout de calmer tous les accidens, ainsi que l'hémorrhagie. Madame D * * * se baigne depuis trois ans, & boit de l'eau de poulet, sans qu'elle ait pu encore se séparer de ce régime. Elle a eu des retours de cette hémorrhagie dans cet intervalle, qu'elle a toujours traité de même, c'est-à-dire, qu'elle a laissé couler les règles pendant huit jours, & au neuvième elle est toujours entrée dans le bain tiède; tout est fini aujourd'hui, ou paroît

l'être. Notre malade a franchi courageusement ce pas critique où tant d'autres plus timides échouent journellement.

Cette observation nous apprend que les forces centrales ou épigastriques ne sont rien moins qu'affoiblies chez Madame D * * *, car elle n'auroit jamais pu supporter l'eau de poulet pendant trois jours , & il y a pourtant trois années entières qu'elle en fait sa boisson ordinaire. Je pourrois en citer d'autres qui en font usage depuis quatre ans , & le plus grand nombre depuis plusieurs mois. Où est donc cette foiblesse organique que l'on veut admettre pour cause prochaine des Affections Vaporeuses ? & si cette prétendue foiblesse de l'estomac & des entrailles existe , pourquoi lui opposer les boissons abondantes , & enfin notre même traitement ? C'est une question que je prends la liberté de faire à M. Pressavin. La solution de ce problème est trop intéressante pour en laisser la connoissance aux seuls partisans de son systême , s'il s'en trouve d'autres que le censeur de son livre.

J'ai actuellement sous mes yeux une Dame du même âge & du même tempérament , qui a déjà éprouvé plusieurs retours d'hémorrhagie utérine , pour lesquels elle a employé les remèdes communs ; je veux dire , la tisane de grande consoude , quelques pilules astrin-

gentes , l'æther , la poudre tempérante de Sthaal , & quelques purgatifs , qui avoient aggravé les symptômes spasmodiques , & avoient augmenté l'hémorrhagie. Forcée d'abandonner ces remèdes, elle a pris des bouillons de grenouille qui ont paru réussir , ce qui l'a déterminée à faire usage de l'eau de veau , à l'exemple de tant d'autres , en attendant que la saison lui permette de prendre les bains. Ce traitement réussit si bien , qu'il y a toute apparence qu'elle n'aura pas besoin d'autres remèdes.

Ces deux exemples suffisent pour nous prouver que la roideur des fibres avoit procuré ici l'hémorrhagie. Voyons si cette même cause ne produira pas aussi la suppression. Pour cet effet je renverrai le lecteur à l'observation de M. Hazon , Médecin de Paris , que j'ai citée à ce sujet , & à celle de la Dame Chiris & autres (a) ; & encore à celle de M. Viger , citée plus haut , auxquelles j'ajouterai d'après lui la suivante. Une Dame de qualité , de la province de Saintonges , âgée de 25 ans , d'un tempérament sec & mélancholique , accoucha fort heureusement le 25 Juin 1767 , & tout se passa fort bien jusqu'au troisième jour de sa couche , auquel temps la fièvre de

(a) Voyez le Traité des Vapeurs , 1. vol. pag. 339 & 418.

lait parut, & se montra par de légers frissons; des douleurs aux reins, & autres symptômes connus. Le lendemain la fièvre augmenta; le troisième jour elle fut plus forte; le quatrième le sommeil disparut, & le délire prit sa place. Les urines devinrent claires & abondantes, & les lochies se supprimèrent entièrement, ce qui caractérisa une maladie grave & bien plus forte qu'une fièvre de lait telle qu'elle se montre communément: à ces symptômes se joignirent d'abord la tension & le météorisme du ventre, ce qui décida le Médecin pour la saignée; on en fit trois, une du bras & deux du pied, eu égard à la suppression des vuïdanges. Le météorisme du ventre augmenta, il devint plus douloureux. On donna des potions huileuses: on fit des fomentations; mais rien ne réussit: le délire, au contraire, fit des progrès; la malade devint furieuse & tout-à-fait maniaque: sa langue étoit sèche & chargée d'un sédiment putride; l'haleine forte, tout, en un mot, annonçoit la putridité la plus manifeste, & il s'agissoit d'y remédier. Comment parvenir à ce but sans augmenter les spasmes? On mit en usage bien de petits moyens, tels que les lavemens tièdes & froids, les fomentations, les émulsions rafraîchissantes: mais le mal exigeoit d'autres secours. On se passa enfin de lui

présenter de si foibles armes. On en vint à de plus fortes. On employa le bain. L'accouchée maniaque fut plongée dans le bain tiède le huitième jour de sa couche. Il fallut l'attacher ; elle y resta plusieurs heures , & au huitième bain la nature se débarrassa de son fardeau , en procurant une évacuation laiteuse par le vagin , & ensuite les vuidanges. On continua les bains , les vuidanges ne cessèrent de couler ; le ventre s'ouvrit ; on vit diminuer le délire & la fièvre. On purgea pour lors , on y revint plusieurs fois ; on soutint l'effet de ces remèdes par la boisson copieuse d'eau de poulet , & par des émulsions. On seconda ainsi les efforts de la nature en excitant ces évacuations , & la maladie se termina heureusement.

Il est démontré par cette observation que le bain tiède a favorisé la crise par le relâchement qu'il a procuré , & que c'est à ce relâchement que la malade doit sa guérison. Il est prouvé aussi par les raisons contraires , que la tension étoit la cause de la suppression des vuidanges , & du reflux du lait qui , n'ayant pu se séparer librement , à raison de cette même tension , avoit reflué dans le sang , & en avoit corrompu la masse. Telles étoient les indications à remplir. L'effet des remèdes que ces indications exigeoient , a répondu

parfaitement aux vues de M. Viger, & cette cure nous donne des nouvelles preuves de sa sagacité. Je prendrai cependant la liberté de lui dire que la saignée du bras eût été plus convenable que celle du pied, eu égard à l'état inflammatoire du ventre & de la matrice, & je présume qu'il aura été subjugué par le préjugé vulgaire, qui s'oppose toujours à cette saignée en pareil cas. Mais quand on a osé prononcer en faveur du bain, on doit mépriser la critique en proposant la saignée du bras. J'invite M. Viger à lutter avec un nouveau courage contre l'ignorance du vulgaire, & souvent celle de certains guérisseurs dont tout le mérite consiste à multiplier leurs soins auprès de leurs malades, & à consentir à tout ce que les femmes & les gardes approuvent ou désapprouvent (a).

Voilà donc des femmes en couche dans le bain tiède, en voilà encore avec des pertes de sang; j'en ai montré ailleurs avec leurs règles; il ne reste plus que les femmes enceintes; ce qui confirmera mon opinion, qui est, que dans tous les temps de la vie, & dans tous les cas où l'Affecti^on nerveuse sera la

(a) Voyez la note de M. Planchon, Médecin à Peruvel en Hainaut, à ce sujet. *Journal de Médecine*, Février 1766, pag. 408.

première cause à combattre , les relâchans feront les seuls remèdes que l'on puisse employer avec fruit. Mais quelles feront les raisons que l'on opposera à cette pratique ? On saigne tous les jours une femme grosse par précaution , on la purge de même. On ne craint pas de revenir à ce dernier remède quelques jours avant l'accouchement. On a le courage , pour ne pas dire la témérité , de lui donner de l'émétique & de s'en glorifier (a); & si on demandoit quelle est l'indication que l'on établit en pareil cas , on seroit souvent fort embarrassé. La femme de l'indigent ne se fait pas saigner , encore moins se purge-t-elle ? Cette paysanne au teint fleuri , cette Nègresse toujours active , ne se font pas saigner non plus ; mais au contraire celle-ci accouche & se baigne. Celle qui habite un climat tempéré , comme celle qui habite le Nord , ne se font pas saigner & ne se purgent pas ; il n'y aura donc que nos femmes des villes , celles qui vivent dans la mollesse , qui seront soumises aux loix que la médecine leur impose. Elles se feront saigner & purger sans raison & par mode ; & s'il faut leur proposer le bain , elles se révolteront : ce préjugé fu-

(a) Voyez le Journal de Septembre 1769 , pag. 237 , dans lequel on trouve cette pratique préconisée.

nefte a déjà coûté la vie à plusieurs. Il est de mon devoir de l'attaquer , & de l'intérêt des humains de le vaincre. Toute difficile que paroît l'entreprise , elle ne me rebute pas ; l'expérience m'autorise , la raison est mon appui.

L'action du bain tiède peut-elle devenir nuisible en pareil cas ? La détente de la peau & des muscles ne favorise-t-elle pas le relâchement nécessaire au développement du *fœtus* ? La souplesse du ventre , celle de la matrice & du vagin ne sont-elles pas requises pour faciliter l'accouchement ? L'augmentation de la transpiration insensible ne diminue-t-elle pas le volume des humeurs , au profit de cette pléthore naturelle à toutes les femmes grosses ? Une détente générale ne favorise-t-elle pas enfin toutes les fonctions du corps ? tels sont les effets du bain tiède. Quelles seront donc les objections que l'on fera contre l'emploi de ce remède ? Sera-ce le poids de l'eau sur l'habitude du corps ? mais ce poids diminue à raison de la tiédeur du bain, & cette objection n'auroit de valeur que pour le bain froid. Craindra-t-on de nuire au *fœtus* contenu dans la matrice ? mais ce viscère est exactement fermé ; l'eau n'y pénètre pas , & quand elle y pénétreroit , elle ne feroit être nuisible , puisque l'enfant nage lui-

même dans l'eau , & ne respire pas. Quelles seront donc les raisons contraires ? En attendant qu'on y réponde , je présenterai des faits.

Madame la Vicomtesse de S***, âgée de 20 ans , devient grosse les premiers jours de son mariage , & soutient les incommodités de ce nouvel état sans s'en appercevoir. Elle arrive ainsi jusqu'au sixième mois ; elle souffre pour lors des douleurs aux reins , où il survient une enflure. On saigne & on purge : l'enflure augmente ; elle occupe dans peu les cuisses & les jambes ; on se croit obligé de saigner une seconde fois ; on y revient une troisième , & on purge de nouveau. Les mêmes incommodités subsistent jusqu'au huitième mois , auquel temps les douleurs de l'accouchement arrivent , & la malade est en travail. L'accoucheur qui est appelé , assure que tout est dans le meilleur état , & que Madame de S*** accouchera bientôt. Un jour entier s'écoule sans faire des progrès : les douleurs redoublent cependant avec vivacité. On saigne , on y revient le lendemain , & le troisième jour. Le sang que l'on tire est très-coëneux ; on s'alarme & on est fort embarrassé. Un état aussi cruel demandoit un remède plus efficace : mais quel étoit ce remède ? L'accoucheur répond qu'il faut employer le

bain , mais qu'il foumet fa décision à celle des Médecins , parceque , dit-il , on me lapideroit , s'il arrivoit quelque chose de fâcheux à la malade : on m'appelle , & l'on m'instruit que Madame de S*** avoit été sujette dès sa plus tendre jeunesse à des attaques convulsives pour lesquelles elle avoit fait toute sorte de remèdes ; que dans le couvent où elle avoit passé sa vie jusqu'au moment de son mariage , elle avoit été traitée par le Médecin de la maison sous différentes formes ; tantôt avec les anti-scorbutiques , tantôt les anti-scrophuleux , tantôt avec le mercure ; que l'on avoit enfin fini par le cautère. Elle le portoit encore , & on me le montra. Je vis à ce récit une femme desséchée & racornie , & je jugeai que la roideur de ses fibres étoit un obstacle invincible à son accouchement & à la dilatation du col de la matrice : car par le rapport de trois accoucheurs qui se succédoient depuis trois jours , toutes les parties étoient dans la plus forte contraction ; & bien loin de se dilater après les saignées , elles se contractoient davantage : il n'y avoit donc plus que le remède proposé pour mettre fin aux tourmens inouis de cette malheureuse femme. J'opinai donc pour ce remède , & l'accoucheur me parut satisfait. Madame de S*** fut plongée dans le bain tiède , & malgré le volume de son

ventre & son poids , elle furnagea , ce qui autorisa ma démarche. Elle resta huit heures dans le bain pour la première fois , & s'endormit : on y revint le lendemain , les douleurs disparurent , & il ne fut plus question d'accouchement. La malade continua de se baigner jusqu'au terme accompli ; & ce terme annoncé par le retour des douleurs , on ne put lui persuader de sortir de sa baignoire. Son état précédent l'avoit si fort alarmée , qu'elle crut pouvoir attendre davantage : on la pressa en vain , elle accoucha dans l'eau sans pouvoir s'en défendre. La scène fut bruyante , on s'en doute bien ; néanmoins elle ne fut suivie d'aucun accident.

Madame T * * * , sujette à des attaques convulsives qui n'ont point encore cédé au traitement ordinaire , devient grosse , & dès ce moment elle n'a plus de convulsions. Madame T * * * se baigne tous les jours , & à la faveur de ce remède , elle est déjà arrivée au huitième mois de sa grossesse sans éprouver d'autres incommodités. Il seroit inutile de multiplier les exemples. J'ai déjà avancé que les accoucheurs de Paris les connoissent parfaitement ; mais ces exemples ne nous autorisent pas à en faire une méthode générale.

Si l'on demande pourquoi les douleurs de l'accouchement ont été suspendues par le
bain ,

bain, chez Madame la Vicomtesse de S***, on répondra que les premières douleurs de l'accouchement provenoient de l'irritation & de la roideur des fibres de la matrice, qui n'avoient pu se dilater au-delà, pour donner ainsi la place nécessaire à l'accroissement du fœtus; d'où s'en est suivi la tension, l'agacement, l'irritation & l'inflammation, la mort même de l'enfant & de la mère s'en feroit suivie, si la femme n'eût pas été promptement secourue par le bain tiède.

Si on demande encore pourquoi la grosseffe a suspendu les attaques convulsives chez Madame T***, on répondra, 1.° que la pléthore de la matrice a fait d'abord diversion de celle du cerveau. 2.° Que la dilatation forcée de cet organe pour le développement du fœtus, s'est opposée entièrement aux contractions spasmodiques. 3.° Que la matrice n'a plus été irritée par le passage du flux menstruel. C'est dans une de ces trois causes que l'on trouvera l'explication du phénomène.



ÉRUPTIONS CUTANÉES.

LES dartres, la goutte & autres éruptions seront regardées ici comme une évacuation critique. C'est, en effet, une dépuration des humeurs par l'organe de la peau, & cette évacuation exige, 1.^o que la force sístaltique des vaisseaux, ou les forces épigastriques, soient assez considérables pour surmonter la résistance des vaisseaux excrétoires de la peau; ou bien que cette résistance diminue à proportion. 2.^o Que l'humeur excrétoire soit assez fine pour enfler ce couloir, & celui-ci assez large pour lui permettre le passage. Telles sont les conditions requises pour l'évacuation dont il s'agit. Il suit delà, que dans le cas de l'Affectiôn nerveuse spasmodique, le couloir de la peau sera toujours trop ferré, & cette contraction spasmodique s'opposera par conséquent à l'évacuation critique, ce qui procurera le reflux de cette humeur sur les parties internes, & produira souvent de très-grands maux. Il y a plus; le sang, dépouillé de son véhicule, ne fournira jamais assez de liquide pour tenir cette humeur dartreuse, gouteuse, &c. dans une certaine dissolution.

Les fels dont la masse du sang abonde deviendront plus grossiers ; ils se rapprocheront & deviendront par-là toujours plus impropres à cette crise, & cette double cause enfantera souvent des maux de nerfs, & différentes maladies particulières qui ne seront pas sans danger. C'est cette complication qui a fait dire à plusieurs que les maux de nerfs reconnoissent plusieurs causes ; c'est d'après elle que l'on a cru devoir varier les indications & le traitement. Mais j'ai prévenu l'objection depuis long-temps, en disant que cette humeur quelconque ne sauroit produire toute seule le spasme, & qu'il falloit que la fibre déjà tendue répondît à son action ; sans quoi il n'y auroit point de spasme, & la preuve en est que l'on voit tous les jours les mêmes éruptions, & le même alliage de matières étrangères sans qu'elles produisent les mêmes accidens. Ce qui nous prouve que les nerfs souffrent ici primitivement, & que la complication humorale est secondaire.

Sur ce principe, il faut bien se garder d'attaquer cette complication avant d'avoir détruit la cause primitive, sans quoi on ne réussira jamais à débarrasser le sang de cette humeur ; on la rendra au contraire plus âcre & plus caustique : on fermera les issues par lesquelles elle veut s'échapper, & on augmen-

tera les symptômes jusqu'à procurer bien d'autres maux. On attaquera donc préalablement l'Affecton nerveuse, on relâchera le tissu de la peau, on délayera l'humeur peccante, celle que l'on suppose faire cette complication; on dissoudra, par le véhicule le plus approprié, les sels dont elle est formée; on diminuera ainsi son épaisissement & son acrimonie, & on la rendra plus propre à enfler le couloir de la peau, celui que la nature lui a destiné: car on doit être prévenu qu'elle ne choisira jamais une autre voie, soit par l'analogie de sa figure avec celle du calibre des vaisseaux par où elle doit passer; soit par l'impulsion qu'elle reçoit de la part des solides, & par ce mouvement intérieur qui la pousse du centre à la superficie du corps.

Cette théorie n'est point hypothétique; elle est le fruit de l'expérience pratique, elle est sans contradiction: elle nous apprend, d'après Baglivi, Boerhave, Hoffman, Freind, Pitcarn, Hecquet & autres, que les solides l'emportent ici sur les humeurs, & que celles-ci, soumises à leur action, en reçoivent leur mouvement progressif.

D'après cet exposé, je suppose qu'une humeur dartreuse ou goutteuse forme ici une complication, & qu'elle soit assez évidente pour ne pouvoir la contester; faudra-t-il en

pareil cas-recourir tout de suite aux véficatories & aux cautères ? ou bien faudra-t-il recourir aux cordiaux , aux diaphorétiques & autres incisifs propres à aiguillonner les solides , à augmenter leur ressort ? c'est ainsi que se conduira celui qui ne verra que l'humeur dartreuse ou la goutte : il agacera par conséquent les nerfs , il augmentera l'irritation , & conséquemment la contraction de la peau ; il enflammera le sang & les humeurs , il augmentera encore l'activité de la matière & sa causticité : il irritera par conséquent encore tous les symptômes qu'il auroit voulu vaincre. Il n'attirera jamais la matière au dehors , dût-il employer les véficatories les plus actifs , par la raison que ces remèdes n'attireront que des sérosités , le calibre des vaisseaux étant trop resserré pour permettre le passage à des humeurs plus grossières. Ce Médecin se verra alors forcé de revenir sur ses pas ; il sera forcé , dis-je , de calmer les irritations qu'il aura procurées , & sa faute le conduira au vrai , je veux dire à la première cause , à celle qu'il faut détruire avant toutes les autres ; & alors il pourra sans crainte employer les remèdes contraires & les associer à ceux-ci. L'expérience confirmera cette assertion.

Madame l'Abbesse de * * * est sujette à des éruptions dartreuses , & plus encore à des

attaques spasmodiques qui précèdent souvent l'écoulement périodique, & qui en procurent le reflux. Elle a des maux de nerfs, des tensions douloureuses à l'estomac & aux entrailles, des dévoiemens, des constipations, des douleurs de tête, des dégoûts, & un appétit dévorant; les urines sont très-claires, elles sont abondantes; elle a, en outre, un tremblement général, & principalement des mains. Ce qui caractérise l'affection nerveuse, sans pouvoir la méconnoître. Quelle est la cause de tous ces accidens? on répond que c'est l'humeur dartreuse. En effet, cette humeur se montre par bouffées; elle précède l'éruption des règles, ou elle les suit de près; elle est pour ainsi dire identifiée avec l'affection nerveuse, & on est en droit de juger que, tant que cette humeur restera dans le sang, les maux de nerfs continueront, & qu'il faut absolument l'attirer au-dehors; dût-il en coûter la vie à Madame l'Abbesse: on saigne, on purge, on donne les remèdes appropriés sous différentes formes: on place des vésicatoires, & on ne guérit pas; bien au contraire, les symptômes augmentent; ils deviennent même assez effrayans pour craindre des inflammations internes. Les Médecins en sont déconcertés. Madame l'Abbesse arrive à Paris, accompagnée de son Médecin ordinaire,

homme d'un vrai mérite , à qui j'ai voué depuis le plus sincère attachement ; elle me demande conseil & se confie à mes soins. Je reconnois la complication dont il s'agit , je la démontre ; le Médecin est convaincu : il ne s'agit plus que de changer le traitement pour s'assurer de la guérison. On supprime en conséquence tout remède irritant ; on y substitue les relâchans , que l'on applique intérieurement & extérieurement , je veux dire , en bains & en boissons. La malade , docile , observe ce régime pendant six mois consécutifs , & les symptômes spasmodiques cessent. L'écoulement des règles se rétablit , les orages qui le précédoient toujours se dissipent ; le temps arrive où il faut penser à la complication humorale. J'opine pour le cautère ou le *garrou* , lorsque la nature attentive remplit elle-même sa tâche : une éruption dartreuse considérable se fait sur une jambe , bientôt après sur l'autre , & la malade est foulagée. Madame l'Abbesse retourne à son couvent avec de l'embonpoint , & une nouvelle santé ; néanmoins l'humeur dartreuse n'est point entièrement évacuée , elle a fait depuis quelques petites irruptions ; & pour en prévenir les effets , j'ai conseillé une seconde fois d'ouvrir un cautère , & je crois qu'il ne faut pas différer davantage.

fans préjudice de quelques remèdes altérans ; tels que les bouillons de tortue, ceux d'écrevisse, de vipère, & autres que l'on pourra ajouter au régime aqueux.

Cette observation réalise la théorie ci-dessus établie, & la met à l'abri de toute discussion : j'ajouterai que la même contraction spasmodique s'oppose à l'éruption de la matière gouteuse, & encore à toutes celles que le sang peut fournir ; car j'ai vu des symptômes véroliques reparoître long-temps après la contagion, par le seul effet du relâchant, sans que l'on pût accuser l'impureté d'un nouveau commerce. Que répondroit en pareil cas celui qui méconnoîtroit ici la contraction de la peau, & l'étranglement des vaisseaux capillaires, ou de ceux qui fournissent le passage à de pareilles éruptions ? Les *solidistes* trouveront dans ces faits des armes invincibles en faveur de leur opinion, & s'il leur en falloit d'autres, la goutte va leur en fournir.

Madame la Duchesse de B * * * a eu des légères attaques de goutte, & encore différentes éruptions cutanées, pour lesquelles elle avoit placé du *garrou* sur un bras. Lassée des soins que ce remède exige, elle l'abandonne, & n'apperçoit aucun changement à son état. Un an après elle a des attaques de Vapeurs qui se déclarent par un battement à

l'estomac ; palpitation , bâillement & autres symptômes ; elle en est affectée , parcequ'elle soupçonne la goutte de produire tous ces accidens. Un Médecin arrive ; assure que c'est la goutte. Un second Médecin assure l'assertion du premier. J'arrive le troisième , & je prétends que ce n'est pas la goutte , mais bien une attaque de Vapeurs. La malade ne croit point à mon avis ; au premier retour de l'attaque , la terreur s'emparé d'elle , & les vapeurs augmentent. Je suis appelé de nouveau pour certifier à la malade que ce n'est pas la goutte ; que celle-ci attaque plus vivement les parties qu'elle affecte , & que son mal provient d'une autre cause. On cherche cette cause , & on la trouve dans un usage immodéré que la malade a fait depuis peu de l'acide du citron , qu'elle favoit lui être très-nuisible : persuadée enfin qu'elle n'étoit pas aussi malade qu'elle avoit cru , elle boit de l'eau de veau , & guérit par ce seul remède. Néanmoins Madame de * * * est goutteuse , elle a souvent des clous & des abscesses , son sang est chargé d'une matière étrangère qui ne peut point s'assimiler ; il y a indication pour l'évacuer. J'ordonne en conséquence une seconde application du *garrou* ; ce remède opère , & en continuant de relâcher l'intérieur par les boissons abondantes , la goutte

paroît ; & on est convaincu alors que la goutte vague reconnoît très-souvent le spasme pour cause , sans prétendre assurer qu'elle n'en reconnoît pas d'autres ; car un épaisissement considérable produit aussi le même effet , mais dans celle-ci il n'y a point de symptômes spasmodiques : en voici la preuve.

○ Monsieur le Marquis de Saint-H *** est tourmenté par une goutte vague qui attaque souvent ses digestions & les dérange. Cette goutte se porte à la tête & successivement sur toutes les parties du corps sans rougeur , & avec très-peu d'enflure , excepté sur une joue où elle a pris son cours : cette goutte paroît froide ; j'y oppose en conséquence les bouillons de vipère. Le malade en fait usage pendant un an , & sa santé se rétablit parfaitement , car depuis un an il n'a eu qu'une seule attaque de goutte : dans celle-ci l'enflûre de la joue a été plus considérable & avec rougeur ; des petites douleurs qui paroissent en même temps sur un pied , me déterminent à faire appliquer les sang-sues d'après le conseil de M. Paulmier (a). Ce remède opère avec succès , l'enflûre de la joue disparoît dans la nuit , & le paroxisme cesse.

(a) Voyez le Traité de la Goutte par M. Paulmier.

M. le Comte de R *** est fujet à des attaques de goutte de ce même caractère ; il est gros & gras ; son tempérament est décidément très-humide , néanmoins il se traite lui-même avec de l'orgeat. Cette boiffon suspend l'éruption , la tête & la poitrine en font menacées. Appellé auprès de lui , je le guéris avec du vin d'Espagne.

Voilà donc des preuves fans répliqué de l'obstacle qu'oppose le genre nerveux aux éruptions cutanées , comme aux autres évacuations : il seroit très-inutile de les multiplier ; je serois trop prolix , & je dérangerois l'ordre de ce recueil. Je viens aussi d'en fournir en faveur d'une cause opposée , & l'effet des remèdes contraires a encore confirmé mon opinion. J'ajouterai que la distance de ces deux causes est quelquefois très-grande ; mais aussi est-elle souvent très-rapprochée , & dans ce cas le Médecin peut arriver aux deux extrêmes sans s'en appercevoir , & alors s'il n'est pas attentif à sonder le terrain sur lequel il marche , il s'égare. Le Praticien judicieux est ce pilote habile à la conduite duquel le navire est confié ; il doit connoître les écueils pour savoir les éviter , & le plus grand de tous est sans contredit de passer aux extrêmes. C'est ici où l'on peut dire avec Horace , *Est modus in rebus , sunt certi denique fines , quos*

ultra , citraque nequit consistere rectum.

Si après avoir relâché les solides dans le cas de l'affection dartreuse dont il s'agit, ou autres de cette espèce, j'abandonne le traitement, je remédie à une cause, mais je laisse la seconde. Il faut donc à celle-ci ses remèdes particuliers, qui sont les sudorifiques, les incisifs, les épispastiques, les fondans, dans le nombre desquels le mercure mérite la préférence, en l'employant avec le ménagement qu'une telle complication exige. Si après avoir fortifié, tendu & échauffé dans le cas contraire, on abandonne encore le traitement, la nature seule ne suffira pas à l'évacuation; il faut la seconder par les remèdes évacuans. Telle a été la pratique des plus grands maîtres de l'art, c'est celle de Themison; pourquoi l'a-t-on délaissée & rejetée? Pourquoi ces systèmes ridicules forgés dans les laboratoires de nos Chymistes ont prévalu sur celui-ci? Pourquoi me faire un crime de renouveler les préceptes de nos maîtres, & d'ajouter à ce qu'ils nous ont enseigné, ce que ma propre expérience m'a appris? Pourquoi enfin ne me feroit-il pas permis de me ranger dans la classe des Médecins méthodiques? Hélas! quand est-ce que l'on verra les Médecins se prêter la main mutuellement, & marcher d'un pas égal à la recherche du vrai? Quand est-ce que la

médecine cessera d'être deshonorée par les sarcasmes des esprits jaloux , & quand la verrons-nous délivrée de cette fureur de système qui l'expose journellement aux plus funestes révolutions ?

Nos pères avoient formé ce projet; le *strictum* & le *laxum* de Themison en est la preuve. L'idée de ranger toutes les maladies sous ces deux classes ne m'a point paru imaginaire. Pénétré au contraire de cette vérité, j'ai voulu suivre ce plan & le développer. Mes peines & mes recherches n'ont pas été infructueuses, puisqu'elles m'ont conduit, malgré les contradictions, au terme de la première partie de ce projet. Mes observations, en effet, prouvent que Themison a eu raison dans sa première proposition. Le *strictum* vient d'être prouvé & démontré : il ne me reste plus qu'à travailler sur l'autre. La liaison de ces deux parties est si grande, qu'il seroit difficile d'échouer à la seconde ; mais j'attendrai un temps plus favorable pour cette nouvelle entreprise ; celui du repos après lequel je soupire : dès ce moment, à l'abri des vicissitudes, ou pour mieux dire des désagrémens que notre profession entraîne, je ramasserai mes faits ; je raisonnerai d'après eux, je les lierai, je les concilierai, & peut-être y trouverai-je les mêmes preuves en faveur du relâ-

chement , ce qui fera la seconde espèce de maladies nerveuses. Je ne m'aviserai pas de donner à ce second ouvrage le titre de maladies des nerfs , mais bien celui des maladies qui dépendent du relâchement des solides ; & de cette manière j'éviterai la confusion & le désordre.



RARÉFACTION DE L'AIR.

J'AI déjà fourni les preuves de cette raréfaction aérienne en traitant de la leucophlegmatie, & là j'ai prouvé que l'enflûre étoit le fruit de cette raréfaction. J'ai avancé ensuite que cet effet de l'air raréfié outre mesure, l'emportoit en pareil cas sur la roideur des solides, & que ceux-ci ne pouvant résister aux efforts de cet air, se relâchoient, & laissoient ainsi des intervalles entre eux, par lesquels l'air s'échappoit dans le tissu cellulaire, se répandoit ainsi dans tout le corps, & le parcouroit à son gré. Mais il arrive souvent que les solides trop roides & trop tendus résistent aux efforts de cette raréfaction, & alors les molécules du sang se trouvent gênées, les frottemens augmentent, & la chaleur devient extrême. Les vaisseaux sont alors dans une tension demesurée. Le sang, toujours plus pressé dans les capillaires, s'y engorge; delà s'ensuivent les douleurs considérables, des tiraillemens & des nouvelles crispations; le cerveau est surchargé, le cours des esprits ani-

maux gêné , intercepté ; le délire survient : le corps enfin s'enflamme & se consume ; l'ardeur brûlante de la peau , & plus encore des parties internes , & la fièvre nous l'annoncent , l'incendie est général. L'inflammation auroit lieu sans doute en pareil cas , si les vaisseaux lymphatiques , comprimés par la pléthore , & par l'oblitération de leur calibre , pouvoient donner l'entrée aux globules rouges du sang : tel est l'état où se trouve souvent un vapoureux ; celui qui a la fibre tendue , roide & racornie. Celui enfin qui a été irrité outre mesure , soit par des excès dans son régime , soit par ceux du traitement qu'on a employé pour le guérir.

Dans cet état on court à la saignée , aux remèdes rafraîchissans , à ceux qui peuvent condenser cette raréfaction aérienne , la limonade , le sirop de vinaigre , de groseille , de limon , l'esprit de vitriol , &c. remplissent d'abord nos vues , & avec ces seuls secours on peut éteindre le feu , sans cependant se procurer la détente de la fibre. Le bain froid produit aussi le même effet : il absorbe cet excès de chaleur , on ne peut en douter , puisque l'on voit tiédir l'eau par le seul effet du contact immédiat de l'eau sur l'habitude du corps. Telles sont les armes que j'oppose à cette cause ; mais ces armes ne sont-elles pas contradictoires aux premières indications ?

L'eau

L'eau froide n'est-elle pas tonique ? comment concilier ce remède avec le racornissement ? telle est l'objection que l'on me fait , à laquelle on ajoute le reproche d'avoir donné ce remède pour relâchant, ce qui feroit l'absurdité la plus complete.

L'objection est en forme , mais le reproche ne l'est pas ; car j'ai dit & répété dans toutes les éditions de mon *Traité des Vapeurs*, que le bain froid étoit tonique , & que je ne l'employois ici qu'en qualité de condensant , au préjudice de la fibre. Mais j'ai ajouté qu'après avoir agi momentanément comme tonique , il agissoit bientôt comme relâchant ; puisque l'eau du bain , le lavement froid , & la fomentation froide tiédiffoient bien vîte à la faveur de la chaleur du corps ; & pour fournir la preuve de cette assertion , je la répéterai ici telle qu'elle se trouve dans toutes les éditions du *Traité des Vapeurs*, à l'article *Suppression des urines & des selles* , & encore dans la réponse de M. Brun au premier anonyme & ailleurs ; ce qui n'empêchera pas , sans doute , que mes adversaires n'y reviennent , car cette objection leur plaît infiniment.

« Pour expliquer l'action du bain dans les cas ci-dessus rapportés , nous rappellerons ses effets , qui sont de détendre , d'affouplir ,

d'humecter les solides desséchés & racornis ; de condenser les liqueurs trop raréfiées , d'en dissoudre les sels , d'en corriger l'acrimonie qui y domine , en leur restituant le véhicule dont elles sont dépourvues. C'est ainsi qu'il opère & qu'il guérit les maladies auxquelles il est approprié , dès qu'il est diamétralement opposé aux différentes causes qui les produisent. Ce remède , employé de cette manière , c'est-à-dire tiède , *ou agréablement froid* , fera sans contredit le plus grand humectant connu , non-seulement pour le relâchement & pour le ramollissement des tégumens qu'il procure , mais encore par la quantité de véhicule aqueux qu'il fournit à la masse du sang.

La force avec laquelle l'eau s'insinue dans les pores est immense ; les Physiciens n'en connoissent pas encore les limites. Les particules de ce fluide pénètrent dans les pores des tégumens , dans leur tissu le plus serré , jusques dans les glandes. Elles écartent les fibres les unes des autres avec la même force qu'elles fendent les rochers. Le tissu des parties abreuvées , cédant en tout sens , se ramollit , au lieu de se fendre : l'eau pénètre ainsi dans les vaisseaux & les membranes , & passe à travers tous les obstacles. L'eau attaque par cette voie le vice des solides & des fluides , jusques dans les

derniers recoins, où elle ne pourroit aborder par la voie de la circulation, lorsqu'il y a des obstructions.

C'est ainsi que la sécheresse extrême des membranes & des nerfs cédera à l'action de ce puissant spécifique. Les vaisseaux capillaires, dont le calibre est tellement retréci, que la circulation y est interceptée, devenus souples, céderont aisément à l'impulsion des fluides qui y abordent; les sécretions, auparavant supprimées par l'obstruction, ou pour mieux dire, par l'oblitération des canaux, se rétabliront en même temps; & les fluides, que la densité, l'épaississement, la sécheresse & l'acrimonie, rendent impropres à circuler, reprenant leur véhicule, contribueront à leur tour au rétablissement général de la machine.

Tant de merveilleux effets seront dûs à l'action puissante du bain tiède, & quelquefois encore à celle du bain froid; & ce sera par le degré de chaleur & de raréfaction interne que nous mesurerons le degré de tiédeur ou de froidure de l'eau que nous y opposons. On conçoit aisément que dans le cas où la raréfaction des liqueurs est extrême, & le racornissement des nerfs est porté à son plus haut degré, on ne pourra parvenir à la détente de la fibre, sans qu'au préalable la raréfaction des liqueurs ne soit tout-à-fait apaisée, ce

que l'on ne pourra jamais obtenir que par le bain froid. Aussi verrons-nous en pareil cas tiédir l'eau du bain par son contact immédiat sur l'habitude du corps ; & nous serons alors forcés de renouveler cette froidure de l'eau pour absorber cet excès de chaleur , & pour nous procurer l'efficacité que nous cherchons dans la température du sang & des autres humeurs.

On voit par les raisons contraires combien feroit ici nuisible le bain chaud , puisque par son action le sang se raréfie , la transpiration augmente , la graisse se liquéfie & transpire par la peau dont les pores sont alors très-dilatés ; le sang devient toujours plus alkalescent , & son tissu se défunit ; aussi le reconnoissons-nous comme très-nuisible & entièrement opposé à nos vues , &c. » *Traité des Vapeurs* , 1^{er} vol. pag. 174.

Et ailleurs M. Brun ajoute : « Suivons notre censeur , écoutons ses leçons de Physique dans lesquelles il nous apprend que le bain froid condense , & que le bain chaud raréfie. Lisons ensuite le *Traité* de M. Pomme , nous verrons qu'il nous dit avant lui que le bain froid condensoit , & que le chaud raréfiot ; il nous enseigne en même temps qu'il ne faut employer le premier que dans le cas de l'extrême raréfaction des liqueurs , que l'on

distinguera par la chaleur de l'eau, après l'immersion du corps dans le bain froid, ce qui s'opérera sans doute par la communication de la chaleur interne du corps avec la froidure de l'eau extérieurement. Ce sera dans le cas d'une moindre raréfaction qu'il faudra employer le bain tiède, qu'il regarde avec raison comme le plus puissant remède pour relâcher les fibres & pour détremper la masse des liqueurs, ce que M. Pomme nous prouve par les Observations dont il a enrichi son ouvrage, &c. » *Ibidem*, pag. 493.

J'ai encore ajouté dans la réponse au Journaliste de Trévoux, & dans l'explication physique de l'action du bain chez Madame de Cligny, « que si la froidure de l'eau a toujours été tempérée par la chaleur du corps, c'est à la température de l'eau qu'il faut attribuer l'effet dont il s'agit, parceque personne n'ignore que le froid tend les fibres, bien loin de les relâcher, & que par conséquent il deviendroit contraire s'il agissoit ici en cette qualité, &c. » *Ibidem*, pag. 481.

Il est donc prouvé que j'ai donné le bain tiède, celui que les Physiciens ont marqué au degré 26 du thermomètre de M. de Reaumur, (que j'appelle agréablement froid, parceque plusieurs malades dont la fibre sera plus ou moins sensible & irritable, le trouve-

font tel à ce degré) pour le remède le plus approprié à la roideur que j'attaque, & pour le plus grand humectant connu. Il est prouvé aussi que j'ai donné le bain froid, celui qui est marqué au quinzième degré, comme celui qui est au vingtième, pour un tonique puissant, qui contrarie la fibre tendue, mais qui en même temps condense puissamment les liqueurs raréfiées, & produit les effets annoncés.

Comment donc après cela m'accusera-t-on d'avoir commis une pareille faute ? Mes plus sévères antagonistes, tels que MM. Roux, le Camus, Rostain, Marteau & autres, ont tous insisté sur cet article avec un air de triomphe qui en a peut-être imposé aux esprits prévenus : ils ont voulu par-là intimider les âmes foibles, & détourner ainsi le public de mes préceptes. Prenez garde, ont-ils dit, on vous baignera à l'eau froide & à la glace, on vous traitera comme l'on traite les fous ; & en réveillant ainsi la crainte & la pudeur, ils ont cru mettre une barrière invincible entre le bien que j'ai voulu faire, & le mal que j'avois à réparer. Mais ce public a vu bientôt que l'imputation étoit dénuée de preuves ; il a vu qu'on se baignoit dans l'eau tiède, & que l'on guérissoit : il a vu dans le même temps un établissement de bains publics se former sous

les auspices de ma méthode ; tout l'a séduit : les déclamations de mes antagonistes n'ont servi qu'à fortifier sa confiance. Tel a été le fruit des autres imputations calomnieuses avec lesquelles on a voulu me déchirer. La vérité a surmonté tous ces obstacles ; tout de même que ce fleuve impétueux auquel on oppose des résistances ; elle a franchi les bords, & la terre en a été arrosée. Cette expression n'est point hyperbolique ; car je vois avec une satisfaction qui me tient lieu de récompense, que l'espèce humaine dégénérée, & entièrement consumée depuis la découverte du nouveau monde, se reproduit à la faveur du bain & de l'eau. Je vois encore que le Royaume ci-devant empesté des découvertes que nos Chymistes ont tant vantées, reprend sa première vigueur. La métamorphose est accomplie : mes adversaires en rougissent : pour moi qui avois prévu que leurs clameurs me seroient très-utiles, je les remercie bien sincèrement, car ils m'ont servi à mon gré. Je ne craindrai donc pas d'étaler les merveilles du bain froid ; après avoir publié celles du bain tiède ; mais les cas où j'emploie ce remède sont si rares que je me trouve en ce moment au dépourvu, Madame de Lacoré étant la seule de mes malades à Paris qui en ait fait usage. J'emprunterai donc ceux

que les Médecins ont bien voulu me fournir.

M. Renard , Médecin à la Fère , raconte dans un des Journaux de Médecine (a), « que Madame le Bœuf , femme d'un Avocat très-érudit de cette ville , alloit périr (en Janvier 1768 ,) par la vapeur du charbon qu'on avoit allumé dans une alcove , où elle s'étoit couchée & endormie depuis environ une heure , sans le secours d'un air froid & de la glace. Tout-à-coup le mari est éveillé par le bruit que fait un chat dans la même alcove , qu'on pouvoit comparer alors à une machine pneumatique. Il saute en bas du lit dans le dessein de chasser cet animal importun ; mais il le trouve étendu roide sur le carreau. Il le croit mort , & le jette dans la rivière par une fenêtre du premier étage. Il vola ensuite au lit de sa chère épouse. Quel triste spectacle ! il la trouve sans connoissance , tous les membres en convulsion , respirant à peine ; un moment plus tard elle étoit suffoquée. Les *sphincters* s'étoient déjà relâchés chez elle. L'inconfortable mari , qui crut avoir déjà perdu la moitié de lui-même , fait appeller ses meilleurs voisins , ôte le foyer ardent , cause de tant de malheurs , & accourt lui-même chez moi. En

(a) Octobre 1769 , pag. 353.

chemin, il s'apperçoit qu'il est aussi malade: il a des éblouiffemens; ses jambes chancelent... que va-t-il devenir? L'amour & le grand froid lui donnent du courage & des forces. Il arrive, & je cours avec lui secourir sa tendre moitié. Les fenêtres étoient restées ouvertes depuis qu'on s'étoit débarrassé du chat. Je fais ouvrir encore tous les rideaux de l'alcove & du lit, & je trouve la malade à-peu-près dans l'état décrit ci-dessus. Elle faisoit des efforts singuliers pour respirer; la bouche étoit torse, sans parole, & les yeux qui étoient rarement ouverts ne fixoient rien, & ne voyoient rien. En un mot, tous les organes des sens étoient sans sentiment & sans action. J'attribuai tous ces accidens au défaut ou au peu d'élasticité de l'air extérieur, & à la trop grande raréfaction de l'air intérieur ou contenu; & comme je savois qu'il n'y a rien de plus propre pour condenser & diminuer le volume d'air raréfié, & rétablir l'équilibre entre les solides & les fluides qu'un corps froid, je fais apporter aussi-tôt de la glace, j'en introduis dans la bouche de la malade à plusieurs reprises. Au troisième morceau elle ouvre les yeux, fixe les objets, & nous reconnoît tous. Son mari étoit absent; elle le demande, il arrive, elle l'embrasse tendrement, & lui dit les choses les plus raisonnables pour le consoler. On lui applique un

paquet de glace pulvérisée sur le front (a) ; elle paroît avoir recouvré toute sa présence d'esprit : elle présida elle-même à sa toilette, se fait changer de lit, & s'endort. A son réveil elle croit avoir fait un songe : cependant elle se plaint de maux de tête, de lassitude, de foiblesse & de douleurs de reins. Tout cela auroit pu inquiéter chez un autre malade ; mais Madame le Bœuf étoit grosse d'environ trois mois ; je lui conseillai pendant quelques semaines un grand repos, un régime convenable, & quelques autres secours. Elle a fait une couche heureuse : les suites ne l'ont pas été de même ; mais elle se porte bien aujourd'hui.

Le chat qu'on avoit cru jeter dans la rivière fut reçu par la glace. Le choc fut rude ; peut-être cela contribua-t-il, autant que le grand air, & l'impression de la glace, à le rappeler à la vie. Quoi qu'il en soit, il revint à la maison quelques heures après, & si bien

(a) Un habile Chirurgien de Laon, (M. Nacet,) qui nous a vu M. La Bruûe & moi, employer en 1766, avec le plus grand succès, l'eau froide & la glace dans les différentes maladies convulsives de Madame Rillard, (*voyez le Journal de Médecine, Octobre 1767,*) a fait imprimer depuis dans le même Journal, au mois de Mai 1767, deux Observations sur des accidens de même espèce, où il a employé fort heureusement, & de concert avec M. Gagnière son confrère, l'eau à la glace en topique.

portant qu'on avoit peine à croire qu'il eût été malade. Tout cela prouve que le grand air, l'eau froide, la glace, &c. sont souvent indiqués, & peuvent opérer des espèces de miracles ».

Je n'ai rapporté ici l'observation de M. Renard, que pour montrer les effets de la raréfaction de l'air intérieur par quelle cause qu'elle soit produite, & pour prouver que l'eau froide & la glace réussissent dans tous les cas de cette raréfaction. Je vais rapporter ceux où cette raréfaction agit de concert avec la roideur de la fibre. M. Dupont, Médecin à Tartas, raconte dans le Journal de Médecine du mois de février 1770, « que le nommé Dupouy, de la paroisse de Villenave, à trois lieues de Tartas, âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament bilieux, sanguin, avoit depuis sa tendre jeunesse la rate gonflée, dure, & dans certain temps son volume étoit deux ou trois fois plus considérable qu'il ne doit l'être naturellement. Vers la fin d'octobre dernier, son Chirurgien lui fit prendre l'émétique en lavage, pour je ne fais quelle indisposition. Le 2 novembre il prit, à titre de précaution, une potion purgative qui opéra à merveille. Le malade se leva dans l'après-dîner, & satisfait de son état, il se tint jusqu'au soir auprès du feu... Cet homme pendant la nuit perdit

subitement la connoissance , le sentiment , la vue , & fut attaqué de convulsions si violentes que cinq ou six personnes pouvoient à peine le contenir dans le lit. On appella M. Dupont pour secourir ce misérable : rendu chez lui vers les neuf heures du matin , il fut témoin du plus triste spectacle. Les agitations les plus fortes & les convulsions de toutes les parties du corps les plus vives l'empêchèrent , pendant quelque temps , de prononcer sur le caractère de la maladie. La respiration étoit forte , fréquente & embarrassée , le mouvement du cœur violent & sans ordre , le visage rouge & enflammé , les yeux étincelans , égarés & incertains. De cet état il tomba dans un accès d'épilepsie qui dura quatre ou cinq minutes. A peine l'attaque d'épilepsie eut-elle disparu , que les convulsions générales se reproduisirent ; elles durèrent trois quarts d'heure , & furent suivies de nouveaux accès épileptiques. Cette alternative eut lieu pendant vingt-quatre heures ; en sorte que le malade eut au moins quarante assauts d'épilepsie dans la journée.

M. Dupont avoue qu'il fut aussi effrayé des cruels accidens dont il étoit le spectateur , qu'incertain sur le parti qu'il devoit prendre pour les combattre. Rien ne s'offroit à ses recherches & à son esprit pour fixer avec

quelque fondement la véritable cause de la maladie. Jamais Dupouy n'avoit éprouvé de pareils accidens. Le purgatif pris la veille ne lui paroissoit pas avoir pu produire un si grand désordre, & le moyen de penser que la rate gonflée fût le principe d'une scène aussi funeste ! au milieu de ces perplexités, il se détermina à faire ouvrir la saphène ; ce remède n'opérant rien, on y revint une seconde fois. Après cette seconde opération, les accidens subsistant toujours dans le même degré, il se détermina à faire appliquer sur la tête du malade une grosse serviette pliée en quatre doubles, & trempée dans l'eau froide ; ce topique fut renouvelé tous les quarts d'heure ; les convulsions diminuèrent & cessèrent enfin pendant la nuit, &c.

N'est-il pas évident, ajoute *M. Dupont*, que le succès de cette cure dépend de l'eau froide, & son heureuse application ne donne-t-elle pas une nouvelle force au système de *M. Pomme*. Toutefois il fut, dit-il, déterminé à faire usage de ce secours, enhardi par les brillans succès qu'il avoit eus dans des cas à-peu-près semblables, inférés dans les *Journaux de Médecine*, & ailleurs ».

M. Perreymond le fils, Médecin à Barjemon en Provence, raconte encore, dans le même Journal, « que la Demoiselle Tournel,

âgée de vingt-neuf ans , d'un tempérament bilieux , & naturellement porté à la colère , s'exposa témérairement au soleil. Elle se plaignit quelques heures après d'un mal de tête assez vif , & d'une douleur circulaire autour du diaphragme , qui hâta son retour & l'obligea de se coucher. Le lendemain 13 mars 1769 , la fièvre se développa , la douleur de tête augmenta , & il parut une toux convulsive. Le 14 & le 15 tous les symptômes s'aggravaient ; la respiration devint laborieuse , la douleur augmenta , & le délire survint : on fit une saignée copieuse qui ne produisit aucun soulagement. Le 16 la malade poussa des cris affreux. Elle passa rapidement de la fureur au ris sardonique ; sa respiration étoit fréquente , ses yeux étinceloient , l'œil gauche étoit larmoyant , ses mains tremblantes , on auroit dit qu'elle démêloit entre ses doigts des flocons de laine ; enfin un babil effréné & sans ordre portoit par reprises l'horreur & le trouble dans le cœur des assistans. Dans cet état M. Perreymond ne connut que le bain froid , la malade y fut plongée , on lui donna de l'eau d'orge nitrée pour boisson ; on continua ces remèdes le 17 & le 18 , & tous les symptômes disparurent ».

M. Reymond , Médecin de Marseille , cite dans son excellente Dissertation sur le bain ,

l'observation suivante. « Une personne d'une bonne constitution , d'un tempérament ardent , & dans la fleur de l'âge , est attaquée dans le cœur de l'été d'une fièvre ardente. La chaleur fébrile est brûlante ; la surface du corps est aride, le sang se dessèche, se dissout, s'alkalise , les vaisseaux sont irrités & tendus, les nerfs sont agacés , le genre musculaire entre en convulsion ; le fébricitant, saisi d'un délire furieux, fait tous ses efforts pour sortir d'un lit où il brûle, trompe enfin la vigilance de ses gardes, s'enfuit de sa chaude prison, va se plonger dans l'eau froide, éteint ainsi l'ardeur fébrile , condense & épaisit le sang , en enveloppe par-là & émousse l'âcreté septique ; l'action des solides rentre dans ses justes bornes ; le mouvement du sang est ralenti , le calme survient, & le malade sort guéri de la rivière , au grand étonnement du Médecin , qui avoit déjà prononcé à la mort : tant le sentiment naturel, ajoute M. Reymond , est au-dessus de la science ».

Je sortirai un instant de mon plan, pour ajouter aux observations des Médecins vivans , celles des Médecins qui nous ont précédés ; & je dirai encore, d'après les citations de l'illustre Médecin de Marseille, que *Villis* a guéri une servante qui dans la fièvre étoit tombée dans un délire furieux, en la faisant

porter dans une rivière, où elle nagea d'elle-même l'espace d'un quart-d'heure, & d'où elle fut retirée saine & tranquille. *Linneus* rapporte encore un exemple frappant des merveilles du bain froid. Il dit, d'après un autre Auteur, que la peste emporta tous les habitans d'un village du nord, excepté deux personnes, un amant & sa maîtresse. L'amant ayant été saisi de cette cruelle maladie, sa maîtresse le lava dans l'eau froide, & le guérit heureusement; celui-ci rendit le même service, par le même traitement, à sa maîtresse. Il est hors de doute que ce fut une ardeur brûlante, & une raréfaction extraordinaire qui obligea ces personnes à avoir recours à cet extrême remède; & on doit conclure de là que le bain froid est un remède de tous les pays, quand on rencontre une pareille cause. On a opéré, en effet, les mêmes cures en Perse, en France & en Angleterre. Faudroit-il s'appuyer sur l'autorité de notre premier maître. Je dirai qu'*Hippocrate* connoissoit si bien les effets de ce tonique, & il étoit si convaincu de son efficacité dans certain cas, qu'il n'a pas manqué de faire un aphorisme de ce genre de curation ». *Une grande effusion d'eau froide, dit-il, sur les articles qui souffrent des douleurs avec enflure, mais sans ulcère, & sur les parties qui sont en convulsion, soulage,*

soulage , diminue le mal , & emporte même la douleur. (Aph. 25. sect. 5.) Cet oracle avoit pourtant observé ailleurs , que le froid est ennemi des nerfs. (Aph. 18. sect. 5.) & s'il recommanroit l'effusion d'eau froide sur le corps dans cette occasion , c'est qu'il favoit très-bien qu'il avoit la raréfaction à combattre. S'il décrit ailleurs les différentes espèces d'affections hystériques , il recommande de laver le corps avec beaucoup d'eau chaude , (*Lib. de natur. mulieb. & lib. 11. de morb. mal.*) & il ajoute que si ce mal résiste , il faut laver beaucoup avec de l'eau froide ; mais le mal ne résistoit à Hyppocrate en pareil cas , que parceque l'eau tiède n'avoit pu détruire la raréfaction aérienne , il falloit bien alors recourir au bain froid. Celse emploie le même remède dans les mêmes maladies , & dans l'épilepsie hystérique. Je citerois en vain toute l'antiquité , je ne ferois que répéter ceux qui m'ont précédé. Je préfere de renvoyer mon lecteur à la savante dissertation de M. Raymond sur l'action du bain , que je viens de citer , & à celle de M. Maret , Médecin à Dijon. Je me hâte de finir par l'observation de M. Planchon , Médecin à Tournai , inférée dans le *Journal de Médecine* , mois de février 1769 , pag. 127 , dans laquelle je trouve tout ce qui est analogue à mon sujet ; & encore la citation

d'un auteur que j'aime & que j'honore , (Tissot) par laquelle je terminerai mes réflexions.

« La fièvre, dont Boerhaave a scrupuleusement recueilli toutes les causes, & qu'il a précisément décrites dans ses aphorismes, est, de toutes les maladies, la plus commune (a). La sinoque simple, dont les causes sont les mêmes que celles de l'éphémère, *cause signa, medela eadem*, dit ce renovateur de la Médecine (b), attaque plus souvent, comme on fait, les personnes d'un bon tempérament (c), où l'abondance d'un bon sang est manifeste; sur-tout à cet âge où la nature a achevé son ouvrage, où les organes sont parvenus à leur dernier accroissement: alors la pléthore mise en mouvement par des exercices violens, par des boissons spiritueuses, par des passions de l'ame, la chaleur excessive du climat ou de l'atmosphère, qui raréfie la masse des humeurs, constitue cette espèce de fièvre, que la nature guérit souvent par une hémorrhagie critique, le quatrième jour, ou une sueur bienfaisante le septième, si on ne la trouble point dans l'œuvre de la coction. Enfin la

(a) Boerhaave, *aph.* 558.

(b) Ibidem, *aph.* 729.

(c) Ibidem, *aph.* 728.

seule raréfaction du sang dans un sujet non pléthorique , en établissant ce qu'on appelle une fausse pléthore , produit quelquefois une sinoque simple , qui est accompagnée des mêmes symptômes que ceux d'une surabondance décidée des liquides agités par la fièvre. Telle est l'observation que nous ont transmise nos ancêtres , & que nous vérifions tous les jours. Tel est le langage des Médecins que la raison & l'expérience accompagnent.

Dans ces circonstances, toujours ministres de la nature, établis pour la guider pas à pas, & marcher sur ses traces, nous l'aidons dans ses mouvemens critiques, & nous n'employons que des moyens curatifs, que l'art nous assure être les seuls propres à rétablir le calme dans l'économie animale; nous diminuons la plénitude par les saignées répétées (a) qui maîtrisent en quelque sorte la fougue de la circulation, & nous tempérans par les rafraîchissans, les nitreux, les acescens, les acides même prudemment ménagés. Mais dans le cas d'une raréfaction du sang qui donne lieu à une fièvre extrêmement aiguë, où l'on ne saigne que pour diminuer la fièvre, ou réprimer la fougue du sang, pourquoi ne

(a) *Maxime verò scâtionibus & refrigerantibus eget.* Idem. *aph.* 729.

met-on point en usage les bains froids ; que l'auteur des abus de la saignée dit être autant négligés que l'usage de l'air frais (a) ?

On lit pourtant dans les livres de quelques bons Observateurs , que ces bains ont guéri , comme par enchantement , des fièvres qui ne devoient leurs causes qu'aux humeurs extrêmement raréfiées. M. Floyer, cité plusieurs fois dans les abus de la saignée (b), en rapporte des exemples frappans , par lesquels on voit que le seul instinct a poussé des malades en délire à se précipiter , l'un dans une fontaine ; l'autre dans la Tamise , quelques-uns dans un abreuvoir , & dans des réservoirs d'eau froide, où ils ont recouvert la raison , & favorisé leur guérison. *Villis* parle d'une femme robuste attaquée d'une fièvre aiguë avec délire furieux , que ni deux amples saignées , ni les lavemens , &c. n'avoient pu soulager , & que mise dans les bains de la rivière pendant un quart-d'heure , elle recouvrit le bon sens. M. Pomme, dans son *Traité des Vapeurs*, cite un exemple de cette espèce (c). Je vis en 1760 , un cas qui a du rapport à ceux-ci , ce fut pendant l'été de cette année , qui nous fit

(a) Voyez les *Abus de la saignée*, pag. 81. *sect.* 53.

(b) *Ibidem*, pag. 89. *sect.* 57.

(c) *Traité des Vapeurs*, 2. vol. pag. 156.

sentir des chaleurs assez vives , qu'appellé à Basècles , village à une lieue de Peruvelz , pour quelques malades , j'eus occasion de voir un jeune homme Flamand chez un maître d'école : il étoit âgé d'environ dix-huit ans , vigoureux , d'un tempérament fort & sanguin ; il avoit une fièvre sinoque simple , qu'il s'étoit procurée en s'échauffant trop. Malgré quelques amples saignées du bras , des doux laxatifs , des lavemens , des boissons rafraîchissantes & nitreuses , il étoit tombé dans un délire furieux ; la fièvre étoit violente , & entre le sixième & le septième jour , dans un moment où il n'étoit assujetti par personne , il se lève , prend un couteau , & poursuit son maître dans le jardin. Ce maître effrayé , & craignant d'être égorgé par ce furieux , fuit , & le malade à sa suite. Cependant le maître rappelle sa raison , & s'étonnant lui-même de sa fuite , revient vivement sur ses pas , menace le furieux Flamand , qui devient tout-à-coup craintif & pusillanime , & prend la fuite à son tour. Il voit un puits qui se trouvoit dans le jardin , il le franchit , & s'y précipite pour se mettre à l'abri des coups dont il est menacé. A peine y est-il tombé , que le froid de l'eau resserrant par son contact toute l'habitude du corps , & réprimant les fluides trop raréfiés , le rappelle à lui-même :

il crie au secours , on le retire bientôt de ce bain froid , où il avoit recouvré le bon sens; de-là on le transporte dans son lit , où il sua bientôt copieusement. J'arrivai un quart-d'heure après; je le vis bien tranquille , & je reconnus une sueur vraiment salutaire , qui dura toute la nuit , & termina la fièvre.

Il est vraisemblable, (ajoute M. Planchon,) que cette fièvre dépendoit autant de la raréfaction du sang que d'une pléthore sanguine, puisque les saignées qui suffisoient souvent pour diminuer la plénitude, n'avoient point suffi; que l'immersion dans un puits a tellement réprimé la fougue du sang raréfié, que la nature a pu alors, étant à l'aise, expulser l'humour morbifique. Disons à cette occasion, que le délire de ce malade le servit mieux que tous les moyens employés jusqu'ici. Disons que l'instinct, ou plutôt le hazard le conduisit à ce remède, dont l'action prompte & efficace est opposée à la cause évidente de la maladie. On fait, en effet, que toutes les fièvres qui sont l'effet de l'extrême raréfaction du sang, comme on l'observe dans les saisons & les climats fort chauds, trouvent un vrai secours dans le bain d'eau froide, qu'il opère promptement, & sans ruiner les forces (a); au

(a) Voyez les Abus de la saignée, pag. 185.

contraire , ce remède resserre & fortifie les vaisseaux , en quelque sorte affoiblis & forcés au-delà de leur ton , par la raréfaction des humeurs qu'il réprime efficacement , & rétablit l'équilibre de la circulation ; si on l'emploie dans des circonstances propres , & qu'il n'y ait aucun soupçon d'impuretés dans les premières voies & dans les humeurs (a). Je dois avouer que si cet événement imprévu ne l'eût point poussé à se jeter dans un puits , je n'eusse point hasardé de le plonger dans un bain froid. L'heureuse issue démontre cependant qu'il étoit indiqué ; mais employer des moyens peu accredités dans la pratique , des moyens sur-tout qui , aux yeux du vulgaire , paroissent plutôt devoir accélérer la perte du malade , que son rétablissement ; c'est soulever contre soi le public ignorant , toujours prêt à blâmer le Médecin , s'il arrive que malgré l'indication justement remplie , le malade succombe à ses maux.

Quelque assurance que le Médecin ait de la vraie raréfaction du sang dans une fièvre aiguë , il faut qu'il soit accredité , qu'il soit au-dessus des vains propos & de la censure , pour faire ce qu'on appelle un coup de maître dans

(a) Ibidem , pag. 87. Il faut encore qu'il n'y ait aucune marque de pléthore & d'inflammation des viscères.

ces circonstances, & qu'il pratique sans témérité, parcequ'il est persuadé que l'âge, le tempérament, l'état de l'atmosphère, le climat & le genre d'exercice, &c. qui ont précédé cette fièvre, ont tellement dilaté les liqueurs animales, que sans l'action des bains froids, il est souvent impossible de rendre à l'air intérieur moins d'élasticité, & que le feu de la fièvre, allumé par ces causes, raréfie encore plus. Il faut ici savoir saisir le moment propre, & distinguer si la véhémence de la fièvre doit toute son intensité à la seule raréfaction, comme a fait autrefois M. Deidier, Professeur de l'Université de Montpellier (a), sans quoi le bain froid pourroit être aussi dangereux que le Cydnus faillit à l'être pour Alexandre le Grand.

C'est donc un point essentiel dans la pratique de pouvoir juger, si dans ces fièvres aiguës, presque ardentes, la raréfaction des humeurs tient la principale place. *Judicium difficile & occasio praecepti*. Deux avis qui sont presque inséparables, puisque si, par un défaut de connoissance, on néglige d'employer ce moyen curatif, la maladie fait des progrès: à la raréfaction du sang augmentée par la fièvre, il succède des engorgemens inflam-

(a) Ibidem, pag. 87.

matoires & la gangrène : on ne doit donc pas tant craindre les bains d'eau froide dans ces sortes de fièvres, dès que nous reconnoissons que l'expension seule des liquides y donne lieu, de même que les linges trempés dans l'eau froide appliqués sur la tête, sur le front, sur le bas-ventre météorisé, comme a fait M. Tissot (a), d'après le conseil d'Hippocrate, dans une fièvre bilieuse: *Cum ardor tenuerit lintea frigida, intentâ quâ præcipuè parte ardere dixerit, admoveto.* Hipp. de internis affect. cap. xliij. »

Doutera-t-on que dans tous les cas ci-dessus rapportés en faveur du bain froid, il n'y eût roideur dans les solides, en même temps qu'il y avoit cette extrême raréfaction des liqueurs & de l'air ? Doutera-t-on qu'Hippocrate n'a prononcé que l'eau froide étoit contraire aux maux de nerfs, que parcequ'il regardoit ce remède comme un puissant tonique ; ce qui nous prouve encore qu'il reconnoissoit la tension des solides pour cause, & non le relâchement ? Doutera-t-on que lorsqu'il a été obligé d'employer le bain froid dans le traitement de ces maladies, il n'a eu d'autre objet que la condensation de l'air intérieur, & qu'il avoit pensé avant moi que la raréfaction do-

(a) Tissot, *De febre lausanensi*, pag. 84.

minoit réellement alors sur la tension de la fibre ? On ne doutera pas non plus que mon illustre ami n'ait reconnu cette raréfaction aérienne (a), qu'il n'ait reconnu en même temps la roideur des solides (b), & qu'il n'adopte enfin mon traitement, puisqu'il vient de ranger dans la classe des anti-spasmodiques les bains, le petit lait, le lait & les aqueux (c). Hyppocrate connoissoit donc la pratique que je propose ? Les Médecins de son temps n'en connoissoient pas d'autre. Ceux qui sont venus après, enivrés de leur science, abandonnèrent les préceptes du maître ; leur erreur a germé, & s'est perpétuée jusqu'à nous. Il étoit temps de mettre un frein aux égaremens qu'enfanta l'esprit de système, & de rendre à la médecine son premier lustre, en la rappelant à sa première simplicité. Ce fut l'objet de mon travail, c'est celui qui ranime aujourd'hui mon zèle & mon courage. Que le motif soit louable, on n'en disconvient pas : c'en est assez pour moi. Que fera-ce si j'envisage le bonheur de mes semblables !

(a) Tissot, *ibidem*, pag. 84.

(b) *Idem*. Essais sur les maladies des gens du monde, pag.

190.

(c) *Idem*. Traité de l'Epilepsie, pag. 257.



CONCLUSIONS.

IL est prouvé & démontré par les expériences ci-dessus rapportées, 1.^o que la tension des nerfs est la seule cause à combattre dans les Affections Vaporeuses; & que le relâchement, que l'on voudroit admettre, n'a point lieu.

2.^o Il est prouvé aussi & démontré que les remèdes anti-spasmodiques, tels que le castor, le musc, le camphre, l'*assa foetida*, l'*ether*, & autres de cette espèce, sont ici des véritables poisons auxquels on attribue faussement le nom d'anti-spasmodiques, puisqu'ils produisent des effets opposés à l'indication curative, qui est de détendre les nerfs dans tous les temps de la maladie.

3.^o Il est encore prouvé & démontré que les relâchans & les humectans sont les seuls remèdes favorables pour cette maladie, lorsqu'elle n'est point compliquée avec tout autre, & qu'elle est le produit du spasme proprement dit, sans matière quelconque, & autres vices adjoints.

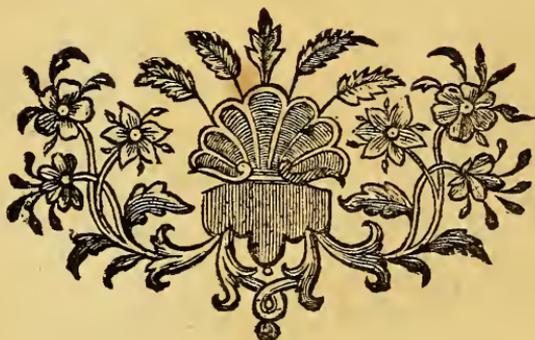
4.^o Il est enfin prouvé & démontré que l'eau froide & l'eau tiède réussissent également

dans ces fortes de cas, & qu'il faut par consé-
 quent les employer comme anti-spasmodi-
 ques, puisqu'ils sont les seuls qui en méritent
 le nom; mais ce sera avec les conditions que le
 Médecin fera en état de distinguer celui des
 deux à qui il faudra donner la préférence; ce
 qu'il connoîtra facilement par les symptômes
 qui accompagnent l'Affection hystérique; les-
 quels symptômes décideront quelle sera la
 première cause à combattre, ou la tension
 des nerfs, ou la raréfaction des liqueurs & de
 l'air. Dans le premier cas, on employera les
 relâchans tièdes: dans le second, les relâchans
 froids seront les préférés; & pour ne pas don-
 ner matière à de nouvelles contradictions, je
 répéterai que ceux-ci agiront en condensant
 l'air intérieur trop raréfié; & quoique dans le
 moment ils agissent au préjudice de la fibre,
 ils deviendront néanmoins spécifiques & ra-
 dicaux.

5.º Les mêmes expériences nous enseignent
 que cette tension des fibres est quelquefois
 excitée par une matière quelconque, laquelle
 fait ici une complication humorale qui de-
 mande d'autres secours que les seuls relâ-
 chans. Le quinquina a paru réussir; les autres
 remèdes de la pharmacie peuvent aussi en par-
 tager la gloire: mais comme la complication
 de cette matière fébrile ou autre, sera toujours

soumise à la tension spasmodique des nerfs, on s'occupera à dompter celle-ci par les relâchans, avant de recourir aux remèdes contraires; ceux-ci même ne seront jamais employés seuls; & par ce double accord, on guérira sûrement toutes les maladies dépendantes de cette cause.

F I N.



P O S T - S C R I P T U M .

DANS le Journal de Médecine du mois de Juillet dernier , M. Laugier , & son Editeur , viennent encore de m'apostropher à leur manière ; ils ont eu même la hardiesse (a) d'y comprendre Madame Pecauld , pour avoir publié elle - même les obligations qu'elle croyoit m'avoir au sujet de sa guérison. Cette Dame , justement surprise d'être l'objet de la critique d'un Journaliste partial , s'est empressée de confirmer la vérité de ce qu'elle avoit dit , & après avoir envoyé sa réponse au Journal Encyclopédique , elle a exigé que j'en fisse part ici au Public. Pour moi qui ai promis de garder à l'avenir le plus profond silence avec des adverfaires méprisables ; & que d'ailleurs la réponse que je ferois se trouve à toutes les pages de ce volume , je tiens ma parole en y renvoyant le lecteur.

(a) *Audax omnia perpeti gens humana*
Ruit per vetitum nefas. Horace, ode 11.



RÉPONSE de Madame Pecauld à M. Roux,
 Auteur du Journal de Médecine, pour ce
 qui la concerne dans un Mémoire sur les
 Affections Vaporeuses, inséré dans le
 Journal de Juillet 1771, page 32.

« Je viens de lire, Monsieur, le long Mémoire de M. Laugier, ou pour mieux dire le vôtre, dans lequel il est question de moi, & cet article exige une réponse.... Vous m'accusez, Monsieur, de m'être contredite dans les deux rapports que l'on vous a adressés, & vous concluez, delà que *ma cure est un roman mal ourdi, & que le fait est apocryphe*.... Telle est l'apostrophe que vous ne craignez pas de me faire publiquement. A quoi je répondrai, que si les deux rapports ne se sont pas trouvés conformes, c'est qu'ils ont été faits par deux personnes différentes, peu versées l'une & l'autre en pareille matière. Le premier est de M. l'abbé de Resie, mon frère, le second est de moi; & voilà, Monsieur, la raison de la différence des deux rapports, dont vous voudriez profiter pour anéantir un fait qui vous choque, mais qui n'honore pas moins la médecine, & plus encore celui qui en est l'auteur.

Cela ne seroit point arrivé, si vous vous

étiez prêt é d'abord à ma demande , & que je n'eusse pas été dans le cas de m'adresser à qui de droit , pour vous forcer (a) à publier ma relation. En vain voudriez-vous rendre M. Pomme responsable de cette faute ; je déclare publiquement qu'il n'y entre pour rien. Je ne dirai pas de même de ma guérison ; elle lui appartient toute entière , & j'aime bien que vous me procuriez une nouvelle occasion de la publier. Oui, Monsieur, je suis guérie de mes convulsions & de ma paralysie. Je brave enfin le mal , & , qui plus est , les ennemis de mon libérateur. Voilà ma profession de foi ; je la répéterai toutes les fois que vous paroîtrez vouloir la contredire. Je suis, &c. »

A Arbois le 6 Juillet 1771.

RESIE PECAULD.

(a) Voyez le Journal de Médecine , Février , 1771 , p. 141.



TABLE

T A B L E

D E S T I T R E S.

<i>NOUVEAU Recueil des Pièces, &c. pag. 1</i>	
<i>Extrait de la Médecine pratique de M. le</i>	
<i>Camus, article Vapeurs,</i>	5
<i>Réponse,</i>	26
<i>Extrait du Traité des Vapeurs, par Mon-</i>	
<i>sieur Roux de 1764,</i>	32
<i>Second Extrait du Traité des Vapeurs, par</i>	
<i>M. Roux de 1769,</i>	47
<i>Réponse,</i>	50
<i>Nouveau Traité des Vapeurs, par M. Pres-</i>	
<i>savin,</i>	58
<i>Analyse de cet Ouvrage,</i>	63
<i>Lettre de M. Pressavin,</i>	68
<i>Réponse,</i>	74
<i>Essai sur les maladies des Gens du monde,</i>	
<i>par M. Tissot, article X,</i>	89
<i>Réponse,</i>	96
<i>Réponse de M. Tissot,</i>	102
<i>Analyse de la réponse de M. Brun aux Ré-</i>	
<i>flexions sur les Vapeurs, par M. Rostain,</i>	104
<i>Lettre aux Auteurs de la Gazette salutaire,</i>	
<i>par un Anonyme,</i>	106

Réponse,	page 109
Lettre de M. Laugier à l'Auteur des Réflexions sur les Affections Vaporeuses,	113
Réponse,	125
Observation sur une Hystérie vermineuse, par M. Duffau.	127
Réponse,	132
Observations sur des Vapeurs guéries par le quinquina, par M. Marteau,	135
Réponse,	143
Mémoire & Observations sur les effets des Eaux de Bourbonne dans les maladies hystériques, par M. Chevalier, première partie,	146
Réponse à la première partie de ce Mémoire,	149
Seconde partie du Mémoire de M. Chevalier,	152
Réponse à la seconde partie de ce Mémoire,	155
Lettre de M. Caziot,	161
Réponse de M. France à M. Caziot,	169

OBSERVATIONS.

Racornissement des extrémités,	177
Racornissement des parties internes,	241

VAPEURS HYSTÉRIQUES

ET HYPOCONDRIAQUES.

Lettre de M.***, à Genève,	266
----------------------------	-----

DES TITRES.		435
<i>Réponse,</i>	page	282
<i>Lettre de M. de la Borde,</i>		284
<i>Réponse,</i>		293
<i>Lettre de M. Viger,</i>		294
<i>Réponse,</i>		304
<i>Lettre de M. Leconte de Preval,</i>		307

COMPLICATIONS.

<i>Fièvre putride,</i>	321
<i>Fièvre intermittente,</i>	326
<i>Vérole,</i>	333
<i>Ecrouelles,</i>	338
<i>Affection scorbutique,</i>	341
<i>Leucophlegmatie,</i>	344
<i>Pâles couleurs,</i>	349
<i>Fleurs blanches,</i>	356
<i>Perte de sang & suppression,</i>	369
<i>Eruptions cutanées,</i>	386
<i>Raréfaction de l'air,</i>	399
<i>Conclusions,</i>	427
<i>Post-scriptum,</i>	430

Fin de la Table.

E R R A T A.

- P**AGE 33, ligne 11, qu'ils on; *lisez*, qu'ils ont.
Pag. 38, lig. 11, elixirs; *lisez*, elixirs.
Pag. 49, note, lig. 9, porté; *lisez*, portées.
Pag. 53, lig. 20, étaye; *lisez*, étayez.
Pag. 56, lig. 13, appliquées; *lisez*, appliquée.
Pag. 74, lig. 16, contractée; *lisez*, contracté.
Pag. 77, lig. 17, hémogènes; *lisez*, homogènes.
Pag. 90, lig. 8, la rétablir; *lisez*, les rétablir.
Pag. 99, lig. 15, à celles-ci; *lisez*, à celle ci.
Pag. 128, lig. 1, hypotimie; *lisez*, lypothimie.
Pag. 129, lig. 17, étoient; *lisez*, étoit.
Pag. 131, lig. 11, rendu; *lisez*, rendus.
Pag. 133, lig. 20, anthielmentiques, *lisez*, anthelmentiques.
Pag. 139, lig. 24, ces deux; *lisez*, ses deux.
Pag. 148, lig. 3, leur propriété; *lisez*, leurs propriétés.
Pag. 151, lig. 2, note, ces reproches; *lisez*, ce reproche.
Pag. 177, lig. 16, pratiquée; *lisez*, pratique.
Pag. 182, lig. 11, calculeuse; *lisez*, calculeuse.
Pag. 227, lig. 6, relâchemens; *lisez*, relâchement.
Pag. 243, lig. 23, elixir; *lisez*, elixir.
Pag. 269, lig. 28, cultivée; *lisez*, cultivé.
Pag. 280, lig. 27, continué; *lisez*, continués.
Ibidem, lig. 28, recommencé; *lisez*, recommencés.
Pag. 286, lig. 3, 1758; *lisez*, 168.
Pag. 289, lig. 13, demeura; *lisez*, demeurât.
Pag. 300, lig. 22, composé de; *lisez*, composé avec.
Pag. 307, lig. 20, j'y trouve; *lisez*, j'y trouvai.
Pag. 309, lig. 7, annoncé; *lisez*, annoncés.
Pag. 319, lig. 11, l'un; *lisez*, l'une.
Pag. 322, lig. 17, fermentations; *lisez*, fomentations.
Pag. 328, lig. 2, abdominale; *lisez*, abdominale.
Pag. 330, lig. 16, essuyé; *lisez*, essuyés.
Pag. 338, lig. 1, porté; *lisez*, porte.
Pag. 345, lig. 21, pas degré; *lisez*, par degré.
Pag. 396, lig. 20, ont prévalu; *lisez*, ont-ils prévalu.
Page 425, note, *De febra lausanensi*; *lisez*, *De febre lausanensi*.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Nouveau Recueil des Pièces publiées pour l'Instruction du procès que le traitement des Vapeurs a fait naître parmi les Médecins, dans lequel on trouve la réponse à toutes les objections qu'on a faites contre la Méthode humectante, & des nouvelles Observations, &c. &c. par M. Pomme, Docteur en Médecine, &c.* Les premières pièces qui entrent dans la composition de ce Recueil ont été déjà mises sous les yeux du Public, & nous n'avons dans les Observations qu'elles précèdent, rien trouvé qui puisse en faire défendre l'impression, & qui n'annonce la constance de l'Auteur dans le projet qu'il a formé de développer & d'accréditer sa théorie, en l'étayant d'une multitude de faits. A Paris le 2 Mai 1771.

Signé BOURGELAT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gentilshommes de notre Cour de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le sieur POMME, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un *nouveau Recueil de Pièces publiées pour l'Instruction du Procès que le Traitement des Vapeurs a fait naître, &c. de sa composition*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume,

pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le-Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier, & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie; & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage; soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés, & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre per-

mission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande,
& Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ
à Paris le quinzième jour du mois de Juillet, l'an de grace
mil sept cent soixante-onze, & de notre Regne le cinquante-
sixième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale &
Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 727.
fol. 511. conformément au Règlement de 1723. qui fait défen-
ses, art. XLI. à toutes personnes, de quelque qualité & condi-
tion qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs,
de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les
vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou
autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre
neuf exemplaires prescrits par l'article CVIII. du même Ré-
glement. A Paris ce 23 Juillet 1771.*

Signé, J. HERRISSANT, Syndic.

Faint, illegible text at the top of the page, possibly a header or title.

Section header or title, faintly visible.

Main body of faint, illegible text, possibly a list or a series of entries.

Text at the bottom of the main body, possibly a signature or date.





M. 635.47

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE

RC

340

P771

RARE BOOKS DEPARTMENT

